N° 625 35e Année. Tome CLXXIII 1er Juillet 1924

# MERCVRE

DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE






| | | |
|---|---|---|
| Marcel Boll | *Le Système du Docteur Freud* | 5 |
| Edouard Dujardin | *La vivante continuité du Symbolisme* | 55 |
| Henry Charpentier | *Quatre Sonnets* | 74 |
| C.-J. Gignoux | *Après l'Expertise* | 77 |
| Henry Massoul | *Trois Voyages d'Italie* | 96 |
| Marcel Rouff | *Guinoiseau ou le Moyen de ne pas parvenir*, roman (III) | 130 |

*REVUE DE LA QUINZAINE.* — Jean de Gourmont : **Littérature**, 183 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 194 | John Charpentier : **Les Romans**, 199 | Pierre Scize : **Théâtre**, 205 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 210 | Docteur Maurice Boigey : **Hygiène**, 215 | Marcel Coulon : **Questions juridiques**, 219 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 224 | R. de Bury : **Les Journaux**, 230 | Jean Marnold : **Musique**, 235 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 240 | Jacques Daurelle : **Art ancien et Curiosité**, 249 | Léon Roux : **Notes et Documents littéraires**, 253 | Pierre Mac Orlan : **Chronique de Paris**, 255 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 260 | Jules Beaucaire : **Lettres canadiennes**, 265 | Mercvre : **Publications récentes**, 269 ; **Echos**, 270.




—

*PRIX DU NUMÉRO*

*France...... 3 fr. 50 | Étranger ....... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-TREIZIÈME

1er Juillet — 1er Août 1924

1er Juillet — 1er Août 1924 Tome CLXXIII

# MERCVRE

DE

# FRANCE

(*Série Moderne*)

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**






PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIV

# LE SYSTÈME DU DOCTEUR FREUD

—

> Il n'est pas d'entorse violente que les psychanalystes ne donnent au plus élémentaire bon sens pour arriver à faire cadrer les faits les plus simples et les plus clairs avec leurs idées biscornues.
>
> YVES DELAGE
> *Une psychose nouvelle.*

Deux nouveaux chapitres de la science ont dépassé rapidement le cercle restreint des spécialistes : la *relativité* d'Albert Einstein et la *psychanalyse* de Sigmund Freud, toutes deux défendues avec zèle et combattues avec passion. Mais là s'achève le parallélisme : tandis que l'ampleur des travaux d'Einstein le portait, d'un seul coup et presque malgré lui, au rang des Galilée et des Newton, le système du psychiatre Freud, de Vienne, ne fut jamais approuvé dans son ensemble par un savant digne de ce nom, incapable d'écrire une ligne qui contredirait ouvertement l'esprit de la science et sa méthode. Cette appréciation, brillamment soutenue dans le *Mercure de France* (1) il y a près de huit ans par l'éminent et regretté biologiste français Yves Delage, reste parfaitement juste ; et, comme il fallait s'y attendre, c'est précisément au moment où les médecins commencent, tant en Amérique qu'en Autriche, à lâcher le freudisme,

(1) *Une psychose nouvelle : la psychanalyse*, 1er septembre 19 6, p. 27-41.

qu'il s'insinue dans les milieux littéraires et artistiques, où il se pose en révélation définitive de l'âme humaine. A la demi-science dont l'inoculation risque de contaminer littérateurs et artistes, il convient donc d'opposer la science (tout court et sans majuscule).

Chacun sait que la psychanalyse entend violer l'intimité de nos tendances les plus secrètes, ultra-secrètes même, puisque, les ayant « refoulées » dans l'inconscient lors de la première enfance, nous les ignorons avec candeur tout le reste de la vie : comme justification, Freud a inventé successivement une interprétation des ratés (1), une maïeutique dernier cri, une nouvelle clef des songes. Mais, ce qui fit le succès de l'affaire, c'est que le médecin viennois eut l'idée géniale d'attribuer à toutes les aspirations humaines une nature sexuelle, profondément sexuelle, si profondément sexuelle qu'on ne la soupçonne presque jamais. Sur ces prémisses, Freud édifie une classification des névroses et s'offre à les guérir par une thérapeutique mirobolante. Enfin, tout récemment, la psychanalyse s'est développée en système de psychologie et même de philosophie générales. Comme le fait remarquer Charles Blondel dans un ouvrage de premier ordre qui vient de paraître (2), il n'est pas de science morale, depuis la science des religions jusqu'à l'histoire de l'art, en passant par la linguistique et l'ethnographie, où la psychanalyse n'ait son mot à dire, où elle ne croie même avoir à dire le dernier mot.

Sigmund Freud eut la malchance de faire ses études médicales (en France) vers 1895, à l'époque où J.-M. Charcot imposait à ses auditeurs la doctrine de l'hystérie. Or, il est établi, aujourd'hui, qu'un système psychopathologique ne pouvait choisir un fondement plus insidieux, et tout le freudisme s'en est trouvé faussé comme à plaisir. Si l'on en croyait Charcot, les hystériques seraient des sujets atteints d'une maladie mystérieuse, qui se manifesterait

(1) Ou actes manqués.
(2) *La psychanalyse*, Alcan, Paris, 1924.

par des crises de nerfs retentissantes, des pertes de sensibilité, des mouvements violents, des états de somnambulisme et de catalepsie. Notre jeune Freud, déjà enclin à des rapprochements hasardeux, dut être frappé par l'ambiguïté du mot « hystérie », qui, en plus de l'acception de Charcot, possède le sens étymologique et vulgaire de nymphomanie (débordements du besoin sexuel chez les femmes) : le pansexualisme était né — dans le subconscient de son auteur tout au moins.

Si j'avais un conseil à donner aux Freuds à venir, écrit Blondel (*loc. cit.*, p. 132), c'est, pour révolutionner psychiatrie et psychologie, de ne pas commencer par l'hystérie : cependant que Freud élevait l'édifice de sa doctrine, les murs s'en effritaient peu à peu à la base et, maintenant qu'il a planté le bouquet sur le toit, il se trouve que le rez-de-chaussée est en ruine.

En effet, les travaux de J. Babinski et d'E. Dupré ont montré sans conteste que les prétendus accidents hystériques sont dus à la supercherie du malade, perfectionnée peu à peu par la culture qu'il acquiert dans la fréquentation de son médecin; la plupart des aliénistes français ont adopté ce point de vue : Dumas, Delmas, Chaslin, Blondel, Long et Jacquin, Mignard (1)... Bref, l'hystérie, comme dit Babinski, « offre quelque chose de paléopathologique » : Freud est un des rares psychiatres qui ne s'en soient pas aperçus.

Si le freudisme est une erreur française, démesurément hypertrophiée, la France, qui porte ici une certaine part de responsabilité, se devait à elle-même de lui opposer une critique sans faiblesse ni parti pris, et nous verrons qu'elle n'y a pas failli.

J'ai assisté à la grandeur et plus tard à la décadence de l'hystérie et de l'hypnotisme, dont le triomphe ressembla, par tant de points, à celui de la psychanalyse. Ne désespérons pas d'assister bientôt à l'agonie du freudisme, dont nous reléguerons le sou-

(1) Cfr. Blondel, *loc. cit.*, p. 130-131.

venir dans l'armoire aux poussières où dorment pour toujours les théories tombées en désuétude (1).

Lorsqu'on songe à l'engouement quasi unanime que provoquèrent les idées de Charcot — dont il ne reste plus trace que dans les ouvrages de vulgarisation et dans les manuels de philosophie pour lycéens, — on se méfie des systèmes qui viennent se greffer sur elles...

Le psychiatre de Vienne possède le secret de deux techniques qu'il emploie à tour de rôle, inlassablement : une technique d'invention et une technique d'exposition.

Son procédé d'invention consiste surtout en un appel aux calembours, aux à peu près, aux coups de pouce, aux rapprochements par assonance, aux analogies par contiguïté ou par contraste ; les cas qu'il observe et les anecdotes qu'on lui apporte, il les métamorphose en romans d'une ingéniosité compliquée et puérile.

L'originalité de sa méthode d'exposition réside le plus souvent en une savante gradation d'allusions, d'insinuations, de possibilités, de probabilités, et d'affirmations catégoriques. La même idée est présentée dix fois en trois ou quatre pages ; les phrases qui l'habillent, seules, diffèrent : « Rien ne nous empêche de dire... On est autorisé à admettre... Nous avons vu... Tout porte à penser... Il est hors de doute... » Ailleurs, c'est un jeu de bascule entre des affirmations et des restrictions contradictoires et successives, qui ne se termine pas moins en une conclusion dogmatique et péremptoire, sans qu'on se préoccupe ni de discuter les hypothèses contraires, ni de contrôler les faits dont on est parti.

Il ne convient pas de mettre dans le freudisme plus de logique qu'il n'en est capable. En essayant d'expliquer la genèse du système, on lui attribue une cohérence et une

(1) Paul Hartenberg. *Le Freudisme*. conférences à l'Ecole des Hautes Etudes sociales (13, 20 et 27 février 1924). Telle est aussi l'opinion du biologiste André Mayer, professeur au Collège de France.

tenue qui lui sont étrangères. Au reste, une étude de revue est obligée de se limiter, et je renverrai maintes fois à l'excellent exposé, déjà mentionné, du docteur Charles Blondel, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. La psychanalyse s'éclaire d'un jour tout particulier lorsqu'on soumet le caractère de M. Sigmund Freud à l'analyse psychologique, d'après la psychiatrie classique mise au point comme nous avons tenté de le faire (1). Ce que le médecin viennois présente de remarquable, c'est cet enthousiasme sans relâche, cette ardeur sans arrêt, cette conviction sans défaillance, cette imagination sans frein, qui caractérisent les hypomaniaques : ceux-ci présentent des périodes d'excitation décuplant leur activité psychique, leur fournissant la richesse verbale ou graphomaniaque, et leur communiquant un état de griserie, qui peut aller jusqu'au délire. Voilà l'actif, si l'on peut dire, et voici le passif : plus on creuse ses publications, plus on s'affermit dans la conviction que M. Freud appartient aussi à la catégorie des paranoïaques interprétants ; portés par leur nature à une mégalomanie inconsciente, en même temps que disgraciés quant à l'esprit critique (débilité mentale), de tels sujets s'adonnent à l'échafaudage de systématisations paralogiques, sans aucun rapport avec la réalité. Ajoutons que plusieurs œuvres de Freud ont été récemment traduites en français : *la Psychanalyse*, *Introduction à la Psychanalyse*, *Trois Essais sur la théorie de la Sexualité*, *Psychopathologie de la Vie quotidienne*. Les traducteurs ont rendu aux Français qui ne savent pas l'allemand un signalé service, en leur permettant de vérifier l'exactitude des citations, dont nombre de psychologues et psychiatres font état pour endiguer cette nouvelle offensive de l'obscurantisme.

(1) F. Achille-Delmas et Marcel Boll : *La Personnalité humaine, son analyse*, Flammarion, Paris, 1922.

§

## Une théogonie de mélodrame

> Les processus psychiques deviennent des personnages qui combattent leurs adversaires, les défient ou les trompent sous un camouflage astucieux.
>
> L. CELLÉRIER
>
> *La psychologie de Freud.*

Tout le jargon psychanalytique tient en une demi-douzaine de néologismes, ou, plus exactement, d'expressions courantes prises dans des sens étroits. Ainsi, nous cacherions en nous un certain mécanisme baptisé *Censure* et chargé du *Refoulement*, opération qui consisterait à « prendre » une tendance, un désir ou une idée, pour la repousser volontairement dans une partie de l'âme où la conscience abdique ses prérogatives. Comme dit Paul Hartenberg, l'esprit devient une boîte à double fond dont le compartiment inférieur est plongé dans les ténèbres.

Le début de cet inventaire du vocabulaire freudien ne saurait mériter qu'une fin de non-recevoir : lorsqu'une idée nous obsède et que nous voulons nous en débarrasser, nous nous gardons bien de la « prendre », car ce serait la meilleure façon de la conserver. Au contraire, nous portons notre attention avec force sur un autre sujet, tout à fait différent, choisi parmi les plus capables de nous intéresser. C'est donc une *substitution* que nous réalisons et non un refoulement : le Refoulement est une illusion sans base psychologique, ni d'ailleurs physiologique, et la Censure, inventée pour les besoins de la cause psychanalytique, n'existe pas en tant que faculté autonome.

C'est généralement avec la *Libido* que la Censure a affaire : la libido est la cheville ouvrière du freudisme, car c'est le mot élastique par excellence, admirablement idoine aux quiproquos; elle représente, comme son nom l'indique, l'instinct sexuel, qu'il faut, paraît-il, soigneusement distinguer de l'instinct génital; autre part, la Libido s'identifie

avec l'ensemble de la sensualité et, même, avec l'ensemble de nos goûts, inclinations et habitudes. De telle sorte que la psychanalyse n'échappe pas à ce dilemme : ou la libido est l'instinct de reproduction, et elle n'est pas toute l'âme humaine ; ou la libido n'est pas seulement l'instinct de reproduction, et le freudisme n'est pas une explication pansexualiste ; c'est tout au plus un *panlibidisme*, c'est-à-dire une tautologie, puisque la libido sert alors à désigner la personnalité tout entière.

Au degré d'évolution où l'humanité est parvenue, ajoute Freud, toute notre activité est alimentée et dirigée par des forces sexuelles inconscientes ou *Complexes* : parmi ceux-ci, le Complexe d'Œdipe (inceste) a rapidement acquis la présidence, qu'il partage avec le Complexe de Narcisse (autoérotisme) ou encore Complexe d'Onan. Mais combien d'autres Complexes dont le freudisme accepte, plus ou moins explicitement, les bons offices ! Complexe de Pasiphaë, Complexe de Sapho, Complexe d'Antinoüs (ou d'Eulenbourg), Complexe de Cambronne, Complexe de Sade, Complexe de Sacher-Masoch, Complexe de Soleillant, Complexe de Landru...., Bref, la psychanalyse tient l'homme moral pour un cloaque, où grouillent les sentiments les plus louches, les érotismes les plus répugnants, les cruautés les plus féroces : curieux aboutissement d'une opiniâtre introspection et d'une patiente analyse des clients fidèles.

A la Libido s'oppose le *Moi*, c'est-à-dire les aspirations non-sexuelles (dont Freud admet et nie tour à tour l'existence) ; il ne cherche pas à donner du Moi une définition qui cadre avec celle de la Libido, puisque, encore une fois, la contradiction ne le gêne guère. Il s'est néanmoins aperçu, en 1923, de cette incohérence, car il abandonne la Libido qu'il remplace par le *Soi* : le Moi, écrit-il, est coincé entre la censure sociale et les tendances ataviques du Soi. Peu importe d'ailleurs que cette théorie du Soi apparaisse comme limpide, étant donné que Freud n'y croit pas lui-même : « On pourrait me demander si je suis bien convaincu des

hypothèses que je viens d'exposer. Ma réponse serait non et je n'invite personne à y ajouter foi » (débilité mentale) (1).

Enfin, la psychanalyse attribue une part importante au *Déplacement*, processus par lequel le sentiment se reporte sur un autre individu ou sur un autre objet. Nous dirons quelques mots du *Transfert* (p. 41), « béguin » (positif ou négatif) du névrotique pour le médecin qui le soigne. Quant à la *Sublimation*, c'est le Déplacement par lequel les Complexes les plus odieux s'épanchent au dehors sous les formes les plus respectables : travail intellectuel, productions littéraires et artistiques, œuvres philanthropiques, sports, religions avec leur cortège de prières et de macérations. Personne n'avait été jusqu'à faire de la science *une manière de libido rentrée*. Grâce à ce tour de passe-passe, les systèmes philosophiques et religieux, la psychanalyse elle-même par conséquent, ne seraient que les dérivatifs d'une Libido trop violemment envahissante ; il y a là une remarque fondamentale pour le jour où un Disciple entreprendra la psychanalyse du freudisme.

Le Dantec s'est souvent moqué des explications purement verbales, inventées par certains biologistes, qui rendent compte de chaque phénomène par une « phénoménine » correspondante : la Censure est la phénoménine du Refoulement, la Libido est la phénoménine des Complexes.... Si encore Freud employait les descriptions objectives auxquelles on s'est astreint dans les lignes précédentes ! Son recours continuel à des expressions imagées le conduit à créer un monde factice de personnages mythologiques : la vie psychique est un *champ* de bataille où se heurtent des coalitions opposées ; le Moi n'est pas le *maître* incontesté de sa maison ; la Censure, grande dame revêche et susceptible, est toujours à l'affût d'une mystification possible

(1) Voir page 9. On peut dire vraiment qu'il y a débilité mentale, lorsqu'on propose une théorie nouvelle, en ajoutant qu'on n'y souscrit pas.

de l'Inconscient; l'Inconscient est un acteur très intelligent, doué de facultés rationnelles très développées, presque géniales, et il s'amuse à revêtir, comme on le verra, les *Déguisements* ou *Symboles* les plus « diaboliques » pour faire irruption dans la conscience.

A d'autres moments, l'Inconscient est un « enfer » où se tiennent, refoulés et provisoirement assagis, les innombrables Complexes : Sadisme, Masochisme, Exhibitionnisme, Curiosités malsaines, Onanisme, Nymphomanie, Homosexualité, Fétichisme, Inceste.. La Censure se tient dans un vestibule, le *Préconscient*, entre l'Inconscient et le Monde réel. Dès que les Complexes montrent le bout de leur nez, la Censure s'éveille en sursaut et, s'armant du Refoulement, elle force les Complexes à tourner les talons sans demander leur reste et à chercher une retraite dans l'Inconscient, où ils se tiennent cois jusqu'à la prochaine contre-attaque.

Toute cette mascarade, est-il besoin de le dire, ne peut guère servir qu'à insuffler la foi à des naïfs ou à des ignorants. Il y a beau temps que la psychologie classique — et Théodule Ribot en particulier — avait insisté sur l'importance de l'inconscient dans les phénomènes psychiques. Encore qu'il ait à tout propos l'Inconscient à la bouche, Freud ne nous en dit à peu près rien, sauf que c'est à la fois une sorte de Scapin et un repaire de brigands ; il confond l'inconscient et l'inexprimé ; il oublie la cénesthésie (1) ; il néglige de distinguer nos dispositions innées qu n'ont jamais été conscientes et celles de nos inclinations qui ne le sont plus (2). Là encore, Freud est surtout arrivé à embrouiller des notions très connues, tandis qu'une étude synthétique de la psychiatrie permettait d'y apporter quelques précisions. Non, Freud n'a pas inventé l'inconscient;

(1) C'est à la cénesthésie — retentissement confus de la tonalité du système nerveux sympathique — que sont dus les états « sans cause » de bien-être et de mal être.

(2) Pour plus de détails, se reporter à l'ouvrage cité· *La Personnalité humaine* chap. XVII.

tout au plus en a-t-il gribouillé une caricature, à l'usage des gens du monde, qui n'en avaient jamais entendu parler.

§

## La lubricité polymorphe du nouveau-né

> Le nourrisson, ingénieux et pervers, refuse d'évacuer son contenu intestinal devant les gens qui ne lui reviennent pas, le réservant comme cadeau aux personnes qu'il aime.
>
> SIGMUND FREUD
>
> *Essais sur la sexualité.*

Le centre du système de Freud est sa « découverte » de l'érotisme infantile. On croyait, jusqu'à lui, que les premières manifestations d'ordre sexuel apparaissaient chez les petits d'homme vers la sixième ou la huitième année, parfois un peu plus tôt, souvent plus tard ; mais la psychanalyse a changé tout cela. L'enfant qui vient de naître n'aurait à peu près que des instincts sexuels, auxquels il s'abandonnerait ingénûment, dans sa méconnaissance du bien et du mal. Tout d'abord et avant tout, obéissant à d'irrésistibles impulsions du dedans, il se présenterait comme un masturbateur effréné. Mais il s'en faut que ses organes génitaux attirent seuls son attention libidineuse : pour tromper son entourage non averti, il cache son onanisme sous des pratiques censées innocentes, tels que se tripoter les pieds, se sucer le pouce, se lécher les lèvres, se frotter le nez... ; et la « preuve », c'est que la mimique béate du poupon qui vient d'expulser son contenu intestinal rappelle, à s'y méprendre, le facies de l'adulte génitalement satisfait. Certains d'entre eux vont même « jusqu'à se chatouiller du doigt la muqueuse de l'anus » ; d'autres multiplient — comme c'est commode ! — leurs évacuations fécales pour renouveler le plaisir qu'accompagne le passage des matières ; d'autres, au contraire, les retiennent volontairement, « afin d'obtenir, grâce à leur masse, leur volume et leur dureté, une sensation plus vive ».

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

De même, les nourrissonnes recherchent l'excitation de la zone urétrovésicale, soit en retenant, soit en multipliant leurs urines Car le corps du nouveau-né est une mosaïque de zones érogènes — son rectum, sa bouche, ses seins,... — c'est-à-dire des zones non génitales, qui procurent un plaisir sexuel. Notez bien, écrit Georges Dubujadoux (1), que ces zones ne deviennent pas érogènes par suite d'une dérivation de l'instinct génital, non, elles sont érogènes naturellement et par définition, et tout plaisir qu'elles procurent est par définition un plaisir sexuel. Freud impose ce postulat sans autre démonstration et simplement par une confusion constante des termes, qu'il emploie alternativement *lato sensu* et *stricto sensu* (débilité mentale).

La bouche — source de plaisirs dans certaines pratiques des débauchés (2) — occupe la première place parmi les zones érogènes. Le sucement devient l'idéal jamais atteint de la libido déchaînée, l'idéal auquel tendent nos espoirs aux heures de grandes prostrations (2). Le nourrisson, obéissant à sa destinée, suce pour sucer, avec persévérance et enthousiasme; en faisant connaissance avec les parties accessibles de son corps (2), — hélas ! elles ne le sont pas toutes, — il éprouve chaque fois la double volupté du suceur et du sucé (2).

D'ailleurs, pour la psychanalyse, cet autoérotisme exclusif, ce raffinement scatologique n'ont qu'un temps : la libido du petit être se lasse vite de rester confinée sur son propre corps ; pour étendre la gamme de ses sensations lubriques, il se sert de tout ce qui passe à sa portée, tantôt exhibitionniste et tantôt voyeur, souvent sadique ou masochiste, recherchant son plaisir sexuel dans la souffrance des autres ou dans la sienne propre. En proie à ses convoitises incestueuses, il pétrit de ses petites mains le sein de sa nourrice

(1) *Freud et son procédésophistique*, dans le *Mercure de France* (1er septembre 1922, p. 330-355).

(2) J'adjure le lecteur, qui nous taxerait d'exagération, de se reporter à l'*Introduction à la Psychanalyse* (traduction française, Payot), pages 325, 326, 334 337, 342 ; 214, 218.

et se jette goulûment sur le mamelon. Freud professe en effet que le sein maternel — sans préciser d'ailleurs, grâce à un calembour franco-allemand, si c'est la région mammaire ou le domicile fœtal — que le sein maternel est le premier objet de la libido. La priorité de cette trouvaille appartient sans conteste au psychiatre autrichien ; mais la mise au point est d'Yves Mirande et d'Albert Willemetz, qui redécouvrirent le phénomène en vue d'une utilisation plus judicieuse (1) :

Y a des bébés entre nous
Qui, têtant leurs nounous,
Eprouv'nt un plaisir malsain
Dès qu'on leur donn' le sein.
Dans leur tout' petit' menotte,
Ils le serr'nt, ils le tripotent.....
Moi, j'ai fait ça machinal'ment,
Sans savoir comment...

C'est grand dommage, qu'on ne prenne pas la peine de nous divulguer le premier objet sexuel des enfants élevés au biberon... « Et je vous supplie de croire que je ne plaisante pas le moins du monde ; ce n'est pas ma faute si les objections qu'on est obligé d'opposer à Freud ont souvent l'air de plaisanteries » (2).

Considérant sa mère comme son bien propre, le nourrisson ressent pour elle une tendresse particulière (*sic*), alors que son père est un concurrent qui lui en dispute la possession. Tous les petits garçons — car il n'y a là qu'une différence de degré — revivent en rêve la fable d'Œdipe : ils se voient tous en train de tuer leur père pour épouser leur mère. Même remarque, *mutatis mutandis*, pour les petites filles. Si vous risquez quelques timides protestations, on vous accusera de ne pas savoir observer les enfants (paranoïa) (3). Peut être vous accordera-t-on que quelques rares petits garçons préfèrent leur père à leur mère ; dans ce cas, le pronostic est beaucoup plus grave : il s'agit d'ho-

(1) *Ta bouche*, II, 8.
(2) Charles Blondel, *loc. cit.*, p. 150.
(3) Voir page 4.

mosexualité latente qu'il faut traiter psychanalytiquement, sans retard, dès le berceau... On ne sait vraiment de quoi il faut s'étonner davantage : de l'hypertrophie de la libido ou de la niaiserie des élucubrations.

A juste titre, l'immense majorité des psychologues et psychiatres français ne voit dans cette « lubricité infantile polymorphe » qu'une fable enfantine : le panlibidisme dénomme sexualité ce que tout le monde tient pour de la sensualité pure et simple, chez un petit être amoral, dont les aspirations sont à peu près toutes charnelles.

C'est sur ces bases fragiles que Freud s'appuie pour conclure que l'égoïsme n'est autre qu'une sublimation de la libido, recroquevillée sur elle-même : l'instinct de conservation devient une manière d'autoérotisme, de masturbation psychique, de « désexualisation de la sexualité ». Ainsi que l'indique si judicieusement Paul Hartenberg, que viendrait faire la libido dans les coalitions financières des grands trusts américains, dans l'alcoolisme et le prohibitionnisme, dans les combinaisons de couloir de la Chambre pour l'attribution des portefeuilles, dans les grèves ouvrières pour les augmentations de salaires, dans toutes les concurrences industrielles et commerciales (1), dans les rivalités professionnelles, dans les chicanes des procès, bref dans toutes les circonstances où chacun cherche à se procurer le maximum de profit avec le minimum d'effort ? Tout ce qu'on peut accorder, c'est de faire dériver phylogénétiquement de la génération : la bonté ou besoin d'aimer (avec Aug. Comte) et la sociabilité ou besoin de plaire (2). Le pansexualisme n'est qu'un système mesquin et étriqué, œuvre de psychopathes vaniteux et pervers, qui, malgré leur morgue, sont incapables d'embrasser la complexité du monde.

(1) On s'en convaincra en relisant *Mercure ou les douze douzains du Négoce*, par René Lobstein (*Mercure de France*, 15 mai 1924, p. 71-84, et 1er juin 1924, p. 363-372).

(2) Cfr. *La Personnalité humaine*, chap. VI.

En renversant la proposition des psychanalystes, ne pourrait-on pas prétendre que ce n'est pas de la sexualité que dérive l'amour de soi, mais, au contraire, que c'est de l'amour de soi, du narcissisme, que dérivent les exigences de la sexualité ? Souvent, en effet, les dérèglements de l'*appétit* sexuel décèlent un égoïsme profond, irréductible ; nous développerons cette thèse à propos du narcissisme de M. Freud (p. 37), qui découvre une tendance originelle dans une modalité, facultative et accessoire, du comportement. En fait, la vie, sous ses formes les moins élaborées, consiste en une interaction d'un petit nombre de propriétés primordiales, la nutrition, la génération, la motilité, la réceptivité (1) : se limiter à l'une d'elles pour y rattacher les autres, c'est faire preuve d'un étrange aveuglement. Freud nous fait penser à cet Anglais qui, voyant une rousse à Boulogne sur le quai de débarquement, avait noté que toutes les Françaises étaient rousses. Charles Blondel prévoit comment finirait l'histoire, si cet Anglais s'appelait Freud. En traversant la France, il a rencontré beaucoup de brunes, mais comme, par hypothèse, il ne cède jamais devant les faits qui se cabrent, il en a conclu que toutes ces rousses s'étaient fait teindre pour lui donner tort.

§

## Les ratés et la lumière qu'ils projettent

> L'argumentation de Freud se préoccupe bien plus de la quantité que de la qualité, et on ne peut s'empêcher de songer aux métapsychistes qui entassent pêle-mêle toutes les anecdotes qu'ils peuvent raconter.
>
> F. ACHILLE-DELMAS
> *Critique des actes manqués.*

Les psychanalystes, à la suite de Freud, se sont persuadé que les menus incidents de la vie quotidienne répandent une

(1) *Ibid.*

clarté éblouissante sur les arcanes les plus mystérieux de nos Inconscients respectifs ; et, parmi ces petits faits, les plus suggestifs sont ceux qu'on peut rassembler sous le vocable de ratés (ou actes manqués) : oublis de mots ou de suites de mots, oublis de noms propres, oublis d'impressions et de projets (1), erreurs de lecture, *lapsus linguæ* et *lapsus calami*, coquilles d'imprimerie, méprises et confusions, impairs et maladresses, auxquels on peut adjoindre une foule d'actes machinaux. Amusons-nous à passer en revue, parmi les innombrables anecdotes racontées, quelques-unes de celles qui prétendent apporter quelque chose de nouveau et nous remarquerons, avec F. Achille-Delmas (2), ou qu'elles n'ont aucune valeur scientifique ou que leur interprétation est fantaisiste et purement arbitraire.

Un vieux confrère de Freud, qui n'aime pas perdre aux cartes, perd un soir une somme assez forte ; il paye, contenant son dépit. Mais il abandonne à sa place tout ce qu'il porte sur lui, lunettes, étui à cigares, mouchoir — ce qui s'expliquerait sans peine par son désarroi émotif. Freud traduit : « Vous êtes de beaux bandits : vous m'avez dévalisé. »

La fréquence avec laquelle les domestiques mettent à mal les objets fragiles tient à la sourde rancœur qu'ils éprouvent en n'appréciant pas les œuvres d'art autant que leurs maîtres.

Un président de la Chambre des Députés ouvre un jour la séance par ces mots : « Messieurs, je constate la présence de *n* membres ; en conséquence, la séance est levée. » Rien de plus naturel, croirait-on : au cours de sa vie politique, ce président a prononcé exactement le même nombre de fois : « La séance est ouverte », « La séance est levée », et, se laissant aller à l'automatisme, il a exactement une chance sur deux de se tromper. Pas du tout, rétorque Freud :

(1) Voir la rubrique du *Mercure : Projets oubliés, projets abandonnés.*
(2) *Journal de Psychologie*, 15 juin 1923, p. 580-584.

« C'est que le président n'attend rien de bon de la séance et qu'il ne serait pas fâché de pouvoir l'interrompre. » Sans doute, la sagesse des nations, en conseillant de ne pas parler de corde dans la maison d'un pendu, s'est rendu compte que les ratés sont *parfois* provoqués, comme on dit, par une idée « de derrière la tête ». Mais Freud, que n'ont jamais arrêté les billevesées les plus manifestes, étend à l'ensemble des faits connus une explication depuis longtemps proposée pour certains d'entre eux : eussiez-vous cru que tant de brunes portassent des cheveux roux ?

D'ordinaire, nous reconnaissons les mots à leur physionomie générale, sans prendre la peine de les épeler. Il peut nous arriver de les mal lire, quand ils se ressemblent comme : bâche, bêche, biche, boche, bûche. Les psychologues attribuent de tels lapsus à l'automatisme ; mais Freud y découvre le machiavélisme de l'Inconscient, en même temps que son irrésistible vocation pour les acrobaties.

On se trompe de clef quand on rentre chez soi à regret. Inversement, si nous tirons nos clefs de notre poche devant une maison qui n'est pas la nôtre, c'est que nous y attendons un bon accueil. Il serait bien plus plausible de ne faire intervenir que l'habitude, qui jouera, même si nous nous rendons fréquemment chez le dentiste. Les difficultés que Freud se plaint de rencontrer tiennent moins aux faits eux-mêmes qu'au système auquel il s'acharne à les enchaîner.

Une jeune fille trouve dans la rue un billet de deux couronnes. Le hasard, pour Freud, n'existe pas ; il admet donc que ses yeux ont été attirés vers le sol par le regret qu'elle éprouvait de manquer de deux couronnes pour parfaire le montant de l'achat d'un objet ardemment désiré. Il y a peut-être là une idée à creuser pour se procurer une auto ou une rivière de diamants.

Si, en janvier 1924, vous continuez à dater 1923, cela signifie que vous êtes navrés d'avoir un an de plus, et vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour retarder le cours du temps. Mais, direz-vous, cela arrive à tout le monde ;

bien sûr, puisque nous sommes tous hantés par l'obsession de vieillir. Et ce n'est que lorsqu'on s'est progressivement convaincu de l'inefficacité de cette pratique qu'on l'abandonne..., pour la reprendre l'année d'après.

Freud ira-t-il jusqu'à attribuer les fautes de calcul à des méfaits de l'Inconscient et de la Libido ? On pourrait le prévoir en relisant le passage où le nombre 1734 suggère à son client qu'il vieillit, qu'il a un fils et une femme, qu'il a été anarchiste, qu'il a lu une pièce de Kotzbue, deux contes de Müllner, le Faust de Gœthe, mais qu'il connaît mal Macbeth. « Vous êtes Danoise, fille unique et sensuelle, et vous ne savez pas jouer au bilboquet », déductions instantanées par lesquelles, dans le *Roi* (de Caillavet, de Flers et Arène), un détective accueille la bonne qui apporte le thé. La psychanalyse s'apparente ici directement au roman policier...

Deux passants marchent en sens inverse et, arrivant à la même hauteur, ils cherchent vainement à s'éviter, car ils s'écartent chacun du même côté que l'autre. D'après la psychanalyse, ce sont là des intentions — hétérosexuelles ou homosexuelles, selon les cas — qui se font jour, et la « preuve », c'est que la perversité infantile a inventé ce jeu, dit le baiser de la religieuse, où on s'efforce de s'embrasser entre les barreaux d'une chaise.

En se faisant les ongles, une dame se coupe à l'annulaire *gauche* (symbole de l'adultère) : c'est parce que son mari est docteur en *droit* (calembour franco-allemand), donc elle ne l'aime pas.

Ne vous êtes-vous jamais laissé aller à mettre dans votre poche une boîte d'allumettes qui n'est pas à vous ? Eh bien ! Si la boîte ne renferme qu'une allumette, c'est que vous — symbolisé sexuellement par l'allumette — êtes jaloux de votre femme — la boîte — et que vous vous refusez au partage en amour (1).

Le freudisme me permet d'expliquer ce besoin de fumer,

(1) Cette interprétation est tellement inepte qu'il me faut donner la référence : *Psychopathologie de la Vie quotidienne*, original, p. 243.

qu'on acquiert pendant l'adolescence et dont les raisons sont restées mystérieuses (1) : ce besoin, *dirait* un freudiste, n'est qu'une dérivation de la Libido, visant à la satisfaction de la zone érogène buccale — espoir suprême et suprême pensée (p. 15) — en l'absence de processus purement génitaux : les grands fumeurs doivent être des Don Juan refoulés...

Vous vous inclinez devant une dame et, au lieu de : « Je vous présente mes hommages », vous dites : « Je vous présente mes obsèques ». Ce lapsus dévoile qu'elle vous a refusé ses faveurs et que, pour la punir, votre Inconscient désirerait qu'elle mourût.

Perdre un objet, c'est s'en séparer, donc ne plus y tenir (ou prendre en grippe la personne qui vous l'a donné). Perdre ses compagnons dans la rue, c'est toujours les semer en route parce qu'ils vous importunent, et cela quelle que soit la densité de la foule. En poursuivant jusqu'au bout un tel raisonnement : perdre d'une pneumonie un être cher (à ce que vous croyez), n'est-ce pas une façon comme une autre de vous en débarrasser ?

Un frère tue sa sœur en braquant sur elle un revolver, qu'il « ne croyait pas chargé » ; or, mettre en joue, c'est le geste consacré pour supprimer quelqu'un ; par suite, le fait même pour le revolver de se trouver chargé dénonce l'animosité inconsciente du meurtrier.

Par un coup de volant malencontreux, le chauffeur d'un psychanalyste l'envoie rouler dans le fossé : « J'avais bien mal placé ma confiance, dira ce dernier, et ce raté prouve la haine que ce garçon nourrit contre les hommes ; un intérêt supérieur exigerait qu'on le guillotinât, car, une autre fois, il ne nous ratera pas. » Qui dit freudisme dit suppression *nécessaire* de l'homicide par imprudence : tout homicide est volontaire, puisque l'Inconscient ne peut que récidiver. Et l'on songe avec mélancolie au jour où les Apôtres

(1) Pour ceux qui ignorent la théorie du « réflexe conditionné ».

seraient lâchés, en liberté, dans les expertises de médecine légale...

Ces faits divers et une foule d'autres racontars ont été recueillis avec une indéfectible constance par Freud lui-même, par ses élèves, par ses disciples, par ses correspondants, bref par tous les croyants du nouvel Evangile. Les interprétations qui précèdent offrent ce caractère commun qu'elles sont les plus baroques parmi toutes celles qui peuvent venir à l'esprit. On a laissé de côté les « preuves » intraduisibles en français, comme les assonances entre *versehen* (commettre une bévue), *verderben* (abîmer une gravure), *verlieren* (perdre un objet ou une personne)... Les psychanalystes ajoutent foi à des apparences dont l'indigence extrême ne les rebute jamais, si elles sont conformes à leur système (paranoïa). A plusieurs reprises, Freud s'applique par avance à ruiner les objections possibles par un syllogisme, qu'il croit irréfutable et qui n'est en fait qu'une manifestation de son jugement débile : « Vous ne trouvez pas de signification ou de cause à ce fait ; or, si vous avez l'esprit scientifique, vous devez admettre une signification et une cause ; donc acceptez celle que je vous offre. »

Ce ne sont pas les historiettes puériles, accumulées par le freudisme, qui empêcheront les psychologues de voir dans les actes machinaux une dépense d'un surplus inemployé d'activité, ni de considérer les ratés moins comme les révélateurs de l'inconscient que comme les indices de la distraction, de l'énervement ou de la fatigue. Par ces kilomètres de preuves qui ne prouvent rien, les ouvrages de Sigmund Freud rappellent le *Traité de Métapsychique* de Charles Richet ; mais le médecin de Vienne n'a rien créé qui ressemblât, même de loin, à l'anaphylaxie du physiologiste parisien.

§

## Vers une nouvelle clef des songes

L'oniromancie compte parmi les illusions que l'humanité regrette, et la pseudoscience nous devait bien, pour la satisfaction des esprits superstitieux, de forger à nouveau *la Clef des Songes*.

GEORGES DUBUJADOUX

*Freud et son procédé sophistique.*

Autant que nos ratés, nos rêves espionnent notre Inconscient et le trahissent, si toutefois notre bonne étoile met un pansexualiste sur notre route.

Les origines de la théorie psychanalytique du rêve ne sont pas encore parfaitement établies. D'après ce que nous savons de la technique de Freud, nous devons considérer comme essentiel le rôle du jeu de mot franco-allemand : rêver que.., — rêver à (désirer). Il n'en faut sans doute pas plus pour prétendre que, toujours et partout, le rêve n'est que la satisfaction préméditée et travestie d'un désir, d'une impulsion lubrique, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Quel que soit le contenu du rêve « manifeste » : voyage à travers le monde, vol au-dessus des nuages, chute dans un précipice, naufrage, incendie, fuite devant des brigands, mort d'un ami..., tout cela trouve parfois une cause occasionnelle dans quelque incident récent, mais le rêve « latent » ne peut avoir pour objet qu'une envie infantile et pornographique.

Le rêve est, en effet, une revanche de l'Inconscient sur la Censure. Pendant la veille, la Censure — elle aussi parfaitement lucide — a empêché les Complexes libidineux de faire irruption, et ce Refoulement laisse d'amers regrets dans la mémoire de l'Inconscient. Dans cet état d'âme, ce dernier prémédite une satisfaction hallucinatoire compensatrice ; mais, comme la Censure ne dort jamais que d'un œil, elle interdit d'exprimer en langage clair les Complexes refoulés : l'Inconscient se moque de cette pauvre Censure,

en lui présentant les objets obsédants sous des déguisements si bien réussis qu'elle se laisse prendre naïvement. Freud croit de plus que, si l'Inconscient pendant le sommeil appelait un chat un chat, le dormeur en éprouverait une jouissance si vive qu'il se réveillerait immanquablement : son repos, son travail, son bonheur même en seraient compromis. Une telle symbiose de l'Inconscient et de la Censure, en engendrant cet Ange Gardien qu'est le rêve, permet au sommeil de joindre l'utile à l'agréable.

En consacrant un de ses ouvrages à *la Signification des Rêves*, Freud se garde de laisser échapper un si bon prétexte à des historiettes mises à la queue leu-leu et interprétées avec ce brio saugrenu que nous lui connaissons. Plus encore que pour les ratés, il faudra nous borner dans nos exemples, souvent difficiles à résumer : pensez qu'un rêve décrit en cinquante lignes sert de trame à un roman-feuilleton de soixante-dix-huit pages ! Pour reprendre la boutade de Covielle sur le turc dans le *Bourgeois gentilhomme*, « la langue des rêves est comme cela, elle dit beaucoup en peu de mots ».

Une femme rêve qu'elle montre un vase rempli d'épingles à chapeau en disant : « Voyez les belles fleurs que j'ai, moi ! » Interprétation psychanalytique : le vase symbolise l'organe féminin ; les fleurs (symbole de l'amour) sont remplacées par des épingles (symbole de la discorde) ; donc cette femme est obsédée par ses malheurs conjugaux.

Un malade ressent une impression d'angoisse en rêvant à une pièce de bois non équarrie : il pense que cette image lui rappelle une besogne pénible qu'il a entreprise et à laquelle il a dû renoncer. Erreur, répond le Knock viennois, ce rêve est sexuel, tout à fait sexuel, on ne peut plus sexuel, car le mot allemand *Holz* (bois) dérive du grec *hulé*, qui se traduit par *madeira* (en portugais), lequel se rattache au latin *mater*

(mère), « et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette ».

Dans un rêve, une dame se voit traversant le salon de son appartement et se cognant la tête contre un lustre suspendu au plafond : la tête représente la partie inférieure du tronc (*realisatio e contrario*), le lustre, objet allongé, correspond à l'organe masculin (*realisatio e recto*) ; il s'agit donc d'une hémorrhagie consécutive à un rapprochement sexuel (1).

Une autre jeune femme, réservée et timide, rêve qu'en se rendant au marché, elle constate avec ennui que le boucher n'a pas ce qu'il lui faut. Tout se passe, explique Freud, comme si la boucherie était fermée, or « l'étal du boucher est ouvert » est une expression allemande couramment employée pour désigner une négligence *particulière* commise par un homme dans sa toilette. Méfions-nous de « l'eau qui dort », car elle se permet en rêve d'énormes polissonneries. Constatons aussi, avec Ch. Blondel (2), que la clef du songe nous est ici fournie par une idée venue à l'esprit non de la personne psychanalysée, mais bien du psychanalyste. C'est proprement de la sorte qu'opère le prestidigitateur : il met dans un chapeau ce qu'ensuite il doit en tirer.

Vous rêvez que, placé dans un tunnel, vous regardez à l'extérieur un champ labouré (symbole de la fécondité) ; — cela ne vous est jamais arrivé, dites-vous ; à moi, non plus; et peut-être même à personne, mais poursuivons : c'est que votre Inconscient a encore présent à l'esprit le plaisir pervers qu'il prenait quand le fœtus que vous étiez regardait vos parents faire l'amour (3). Ce complexe du tunnel va de pair avec ce qu'on pourrait appeler le complexe du tuyau de poêle, découvert par Alphonse Allais : « Je sup-

(1) Rigoureusement exact : *Introduction à la Psychanalyse*, traduction française (Payot, p. 197).
(2) *Loc. cit.*, p. 199.
(3) *Signification des rêves*, p. 272.

pose que tu t'appelles Yau de Poêle ; ainsi, je pourrais t'aborder en te demandant : comment vas-tu, Yau de Poêle ? »

Pour un homme, rêver qu'il s'envole, c'est le symbole de l'érection. Mais une femme aussi peut rêver qu'elle vole. Rien de plus simple, cela « prouve » que cette femme réalise en rêve son désir d'être un homme (1), et le tour est joué.

L'ombrelle symbolise toujours l'organe masculin ; or un client affirme qu'une ombrelle, aperçue souvent entre les mains d'une femme qu'il désirait, et revue en rêve, est une allusion à cette femme. Freud, sans doute déprimé ce jour-là, resta court : il lui était cependant facile de soutenir que le dormeur souhaitait voir sa propre « ombrelle » là où son rêve représentait l'ombrelle proprement dite. A moins que cette obsession de l'« ombrelle » ne soit une farce de l'Inconscient, qui aurait jugé bon de cacher une passion toute différente à la Censure de son maître et à la perspicacité du psychanalyste qu'il irait consulter.

Toute cette *Clef des Songes*, renouvelée des Grecs, repose sur la possibilité d'une analyse laborieuse qui ressusciterait le rêve dans ses moindres détails. Une telle opération apparaît comme tellement contraire à ce que nous savons des rêves que Freud éprouve le besoin de la justifier : il compare le dormeur à l'hypnotisé qui ne se rappelle plus rien lors de son réveil, mais qui, pressé de questions, retrouve intégralement les phénomènes auxquels il a assisté et qu'il n'aurait pas perçus. Que devient cette analogie depuis que, grâce à Dupré et à Babinski, le sommeil hypnotique n'est qu'une petite comédie parfaitement consciente ?

Mais la théorie freudienne du rêve, elle-même, ne tient pas debout. Ces interminables analyses se bornent à redécouvrir cette banalité, que toutes les images oniriques, même

(1) Textuel, *Introduction à la Psychanalyse*, p. 160.

les plus bizarres et les plus compliquées, consistent en une fusion d'éléments sensoriels de la veille. Aucune des interprétations psychanalytiques ne prouve que les rêves seraient des rébus intentionnels sous le voile desquels se cacheraient des romans d'assouvissement érotique.

Le rêve est un travail désordonné de l'esprit, et c'est précisément ce travail que la psychanalyse s'évertue à gratifier d'unité affective, de cohérence et de logique, alors que, de tous les processus psychiques, le rêve se distingue par son absence d'affectivité, son incohérence et son illogisme. Eugenio Rignano, qui souscrit avec raison au primat de l'affectivité dans la direction de notre vie psychique, a précisé (1) que, dans le sommeil, l'affectivité est engourdie la première et que, seules les aptitudes intellectuelles peuvent continuer à fonctionner. Le rêve est un jeu d'associations d'idées obéissant aux lois de la mémoire : associations par contiguïté et par ressemblance, à partir de ceux des événements récents qui nous ont le plus fortement impressionnés.

Quant aux cauchemars, ils s'expliquent fort bien par des troubles cénesthésiques, qui provoquent des émotions « sans existence préalable, ni entrée en jeu de tendances affectives ». Ainsi que l'indique Jules Romains (2), vous rêvez catastrophes parce que vous digérez mal ; voyage au pôle parce que votre couverture a glissé. Une porte qu'un courant d'air lance périodiquement sur son chambranle peut vous faire rêver d'un combat naval, et un rayon de soleil, venant frapper votre paupière, se traduit parfois, en rêve, par un incendie (3). Vous rêvez qu'on vous traîne en justice pour faillite frauduleuse, parce que vous vous êtes surmené la veille dans vos calculs de fin de mois. Vous rêvez que vous êtes jugé, condamnée et exécuté sous la Terreur ; vous vous réveillez en sursaut et vous vous aperce-

(1) *Psychologie du raisonnement*, p. 411 (Alcan, Paris, 1920).
(2) *Aperçu de la Psychanalyse*, Nouvelle Revue française, p. 10, janvier 1922.
(3) Cité par Maury, *Le sommeil et les rêves*, Paris, .861.

vez que la tringle des rideaux de votre lit, en tombant, est venue frapper votre cou (1). Bref, le rêve ne présente qu'un intérêt extrêmement restreint aux yeux du psychologue averti.

Freud n'hésite pas à se comparer à Copernic et à Darwin (paranoïa) ; le « narcissisme » a de ces audaces ou de ces candeurs. La postérité moins complaisante, si elle garde sa mémoire, le rattachera tout simplement à Artémidore d'Ephèse, à qui nous devons aussi une *Interprétation des Songes*, écrite au deuxième siècle avant notre ère.

§

## Grivoiseries pour chansonniers poussifs

> Il faut signaler sans prolixité, mais sans détour, les fantaisies singulières par lesquelles, découvrant à la suite du poète le cochon qui sommeille au cœur de l'homme, la psychanalyse, par surcroît, en a fait un cochon triste.
>
> CHARLES BLONDEL
> *La psychanalyse.*

L'Inconscient, nous l'avons vu, tient à ne pas blesser les chastes oreilles de la Censure ; aussi a-t-il recours à un symbolisme spécial, que les psychanalystes ont percé à jour. Du fruit de leurs veilles est né un nouveau *dictionnaire de la langue verte*, dont ils sont très fiers, car ces hommes graves ne fréquentent pas les cabarets de Montmartre et n'assistent pas aux vaudevilles folichons : c'est dire qu'ils se sont donné beaucoup de mal pour redécouvrir l'Amérique.

Freud n'utilise qu'accessoirement le *langage des fleurs*, les fleurs blanches (au sens *propre*) représentent l'innocence, les fleurs rouges désignent les règles (depuis longtemps déjà, l'uniforme rouge des Anglais — et, par abréviation, les « Anglais » — fournissaient un équivalent qu'il n'y a aucun intérêt vital à abandonner). Mais ce sont aux

(1) *Ibid.*

organes ci-devant honteux que la psychanalyse a consacré tous ses soins.

Les forêts, les montagnes symbolisent, selon les cas, le pubis ou le mont de Vénus.

L'organe féminin ne possède que des déguisements rares et peu adéquats : trou, tunnel, goulot de bouteille (intérieurement), porte, maison, boîte, cassette (1). Pour remédier à cette indigence et aussi pour mystifier plus sûrement cette éternelle dupe qu'est la Censure, les psychanalystes pourraient préconiser l'emploi de locutions, telles que « comme-la-lune » ou même des phrases entières, du genre de : « Il-n'en-a-ni-l'agrément-ni-la-profondeur », plaisanterie classique, servant de repartie à l'affirmation brutale de l'imbécillité d'un ami commun. — La montre est, pour Freud, l'emblème de la féminité, parce que, dit-il, c'est « un objet de fonctionnement délicat et périodique » ; un super-psychanalyste trouverait la source de ce déguisement dans un jeu de mot inconscient entre *Uhr* (montre) et *Hure* (putain) ; et ce ne sont pas les protestations indignées de M. Freud qui empêcheraient cette explication d'être exacte...

Tous les objets allongés — et Dieu sait s'il y en a ! — évoquent l'idée du membre viril : bâtons, rames, cannes à pêche, gaules, goulots de bouteille (extérieurement), cravates, allumettes, cigarettes, cigares, dirigeables Zeppelin, antennes de T.S.F., tours, arbres, tiges, bananes (2), ananas, navets (2), radis, saucissons, dards, queues, doigts (2), etc. Parmi les images plus appropriées, nous extrayons des recherches psychanalytiques : un moine revêtu de son capuchon, un crayon à coulisse, un stylographe, un robinet à eau, un fusil, un revolver. — Le jour de cette dernière découverte, Freud fut particulièrement satis-

(1) On se souvient de la scène (*L'Avare*, V, 3) où Valère parle de la cassette d'Harpagon, « comme un Amant d'une Maîtresse » : quelle belle étude ne feraiton pas sur *Molière pansexualiste inconscient* !

(2) La plupart de ces termes abondent dans les chansons de route et dans le répertoire des cafés-concerts.

fait de soi-même, si nous nous en reportons aux termes dithyrambiques par lesquels il l'a accueillie (paranoïa).

Bref, l'immense majorité des objets qui nous entourent symbolisent la femme ou l'homme : et il est vraiment curieux qu'un psychanalyste n'ait pas encore surgi pour classer les corps solides en corps creux et en corps cylindroconiques, ce qui rendrait notre vision géométrique du monde, tributaire de la Libido...

*La Signification des Rêves* (p. 245 et p. 258) de Freud nous montre jusqu'où peut aller le besoin pornographique d'un débile mental. Un chapeau de femme représente l'organe génital masculin, surtout si son milieu est redressé, si ses côtés pendent et si l'un pend plus bas que l'autre. Dans un rêve bien connu de Bismarck, une cravache représente son membre viril, *puisqu*'il la prend à la main : c'est là, explique Freud, une « évidente » allusion à de mauvaises habitudes qu'il ne faut peut-être pas imputer au ministre de Prusse, mais plutôt à l'adolescent qu'il était quarante ans auparavant !

Les psychanalystes se servent parfois — mais relativement rarement — de *couples* de mots bien assortis : bougie et chandelier, bouchon et carafe, clef et serrure, épée et fourreau, piston et cylindre ; ou des expressions telles que : trouver une chaussure à son pied, plonger sa mouillette dans un œuf pourri.... Nos pansexualistes auraient plaisir et profit, pour se documenter, à apprendre par cœur *Messieurs, mariez-vous donc !* du chansonnier Jack Cazol (des « Noctambules ») ; ils y récolteraient une ample moisson d'allusions égrillardes :

> Car un homme qui n'a pas de femme,
> C'est une aiguille sans cadran...
> C'est une pipe sans étui...
> C'est une tige sans sa fleur...
> C'est un p'tit oiseau sans sa cage.

Ici encore, le freudisme serait utilement complété par une grammaire psychanalytique : le genre des mots servi-

rait de thème à d'intarissables commentaires. En particulier, « bouchon et carafe » conviendraient aux rapports sexuels normaux ; « épée et fourreau » ou « bougie et chandelier » représenteraient les ménages « où la femme porte la culotte » ; « piston et cylindre » traduiraient le complexe d'Eulenbourg, tandis que « clef et serrure » seraient consacrées à Lesbos. Il y a là de quoi alimenter pendant de longues années les chuchotements des couvents et des internats.

Les Français avaient le bon sens de réserver aux chansonniers ces sous-entendus graveleux, aux vaudevillistes les situations scabreuses que Freud décore du vocable de Transfert (p. 41) : la psychanalyse fait aux uns une place brillante dans les traités de psychologie et, des autres, les bases d'une thérapeutique des névroses. Un esprit latin demande à savoir s'il a pénétré dans l'Inconscient ou s'il est retourné à la caserne, le milieu du monde où le refoulement est le moins répandu (1). C'est cette espèce d'oscillation entre le café-concert et le régiment qui synthétise peut-être le mieux le système de Freud : une psychiatrie de vaudeville qui couronne une psychologie de corps de garde.

§

## Les névroses vues par un névrotique

> Le délire d'interprétation se caractérise par la fausseté et par l'invraisemblance flagrante du système inventif. Les stigmates de dégénérescence sont peu accentués ; l'activité reste normale, mais le délire s'étend progressivement et le sujet doit être considéré comme incurable.
>
> SÉRIEUX ET CAPGRAS,
> *Les folies raisonnantes.*

On a fait spirituellement remarquer que les psychologues ont fait confiance à Freud en raison de la partie psychia-

(1) Cfr. Charles Blondel, *La psychanalyse*, p. 203.

trique de son œuvre et, inversement, les psychiatres en raison de la partie psychologique. Les psychologues, qui sont toujours un peu logiciens, auraient été mieux inspirés en dénonçant ses contradictions et ses inepties; et les psychiatres, en identifiant sa constitution psychopatique, telle qu'on va l'esquisser à la fin de ce paragraphe.

L'idée que Freud se fait de « la névrose » est on ne peut plus simpliste : lorsque la vie sexuelle ne se développe pas normalement, les louches concupiscences qui ont obsédé les premiers mois de la vie remontent à la surface et envahissent la conscience du sujet qui « se réfugie » dans la maladie mentale. Pour recourir au langage imagé des psychanalystes, il existe entre le Moi et l'Inconscient une sorte de Tourniquet, construit pour ne tourner que dans un sens : la Censure pousse la Libido dans l'Inconscient à travers le Tourniquet et c'est grâce à ce Refoulement souvent répété que le petit pervers polymorphe devient l'homme normal et moral avec lequel il fait bon de vivre. Mais si, par malheur, le Tourniquet se détraque et tourne à rebours, la Libido reflue vers le Moi, l'accapare, l'asphyxie, et c'est pour cela qu'on devient fou... Bref, l'homme naît exhibitionniste et voyeur et meurt tantôt ermite, tantôt fou : c'est exclusivement une question de Tourniquet.

Il n'est pas indispensable de rappeler comment Freud classe les névroses (1) ; car il en omet les trois quarts et il entasse pêle-mêle dans le même groupe des maladies qui n'ont aucun caractère commun, ni clinique, ni anatomique. Il suffira, à titre d'exemples, de dire deux mots de l'angoisse et de la neurasthénie. L'angoisse aurait pour origine le souvenir de l'étouffement qu'éprouva le nouveau-né en sortant du ventre de sa mère ; mais la psychanalyse ne nous explique pas pourquoi ce souvenir nous empoigne au moment où nous courons de graves dangers. Au contraire, il est facile d'escamoter le cas de l'enfant mis au monde par

(1) On consultera, par exemple, Charles Blondel, *loc. cit.*, p. 42.

une opération césarienne : c'est l'étouffement de ses ancêtres qu'il se rappelle lors de ses crises d'angoisse, et non le sien propre, « puisqu'il en a été privé ». — L'origine de la neurasthénie n'est pas moins singulière : lorsque vous rencontrerez un de ces malades, vous l'adjurerez de renoncer à la masturbation, cause certaine de son mal : on est prié d'envoyer un rapport circonstancié sur les résultats des remontrances au docteur Sigmund Freud, Faculté de Médecine de Vienne (Autriche).....

Cette théorie pansexualiste des névroses est un non-sens : les troubles sexuels ne sont que des symptômes de l'état morbide, et non leurs causes — Freud est coutumier de ces confusions ; ce n'est pas du fait de sa libido que le névropathe tombe dans la névrose, c'est parce que le névropathe est un névropathe que sa libido peut offrir des anomalies que ne présente pas la vôtre. Les psychoses constitutionnelles sont transmises par hérédité, elles se manifestent de façon précoce et elles persistent pendant tout le cours de la vie ; elles sont une infirmité chronique et non une maladie, dont l'évolution dépendrait du fonctionnement d'un Tourniquet. La grande guerre est venue apporter aux idées psychiatriques de Freud un coup fatal : jamais un refoulement de la Libido n'avait été réalisé aussi complètement qu'au front et le nombre des malades mentaux n'en fut pas accru. Le vaste champ d'expérience, offert à la psychiatrie de guerre, permit de mesurer toute l'extravagance du pansexualisme.

Après tant de classifications arbitraires, étranges et obscures, écrit Maurice de Fleury (1), celle que nous apporte Achille-Delmas apparaît éblouissante de justesse, de clarté et d'équilibre, de solidité sur ses bases cliniques et de force persuasive. Et je m'attache à la répandre pour le bon renom de la psychiatrie et de la psychologie françaises.

(1) *Les états dépressifs et la neurasthénie* (p. XX, Alcan, Paris, 1924). Pour plus de détails, se reporter à Marcel Boll, *Les « facultés de l'âme » déduites de l'étude des maladies mentales* (Mercure de France, 1er mai 1923).

C'est au jour de cette classification que nous pouvons quelque peu préciser la névrose de M. Sigmund Freud : en tant que psychiatre, moins que tout autre, celui-ci ne peut considérer comme une calomnie la qualification de psychopathe accolée à un homme qui a tant fait pour appartenir à l'histoire, comme Jean Jacques Rousseau ou Friedrich Nietzsche. L'opinion de F. Achille-Delmas — et aussi celle de Charles Blondel (*loc. cit.*, p. 247) — est que le psychiatre viennois souffre d'une psychose interprétative chronique, dont Sérieux et Capgras ont indiqué les syndromes (p. 32). Tout son roman de la Libido est un système constructif d'interprétant. Que diriez-vous, demande Georges Dubujadoux (1), d'un chimiste qui raisonnerait ainsi : « soit un composé ; je constate qu'il contient des éléments contenus également dans le reste du monde, donc le composé est identique au monde tout entier ; mais, dans notre composé il y a des traces d'arsenic, donc le monde entier n'est composé que d'arsenic » ? L'analogie avec les paralogismes de Freud est frappante : dans les rêves, dans les ratés, Freud relève certains éléments classiques ; il commence par les admettre, mais un flair bien spécial lui fait pressentir autre chose : désir honteux, convoitise inavouable, passion équivoque. Cet « autre chose », présenté dès l'abord comme secondaire, grossit à vue d'œil, jusqu'à ce que, oubliant le début de l'analyse à laquelle il s'est livré et pour laquelle il a arraché notre assentiment, Freud soutienne, sans explication ni discussion, que le dernier élément trouvé, l'élément libidineux, est la cause unique.

Le délire d'interprétation vient si souvent à l'esprit, lorsqu'on lit les productions freudiennes, que l'auteur prend les devants contre une suspicion possible et l'écarte par une pirouette. « Lorsqu'on travaille sur de petits indices, on s'expose à des dangers : il existe une maladie psychique, la paranoïa combinatoire, dans laquelle les petits indi-

(1) *Mercure de France*, 1er sept. 1922, p. 337.

ces sont utilisés d'une façon illimitée, et je n'affirmerai pas (*sic*) que toutes les conclusions qui en sont déduites soient exactes. Nous ne pouvons nous préserver contre ces dangers qu'en donnant à nos observations une base aussi large que possible. »

Malheureusement, il n'est pas si facile de se protéger contre les effets d'une maladie constitutionnelle! Nous pensons avoir établi, F. Achille-Delmas et moi (1), que les interprétants se recrutent parmi les paranoïaques — les orgueilleux morbides — à sens critique médiocre : un psychanalyste parlerait d'une association du complexe d'Artaban et du complexe de Calino... C'est comme pièces à l'appui que j'ai insisté sur les principaux traits de paranoïa et de débilité mentale, que nous rencontrions chemin faisant.

Autres manifestations paranoïaques : Quand les faits se refusent à une explication facile, Freud invente une interprétation et s'y cantonne obstinément, envers et contre tous, contre des explications plus plausibles, contre l'opinion du sujet lui-même. — Le fait qu'une de ses malades, en entrant dans son bureau, ne ferme pas la porte, est interprété non comme une distraction ou un trouble fort naturels, ni même comme une impolitesse, mais comme une intention malveillante. — Il ne peut réprimer sa colère contre un client qui porte le même nom que lui. — A chaque instant, Freud clôt la discussion en se retranchant derrière le secret professionnel, en faisant état de confidences psychanalytiques qu'il a imaginé n'avoir valeur qu'en l'absence de tout témoin : « Ayez confiance en moi », et vous allez voir ce que vous allez voir ; on croirait entendre un boniment, au seuil d'une baraque foraine, destiné à ameuter les badauds. — Mis au pinacle pour les raisons indiquées ci-dessous, Freud s'est trouvé à la tête d'une « mine d'or », qu'un paranoïaque ne pouvait manquer d'exploiter avec le maximum d'avantages matériels. —

(1) Cfr. *La Personnalité humaine*, p. 40.

Longtemps, il s'est donné des airs de Grand-Prêtre, essayant de ramener les brebis égarées et excommuniant les hérétiques à tort et à travers. Mais, depuis qu'il est devenu fameux, il se refuse avec hauteur à discuter critiques et objections, tactique vraiment commode tant pour les supprimer que pour s'attirer l'admiration des jocrisses.

Freud admet que la paranoïa — le narcissisme, comme il dit — est une régression vers l'infantilisme, par insuffisance du Refoulement de la Libido. Faute d'étayer ses dires par des souvenirs *personnels* sur le retour à l'autoérotisme initial, il proclame l'importance de la sexualité dans la genèse de la paranoïa sans l'ombre d'une confirmation. Quant à la puérilité des paranoïaques — revendicants et interprétants,—elle n'est point générale. L'intelligence des revendicants n'est pas inférieure à celle de la moyenne des autres hommes ; et les interprétants ne sont pas victimes d'une régression vers *leur propre* enfance : ils présentent bien plutôt une similitude avec ce que sont *en général* les enfants.

L'insuffisance intellectuelle du père de la psychanalyse est surabondamment démontrée par ses défaillances logiques, ses échappatoires cousues de fil blanc, l'étrange fragilité de sa dialectique, l'incertitude de son langage, sa terminologie indécise, son refus obstiné de définitions précises. Il se contente de réfuter deux ou trois définitions classiques ; il affirme qu'elles sont incomplètes, artificielles, fausses, pour tout dire, puis il passe outre. Cette prétention à raisonner sans définition est proprement insupportable (1) ; je ne sais pas plus stérile occupation que de discuter avec des mots qui n'ont jamais deux fois de suite le même sens. Il confond, nous l'avons vu, lapsus et perte d'un objet, rêve et rêverie, sexuel et génital, pour conclure que l'acte génital n'a qu'une importance accessoire, tandis que la vie psychique est sexuelle tout entière.

Enfin le psychiatre de Vienne garde vis-à-vis de la science

(1) Cfr. Georges Dubujadoux, *loc. cit.*, p. 336.

moderne une attitude ambiguë, plus ou moins hargneuse ; sans doute, conserve-t-il le secret espoir d'arriver à la cause première des choses par des voies surnaturelles, par la transmutation miraculeuse de la Libido en Censure sublimée! « Ce serait une erreur de croire, affirme-t-il, qu'une science ne se compose que de thèses rigoureusement démontrées, et on aurait tort de l'exiger » : admirable raisonnement de justification, à rapprocher de cette autre puérilité, sur laquelle la « sagesse des nations » n'a tout de même pas réussi à édifier la méthode scientifique : l'exception confirme la règle. « La psychanalyse, dit-il encore, apprend à faire la synthèse de l'esprit moderne, qui prend une attitude trop rigoureusement rationnelle » ; il n'est ni très noble, ni très avisé de mépriser les richesses dont les hasards de la naissance vous ont frustré.

§

## Maïeutique des ressorts intimes

> Son unique enseignement est la conversation. Il cause avec chacun de ses affaires et, appliquant aux Idées la maïeutique des sages-femmes, il le fait accoucher des vérités qu'il porte en lui.
>
> PLATON
> *Apologie de Socrate.*

La psychanalyse en action comprend deux ensembles de techniques, qui s'enchevêtrent dans la pratique : la chasse aux complexes refoulés ou *expérimentation* et la *cure* proprement dite.

Les exercices préparatoires n'offrent rien d'original : tout au plus ont-ils pu rappeler à certains neurologistes qu'un client n'est pas un cobaye ; mais on ne saurait trop insister sur ce fait que les aliénistes français ont toujours tiré parti de la causerie familière avec le malade, sans toutefois se soucier de justifier un système préconçu. L'expérimentation psychanalytique débute en général par l'étude des « associations d'idées libres ou spontanées », telles

qu'elles se produisent lorsque l'attention se relâche : rêverie, inspiration, conversation à bâtons rompus.

Lorsque cette étude ne donne plus rien, on fait appel à la détection automatique, c'est-à-dire à l'émission de mots inducteurs, qui provoquent chez le client des mots réactions, au bout d'un temps qu'on mesure avec soin au chronomètre. Le temps de réaction et surtout l'interprétation de la réponse au moyen du lexique des déguisements doivent dévoiler à l'homme de l'art la nature et la gravité de l'affection.

Cette maïeutique de la décadence eut les honneurs du *Canard Enchaîné* (18 et 25 avril 1923), et elle ne mérite pas mieux ; un humoriste y décrit une consultation dont la saveur n'atteint d'ailleurs pas celle de l'inoubliable article, déjà cité, d'Yves Delage dans le *Mercure de France*.

Les interrogatoires psychanalytiques sont une affreuse mixture de coq-à-l'âne douteux (1), de rébus et de charades, d'anagrammes, de logogriphes et de métagrammes, car le mot inducteur et le mot réaction n'ont le plus souvent en commun qu'une similitude phonétique : moisson-poisson, canapé-canne à pêche, bougie-gitane... En condensant en une seule deux de ces consultations, on arrive à des effets du plus pur comique :

LE PSYCHAN. — Quelle est votre couleur préférée ?

LE PATIENT. — Le vert.

LE PSYCHAN. (*A part.*) — Voyons ! le vert., Cherchons sa complémentaire. C'est le... le... jaune.., J'y suis ! (*Haut.*) N'auriez vous pas, par hasard, un goût spécial pour les blondes ?

LE PATIENT. — Oui, pour les blondes.

LE PSYCHAN. — C'est bien ce que je disais: *realisatio e recto* (*A part.*) Quel guide sûr que l'induction psychanalytique !

LE PATIENT. — Non, pour les brunes.

LE PSYCHAN. — C'est bien ce que je pensais: *realisatio e contrario.* (*A part.*) Quel guide sûr que l'induction psychanalytique !

(1) Telle l'histoire d'une demoiselle dont le frère n'a pas de « cravate » (lire: membre viril).

Bref, lorsqu'on est capable de déployer une telle mauvaise foi — ajoutons : inconsciente, pour ménager toutes les susceptibilités, — il suffit de pousser l'interrogatoire assez loin pour que *ça colle*, et ça collera toujours à un moment donné, pourvu qu'on y mette du sien et qu'on ne soit pas trop difficile sur les rapprochements (1). Blondel cite même un cas (2) où c'est l'analyse de l'Inconscient de la femme qui renseigne sur les faits et gestes de celui du mari, mais Freud néglige de nous dire « si le procédé n'est applicable qu'à Baucis, inséparable de Philémon, ou s'il est permis de l'étendre à Pénélope sur la fin des vingt années qu'elle vécut loin d'Ulysse ». Pour qui se permet de telles privautés, c'est un jeu d'enfant de contrôler les hypothèses les plus saugrenues et de ramener n'importe quelles fantaisies imaginatives au souvenir d'un événement effectivement vécu. Et on conçoit comment les psychanalystes — peu entraînés à la rigueur des sciences exactes — ont pris pour argent comptant les pires divagations d'une verve inépuisable, qui fait état de tout ce qui passe par la tête des deux héros du sketch.

L'aliéniste Aschaffenburg, justement approuvé par Paul Hartenberg, pense que c'est le freudiste lui-même qui crée chez ses malades les caractères sexuels de leurs névroses : sachant d'avance qu'on les sondera sur leur vie intime, ils seront naturellement portés à introduire, dans la chaîne de leurs associations, des complexes libidineux, réels, exagérés ou inventés; de son côté, l'inquisiteur sacrifiera à sa marotte de les évoquer, partant de les suggérer. Et, comme il existe nécessairement, dans le passé de chacun, des épisodes sexuels ou pseudo-sexuels, la psychanalyse finira toujours par découvrir un souvenir banal, qui l'ancrera de plus en plus dans sa propre infatuation.

(1) Cfr. F. Achille-Delmas, *Journal de Psychologie*, p. 583, 1923.
(2) *Loc. cit.*, p. 242.

§

## Déboires et méfaits de la cure

Ce n'est pas guérir un trouble morbide que d'en venir à bout en un an et demi, quand, laissé à lui-même, il aurait persisté dix-huit mois.

CHARLES BLONDEL
*La psychanalyse.*

Lorsqu'on voit comment les psychanalystes interprètent le rêve d'un garçon de quatorze ans (l'Anglais qui lève sa rame en l'air) ou le rêve de la banane chez un adolescent, ne doit-on pas s'attendre à ce que des esprits aussi jeunes n'en soient plus ou moins affectés ?

FRANTZ et ÉMILE ADAM
*La psychanalyse et le pansexualisme.*

La cure freudienne appartient à la catégorie des procédés psychothérapiques, lesquels ont fait faillite, même entre les mains des psychiatres raisonnables : il n'en est plus guère qui espèrent modifier un caractère et, à plus forte raison, guérir une psychose par des belles paroles.

A force de bavarder avec chaque malade de ses petites histoires intimes, il devait fatalement s'en rencontrer, dans le nombre, qui s'amourachassent — ou prétendissent s'amouracher — de leur médecin : « Quoi de plus beau, s'écria Freud, que de guérir l'hystérie par l'amour ! » en même temps que cette homéopathie rénovée devait chatouiller délicieusement les fibres secrètes d'un paranoïaque. Il émit alors cette idée abracadabrante que le penchant ainsi provoqué se substituait à la névrose initiale et que, le jour où il lui plairait de le faire cesser, la guérison serait complètement et définitivement assurée ! Le Transfert était trouvé, et il n'y avait plus qu'à l'appliquer industriellement, si j'ose dire. On observe certes, par ci par là, des malades vicieux qui poussent l'ingratitude au point d'exécrer leur sauveur : il suffit, sans atténuer la portée du Transfert, d'admettre que ce dernier peut être négatif — ou, ce qui revient au même, que l'antipathie est une forme de la ten-

dresse. — Comme l'établit Emile Adam (1), la conscience du docteur (ou de la doctoresse) sera parfois le théâtre d'une lutte (ou d'une alliance) entre son devoir professionnel et son attirance physique pour sa cliente (ou son client) ; si psychanalyste et psychanalysé appartiennent au même sexe, comme celui-ci ne peut échapper à l'impérieuse passion pour celui-là, le triomphe de la médecine exigerait sans doute une liaison plus ou moins intime, qui aurait au moins pour effet d'enrichir l'expérience personnelle du thérapeute. Psychiatrie de vaudeville... Freud se rit de ces conséquences, puisque le transfert est, à ses yeux, une émanation de la volonté du psychanalyste et qu'il se fait fort d'y couper court, dès que l'intérêt de son client et le sien propre le permettront : il y a de quoi justifier l'apparition du nom de Freud dans les annonces, en dernière page des grands quotidiens. On voit bien que son nom signifie *joie* en allemand, ainsi qu'il s'en glorifie lui-même (débilité mentale) : il affriole les uns par l'espoir de fabuleux honoraires, les autres par la promesse d'orgies afreudisiaques ; béni soit son nom, doublement prédestiné !

> **NÉVROSES**
> La méthode Freud guérit les maladies psychiques s. drogues par la rééducation. Cabinet de psychanalyse (Gand). 13470

Les psychanalystes se gardent bien d'oublier qu'il s'agit là « d'une thérapeutique de longue haleine », d'une thérapeutique « dont les effets sont extrêmement lents à se produire » (2), mais j'en connais qui préfèrent par contre glisser sur cet aveu du Maître : « tout cela n'est pas fait pour nous donner une haute idée de l'efficacité de la psychanalyse comme méthode de traitement » (3). Et ils ont raison, car combien de chants de victoire n'opposeraient-ils pas à cette seconde de découragement !

En passant en revue les principales catégories de mala-

(1) *Le Freudisme*. Thèse, Paris, 1923.
(2) *Introduction à la psychanalyse*, trad. française, p. 450.
(3) *Ibid.*, p. 482.

des qui fréquentent les « cabinets de psychanalyse », on acquiert la conviction que leurs troubles doivent s'atténuer et disparaître provisoirement (1) — ce que tout le monde appelle *guérir*, sauf les freudistes qui s'imaginent que la constitution morbide s'est dissipée, — notamment par la thaumaturgie du Transfert :

1° Les *mélancoliques anxieux* ou cyclothymiques en phase de dépression ; ce qui caractérise ces psychopathes, c'est précisément cette instabilité du tonus musculaire, qui s'extériorise successivement en agitation désordonnée et en inertie à tendance stuporeuse. Puisque les états dépressifs profonds ne durent pour ainsi dire jamais plus de quelques mois, une cure psychanalytique suffisamment prolongée offrira l'apparence d'en être venue à bout ;

2° Les *hyperémotifs* (psychasthéniques), en crises aiguës, ont certes pu être soulagés, mais nous pensons, avec Paul Hartenberg, que c'est en vertu d'une simple influence morale, par une action banalement suggestive, parce qu'on les apaise par leurs aveux, parce qu'ils sont heureux d'être compris ou parce que l'idée d'une thérapeutique nouvelle frappe leur imagination ; Freud emprunte ici à la psychiatrie classique ce qu'elle peut avoir de salutaire, les additions de son crû sont inutiles ou même néfastes (p. 44) ;

3° Les *mythomanes*, professionnels de la fabulation en actes et en paroles : le psychanalyste devient alors pour eux une victime sans défense. Comme entre l'hypnotisé et l'hypnotiseur, il s'établit, aurait dit Ernest Dupré, un couple morbide, où le mythomane satisfait les tendances de sa constitution et où le psychanalyste y trouve son compte, sans se douter qu'il est berné : c'est lui qui, aux yeux d'un psychiatre, est le plus intéressant.

Si vous tombez entre les mains d'un freudiste et si vous êtes tant soit peu mythomane, vous en aurez certainement pour votre argent. Dans le cas contraire, il n'existera que deux moyens d'en sortir : ou de disparaître sans laisser

(1) Charles Blondel, *loc. cit.*, p. 134.

votre adresse, ou d'acquiescer à ses dires, en vous inspirant « du malheureux sujet que l'hypnotiseur ne parvient pas à endormir et qui finit cependant par reconnaître qu'il dort, pour se tirer à moindres frais d'une situation ridicule » (1).

Voilà les déboires, et voici les méfaits.

Alors que les psychiatres s'efforcent couramment de détourner l'attention de leurs malades des idées fixes qui les tourmentent, en leur interdisant l'autoanalyse, le docteur Freud, par la méthode inverse, maladroite et dangereuse, renforce les obsessions de culpabilité et de souillure. Laissons la parole à Henri Claude (2), peu suspect de dénigrement — puisque personne ne lui contesterait le titre de « seul psychanalyste intégral de France » : — il reconnaît que « bien des consciences furent empoisonnées par des suggestions malsaines », et que beaucoup de névropathes virent, après de longs et multiples interrogatoires, « leur état empirer ». Est-il indispensable de raconter à une jeune fille, déjà malade, qu'elle songe dans son subconscient à tuer sa mère, sa rivale auprès de son père ? ou de révéler à un garçon de quatorze ans (qui n'y songeait peut-être pas) l'existence de l'inversion sexuelle, en lui reprochant de s'intéresser exagérément à un Anglais, sous prétexte que, dans le rêve d'une partie de canotage, il avait vu cet Anglais appuyer sur sa rame avec énergie ?

Si le système de Freud se généralisait, il menacerait l'individu qui a le plus besoin de protection, le malade, en lui inspirant des sentiments d'indignité, relatifs à lui-même et à sa progéniture. Abandonné à des médecins peu scrupuleux, il ne tarderait pas, par les interprétations biscornues des rêves et des ratés, par la généralisation du Transfert, à instaurer une véritable éducation de la lubricité, et on conviendra que notre époque désemparée aurait de plus urgentes réformes à réaliser ! On a fait par ailleurs (p. 22) allusion aux bévues qu'un psychanalyste pourrait com-

(1) *Ibid.*, p. 145.
(2) *Progrès médical*, octobre 1923.

mettre comme médecin légiste ou comme témoin devant un tribunal. Que Dieu préserve du freudisme les juges d'Anatole France et les commissaires de police de Courteline ! Ils n'en ont vraiment pas besoin.....

§

## Erotomanie des puritains

> Au freudisme sont allés tous ceux que tourmentent des convoitises inassouvies, tous ceux que hante une curiosité malsaine ou qui rêvent de voluptés monstrueuses. Freud dépeint les psychanalystes dans ses livres à chaque page, et ils s'y retrouvent comme dans un miroir.
>
> PAUL HARTENBERG
> *Le freudisme.*

Il est, à la diffusion inespérée du freudisme, des raisons d'ordre psychologique et des raisons d'ordre ethnographique.

Nous allons retrouver chez les ouailles les mêmes anomalies psychiques que chez le nouveau Messie : cette imperfection du jugement, cette obsession des choses sexuelles, enfin cet orgueil quelque peu hypertrophié, qui ronge tout prosélyte.

Les nouveautés retentissantes exercent, sur les esprits peu entraînés ou peu aptes à la critique, une étrange fascination, pourvu qu'elles soient présentées sur un ton doctoral et d'une façon systématique. Les gobe-mouches ébahis prennent pour l'indice d'un génie méconnu ce qui n'est que jonglerie ou délire. Yves Delage définissait avec humour la psychanalyse « une affection qui rend incapable d'accepter pour tels qu'ils sont les gestes les plus insignifiants, les actes les plus simples, les paroles les plus générales, et qui impose tyranniquement la recherche d'un sens mystérieux à toute chose. » La plupart des disciples se sont enrôlés par besoin mystique, en perpétrant le renoncement que le Grand-Prêtre exigeait d'eux : il faut

être touché par la grâce pour prêter foi aux miracles psychanalytiques. On conçoit sans peine l'aigreur des discussions entamées avec ces Apologistes, qui, à l'instar de leur chef, traitent leurs adversaires « d'hypocrites » et « d'imbéciles ». Inutile de se frapper; comme de juste, les paranoïaques accablent leurs ennemis des reproches mêmes qu'il leur serait le plus vexant de mériter. Ce qui ne suffit d'ailleurs pas à conjurer le péril !

A ceux qui leur emboîtent le pas sans autre préparation et appliquent du jour au lendemain leur méthode à l'ethnographie et à la critique d'art, les psychanalystes ne trouvent rien à redire. Mais, à leurs adversaires, ils objectent que, pour juger sainement de la doctrine, il faut, par de longues et patientes recherches, éprouver la réalité des découvertes de Freud et consacrer des années à la vérification de sa méthode, avant d'être en droit de la critiquer (1).

Paranoïa... Débilité... Non contente de jouer un rôle prédominant dans la création du système de Freud, la paranoïa intervient aussi pour expliquer l'engouement qu'il a suscité. C'est que, malgré les apparences, mais d'accord avec la logique affective, ce sont souvent les mêmes individus,

Qui, comme du fumier, regardent tout le monde (2)

et qui possèdent le plus inépuisable trésor d'indulgence pour eux-mêmes. Les moralisateurs rigides, les puritains intraitables sont des paranoïaques ; les érotomanes aussi, par leur orgueil sans bornes qui leur confère la certitude d'être aimés, par leur égocentrisme qui fait que rien n'arrête leur bon plaisir (3). Puritanisme, érotomanie sont deux manifestations de la même constitution paranoïaque, qui peuvent *fort bien* coexister dans le même être. Yves Delage stigmatisait déjà les psychanalystes comme « des inquisiteurs doublés d'érotomanes, dont la préoccupation constante

(1) Charles Blondel, *loc. cit.*, p. 249.
(2) Molière, *Tartuffe*, I, 5.
(3) Maurice de Fleury, *loc. cit.*, p. XIII.

est de plonger dans la vie intime de chacun un regard indiscret, semblable à celui du *voyeur*, qui, au fond d'un couloir obscur, l'œil collé à un trou de la muraille, se repaît des scènes d'un lupanar ».

Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le freudisme se soit surtout développé dans les pays protestants : il apparut comme une révélation aux infortunés, dont une morale rigoureuse et peu humaine avait comprimé les instincts vitaux ; la pratique de la psychanalyse devint un dérivatif de la sexualité, avec cet immense avantage qu'il n'est proscrit — pour le moment — ni par les commandements de Dieu, ni par les lois des Hommes. Chez les Latins, au contraire, la plus grande licence des mœurs a largement aplani le conflit entre la société et les impulsions génitales. Chez eux plus qu'ailleurs, l'union des sexes est tenue pour l'accomplissement d'une fonction, ni vile, ni noble, dont il n'y a lieu ni de rougir, ni de se glorifier.

De l'Autriche, le pansexualisme a gagné la Suisse allemande d'abord, puis nos braves amis de Genève et de Lausanne, qui y voient « l'un des événements les plus importants qu'ait jamais eu à enregistrer l'histoire de la science de l'esprit » (1), pas moins ! Mais le freudisme helvétique présente un autre aspect : la Confédération regorge de sanatoriums que les fluctuations du change avaient vidés d'Allemands, d'Italiens et de Français ; les mystères de la nouvelle doctrine, la longueur indéfinie de la cure étaient une manne céleste, propre à conjurer la dureté des temps. Et tous les docteurs Knock amadouèrent à qui mieux mieux les Britanniques crédules, les naïfs Américains, embarrassés de leurs livres et de leurs dollars, à qui une consultation psychanalytique d'une demi-heure peut être tarifée deux cents francs suisses...

On connaît la pruderie effarouchée des protestants de langue anglaise dans l'accomplissement de leurs fonctions naturelles; une Anglaise bien élevée trouve *shocking* le mot

(1) Edouard Claparède.

« chemise », appelle la cuisse « jambe », dit « estomac » pour ventre ou pour poitrine, car c'est *improper* d'employer des termes pouvant faire songer aux organes génitaux et à la vie sexuelle, qui doivent être jalousement cachés, les uns comme une tare, l'autre comme un péché. L'Amérique et l'Angleterre sont les terres promises, où les épidémies médico-religieuses s'épanouissent sans entrave : Armée du Salut, Christian Science, Faith-Healing, Pansexualisme ; les romans freudistes, généralement écrits par des femmes, y ont proliféré au point de devenir un véritable fléau.

Cependant, selon l'impression qui se dégage du 47e congrès de la Société neurologique américaine, il semble bien que l'étoile du freudisme commence à pâlir : l'accord se fit sur la médiocrité de la valeur thérapeutique de la psychanalyse et on insista à maintes reprises sur « les dangers des transferts affectifs ». Peut-être le moment n'est-il pas particulièrement bien choisi pour lancer une *Revue de Psychanalyse* à Paris...

§

## Les chauves-souris

> Je suis oiseau, voyez mes ailes.
>
> . . . . . . . . . . .
>
> Je suis souris, vivent les rats !
>
> LA FONTAINE
> *La Chauve-Souris et les deux Belettes.*

L'attitude de la France vis-à-vis du freudisme est complexe, plutôt hostile qu'enthousiaste. Les savants adonnés aux sciences physicochimiques et biologiques sont en général indemnes de toute promiscuité ; mais littérateurs, psychologues, médecins, psychiatres ont été plus ou moins intoxiqués. Les tendances refoulées, écrit Jules Romains (1), font du bruit dans les salons. Les dames content leur dernier rêve, en caressant secrètement l'espoir qu'un psychanalyste de fortune y découvrira toutes sortes d'abomina-

(1) *Loc. cit.*, p. 5.

tions. Les revues spéciales, qui ont omis pendant vingt-cinq ans de constater jusqu'à l'existence de Freud, se donnent le ridicule d'admettre ses thèses comme la chose la plus naturelle du monde.

Laissons de côté les applications aux beaux-arts (1) et bornons-nous à mentionner que quelques œuvres littéraires récentes passent pour inspirées du freudisme. Dans *le Mangeur de rêves*, à la Comédie des Champs-Elysées, H.-R. Lenormand représentait une névrotique en proie à un psychanalyste, qui la cuisina jusqu'à ce qu'elle vînt s'accuser d'avoir tué sa mère, par jalousie pour son père ; tant et si bien que la cure fut couronnée par le suicide de la malheureuse. C'est, à proprement parler, de la réclame à rebours. — L'*Odéon* vient d'accueillir une nouvelle production de H.-R. Lenormand. *L'Homme et ses fantômes*, c'est l'invraisemblable aventure d'un Don Juan effréné, auquel la lecture de Freud dévoile que ses impulsions érotiques étaient au fond d'ordre homosexuel, sans qu'il s'en soit jamais aperçu. Ce n'est pas une raison parce que Lenormand est doué d'un certain talent — qui égare la critique — pour s'attaquer à des questions psychologiques avec une incompétence manifeste, pour donner dans les cocasseries du freudisme, pour terminer par des niaiseries métapsychiques... Dans le cas où Lenormand — à qui nous devons une pièce intitulée *les Ratés* — tiendrait à persévérer dans le pansexualisme, il serait plus dans la note du système en donnant aux Variétés un *Eliacin et son petit frère* ou en écrivant un *Pitou chez les Courtisanes* pour Déjazet.

Julien Benda, au contraire, ne peut à aucun titre passer pour un disciple de Freud, ce dont il se défend d'ailleurs. Cette réputation mal fondée repose sur un passage des *Amorandes* (2), qui s'applique à montrer comment les impressions de l'enfance déterminent partiellement les incli-

(1) On pourra relire dans le *Mercure de France* (15 novembre 1923, p. 197-198) le résumé de l'interprétation érotique de la *Cruche cassée* de Greuze.
(2) Emile-Paul, Paris, 1922, p. 237-242.

nations de l'adulte. L'auteur se réclame de Danville (*Psychologie de l'Amour*) et non de Freud, qui n'est même pas cité. L'opposition entre l'« éternel maternel » — l'amoureux des matrones — et l' « éternel virginal » est une des mille formes d'extériorisation de la personnalité innée (1) : « Etienne », l'interprète de Benda, déprimé-émotif, douteur et timide, se complaît avec des femmes mûres, tandis que les optimistes, résolus et dominateurs (excités-avides), recherchent les caractères faibles qu'ils pourront diriger. Mais c'est le « réflexe conditionné » — conditionné par les hasards de la vie — qui développe *peu à peu* dans ses détails le type féminin vers lequel l'homme aspirera.

La plupart des psychiatres et psychologues français ont pris nettement (2) parti contre l'importation autrichienne : Charles Blondel, Paul Hartenberg, F. Achille-Delmas, Maurice de Fleury, René Mourgue (3), Frantz et Emile Adam, L. Cellérier (4), Georges Dubujadoux... Leurs opinions, pour la plupart, nous sont connues : à la suite d'Yves Delage, ils jettent « le cri d'alarme » contre cette « maladie contagieuse » qui menace de contaminer le pays (5). Mais ce serait une erreur de croire que tous les spécialistes se posent en adversaires aussi irréductibles : que ce soit par souci exagéré des nuances, par dilettantisme, par extrême prudence (ou habileté) en face d'un avenir incertain, plusieurs d'entre eux aboutissent à des contradictions choquantes, dont il faut dénoncer les plus graves.

(1) Voir l'ouvrage cité : *La Personnalité humaine*, (chap. VIII).

(2) Souhaitons que Georges Dumas, qui va consacrer un chapitre à Freud dans le second tome de son *Traité de Psychologie* (Alcan), y prenne, en face des absurdités psychanalytiques, la même attitude franche et courageuse que contre la métapsychique ou contre la vision extrarétinienne de Farigoule-Romains. (Voir le *Mercure de France*, 15 février 1924, p. 112-129.)

(3) *Annales médicopsychologiques*, 1917.

(4) *Revue philosophique*, novembre-décembre 1923, p. 401-421.

(5) Dans de récentes conférences (mai 1924), Rudolph Steiner prend Freud à partie, en affirmant que le sujet doit s'observer lui-même, sans recourir à un tiers. Cette renaissance d'une introspection exclusive n'est guère soutenable : on ne doit pas reprocher à la psychanalyse d'être une analyse psychologique, mais, plutôt, de partir de principes faux et de mal comprendre son rôle.

Dans un seul et même alinéa, Pierre Janet trouve le moyen de stigmatiser « l'absence de critique », « l'ambition envahissante », « l'allure épidémique » de la psychanalyse et de prévoir « qu'elle connaîtra aussi les appréciations injustes (*sic*) et le déclin » (1). Il cherche moins à combattre Freud qu'à convaincre le public de sa priorité dans la question du refoulement, qu'il aurait découvert sous le nom de « rétrécissement » de la conscience ; mais, dirait un psychanalyste, par ce terme même, emprunté à la littérature de vespasienne, Pierre Janet était un pansexualiste avant la lettre, qui s'ignorait...

Ni chèvres, ni choux ne sont encore Maxime Laignel-Lavastine, R. Allendy, R. Laforgue, ni surtout A. Hesnard, qui a accaparé le monopole, pour la France, de la vulgarisation « impartiale » du freudisme, dans un gros livre (en collaboration avec Régis), résumé dans une plaquette (2), qui est, hélas ! entre toutes les mains. Voici ce qu'on y découvre :

1° La plupart des névroses n'ont aucun rapport avec l'instinct sexuel (p. 82) ;

2° La libido est presque aussi difficile à comprendre psychologiquement qu'elle est intraduisible en notre langue (p. 83) ;

3° La psychanalyse repose sur des techniques incertaines, qui relèvent moins de la science que de l'imagination du couple médecin-patient (p. 84) ;

4° Le symbolisme freudien choque le sens commun, tant il est tiré par les cheveux (p. 84) ;

5° L'inconscient freudien est peu conforme aux progrès de la psychophysiologie (p. 89).

Conclusion :

Il n'en est pas moins vrai que c'est une doctrine géniale,... une méthode extrêmement intéressante,... imposant de très fructueuses recherches psychologiques (p. 92).

(1) *La médecine psychologique*, p. 45 et 41, Flammarion, Paris, 1923.
(2) Stock, Paris, 1924.

Fausse dans tous ses détails, admirable dans l'ensemble :

Je suis souris, voyez mes ailes... (1).

Cette plaquette est entre toutes les mains, hélas ! Ni Maurice de Fleury, ni Paul Hartenberg, ni Charles Blondel (2), ni Achille-Delmas ne s'en réjouissent plus que moi...

Si l'on nie, écrit fort bien Dubujadoux (3), la possibilité d'expliquer sûrement un raté, si l'on refuse d'admettre que le rêve et la rêverie sont identiques, que le rêve est toujours la satisfaction d'un désir caché ,..., il ne reste rien de si vastes ambitions, de cette rénovation promise à la pensée humaine !

Ni chair, ni poisson n'est enfin Paul Voivenel (4) qui émet cet aphorisme naïf qu'une doctrine qui passionne ainsi le monde ne peut être sans valeur. Ce docteur voit venir (dirait Freud) : il prend une position d'attente, d'attente du côté d'où soufflera le vent : si la psychanalyse continue à prospérer, il se vantera de lui avoir été, dès 1923, reconnaissant d'avoir révélé le domaine inconnu de la libido infantile et d'avoir montré l'utilité thérapeutique de la confession ; dans le cas contraire où, comme tout semble l'indiquer, le pansexualisme sombrera dans le ridicule, puis dans l'indifférence, notre Voivenel prétendra sans doute avoir prévu tout cela en 1923, puisqu'il parlait alors d'« épidémie » et qu'il ne reconnaissait à Freud que le magnétisme des affirmations dénuées de preuves.

Je suis oiseau, vivent les rats !

Mais, à l'inverse de la fable, les chauves-souris ont su réaliser *contre* elles-mêmes, au congrès de Besançon (août

(1) *Note à la correction des épreuves* : Réflexion faite, je ne rectifie pas ce *lapsus calami*, dans le but très louable de contribuer aux progrès de la psychanalyse. Il se trouvera bien un freudiste capable d'en donner une explication libidineuse.

(2) « Point ne suffit de proclamer les idées de Freud intéressantes, sauf à atténuer la portée de son adhésion en formulant de-ci, de-là, des réserves souvent essentielles » (*loc. cit.*, p. 128).

(3) *Loc. cit.*, p. 347.

(4) *Mercure de France*, 15 novembre 1923, p. 194-200.

1923), l'unanimité des freudistes suisses (y compris Henri Claude) et des aliénistes français.

Entre certains Anglo-Saxons et Américains, d'intelligence inférieure et de sensibilité hypertrophiée, d'une part, et ceux des Mittel-européens, qui se livrent corps et âme au pansexualisme freudien sans souci du ridicule, ni crainte de la confusion des genres, la France représente une forteresse de bon équilibre mental, de bonne santé morale, de raison (1). Comment les Latins, instruits et fins, entendraient-ils sans sourire les formidables balivernes psychanalytiques ? Comment ne s'apercevraient-ils pas sur l'heure que des trouvailles — même inconscientes — d'ironistes ne sont pas des découvertes de savants ?

Vis-à-vis de Freud, le critique ne doit pas se placer sur le terrain d'une problématique morale, qui se voile la face avec pudibonderie ; c'est uniquement au point de vue intellectuel que son système d'interprétant doit être critiqué. Proclamons-le bien haut : lorsqu'on tronque le freudisme de ses outrances systématiques, de ses exagérations tendancieuses, il ne reste que des banalités ; pour reprendre une remarque usée, encore qu'irremplaçable, ce qu'il y a d'exact était connu, archi-connu ; ce qui est nouveau est faux. Si les cartes postales transparentes ne vous captivent pas, l'étude détaillée de la psychanalyse ne peut que vous faire perdre votre temps. En dépassant les bornes permises de l'ineptie, en étalant avec ostentation (et inconscience) un manque absolu d'esprit critique, Freud et ses séides ont donné un déplorable exemple : il n'y a déjà pas trop d'intelligence de par le monde, et il ne sert à rien d'encourager les graphomanes de jugement débile.

Je soumets donc aux fervents de la nouvelle foi les définitions données par les aliénistes français :

Tissu de sottises, d'obscénités et d'erreurs (HARTENBERG) ;
Scolastique de la pornographie (COURBON) ;

(1) Charles Régismanset, *La Dépêche coloniale*, 21 mars 1924.

et allemands :

Métapsychiatrie (KRÆPELIN) ;

Cochonneries scientifiques (HOCHE).

Les salles de garde, dans les hôpitaux, ne sont certes pas le dernier retranchement de la bégueulerie. Il est permis de supposer — style psychanalytique — qu'une facétie croustilleuse d'un interne de la Salpêtrière ne soit pas tombée dans l'oreille d'un sourd et qu'un bon entendeur ait prévu tout le parti qu'avec un peu de savoir-faire, on en pourrait tirer. Le système de Freud ne serait alors qu'une boutade de carabin, prise au sérieux et ruminée en tous sens par un mégalomane retors, plus brillant que sagace.

MARCEL BOLL.

# LA VIVANTE CONTINUITÉ DU SYMBOLISME

—

Avec beaucoup d'inconvénients, la vieillesse n'est pas sans avoir quelques avantages ; on a assisté par soi-même aux événements que les jeunes gens ne connaissent que par les livres ou par ouï-dire ; on a vu naître, grandir et souvent péricliter les gloires ; en même temps qu'on regarde vers l'avenir, on se rappelle le passé ; pour peu qu'on ne se soit pas fait le prisonnier d'une formule, on est mieux placé en face du présent ; à défaut de sérénité, on a quelque philosophie... Tout cela s'appelle le recul.

Ce qui est vrai dans le temps l'est également dans l'espace. J'écris ces pages au milieu des montagnes de Gstaad ; j'ai sous ma fenêtre le plus beau site du monde ; l'atmosphère est délicieusement pure, le calme paradisiaque ; les hôtes du confortable hôtel où je suis installé sont des voisins discrets ; ce matin, je faisais mon tour de promenade dans les sentiers alpestres ; ce soir, je fumerai mon cigare dans le hall de l'hôtel, et tour à tour la chanson des sapins et le jazz-band auront encadré ma rêverie. Il me semble que je suis mieux placé, pour parler de la poésie et des poètes, qu'après une conversation littéraire au café de la Rotonde ou dans les bureaux de telle ou telle revue... De ce point de vue encore, c'est le recul.

Presque toujours une époque littéraire qui succède à une autre la combat, et le plus souvent sans aménité ; « littérairement, disait récemment Marcel Raval, il faut tuer ses parents... » L'écrivain qui s'est toujours cru à l'avant-garde s'aperçoit, un beau jour, qu'on le traite comme il a traité ses devanciers ; et il se trouble. Mais les années passent, et,

l'esprit rasséréné, il finira par sourire, s'il reconnaît que ceux mêmes qui l'ont attaqué n'ont fait que lui octroyer, certainement sans s'en rendre compte, et sans doute un peu rudement, l'apport de leur jeunesse.

La réaction d'une génération contre celle qui l'a précédée peut, en effet, être une intransigeante révolution ; tel le romantisme s'attaqua au classicisme dégénéré de Lefranc de Pompignan ; mais elle peut n'être qu'un redressement, redressement contre certains écarts de la génération précédente, et rester fidèle (le plus souvent encore sans s'en rendre compte) à l'essentiel de son esprit.

L'histoire nous montre des réformateurs qui sont sortis de l'Eglise, comme Luther, et ont créé quelque chose de nouveau, en déclarant qu'ils ne voulaient que la réformer ; et d'autres, comme saint Bernard, qui, en l'amendant, l'ont continuée. Transposons ces redoutables péripéties dans l'ordre de la littérature. Révolution ou simplement redressement? C'est la question qui doit se poser lorsque l'on voit un mouvement littéraire succéder à un autre. Considérons donc quel est le spectacle auquel ont assisté, par la grâce de leur âge, les survivants du symbolisme.

Nous avions débuté aux environs de 1886; en 1891-1893, ce fut la grande effloraison ; nos maîtres, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, entraient dans leur gloire ; parmi ceux qui alors étaient les jeunes, on publiait les *Derniers Vers* de Laforgue ; Moréas, le *Pèlerin Passionné* ; Mockel, la *Chantefable* ; Vielé-Griffin, les *Nouveaux Cygnes* ; Gustave Kahn, les *Chansons d'Amant* ; Henri de Régnier, *Tel qu'en songe* ; Fontainas, Stuart Merrill, Herold, Robert de Souza débutaient; Verhaeren allait donner ses nouveaux poèmes; Maeterlinck faisait représenter ses premiers drames ; moi, les trois parties d'*Antonia* ; non sans éclat, René Ghil se séparait du symbolisme; et bientôt entrait en scène ce qu'on a appelé la seconde génération symboliste, riche de grands écrivains, comme Gide, Valéry, Paul Fort, Ghéon, Claudel.

A la fin du dix-neuvième siècle, s'inaugure la réaction anti symboliste ; les poètes de 1886 voisinent alors avec la quarantaine ; c'est l'âge où l'on commence à sentir la poussée de ceux qui suivent. Voici d'abord les naturistes, mais qui se réalisèrent avec une meilleure réussite dans le roman, tel Montfort, et au théâtre, tel Saint-Georges de Bouhélier ; puis, Florian-Parmentier, Nicolas Beauduin, les fantaisistes, Fernand Divoire, bien décidé à cette époque à ne rien savoir du symbolisme, Jean-Richard Bloch, qui ne le connaissait même pas au moment où il fondait l'*Effort libre*. Bientôt se manifeste le groupe de l'Abbaye ou, si l'on veut leur donner le nom qui, malgré tout, leur est resté, les unanimistes ; et, bien que plusieurs d'entre ceux-ci aient toujours témoigné leur déférence envers leurs aînés, l'hostilité semble irréductible.

Révolution, dirent les jeunes gens de 1907 (1907 est l'année de l'Abbaye) ; mais c'est justement ce qu'il s'agit d'examiner.

Déjà est apparu Guillaume Apollinaire, et, rapidement, un groupement des plus impressionnants s'est constitué, qui commence à tailler à l'unanimisme les mêmes croupières que celui-ci venait de tailler au symbolisme ; et, depuis la guerre, à la suite du poète d'*Alcools*, toute une réaction s'organise contre la réaction antisymboliste, si bien que les ennemis mêmes du symbolisme sont forcés de lui reconnaître une renaissance. De plus en plus, cependant, la gloire de Mallarmé, père et maître du symbolisme, rayonne, plus pure que ne fut jamais la gloire d'aucun poète. Les noms de Rimbaud et de Laforgue s'auréolent d'un éclat extraordinaire. L'histoire de la période symboliste, peu à peu, devient à la mode ; c'est toute une époque qui remonte à la surface de l'actualité.

Et l'inquiétude se répand, parmi ceux qui croyaient l'avoir tué : le symbolisme n'est donc pas mort ?...

Il y aurait là, pour nous autres vétérans, une sorte de petite vengeance point cruelle ; mais ce n'est pas pour la

savourer que j'ai entrepris cet article. L'hostilité de quelques-uns des poètes qui nous ont suivis n'a laissé dans mon cœur aucune blessure et je n'ai jamais manifesté que sympathie pour leur effort, preuve en est l'étude que je cite un peu plus loin. Si les enfants doivent tuer leurs parents, comme l'affirme Maurice Raval, il est convenable que les parents se résignent à être tués, — quitte à ressusciter ensuite.

Sous le titre : *le Symbolisme a-t-il dit son dernier mot?* le *Disque vert* de Franz Hellens publiait il y a un an les résultats d'une enquête sur quatre questions qui peuvent se résumer ainsi : Le symbolisme a-t-il entièrement rempli sa mission ?... Les manifestations actuelles de son esprit sont-elles suprêmes sursauts ou nouveaux aspects ?... S'il n'a pas réussi, quelles sont les causes de ce « demi-échec » ?... S'il n'a pas encore tout dit, que peut-il lui rester à dire ?...

On se demande s'il n'y aurait pas lieu également de poser aux jeunes poètes les questions que voici :

La réaction unanimiste a-t-elle rempli sa mission ?...

Les manifestations actuelles de l'esprit unanimiste vous apparaissent-elles suprêmes sursauts ?...

Si l'unanimisme n'a pas réussi, etc...

Je supplie qu'on ne voie pas ici une réponse du berger à la bergère. Révolution ou simple redressement, c'est toute la question. Il ne s'agit pas, comme Robert Boudry l'a fort bien répondu dans le *Disque Vert*, de savoir si une petite école, dite symboliste, a donné ou non le livre qu'on attendait d'elle, ni pourquoi elle l'a donné ou ne l'a pas donné, mais si, à côté de la chapelle littéraire, il n'y eut pas un esprit symboliste dont l'influence fut considérable. Il est plus vain encore de se demander s'il y a lieu d'attendre en 1924 des œuvres relevant de la mode de 1886. Ce serait une non moindre erreur de ne retenir du symbolisme que l'un de ses éléments et, après avoir constaté la décadence de celui-ci, de conclure à la disparition du symbolisme tout entier ; tel, j'entendais récemment un écrivain

de mes amis, qui, définissant le mouvement d'après le sens étymologique du mot symbolisme, réduisait tout l'effort de 1886 à l'emploi du symbole. C'est comme si on limitait le mouvement naturaliste à une description de la nature !

Pour savoir où en est aujourd'hui le mouvement symboliste, il est de toute nécessité de s'efforcer de le définir, non pas dans son apparence superficielle, non pas par un seul de ses éléments, mais autant que possible dans son essence. C'est à cette condition seulement que nous reconnaîtrons s'il a été une école aujourd'hui périmée, ou un des grands mouvements de l'histoire de la poésie française, c'est-à-dire s'il a apporté une manière originale et nouvelle (ou tout au moins renouvelée) — et durable — de comprendre la poésie.

§

Dans une étude antérieure, actuellement épuisée (1), j'ai analysé, à propos de l'œuvre de Mallarmé, quelques-unes des caractéristiques du symbolisme ; je n'ai pas ici l'espace nécessaire pour reprendre et développer ces points de vue, qu'il y aurait plutôt à compléter. Certaines de ces caractéristiques ont été maintesfois reconnues et analysées ; ce sont évidemment celles dont les poètes de 1886 avaient tout de suite pris conscience, et il suffira de les rappeler brièvement.

Il est certain que le symbolisme a été avant tout symboliste ; les choses apparentes n'ont d'intérêt qu'en tant qu'elles sont les symboles des choses intellectuelles, telle avait été la première leçon de Mallarmé. Si l'emploi du symbole, je le disais plus haut, a été un des éléments du symbolisme, il n'en a pourtant pas été le seul ni le plus important. Grand fut également en 1886 le rôle de l'idéalisme ; mais pas plus que le recours au symbole, l'affabulation idéaliste ne fut primordiale, quelque importance que nous lui ayons

(1) *De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel*, « Mercure de France », 1919.

reconnue alors. Préoccupés toutefois d'atteindre la réalité à travers l'apparence, nous conçûmes le poète, selon la formule célèbre d'Elisabeth Browning, comme celui qui dit les paroles essentielles. De là encore cette volonté de suggérer plutôt que de décrire ; et ainsi les symbolistes ont-ils débarrassé la poésie de la description, aussi bien que de la narration.

Nous n'eûmes pas moins nettement conscience de la nécessité passionnée qui nous ramenait vers la vie intérieure. La poésie toute d'extériorités du romantisme et surtout du Parnasse nous répugnait ; le naturalisme alors en vogue nous inspirait l'horreur. Il n'est question que de l'âme chez les poètes de 1886. Cette recherche me conduisit moi-même, avec les *Lauriers sont coupés*, à un essai de ce qu'on appelle aujourd'hui le monologue intérieur et qu'ont remis en honneur James Joyce en Angleterre et Valéry Larbaud chez nous.

Il est rare pourtant que les acteurs d'une rénovation littéraire aient pleinement et immédiatement le sentiment de la nouveauté qu'ils apportent. Nous ne nous rendîmes compte que plus tardivement de ce qui devait être précisément l'apport décisif du symbolisme. Cette réalité essentielle, cette vie intérieure, les classiques l'auraient cherchée dans la direction de ce qu'ils appelaient la raison ; nous la cherchâmes dans la direction jusque-là méprisée, on dirait aujourd'hui refoulée, de l'inconscient. C'était une considérable nouveauté. Robert de Souza a fort bien dit, dans l'enquête ouverte l'année dernière par la *Muse Française*, que la gloire du symbolisme était « d'avoir ramené la poésie à sa source mobile, au plus près possible de ses origines subconscientes mystérieuses ».

L'objet que nous attribuions ainsi à la poésie devait nous obliger à en écarter tout ce qui relevait du raisonnement, de la démonstration, de l'analyse, en un mot de la faculté dénommée « intelligence » dans les manuels de philosophie. Schopenhauer vint ici à notre secours. En établissant l'op-

position fondamentale du monde de la « Représentation » et du monde de la « Volonté de Vivre », il nous enseignait que, si le premier relevait des arts basés sur le concept, le second lui échappait complètement. Le symbolisme érigea en souverain principe la différenciation des deux domaines.

Or, quel était l'art, libre de tout concept, à qui Schopenhauer avait accordé la puissance d'exprimer le monde de la Volonté ? La musique. C'est pourquoi l'influence de Wagner a été si considérable en 1886; Wagner a été, d'abord, le truchement par qui la plupart d'entre nous ont pénétré dans Schopenhauer, et, ensuite, le magnifique exemple démontrant comment la musique savait être Volonté de Vivre. Délibérément, nous assîmes la poésie sur le trône schopenhauérien de la musique. Et c'est ce qu'on entend, lorsque l'on dit que le symbolisme a libéré du servage de l'intellectualisme la poésie, et lui a restitué sa valeur musicale.

Nous eûmes très clairement alors le sentiment d'être, en poésie, des musiciens ; peut-être comprenions-nous encore un peu trop dans son sens superficiel la « musique du vers». Lorsque Mallarmé écrivait ces poèmes où jaillissait en mots énigmes le tréfonds du moi le plus mystérieux, quelques-uns d'entre nous s'efforçaient encore à leur trouver une explication rationnelle. Une autre de nos erreurs avait été le poème en prose (lequel n'avait quoi que ce soit de commun avec la conception que s'en font aujourd'hui les jeunes gens, tel Frédéric Lefèvre). Mais, poème en prose ou poème en vers, la conception musicale de Schopenhauer fut au fond de toutes nos recherches.

Ainsi apparut, pour la première fois dans l'histoire de la littérature française moderne, la possibilité de définir le domaine de la poésie et le domaine de la prose autrement que par l'extérieur. Voyez plutôt l'enquête de la *Muse Française*. La poésie est l'art de faire des vers, dit Marius André. Voilà le parfait aveu qu'entre une œuvre de poésie et une œuvre de prose il n'existe, pour les classiques, d'au-

tre différence que celle de la forme ; mais, en fait, quelle autre différence que celle de la forme est-il possible d'imaginer entre l'*Avare* et le *Misanthrope* ? Par contre, les romantiques n'ont jamais pu caractériser la poésie que par un certain état d'excitation intellectuelle qui résiste à toute analyse ; aussi, voit-on, dans cette enquête, tant de poètes s'accorder à déclarer que la poésie est indéfinissable. Dites plutôt, chers confrères, que vous, vous ne pouvez pas la définir.

Depuis le symbolisme, il y a le domaine de la prose, et c'est celui de la pensée raisonnante ; et il y a le domaine de la poésie, et c'est celui de la musique. La poésie est le jaillissement des profondeurs (1).

Or, si le retour à la vie intérieure, la recherche de l'essentiel étaient déjà des apports inestimables, cette tentative de descendre jusqu'à la vie de l'inconscient, cette définition des domaines, cette valeur musicale enfin rendue à la poésie, c'était l'événement le plus formidable de l'histoire de la poésie française depuis le dix-septième siècle. Certes, nous n'avons fait, en 1886, que suivre nos maîtres, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, dont ce fut l'originalité profonde; eux-mêmes avaient eu des précurseurs, Baudelaire

(1) Je suis entièrement d'accord avec Robert de Souza que la différenciation entre le domaine de la poésie et celui de la prose n'est pas une affaire de « classement des objets entre poétiques et non poétiques, puisque l'exaltation du sujet suffit à leur donner toutes les formes ». Au lieu d' « exaltation du sujet », je dirais plutôt l' « état musical » du sujet ; le point important, c'est que l'objet en lui-même est neutre ; mais il peut être pensé poésie ou pensé prose ; « c'est, ajoute Souza, l'*état* que l'objet détermine en nous qui le rend poétique », autrement dit, l'état dans lequel nous le percevons.

Il y aurait lieu d'étudier séparément la belle et profonde théorie avancée dès 1894 par Jules de Gaultier et par lui reprise dans le *Mercure de France* du 1er mars 1924 : la poésie serait (ou devrait être) une sorte de retour au langage primitif, lequel n'était que « le prolongement et l'extériorisation dans le milieu sonore de la vibration nerveuse identifiée avec la réalité même de l'émotion physiologique », l'homme transmettant alors à l'homme « d'une façon entièrement adéquate » son « état de sensibilité ». Ainsi la poésie serait-elle « une tentative biologique en vue de reconstituer, par des moyens nouveaux appropriés aux circonstances du nouveau langage, le pouvoir ancien ». Moins heureux est Jules de Gaultier dans le choix de quelques-uns des exemples qu'il donne à l'appui de sa théorie.

surtout, et, à travers Baudelaire, Edgar Poe. Aussi Baudelaire devait-il nous apparaître comme le grand poète du dix-neuvième siècle. Cela seul ne prouve-t-il pas la continuité de l'esprit symboliste, de voir l'indifférence de la jeunesse envers Leconte de Lisle et le Parnasse, et le culte continué à Rimbaud et à Mallarmé ? Car, de nos maîtres, Verlaine est évidemment celui en qui le symbolisme « Volonté de Vivre » est le moins perceptible.

Aussi n'est-il pas d'erreur plus fondamentale que de faire du symbolisme un succédané du romantisme ; on s'étonnerait de voir René Ghil donner dans une telle méprise, n'était l'anti-symbolisme qu'il professe ; mais, que ce profond poète me permette de le lui dire au risque de le désobliger quelque peu, il est symboliste, tout autant que ses camarades, par tout ce qui chante dans son œuvre d'intensément musical. Si le romantisme est avant tout une expansion de la sensibilité dans la nature (le *Lac*, la *Tristesse d'Olympio*), le symbolisme en est aux antipodes.

Le symbolisme devait régénérer la conception même du vers ; par là même que la poésie est un jaillissement, le vers doit lui-même être un jaillissement, — vérité lumineuse et miraculeuse, qui a renouvelé la littérature. Le principe du jaillissement a, en effet, chassé de la poésie les monstres qui l'infectaient : le tour oratoire, le développement, la période, et il a donné naissance au vers libre. Si les jeunes poètes de 1886 ont doté la poésie du vers libre, ce n'est évidemment ni hasard ni caprice ; c'est que le vers libre est la forme, sinon nécessaire, au moins la plus adéquate d'un jaillissement que le vers classique ou romantique ne peut connaître qu'accidentellement.

Bien que les fantaisistes aient paru être ses adversaires, on reconnaîtra dans la fantaisie un autre apport du symbolisme, pour peu que l'on veuille bien s'entendre sur la signification du mot. La fantaisie, c'est, et pour tout le monde, une certaine libération des lois de la logique rationnelle ; mais, cela posé, il faut distinguer la fantaisie

où l'irrationnel est simple cocasserie, et celle où il est une manifestation de l'irraisonné. Ainsi Alexandre Arnoux évoquait récemment « ces conjonctions mystérieuses des âmes et ces choses invisibles et ces choses indicibles qui seules valent la peine d'être vues et méritent d'être contées », tandis que Jacques de Lacretelle reconnaissait dans la fantaisie ainsi comprise un héritage du symbolisme. Le nom de Laforgue ne vient-il pas immédiatement à l'esprit?

§

Je suis très loin d'accorder la qualité de chefs-d'œuvre aux réalisations des jeunes symbolistes de 1886 et de 1891. Je ne parle pas seulement des extravagances décadentes qui ont précédé le symbolisme et qui en ont été comme le bouillonnement avant-coureur ; il y eut un jargon symboliste ; il y eut une mode symboliste ; je ne puis relire sans confusion telles pages que j'ai alors écrites, et je ne m'en console qu'en constatant que telles autres écrites par mes camarades étaient tout aussi ridicules. Mais ne retrouverait-on pas les mêmes erreurs chez les jeunes romantiques de 1830 et chez Hugo autant que chez les moindres ? Et qui peut douter qu'on en reconnaîtra d'analogues chez les jeunes gens d'aujourd'hui quand le temps aura fait son œuvre ?... A moins que, nous disparus, ces extravagances ne paraissent à nos petits-fils déborder de saveur...

Il est non moins indéniable que, dans l'enthousiasme de nos explorations musicales, nous n'avons pas toujours suffisamment cherché l'expression serrée de notre pensée ; et cela est plus grave. Bien des à-côté enfin ne pouvaient manquer de se périmer assez rapidement dans le symbolisme, et tout d'abord les doctrines philosophiques amies et alliées. Il fallait s'attendre à ce que les nouvelles générations, séparant le rosier de son tuteur, se contentent de garder la conception musicale de la poésie et rejettent la métaphysique qui en avait été pour un temps le support.

Il y avait, en effet, dans le symbolisme, des éléments

dont nous avons dû reconnaître le peu de viabilité : emploi systématique du symbole, idéalisme quand même. Dans ses principes même les plus viables, il y avait en outre, comme en toutes choses humaines, des dangers, dont le principal était l'oubli ou le mépris de ce que nous appelions alors le monde de l'apparence et appelons aujourd'hui plus simplement le monde réel. A la fin du siècle dernier, sous prétexte d'atteindre notre soi-disant réalité supérieure, nous nous étions noyés dans l'irréel ; ajoutez une manie de situer nos poèmes en des époques dénuées de toute vérité ou même en dehors de toute époque, et, il faut bien l'avouer, un certain désintéressement de la vie même. Robert Guiette a parfaitement noté tout cela dans l'enquête du *Disque Vert*.

Un redressement était indispensable.

Les unanimistes ont compris qu'il fallait renoncer à tout un matériel périmé ; ils ont prôné, contre Mallarmé, l'expression directe ; contre ses disciples, ils ont remis en honneur la sobriété ; ils sont rentrés en contact avec la vie ; reprenant les expressions mêmes du symbolisme (jaillissement, réel, âme) ils ont sorti leur grande formule : la poésie jaillissement du réel et de l'âme. Mais, ce faisant, non seulement ils ne touchaient en rien aux grandes nouveautés qui avaient été son apport, mais ils continuaient, pour l'essentiel, la conception que le symbolisme avait instituée de la poésie.

Un redressement donc ; rien de plus.

A vrai dire, l'initiative de ce redressement était due à deux grands poètes. A Claudel, d'abord. Et, après lui, mais indépendamment de lui, à André Spire.

Moi-même, mais plus tardivement, je me suis efforcé à un tel redressement ; c'est l'objet de l'étude de *Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel* ; et d'*Antonia* à *Mari Magno*, aux *Epoux d'Heur-le-port*, au *Mystère du dieu mort et ressuscité*, ce redressement est plus qu'évident.

Les unanimistes ont eu le mérite d'organiser la réforme

claudélienne ; aucun poète à ma connaissance ne s'est jamais montré plus inapte à toute vue théorique que Claudel ; les unanimistes, au contraire, ont érigé le monument d'une doctrine; cette prise de conscience leur a valu leur succès.

Aussitôt ce redressement opéré, les unanimistes pouvaient et devaient continuer individuellement à produire; mais le mouvement n'avait-il pas « rempli sa mission », pour reprendre les termes du questionnaire du *Disque Vert ?* En fait, l'unanimisme n'existe plus aujourd'hui que dans la personne de son fondateur, et s'il a été un groupement, jamais groupement littéraire n'aura été plus éphémère. Comparez la persistance matérielle du romantisme, du Parnasse, du symbolisme, la solidité des cadres dans ces trois écoles !

J'ai posé la question à Vildrac, à Duhamel, à Jouve, à Durtain, à Arcos :

— Etes-vous unanimistes ?

Tous m'ont répondu par le non le plus unanime.

J'espère avoir indiqué en quoi a consisté l'importance, la grande importance de l'unanimisme; je voudrais faire voir comment, leur redressement opéré, les unanimistes sont entrés dans le courant issu du symbolisme. Je ne parlerai pas de Duhamel, qui me paraît actuellement partagé entre les deux directions *Possession du monde* et *Confession de minuit;* ni de Jules Romains, dont l'œuvre logiquement conçue, logiquement déduite, logiquement réalisée, relève du domaine de la pensée raisonnante et se développe ainsi en absolue régression contre les tendances de la poésie moderne; ni de Chennevière, ou d'Arcos, quel que soit leur très grand talent, et je prends trois écrivains qui m'apparaissent comme les plus représentatifs de l'évolution du groupe, Vildrac, Durtain et Jouve.

Vildrac, grand poète et grand dramaturge; mais voyez comme justement il est aujourd'hui loin de l'unanimisme, comme il est revenu à la pure expression de la vie intérieure, comme ce *Pèlerin* (qui jusqu'à présent est sans

doute son chef-d'œuvre dramatique) est dans la grande tradition dont Villiers de l'Isle-Adam a donné de si beaux spécimens ! Et n'est-il pas spécialement émouvant que les drames de Vildrac, qui sont en apparence la prose même, soient, par le dedans, des œuvres de poète dans le sens où nous avons compris la poésie ?

Durtain, poète et romancier ; avec son affabulation épisodique, *Douze cent mille*, est proprement la vie d'une âme ; mais voici que son œuvre en vers, qui, au début, ne le mit pas particulièrement en évidence, s'élève pour ainsi dire à chaque poème qu'il publie ; et que reconnaissons-nous dans *Perspectives*, le dernier paru de ses poèmes ? Précisément ces qualités de vie intérieure que le symbolisme est venu demander à la poésie. Tout est vision dans *Perspectives* ; mais, alors que chez tant d'écrivains l'image, quelque curieuse qu'elle puisse être et sans doute parce qu'elle est trop curieuse, apparaît toujours un peu surajoutée, l'image dans *Perspectives* provient des sources les plus intimes de l'émotion.

Il a été beaucoup écrit sur Vildrac et récemment sur Durtain ; Pierre-Jean Jouve n'est pas moins qu'eux caractéristique des tendances contemporaines. Car l'œuvre de Jouve est un perpétuel devenir, ou plutôt un incessant effort du poète sur lui-même pour adapter son verbe à son cœur. La guerre semble avoir été le déclic de son inspiration ; il est peu de livres aussi terriblement et aussi continûment âpres que la *Danse des morts* ; c'est le cri direct d'une horreur presque physique. Dans *Tragiques*, suivis de *Voyage Sentimental*, qu'il a récemment publiés, on retrouve plusieurs livres déjà parus en tirages à petit nombre et un inédit. Le premier d'entre eux, le *Livre de la nuit*, a encore quelque chose de la dureté de la *Danse des morts* ; mais une fenêtre s'est ouverte. L'atmosphère s'épure de plus en plus avec le *Livre de la grâce* et *Toscanes* ; je ne connais rien d'une plus profonde gravité que l'élégie :

Ainsi je quitterai demain ce lac entre les montagnes...

A partir de ce moment, je puis dire que j'ai cru en Jouve, malgré des réalisations parfois imparfaites. Le *Voyage sentimental*, qui termine le nouveau volume, est, lui, une complète réalisation. Impressionnante en est la composition ; d'abord, des poèmes en prose, des paysages, mais décrits de l'intérieur. Avec la seconde partie, qui est une suite de poèmes d'amour, nous arrivons à la grande beauté ; j'ai entendu reprocher à ces poèmes certaines notations érotiques ; je n'en ai pas été gêné, car elles se perdent dans un flux de passion toute intérieure auquel on ne peut comparer que la musique de *Tristan et Isolde*. La troisième partie, comme un grand cycle qui se ferme, nous ramène à des paysages, lourds cette fois de la vie passionnelle qui vient d'être évoquée. Ainsi monte le *Voyage sentimental* du plus profond de l'âme du poète ; il réalise cet idéal de nos jeunesses, un chant d'amour issu de la mer ténébreuse qui s'agite dans les profondeurs ; je citais tout à l'heure *Tristan* ; comme lui, il est la voix de la musique dans le sens le plus schopenhauérien du mot. Et nous rions des historiettes les plus délicieusement contées, quand nous entendons chanter une si grande voix.

Tel que je le connais, Jouve ne s'arrêtera pas là ; son lot semble être de se chercher sans fin ; il n'est point un aboutissement ; il est, mais dans le sens le plus haut, une continuation. Et c'est en cela qu'il apparaît, avec Durtain, comme l'un des grands poètes de sa génération, en même temps que Vildrac en est l'un des grands dramaturges. Exemple très instructif, à une époque où plusieurs, de différents côtés, semblent chercher la formule d'un classicisme moderne ; le classique moderne, il n'est pas dans la vaine imitation du passé ; il est dans le développement du grand mouvement de réintégration poétique que les jeunes gens de 1886, sans l'avoir réalisé, ont eu l'honneur d'inaugurer.

L'évolution est-elle spéciale aux unanimistes ? Aucunement. Déjà, Florian-Parmentier avait mis en valeur le rôle de l'inconscient, en montrant comment les richesses qui

s'y trouvent accumulées sont révélées par l'impulsion créatrice, comment elles commencent grâce à celle-ci à s'organiser dans le subconscient et montent jusqu'au conscient. Il y aurait également à examiner en quel rapport ont pu être avec ces théories et avec le symbolisme les doctrines de Bergson, puis de Freud ; en des articles qui ont paru en 1921 dans les *Cahiers Idéalistes*, Charles Baudouin a montré comment les principes mêmes de la psychanalyse se trouvaient en puissance dans le symbolisme.

Parmi les poètes cités plus haut et qui avant la guerre passèrent pour les adversaires du symbolisme, quelques-uns ont développé leurs formules ; Nicolas Beauduin, avec son poème synoptique, Fernand Divoire, avec le simultanéisme, reviennent, non pas certes au symbolisme, mais à ce qu'il y avait d'essentiel dans le symbolisme, et, de celui-ci, la *Naissance du poème* reste une œuvre de haute signification ; dans ses œuvres les plus récentes et en particulier dans les quelques pages que je connais de sa *Journée Kurde* (encore en gestation) Jean-Richard Bloch manifeste l'âme profondément musicale que ses aînés pressentaient dans ses œuvres antérieures. Enfin, il y a tous les poètes et les prosateurs qui procèdent de Guillaume Apollinaire !

Je serais heureux d'énumérer, parmi les jeunes écrivains, tous ceux que ma vieillesse voit avec une joyeuse émotion se développer dans le sens « musical » de la poésie ; mais je connais trop le danger de palmarès où il y a toujours du trop et du trop peu. Je ne puis cependant m'abstenir de dire combien je suis intéressé par l'évolution des fantaisistes. Si la fantaisie doit s'alimenter aux sources profondes de la pensée poétique, aucuns parmi les jeunes poètes ne se montrent de plus authentiques descendants du symbolisme. Tel cet extraordinaire Pierre-Albert Birot, qui, après avoir donné des poèmes du plus prenant accent, a réussi, dans *Grabinoulor*, sous les espèces les plus déroutantes pour la raison raisonnante, à exprimer l'infinie fantasmagorie de la vie intérieure.

Pour d'autres, la fantaisie est un moyen d'expression pour aller jusqu'à l'humain; et je pense à cette œuvrette délicieuse et poignante, représentée et non encore publiée, le trois fois admirable *Deo Ignoto* de Georges Pillement.

Toute une étude serait nécessaire pour analyser ce que doivent au symbolisme — très probablement à leur insu — dans leur façon d'exprimer leur sensation des choses, quelques-uns parmi les meilleurs de nos jeunes romanciers, tel Valéry Larbaud, et je ne parle pas de Marcel Proust!

Quant au dadaïsme, on a dit qu'il était, d'un certain point de vue s'entend, l'aboutissement extrême du symbolisme. Une tentative d'exprimer directement la bête sacrée qui gît au fond de nous, voilà qui procède en effet des principes du symbolisme. Il faut lire le très curieux article paru dans *Littérature* de novembre 1922 sous le titre *Entrée de médiums*; tout l'effort, semble-t-il y être dit, doit consister, ce cri de l'inconscient, à le provoquer; il ne restera ensuite qu'à le sténographier... La question est de savoir s'il est ici question d'art, ou bien plutôt d'expériences cliniques... Ne nous effrayons pas trop pourtant! un tempérament aussi originalement artiste que celui d'André Breton le ramènera toujours, qu'il le veuille ou non, ne disons pas à la littérature, disons à la poésie.

§

Que sont devenus, cependant, les derniers représentants, les survivants de la génération de 1886 et 1891?

Tous ceux qui produisent encore ont évolué; aucun ne s'est fait prisonnier des formules et de la mode de sa jeunesse.

Henri de Régnier, après avoir donné de magnifiques exemples de l'esprit symboliste, a évolué vers une forme classique.

Fontainas et Mockel se sont dégagés de tout ce qu'il y avait d'éphémère dans le premier symbolisme et sont parvenus aux accents de la beauté la plus épurée.

Même épuration et même progrès chez Robert de Souza. Dans ses œuvres les plus récentes Herold a uni, dans une admirable facture, les apports du Parnasse et du symbolisme.

Quelques-uns semblent avoir renoncé à la production poétique, tels Mauclair, Maeterlinck.

Je ne sais rien de l'œuvre actuelle de Saint-Pol Roux. René Ghil, dans les *Dates et les Œuvres*, a judicieusement signalé l'évolution de Vielé-Griffin et la mienne : Griffin allant de plus en plus à la vie, à la nature, au sens de l'universel : moi-même m'efforçant vers ce que j'ai dénommé le réalisme symbolique, c'est-à-dire vers une conception du symbolisme voisinant avec le redressement unanimiste.

Je rappelais tout à l'heure que ce redressement lui-même provenait de Claudel. Reste Paul Valéry; qu'il soit issu du symbolisme, nul n'en doute; qu'il y soit demeuré pour l'essentiel, c'est ce qu'il ne serait pas difficile de prouver.

Il semble donc vain de reprocher au symbolisme les erreurs et les exagérations des premiers jours, dont ont su se libérer les survivants eux-mêmes, alors que la continuité du symbolisme apparaît, mais dépouillée des anciennes scories, dans leurs œuvres nouvellement écrites, comme elle apparaît dans les œuvres des meilleurs parmi les poètes récents.

§

Tout le monde aujourd'hui, écrivait il n'y a pas longtemps Jacques Rivière, est d'accord pour admettre qu'une vérité, c'est-à-dire une idée en contact avec les choses et les reproduisant, est inexprimable en poésie ou n'y peut passer qu'en l'infectant de prosaïsme. La poésie tend de plus en plus à se différencier du jugement, et même de la perception ; elle s'ouvre de plus en plus sur cet abime que nous portons en nous, différent à la fois du cœur, des sens et de l'esprit, et elle se dévoue avec une docilité croissante à en recueillir les incertains murmures.

Jean Royère a défini la poésie pure « celle qui nous présente des vérités puisées, non dans l'abstrait, mais dans

les profondeurs de l'âme et de la vie », et répudie le concept. lequel « est un cadre vide qui détourne du réel au lieu d'y conduire ». Parlant des idées telles qu'elles se manifestent dans l'hermétisme mallarméen : « ramener ces idées aux simples concepts, dit-il dans la préface de *Quiétude*, c'est ne rien comprendre, non seulement à Mallarmé, mais à la poésie même ».

Entre beaucoup de critiques qui abondent dans le même sens, je citerai de Jacques Poisson un remarquable article intitulé *Littérature moderne et psychanalyse* et paru dans la *Vie des Lettres*, n° XIV, où il démontre comment « les jeunes écrivains de notre époque, sentant la richesse du plan où les avaient conduits leurs grands devanciers, Mallarmé, Rimbaud, Laforgue, ont basé toute une esthétique sur l'association sans logique apparente ».

Léon Chesnoy semble, dans le *Disque vert*, tirer notre propre conclusion :

Le symbolisme n'a certes pas entièrement rempli sa mission.
La preuve :
Nous sommes encore en plein.

En témoignage de la compréhension, par les jeunes poètes, du rôle de leurs aînés symbolistes, il m'est agréable de citer enfin cet hommage que leur rendait l'un des plus profondément et des plus finement doués, d'entre eux, Jean Cassou, dans un article du *Monde Nouveau* :

Cette merveilleuse génération, écrivait-il en parlant des poètes de 1886, n'a-t-elle pas restitué la poésie, n'a-t-elle pas retrouvé son origine et sa direction et son essence ? Elle l'a purifiée, elle en a refait une chose unique, vivant de sa propre vie, se nourrissant d'elle même, ardente et nue ; secret que Baudelaire avait appris d'Edgar Poe, que Mallarmé avait découvert chez les poètes anglais, aux Concerts Lamoureux et dans le silence, que Verlaine avait acquis au cours d'expériences bien humaines, que Rimbaud avait reçu on ne sait de quel dieu, et que la génération d'Edouard Dujardin accepta de ces maîtres auxquels il faut adjoindre Schopenhauer et « le dieu Richard Wagner irradiant un sacre ».

La vivante continuité du symbolisme, tel est le spectacle qu'un demi-siècle de poésie présentera bientôt aux vétérans de 1886, pour peu que le ciel leur accorde quelques années encore avant de les rappeler à lui.

Dans tous les cas, et quoi qu'il en advienne, ceci peut au moins être affirmé : en laissant de côté ses éléments secondaires, le symbolisme a apporté dans la littérature une nouvelle conception de la poésie, la conception musicale, — et ce fut sans doute (je ne crains pas de reprendre mes expressions) l'événement le plus formidable de l'histoire de la poésie française depuis plusieurs siècles — et c'est certainement une conception plus vivante aujourd'hui que jamais.

Il est vrai que, de l'autre côté de la barricade, il y a les ennemis. Les ennemis ? — D'abord, ceux qui ne comptent plus, les attardés du romantisme et du Parnasse, les fauteurs des « drames en vers », Théâtre-Français et Théâtre Sarah-Bernhardt.

Ensuite — et ceux-là sont plus redoutables parce que plusieurs d'entre eux ont beaucoup de talent — ceux pour qui la poésie est virtuosité, amusement, tour de passe-passe ; le plaisir de la difficulté vaincue, disait Banville ; la jonglerie à la Toulet. Rien ne peut être plus odieux à qui n'a jamais voulu voir dans la poésie autre chose que la chair de sa chair ; aussi imaginé-je volontiers un second article à écrire, qui commencerait exactement comme celui-ci par un exposé des principes du symbolisme pour ensuite prendre à partie les acrobates, et qui s'intitulerait : Guerre à Toulet !

Enfin... Je vois un troisième article à écrire, qui, partant encore des mêmes prémisses, s'en prendrait à l'art de musée qu'est le néo-classicisme, et qui pourrait s'intituler : Guerre à Moréas !

Mais sans doute n'est-il pas moins nécessaire en littérature qu'en politique d'avoir des ennemis.

ÉDOUARD DUJARDIN.

# QUATRE SONNETS

—

*POÉSIE*

*Quel soupir exhalé de ton néant sonore,*
*Courbant leur fuite ailée, a saisi mille esprits ?*
*Ils vacillent, lueurs, signes, sylphes surpris,*
*De l'ombre évaporée une craintive aurore.*

*Tu m'es, ô ma pensée, une inconnue encore,*
*Mais les muets aveux, ton silence sans prix,*
*Comme rêves déjà retrouvés et compris,*
*Emplissent l'air abstrait d'une impalpable flore.*

*Faut-il choisir entre les dieux et la raison,*
*La flamme ou la fumée onduleuse, oraison*
*Et spirale enroulée à de perfides houles ?*

*Que mon poète absent naisse de leurs accords,*
*Chancelante beauté du monde, tu t'écroules,*
*Pour m'unir au Savoir qui soulevait ton corps.*

—

*LES DÉSASTRES*

*Sur nos murs écroulés, sur les débris des arts,*
*Sur ces cendres encor qui brûlent nos paupières,*
*L'été, nous verrons, seuls, courir parmi les pierres*
*Les rayons du soleil et les jeux des lézards,*

*Et l'hiver, grelottant au coin des cheminées,*
*Où ne flamberont plus ni bûches ni charbons,*
*Nos corps seront glacés par les vents furibonds*
*Et par le souvenir nos âmes consternées.*

*Mais qu'à ces sombres jours succèdent des jours pires,*
*Dans le pâle couchant des extrêmes Empires,*
*Recréant, malgré l'Age, harmonie et beauté*

*Et toujours de Permesse enivrés, sublime onde,*
*Nous chanteront, penchés sur son crâne éclaté,*
*L'Esprit mystérieux qui travaille le monde.*

—

*SOIRÉE*

*Si la pluie et l'ennui de ce morne Décembre*
*De ta vitre brumeuse effacent la cité,*
*Si le démon du soir vient rêver dans ta chambre*
*Où meurt avec le jour tout espoir de beauté,*

*N'écoute ni ton cœur vagabond, ni l'horloge !*
*C'est l'heure de rester en ton fauteuil, tenant*
*Sur tes tremblants genoux quelque vieil eucologe*
*Et t'enivrant de songe et l'âtre tisonnant.*

*— O tranquille départ !... Conseil doré des lampes ...*
*Que le pays profond du livre et des estampes*
*S'ouvre et vacille aux feux d'un charbon rouge-obscur.*

*Ombre !...*
*(Tout le ciel bas coule dans ma gouttière)*
*Et que l'aube jamais, aux bras de lavandière,*
*Ne lessive la nue où renaîtrait l'azur.*

—

*ANNIVERSAIRE*

A Monsieur André Fontainas.

*Et maintenant voici que des jours sont passés*
*Sur le sommeil sublime et sépulcral du Maître,*
*Mais il règne ! L'Esprit ne peut pas disparaître,*
*Fil qui solidement tient ses mots enlacés,*

*Hélas ! toujours futur aux hommes dispersés,*
*Pieux, le soir, assis auprès de la fenêtre,*
*Cherchant l'étoile où sa parole va renaître.*
*Silence ! Eteignez-vous, vains joyaux ! Périssez !*

*Nous te ressuscitons du strict hiver des feuilles*
*Où tu vis, chaste Idée, et pour un seul recueilles*
*L'hermétique breuvage aux flancs des coupes d'or.*

*Funérailles tout bas apaisant la pleureuse !*
*Hérodiade est nue : Elle scintille encor*
*La Solitude, orgueil de rose ténébreuse...*

14 octobre 1923.

HENRY CHARPENTIER.

# APRÈS L'EXPERTISE

—

Au travers des vicissitudes de la politique intérieure française, un point paraît établi, qui est l'intention chez nos nouveaux gouvernants de poursuivre à bref délai une solution internationale du problème des Réparations. Devant le corps électoral, les partis d'extrême-gauche eux-mêmes n'ont pas osé se prononcer pour l'abandon de notre créance. Le pays souhaite manifestement qu'une politique de fermeté nous conduise aux dédommagements sans cesse ajournés : nos dirigeants actuels n'affichent, sur ce point, de discordance avec leurs prédécesseurs que par leur prédilection marquée pour les solutions d'ordre *international*. Aussi bien, la politique de M. Poincaré nous y conduisait-elle d'elle-même, et le programme de M. Herriot a-t-il repris récemment de cette politique jusqu'aux expressions verbales.

Dans l'héritage du « Prince lorrain », le nouveau gouvernement trouve en effet le rapport des experts, une correspondance des plus utiles avec M. Ramsay Mac Donald, et la Ruhr occupée. Sans doute les Gauches eussent-elles accepté plus volontiers un legs particulier, excluant le dernier article de ce legs général. La plus grosse difficulté que présente aujourd'hui la question de la Ruhr est qu'ayant fourni, en certains départements tout au moins, le leit-motiv de la campagne électorale des vainqueurs du 11 mai, elle ne laisse plus à ces derniers une entière indépendance d'esprit et de jugement. Ceux qui cependant auront conservé ce rare mérite devront convenir, en leur for intérieur, que la politique des gages,

ainsi que l'a reconnu le général Dawes lui-même, a rendu possible les constatations et la savante construction présentées depuis lors par le rapport des experts : ils conviendront aussi, pour peu qu'ils aient suivi l'histoire des Réparations jusqu'à ce jour, que la mise en œuvre du plan nouveau s'opérera d'autant plus aisément et rapidement que nous aurons encore, sur la bonne volonté hésitante de l'Allemagne, d'efficaces moyens de pression.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'une tradition constante veuille que les Gauches au pouvoir manifestent en politique extérieure beaucoup moins d'allant et de sens de l'intérêt immédiat qu'en politique intérieure, il faut souhaiter que, faisant exception à cette règle, le nouveau gouvernement français s'attaque au problème allemand avec une promptitude et une résolution égale à l'empressement mis par ses troupes à s'installer solidement dans toutes les avenues du pouvoir. Le sentiment national intelligent, qui est vif en France, pardonnerait bon nombre d'erreurs ou de flottements intérieurs, pour une politique extérieure ferme et réalisatrice. En dégager les directives est, sans conteste, la besogne la plus urgente à accomplir.

Ne nous y trompons pas : le rapport des Experts, où tout le monde voit un excellent point de départ pour les négociations de demain, n'est en effet pas autre chose que cela. On a dit maintes fois du Traité de Versailles qu'il était une création continue, qu'il en fallait sans cesse entretenir et renouveler les moyens d'exécution ; on ne peut dire ni plus ni mieux de l'œuvre du général Dawes et de ses collaborateurs, à cela près qu'ayant profité de l'expérience de ces dernières années, elle marque une certaine supériorité technique sur les documents de la première heure. Mais l'instrument ainsi créé, il reste à l'utiliser et à en tirer le meilleur parti.

Nous n'avons point, cela s'entend, qualité pour apporter à ces fins des recettes sensationnelles et inédites :

notre intention est seulement d'appeler l'attention des lecteurs de cette Revue sur quelques constatations très simples dont la nouvelle politique des Réparations devra nécessairement tenir compte.

Elles se réfèrent tout naturellement à trois ordres de questions : les possibilités réelles ouvertes par le rapport des experts, l'intérêt respectif de l'Allemagne et de la France à les exploiter, et, cet intérêt admis, la direction la plus probable dans laquelle cet intérêt ait chance d'être satisfait.

§

Le problème des Réparations est avant tout un problème technique : la capacité de paiement de l'Allemagne, telle que les experts l'ont évaluée, n'est pas douteuse. A aucun moment le Reich n'a d'ailleurs été dans l'impossibilité matérielle de payer ce qu'il devait : sa bonne volonté seule s'est trouvée en cause. Il a su, par contre, utiliser avec beaucoup d'adresse ce qui est en effet la difficulté essentielle de la liquidation financière de la guerre : le *transfert* d'Allemagne en France et dans les pays alliés de la dette de Réparations. Sur ce point, les obstacles sont sensiblement les mêmes qu'en 1919. Ainsi que l'écrivait récemment M. Lucien Romier (*Journée Industrielle* du 2 juin) : « La question du transfert ruinera demain le plan de Dawes, comme elle a ruiné tous les plans antérieurs, si, insoluble du point de vue comptable, elle n'est pas résolue par une collaboration d'intérêts. »

Cette observation est d'une vérité profonde, et il est important que l'opinion française y prête attention.

Le prétexte de la résistance allemande aux Réparations a été, depuis Versailles, que le Reich ne pouvait verser les sommes dont il était redevable sans avarier son change, et par là toute son économie intérieure. Dans la pratique, on s'est borné outre-Rhin à amplifier artifi-

ciellement la vérification d'un principe économique exact, à savoir qu'un transfert de richesse important d'un pays dans un autre ne peut s'effectuer aisément qu'en marchandises ou en services, non en devises.

Or, de quelles modalités de transfert disposons-nous actuellement ?

Les seuls versements allemands que nous connaissions depuis plus d'un an sont représentés par les prélèvements que nous effectuons nous-mêmes dans la Ruhr. C'est là un appoint d'une importance indéniable, mais ce n'est qu'un appoint. Quelque soin que l'on ait pris de troubler à ce sujet l'opinion française et internationale, il est constant que le gouvernement de M. Poincaré n'a jamais considéré l'occupation de la Ruhr que comme un moyen et non comme une fin. Nous n'avons donc pas à tenir compte de cet élément dans les prévisions d'une politique de Réparations à longue échéance, autrement, encore une fois, que comme élément de contrainte. Aussi bien, le rapport des experts, auquel le nouveau gouvernement français proclame son attachement, ne permet-il pas, en demandant pour faciliter son exécution la reconstitution de l'autonomie économique du Reich, d'adopter un autre point de départ.

Le Comité Dawes a fixé, comme on le sait, les paiements allemands à un chiffre variant entre 1 milliard et 1.750 millions pendant les quatre premières années, et à partir de la cinquième à 2.500 millions, cette annuité pouvant être augmentée en fonction d'un « indice de prospérité » à calculer ultérieurement.

Les experts justifient cette évaluation d'une façon que l'on peut estimer décisive, et dans le détail de laquelle nous n'entrerons pas ici : il est évident, pour quiconque est si peu que ce soit informé de l'état de l'économie allemande, que les chiffres proposés sont des plus modérés. Ce n'est du reste pas là, encore un coup, qu'est le problème essentiel.

Le comité Dawes a prévu dans le détail les éléments constitutifs des versements que l'Allemagne aurait à effectuer : nous reviendrons tout à l'heure sur le plus important d'entre eux qui est la contribution de l'industrie. Notons, quant à présent, que le gouvernement du Reich devra verser toutes les sommes réunies pour être remises aux Alliés, sous forme de dépôts en marks à une Banque d'émission dont la création est envisagée. Un Comité spécial, dit Comité des Transferts, aura mission d'en disposer selon l'une ou l'autre des formules suivantes :

1° Il pourra employer le montant des marks à lui versés au paiement des livraisons en nature faites exclusivement aux pays créanciers de l'Allemagne, à leurs colonies ou dépendances, les marchandises ainsi livrées ne pouvant être en principe réexportées par ces derniers.

2° Le Comité des Transferts pourra aussi convertir les marks reçus du Reich en devises étrangères et remettre ensuite celles-ci aux Alliés, mais à condition que cette conversion soit sans effet sur la tenue du change allemand.

3° Enfin, le Comité pourra, sur la demande des Etats créanciers, et au débit de leur compte, remettre à leurs nationaux des marks destinés à être employés en Allemagne en acquisitions ne présentant pas de caractère temporaire, c'est-à-dire en investissements à long terme dans des affaires allemandes.

Cela posé, essayons d'évaluer les chances de paiement que représentent pour nous ces trois formules de transfert.

La première n'est pas inédite : c'est le procédé déjà connu et pratiqué des paiements en nature. Jadis, il eut peu de succès. Dès l'année 1920, l'industrie et le commerce britannique manifestaient la crainte que la concurrence à eux faite par une invasion des produits

allemands importés en Grande-Bretagne au compte des réparations fût plus préjudiciable à leur pays que l'abandon même de ces dernières. En France, les accords conclus en 1921 à Wiesbaden entre M. Loucheur et feu Rathenau, puis à Berlin en 1922, entre le Reich et tous les Alliés, s'efforcèrent de développer à notre profit le système des réparations en nature : l'accord Lubersac-Stinnes, quelques mois plus tard, tendit au même but au profit des coopératives de reconstruction sinistrées. Le résultat pratique fut des plus médiocres : l'industrie française, sans pousser l'obstruction jusqu'au point que l'on a dit, se tint sur une grande réserve vis-à-vis de cette innovation. Surproductrice en certaines de ses branches, du fait de la paralysie du commerce international d'après-guerre, elle a, à tort ou à raison, à tort selon nous, considéré depuis la guerre la zone rouge à reconstruire comme un volant régulateur de sa production : l'arrivée en masse des produits allemands eût empêché le volant de fonctionner : aussi bien, le cas de conscience ne s'est-il pas posé, l'Allemagne ayant mis une extrême mauvaise volonté à livrer à la France des marchandises aussi bien que de l'or.

En admettant, ce qui n'est pas prouvé, que le Reich change aujourd'hui de méthode, il n'est pas vraisemblable, maintenant que notre reconstruction est près d'être terminée, que nous puissions absorber une grande quantité de produits allemands. Les marchés extérieurs ne s'ouvrent que lentement à notre industrie, habituée par ailleurs à vivre à l'abri d'un protectionnisme excessif : le marché intérieur normal aura peut-être prochainement peine à utiliser toute notre production, en certaines branches tout au moins. Un surcroît d'importations pourrait avoir de graves conséquences : l'admettre sans discernement ne serait plus heurter les préférences de notre industrie pour telle ou telle politique, ce qui peut être nationalement nécessaire, ce serait, pour quel-

ques cas, en menacer la vie même, ce qu'on ne peut impunément risquer.

N'attendons donc pas de la première formule imaginée par les experts de très grands résultats quantitatifs, au moins en ce qui nous concerne.

Nous en dirons autant de la seconde formule, celle des paiements en devises, obtenues par conversion des marks remis par le gouvernement allemand au Comité de Transferts.

Il est stipulé, nous l'avons dit, que les conversions en question ne devront pas éprouver, si peu que ce soit, le change allemand. Cette réserve est légitime en soi, vu qu'il est de l'intérêt de tout le monde, et notamment de ses créanciers que l'économie monétaire du Reich ne soit plus livrée à l'anarchie. Mais à ce résultat il faut mettre le prix. Or, il est bien certain que le mark ne résisterait pas à l'achat de 2.500 millions de devises étrangères par an. En août 1921, l'Allemagne, en y ajoutant, il est vrai, le résultat de savantes manœuvres, a effondré sa monnaie par un transfert de moins de moitié, le seul du reste qu'elle ait jamais fait.

Supposons d'ailleurs, hypothèse hardie, sa bonne volonté. Convertir des marks en devises étrangères, ce n'est pas, dans la pratique, rechercher ces devises n'importe où, pour envoyer les marks à ce lieu d'achat. Les marks doivent nécessairement rester en Allemagne, qui est le seul endroit où ils puissent servir à quelque chose : pour que cette condition soit remplie, il faut que la contre-partie en devises soit trouvée en Allemagne même, c'est-à-dire, dans la grande majorité des cas, obtenue d'Allemands créditeurs de ces devises. Or, il ne peut y avoir beaucoup d'Allemands en cette favorable posture, sans une expansion commerciale intense de leur pays sur les marchés extérieurs, ce que certains de nos Alliés, à défaut de nous-mêmes, ne tarderaient pas à considérer comme un danger sérieux. Ne doutons pas qu'en tous cas, accu-

sés comme nous le sommes d'avoir déjà par nos exigences ruiné la puissance d'achat de l'Allemagne, et partant l'économie européenne, nous ne soyons étroitement surveillés, à tout le moins par Londres, lorsque nous demanderons des paiements en devises. Nos rentrées de ce chef seront donc assez réduites, ou, du moins, elles devront, de même que les paiements en marchandises, se prolonger très longtemps avant d'atteindre un total appréciable.

*Posons cependant en principe, l'expérience de plus de quatre années attestant que le temps travaille contre nous, la nécessité d'arriver le plus vite possible à une liquidation globale et définitive des Réparations.*

En demanderons-nous dès lors le moyen à la troisième et dernière formule des experts, qui constitue une innovation importante, à savoir les investissements en Allemagne des particuliers étrangers ?

Là encore, nous ne pensons pas que le système proposé soit d'un très grand développement, parce qu'on lui a donné une sorte de caractère officiel, qui suscitera outre-Rhin des résistances aisément prévisibles.

Le Comité des Transferts — c'est le rapport du comité Dawes qui nous le dit — devra, d'accord avec le gouvernement allemand, dresser un tableau par catégories des droits de propriété transférables, au titre des investissements ci-dessus prévus, aux ressortissants étrangers. L'établissement de ce tableau donnera lieu sans nul doute à d'âpres discussions et fournira un vaste terrain aux manœuvres allemandes. Il est en particulier à prévoir que la valeur des droits de propriété transférables sera artificiellement haussée sur le marché allemand, ce qui induira en pertes les acheteurs étrangers. Il est vrai que pour ruiner ces tentatives trop indiquées, le Comité des Transferts pourrait échelonner les achats sur une période suffisamment prolongée pour qu'il soit impossible de maintenir, ce temps durant, leur prix à un niveau truqué:

mais il n'a pas été chargé de ce soin, et ne pourrait d'ailleurs l'assumer sans d'interminables complications.

§

En serons-nous donc réduits à formuler la crainte qu'aucun des moyens de transfert préconisés par les experts n'ait, au moins en ce qui concerne la France, aucun rendement suffisant et, nous insistons, rapide ?

Tel n'est pas notre avis, pour peu que l'on considère le rapport Dawes non pas comme un plan définitif, mais bien, ainsi que nous le disions en commençant, comme la base d'une nouvelle politique constructive.

Nous devons, pour préciser notre pensée, revenir quelque peu en arrière. A la page 22 du rapport des experts, on lit ce qui suit :

Le Comité est convaincu qu'il est équitable d'exiger de l'industrie allemande, à titre de participation aux paiements de réparations, une somme dont le montant ne sera pas inférieur à cinq milliards de marks-or, somme qui sera représentée par des obligations hypothécaires de premier rang comportant un service annuel de 5 0/0 d'intérêts et de 1 0/0 d'amortissement. Le montant de ces obligations est inférieur à la dette totale des entreprises industrielles allemandes avant la guerre. Cette dette a été pratiquement éteinte par l'avilissement de la monnaie. En outre la dépréciation monétaire a profité de nombreuses autres façons aux entreprises industrielles : payement longtemps différé des impôts, subventions accordées et avances faites par le gouvernement allemand, anéantissement de la valeur des dettes en banque et du Notgeld... Il suffit au comité de dire qu'il est convaincu que l'imposition aux industries allemandes d'une dette hypothécaire d'un montant de cinq milliards de marks-or, équitablement répartie, portant un taux d'intérêt modéré et payable à longue échéance, ne constitue pas une charge supérieure à celle qui eût existé s'il n'y avait pas eu de dépréciation de la monnaie.

Nous nous excusons de cette longue citation : elle a un intérêt considérable qui est de constater officiellement

l'immense profit retiré par l'industrie allemande de la baisse du mark, provoquée en grande partie par elle, et de l'incroyable faiblesse du gouvernement du Reich à l'égard des « magnats ». Ce profit, nous disent les experts, est tel que lesdits magnats pourront finalement assumer sans le moindre appauvrissement, et en y consacrant seulement leurs bénéfices illicites, la contribution qui leur est fixée aux nouveaux paiements des réparations, soit cinq milliards de marks or, représentés par des obligations hypothécaires de premier rang, dont les intérêts constitueront partie des sommes mises à la disposition du Comité des Transferts dans les conditions indiquées plus haut.

Notons immédiatement qu'il en est de ces obligations hypothécaires comme des participations qui constituent la dernière formule de transfert que nous exposions tout à l'heure : les experts n'ont pas désigné les catégories d'industries allemandes qui devraient supporter cette charge obligataire. Ils se sont bornés (Rapport, p. 104) à indiquer que, dans leur esprit, « le terme entreprises industrielles comprend non seulement les manufactures de toutes sortes, mais les entreprises de navigation, les exploitations minières et telles autres que le comité d'organisation désignera ». L'organisme ainsi qualifié reçoit en effet le soin (Rapport, p. 105) de déterminer la nature de ces exploitations « d'une façon équitable à la fois pour le gouvernement allemand, les entreprises industrielles et la Commission des Réparations ».

Le Comité en question a commencé ses travaux le 2 juin ; il comprend un représentant du gouvernement allemand, un représentant de l'industrie, deux membres nommés par la commission des Réparations, et un membre neutre. Ces cinq personnalités vont donc tout d'abord dresser la liste des catégories ou natures d'industries qui supporteront la charge hypothécaire.

Ici, nous nous trouvons en présence d'un problème

économique important. Si l'on reconnaît au gouvernement allemand le droit de répartir à son gré la charge en question, on lui reconnaît du même coup le droit de favoriser, pour des fins de politique personnelle, certaines industries aux dépens de certaines autres. On peut même concevoir qu'il assure le développement privilégié d'industries nouvelles en les exemptant seules de toute hypothèque. De l'autre côté de la barricade, tel des Alliés peut souhaiter voir charger telle industrie allemande, dont la concurrence gêne particulièrement sa propre industrie correspondante. Il y a là matière à de nombreuses combinaisons de second plan, et dont on n'aperçoit pas tout d'abord les réelles conséquences.

Supposons toutefois l'opération menée à bien, sans trop d'à-coups. Il s'agira, la répartition de la charge hypothécaire effectuée entre les débiteurs, de distribuer les parts d'hypothèques entre les créanciers.

Le rapport des experts prévoit (p. 33) que les obligations une fois émises seront confiées à un Trustee, qui en sera comptable vis-à-vis de la Commission des Réparations. En outre (p. 104) il « les gardera, touchera les coupons y affèrents, en paiera le produit au Comité de Transferts... »

Le débiteur pourra faire au Trustee des propositions pour un rachat immédiat ou graduel... Si aucune proposition satisfaisante de rachat n'est faite au Trustee par l'une quelconque des entreprises émettant des obligations dans les six mois qui en suivra la remise par le gouvernement allemand, le Trustee aura la faculté de disposer à son gré, mais en sauvegardant les intérêts des débiteurs, de ces obligations, de telle manière et à telles conditions que la Commission des Réparations pourra autoriser.

En d'autres termes, le gouvernement allemand ou les industriels pourront racheter les obligations émises, et à défaut, il sera possible de les vendre ou de les répartir, cette double hypothèse pouvant après entente inclure

celle d'une affectation des obligations à certains détenteurs Alliés, qui les pourront négocier contre d'autres avantages, sous certaines conditions, à quiconque et notamment aux Allemands.

Voyons dès lors où cette situation pourrait nous conduire.

§

Tout d'abord, chacun des Alliés sera amené à rechercher en fonction de sa propre économie industrielle, de la situation géographique et matérielle des diverses industries allemandes hypothéquées, quelles sont celles à la destinée desquelles il a le plus d'intérêt de s'associer, ou dont il a le plus d'intérêt de contrôler l'activité, par la détention de leurs obligations.

Il y a là le terrain d'une première négociation interalliée, où chacun devra apporter les fruits d'une longue réflexion, comme il convient en une matière engageant de près ou de loin toute la politique économique de demain.

Cette affirmation n'est pas excessive si l'on réfléchit qu'à bref délai, dans moins de six mois, l'Allemagne va recouvrer la pleine liberté de sa politique commerciale, dont elle a été momentanément privée par le Traité de Versailles. Celui-ci l'obligeait, pendant une période de cinq ans, qui a commencé à courir le 10 janvier 1920, à réserver à nos produits le traitement le plus favorable sans réciprocité : d'autres dispositions d'ordre économique ou juridique, qui touchent également à l'exercice du commerce, vont être au 10 janvier 1925 frappées de caducité. Le dernier ministre du Commerce, M. Loucheur, dont la politique allemande est depuis des années, au pouvoir et hors du pouvoir, l'une des principales préoccupations, a poussé vivement les études relatives à cette question. Depuis lors, on l'a négligée pour d'autres plus attrayantes pour la foule, mais beaucoup moins substantielles.

Il est clair, en effet, que si nous ne réussissons pas avant janvier prochain à conclure avec l'Allemagne un arrangement commercial dont les termes se substituent aux clauses périmées du Traité de Paix, nous verrons le Reich fermer immédiatement ses frontières non seulement aux importations, mais à notre transit. Que pourrons-nous alors contre lui ? Rien, sinon la réciprocité, c'est-à-dire la fermeture de notre propre frontière, arme par avance émoussée, puisqu'à la suite de circonstances que ce n'est pas ici le lieu d'exposer, nous frappons dès maintenant les produits allemands des droits les plus élevés de notre tarif.

Si, en ces conjonctures, nous poursuivons l'application du plan des Experts, qui est *a priori* une question distincte de celle du régime commercial franco-allemand, il y a beaucoup de chances pour que nous soyons amenés à constater au contraire l'étroite connexité des deux problèmes.

Supposons, en effet, et ce n'est pas là faire preuve d'un pessimisme excessif, que l'Allemagne oppose à nouveau quelque résistance aux Réparations : nous ne saurions compter pour la réduire que sur l'accord des Alliés, surtout si la politique internationale qu'on nous annonce s'est manifestée d'ici là en des actes précis. Or, il est plus que probable que le premier usage que fera le Reich, au début de 1925, de sa liberté contractuelle reconquise, sera de passer des conventions de commerce particulières avec l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, qui, au moins en ce qui touche les deux premières, n'attendent visiblement que cela, et, en ce qui concerne la dernière, n'ont pas encore réussi à mettre sur pied avec nous-mêmes un statut économique satisfaisant.

Si les choses se passent de la sorte, si par imprévoyance ou par perte de temps, nous laissons arriver, comme il y paraît à présent, l'échéance commerciale de janvier prochain, à laquelle nos concurrents, qui sont

les autres créanciers de l'Allemagne, se préparent, nous nous réveillerons quelque matin avec toute l'Europe réorganisée économiquement en dehors de nous : nous verrons alors si les liens qui se seront ainsi établis entre le Reich et nos alliés n'engageront pas l'avenir du problème des Réparations, et si chacune de nos revendications ne s'y heurte pas ! Jusqu'à ce jour l'Angleterre s'est opposée à ces dernières, parce qu'elle les accusait de réduire sous des formes diverses le pouvoir d'achat de l'Allemagne : demain, si nous n'y prenons garde, elle les trouvera plus gênantes encore pour un trafic officiellement réglementé et diligemment développé.

C'est pourquoi, pour en revenir à notre point de départ, il nous apparaît qu'il faut hâter le plus possible les négociations sur le rapport Dawes, et avec l'Allemagne, et avec les Alliés, en partant de ce chapitre d'un intérêt primordial, qui est celui des obligations industrielles. Il y a à cela, nous l'avons dit en substance plus haut, deux motifs : le premier est que l'utilisation de notre part d'obligations, qu'elle nous soit remise ou théoriquement attribuée, peut nous servir de point de départ et de contre-partie pour la négociation commerciale particulière qui nous presse ; le second est que, par extension et interprétation du rapport Dawes, il y a là pour tous les créanciers de l'Allemagne une formule de paiement qui n'est point sans valeur en elle-même et qui peut singulièrement vivifier les autres.

Nous citions au début de cette étude une phrase de ce profond observateur de l'actualité économique qu'est M. Lucien Romier, et selon laquelle la question du transfert de notre créance ne serait résolue que *par une collaboration d'intérêts*.

Nous l'avons dit nous-même bien des fois dans les divers articles que le *Mercure* nous a fait l'honneur d'accueillir sur l'Histoire des Réparations : il est nécessaire pour le règlement de ces dernières d'y intéresser

l'Allemagne, il faut qu'elle ait avantage à s'acquitter ; il faut que son intérêt économique soit de le faire.

On conçoit que nous ne puissions ici faire autre chose que de souligner le «dynamisme » d'un pareil système ; on ne saurait pénétrer dans le détail des combinaisons à prévoir qu'après de longues et minutieuses études, dont nous sommes précisément inquiets de ne pas relever encore la trace, mais on voit assez bien dans quel sens s'orienter.

Si les Alliés, en partant du rapport Dawes, convenaient d'une affectation réelle du gage hypothécaire industriel, on peut prévoir le cas où les industries intéressées désireraient le racheter, faculté qui leur est d'ailleurs dès maintenant réservée par le plan des experts et qui aurait pour effet de régler immédiatement une tranche appréciable de la dette.

Si cette éventualité ne se produit pas, la détention d'une certaine quantité d'obligations d'industries bien choisies pourrait servir de point de départ, non seulement pour la négociation purement commerciale dont nous avons parlé, mais pour telle autre qui, à la faveur d'un arrangement avec telle industrie complémentaire du pays créancier, aiderait à la liquidation des Réparations.

De cela, il a été déjà, comme on le sait, question à diverses reprises, mais peut-être manquait-il alors cette sorte de point « d'accrochage » que constitue le plan des experts. A la fin de 1923, le Dr Arnold Rechberg est venu exposer en France un projet déjà ancien, qu'on n'a pas pris, il est vrai, très au sérieux à Berlin ni à Paris, mais qui ouvrait cependant des perspectives intéressantes dans son principe : il s'agissait, pour certaines industries allemandes judicieusement choisies, d'augmenter de 30 0/0 leur capital par une émission d'actions remises à l'Etat français, et ensuite vendues ou louées par celui-ci à ses propres industriels. Ainsi les gains de ces entreprises enrichissaient à proportion notre pays, et les Alle-

mands y trouvaient leur compte, car sur cet accord de base se seraient greffées d'autres ententes spéciales destinées à le rendre encore plus profitable. Ce n'est un mystère pour personne que la pénurie de combustible nous gêne dans la transformation des grandes quantités de minerai dont nous disposons depuis la guerre, que par contre l'Allemagne a en temps normal plus de charbon que de minerai transformable, qu'enfin à diverses reprises, et voici peu de mois encore, sauf erreur, les industries des deux pays ont cherché, dans une formule d'échange charbon-minerai, un accord avantageux, où la question des Réparations pourrait être englobée.

Or, le plan des experts apporte un fait nouveau, un commencement d'exécution des projets d'entente analogues à celui du Dr Rechberg : il demande que l'industrie allemande émette non, il est vrai, des actions supplémentaires, mais des obligations, c'est-à-dire des valeurs à revenu fixe et affecté à la Caisse des Réparations. Mais la négociation de ces obligations est prévue explicitement *contre des avantages corrélatifs* : leur affectation entre alliés peut l'être, en capital, et par conséquent aussi en revenu. Ne peut-on penser qu'il y a là le germe d'une combinaison fructueuse, et peut-être celui de la *collaboration d'intérêts* libératrice ? Un règlement conçu dans cet esprit n'offrirait-il pas l'avantage doublement inestimable d'être définitif et d'intéresser effectivement l'industrie allemande au paiement des Réparations, par le profit qu'elle retirerait de certaines modalités de l'entente envisagée, laquelle déborderait largement sur le terrain économique ?

§

Il est vrai que la politique dont nous venons d'esquisser les très grandes lignes risque de rencontrer quelque opposition en Allemagne, chez les Alliés et en France même.

En Allemagne toutefois, nous approchons d'un moment où toute proposition de ce genre a des chances d'être relativement bien accueillie. L'industrie traverse, par le développement logique de l'expérience du rentenmark, une crise très grave de crédit. La monnaie nouvelle, il est aisé de le comprendre, ne se maintient à un certain niveau qu'à condition de n'être pas prodiguée, et les quantités mises à la disposition des industriels sont manifestement insuffisantes. A la fin de mai, on mandait de Berlin que l'industrie lourde préconisait pour ce motif l'acceptation du rapport des experts, qui provoquerait, croit-on, une détente salutaire sur le marché. Le chancelier Marx confirmait ce point de vue, quelques jours plus tard : « La « position de notre économie, disait-il, est critique, si- « non désespérée. Tous ceux qui connaissent notre vie « économique sont d'accord sur ce point, et une détente « doit se produire dans le plus bref délai en ce qui « concerne la pénurie monétaire, sinon toute notre écono- « mie menace de s'effondrer. » Cette situation est sans doute de nature à plier les intéressés aux nécessités d'une politique nouvelle, dont l'un des premiers actes selon le rapport des experts doit être une ouverture de crédits.

Pour ce qui concerne nos Alliés, les pronostics sont malaisés. A Londres, comme ailleurs, on fait grand état du plan des experts, mais sans doute beaucoup de ses partisans lui savent-ils surtout gré de proposer implicitement la libération économique de la Ruhr, de s'attacher par divers moyens à restituer à l'Allemagne son pouvoir d'achat, et de prendre des dispositions minutieuses pour que les paiements prévus n'altèrent pas sa devise. Quand on en viendra au côté positif de la construction nouvelle, l'enthousiasme sera peut-être moindre. A plus forte raison si, en cette direction, on recherche des aménagements et améliorations substantielles. Les suggestions que nous avons formulées à ces fins se ramènent, on l'a vu, à utiliser une partie du plan Dawes pour un large accord éco-

nomique, qui présente à lui seul un intérêt capital, et fournir, en temps qu'élément de réparation, un apport plus qu'appréciable. Or l'entente franco-allemande est la hantise de l'Angleterre. Chaque fois qu'il en a été question au cours de ces dernières années, les milieux d'affaires d'outre-Manche et leur presse ont donné tous les signes d'une vive inquiétude. Il importera de convaincre nos amis que cette entente est inévitable, que les événements la feront sans doute avant peu avec ou sans les gouvernements, et qu'il est par conséquent bien préférable pour tout le monde de la placer dans le cadre d'un règlement plus étendu.

Enfin en France, un obstacle éventuel peut surgir, d'ordre psychologique et d'une qualité qui le rendrait particulièrement regrettable : une entente, où les groupes industriels des deux pays joueraient nécessairement un rôle de premier plan, cadre assez mal avec cette sorte de démagogie économique, que les dernières luttes politiques ont exaltée, à qui les réalités matérielles échappent entièrement, et dont le régime complexe de la production moderne dépasse singulièrement la compréhension.

Cette politique, que nous croyons pouvoir qualifier de réaliste, vaut cependant d'être tentée. Les formules, même et surtout lorsqu'elles sont diplomatiques, ont désormais donné leur mesure, qui est faible. Il faut aujourd'hui une politique pratique, où l'intérêt trouve des deux côtés autant de place que l'obligation morale. Cette impression se dégage à chaque page de la brochure du Rapport des Experts, pour peu qu'on l'entreprenne dans un esprit utilitaire : aussi bien que du chapitre des obligations industrielles, auquel nous nous sommes particulièrement consacré, elle se dégage de celui des obligations de chemin de fer que le Reich doit émettre, on le sait peut-être, à concurrence de 11 milliards de mark-or, et qui, loin d'être laissées en portefeuilles, doivent fournir

par amortissement bien réglé, par mobilisation ou par conversion, matière à d'utiles opérations financières. L'industrie plus souple, plus variée, plus indépendante offre cependant plus de ressources ; le bénéfice considérable qu'elle peut trouver à la gestion en commun d'éléments économiques faits pour être réunis et qui l'était effectivement avant la guerre, comme les potasses de l'Est ou le groupe métallurgique rhénan, est susceptible de l'inciter à prendre, comme il se doit, sa part des responsabilités dans les règlements internationaux de demain.

Plus les mois et les années passent, plus il devient évident que le problème des réparations n'est pas la simple, ou même la seule opération de trésorerie et de comptabilité, que l'on imaginait en 1919. C'est avant tout, répétons-le encore, une question économique, où la politique commerciale et industrielle a chez les créanciers comme chez les débiteurs un rôle prépondérant. Il la faut traiter comme telle, ce qui demande beaucoup de réflexion, de technicité patiente et de liberté d'esprit. Est-il besoin d'ajouter qu'en cette affaire la politique de parti est une façon d'incongruité ? L'état-major nouvellement arrivé au pouvoir en est sans doute convaincu, mais qu'en pensent ses troupes ?

C.-J. GIGNOUX.

# TROIS VOYAGES D'ITALIE

CHARLES DE BROSSES (1737-1740)

CHARLES DICKENS (1844-1845), MAURICE MAETERLINCK (1924).

—

Le samedi 30 mai 1739, vers 8 heures du soir, une chaise de poste sortait de la cour d'un de ces nobles hôtels de Dijon qui, aujourd'hui encore, dans la turbulence des trafics modernes, conservent à la vieille ville de parlement son air de dignité un peu hautaine. A la portière apparaissait une petite tête gaie, ironique et satirique (1), distribuant les saluts, à droite et à gauche, aux amis rassemblés pour les adieux.

Le conseiller Charles de Brosses partait ce jour-là pour l'Italie.

Il avait trente ans. Le but déclaré de son voyage était une étude fort savante; il s'agissait de rechercher les textes dispersés de l'historien Salluste, de les collationner, de les copier et de reconstituer ainsi l'*Histoire romaine* du diligent proconsul. Mais une impulsion plus naturelle se lisait dans les yeux du jeune voyageur : la soif de voir des choses nouvelles — *multa videndi ardor ac studium*, aurait dit Pétrarque — et aussi un appétit de vie et de plaisirs que sa bonne ville natale avait été impuissante à satisfaire. Et, plus que vers l'*Histoire romaine* de Salluste, restaurée par le président de Brosses, la curiosité du public devait aller un jour vers les *Lettres familières* écrites d'Italie, en 1729

(1) «... Et le moyen de voir, sans que les coins de la bouche ne se relèvent une petite tête gaie, ironique et satirique, perdue dans l'immensité d'une forêt qui l'offusque?...» (*Diderot, Salons Exposition de 1765*. A propos du président de Brosses.)

et 1740, par le conseiller Charles de Brosses aux gentilshommes de Dijon, ses amis (1).

Ces Lettres sont bien, en effet, le document le plus remarquable que nous possédions sur l'art de voyager au XVIIIe siècle. La sincérité du narrateur nous est garantie par la forme même de son journal —jamais plume ne fut plus légère et plus délurée — et par cent remarques semées çà et là au cours de sa relation : il se refuse à faire office de « charlatan » ; il dépeint « sans fard » ; il ne veut pas que ses lecteurs risquent de « devenir amoureux d'une femme borgne, sur son portrait peint de profil ». L'Italie de ses Lettres est bien celle que ses yeux ont vue.

Demandons aujourd'hui à ce touriste du XVIIIe siècle comment il voyage, quels moyens de locomotion il emploie dans quel genre d'hôtels, hôtelleries ou auberges il descend, et ce qu'il mange et ce qu'il boit (lui-même nous avertit dès sa première lettre que les bons esprits ne méprisent nullement cet article), —enfin sur quels objets il dirige le plus volontiers ses regards durant ses pérégrinations, et lesquels il voit avec le plus de netteté, et comment il les voit. En répétant cette enquête auprès d'un voyageur de 1840, Charles Dickens, puis auprès d'un autre de 1924, Maurice Maeterlinck, tous deux également sincères, nous ébaucherons une contribution à l'histoire de l'art de voyager qui, peut-être, ne sera pas dénuée de tout intérêt. De plus, comme il n'est pas de meilleur réactif qu'un voyage pour révéler un caractère, une forme d'esprit ou une tournure d'imagination, il se trouvera sans doute qu'ayant étudié trois touristes, nous connaîtrons mieux trois écrivains.

§

Voilà donc Charles de Brosses parti, en ce beau soir de mai 1739, au galop de quatre chevaux, pour la conquête de Rome.

(1) *Lettres familières*, écrites d'Italie en 1739-1740, par Charles de Brosse (Paris, Emile Perrin, édit.),

Il ne serait guère amusant de voyager seul. Son cousin germain, Loppin de Montmort, gentilhomme de robe lui aussi, l'accompagne ; deux autres Dijonnais, Lacurne et Saint-Palaye, le rejoindront en poste à Avignon. Plus tard, à Rome même, la caravane se complètera du joyeux Legouz et de Migieu, ce qui fera dire à un cardinal : « Jamais, depuis l'invasion des barbares, on n'a vu tant de Bourguignons dans la Ville éternelle. »

De Dijon à Rome, la route est longue, surtout lorsqu'on passe par Marseille et qu'on entend décrire une courbe du côté de Venise et une autre du côté de Pise. Les modes de locomotion seront donc nombreux et variés. A la chaise de poste du premier jour, qui mène nos deux voyageurs jusqu'à Mâcon, succèdent, de Mâcon à Lyon, le simple cheva pour Charles de Brosses et la diligence pour son compagnon, puis, de Lyon à Avignon, le « benoît coche » pour tous deux et, sur le Rhône, la « diligence d'eau ». D'Avignon, ils tirent droit à Aix dans une petite carriole traînée par deux mules, encore qu'il règne « une inimitié irréconciliable entre cette sorte de voiture et l'*os sacrum* » :

Et je ne pense pas que de Paris à Rome
Carrosse, quel qu'il soit, cahote mieux son homme...

Les ennuis, toutefois, n'apparaissent guère qu'à Antibes, lorsqu'une coquine de *felouque*, louée très chèrement à des contrebandiers napolitains pour la traversée du golfe de Gênes, se met à faire des siennes sur la Méditerranée revêche :

Ceci d'abord allait à merveille... Nous jasions avec beaucoup de gaieté ; je ne sais pourquoi, cela peu à peu s'affaiblit, les propos furent moins vifs, nous devînmes taciturnes, le cœur s'affadit...

En un mot, c'était le « vomissement de mer ».

Cinq cents ans auparavant, dans la même conjoncture déplaisante, messire François Pétrarque avait noté sur ses tablettes : *Aerem volucribus, mare piscibus relinquo : terrenum animal, terrestre iter agam.* Nos voyageurs font

comme lui. Ils envoient la felouque à tous les diables et louent des mules pour achever le trajet ; mais le sentier du littoral n'étant large que de quatre doigts et bordé d'affreux précipices, ils se voient bientôt forcés, déjà las et recrus, de quitter bottes et mules pour prendre des pantoufles et faire la route à pied.

Ce ne sont encore là que menus désagréments. De pires accrocs viendront plus tard, sur les routes de la péninsule. Si vous voulez jeter Charles de Brosses dans une grande colère, parlez-lui des *vetturini*, des cochers italiens. Voilà bien « la race la plus méchante qui ait jamais rampé sur la surface de la terre ». Mais la friponnerie des maîtres de poste est si grande, la *cambiatura* (1) si compliquée et si décevante qu'on ne peut guère se passer de cette engeance abominable ; bon gré mal gré, il faut « en sauter le bâton».

Avec cela, les chaises d'Italie, sans ressorts, « sont moins des chaises qu'une invention honnête pour rouer les voyageurs », et, même au temps des grandes froidures, elles restent ouvertes par devant aux bises les plus pointues.

Puis, il y a les « versades »... Entre Venise et Bologne, un « insigne maraud de postillon » jette la chaise au bas d'un ravin de cinquante pieds de hauteur :

> La bonne chaise prenait tant de plaisir à tomber, que je la voyais se liquéfier durant la cascade. Bref, les chevaux, les harnais, la chaise, les malles, les porte-manteaux, les hardes, tout, en arrivant au fond, se trouva réduit en poussière impalpable...

Il faut croire qu'heureusement le véhicule se trouvait, dans ce moment précis, vide de ses voyageurs, puisque de Brosses se contenta de crier jusqu'à avoir « une éteinte de voix», tandis que son compagnon Loppin considérait mélancoliquement les membres de son « ménage à café » dispersés dans la plaine. Ce fut pis entre Sienne et Rome, au passage des Apennins. Sur le chemin détestable, « et plus que suf-

(1) Système de *correspondances* d'un pays à l'autre, qu'il fallait demander aux gouvernements et qu'il était très difficile d'obtenir à temps.

fisant pour désoler les voyageurs par lui-même, sans parler des brancards ou essieux cassés, des culbutes et autres prétentailles », les postillons, en deux jours, versèrent trois fois. La première fois, n'y étant pas encore accoutumé, notre gentilhomme bourguignon, prestement, lâche un coup de botte à l'un des deux coquins. Loppin, toujours calme, fait d'abord remettre les choses en état ; puis il appelle l'autre postillon et « d'un grand sang-froid, le fouette comme fouette le correcteur des jésuites ».

Il y a aussi les brigands et détrousseurs de gens. Pour les éviter, on ne voyage pas la nuit. Un jour pourtant, qu'il se fait tard et qu'il faut traverser de grands bois, nos seigneurs bourguignons imaginent de faire monter à cheval quatre domestiques avec des flambeaux pour galoper devant leurs chaises :

La nuit, l'épaisseur des forêts, la lumière de ces torches, l'air diabolique de nos postillons, joint à la mine peu orthodoxe de ceux qu'ils conduisaient, tout cela mis ensemble formait un spectacle très singulier.

C'est ainsi qu'on *courait* à dix ou vingt chevaux, en 1740, sur les routes d'Italie.

Sur l'article des auberges, de Brosses, malgré son ordinaire « loquèle », ne donne pas beaucoup de détails. Il écrit de Marseille :

Je débarquai à la Rose, fort belle hôtellerie...

(*La Rose* ! La galante enseigne que voilà ! Qui nous dira ce qu'est devenue l'hôtellerie de la Rose, à Marseille ?)

Une autre fois, il mande laconiquement à son ami Blancey :

Notre couchée fut à Pignans, où nous payâmes dix francs une demi-douzaine d'œufs...

Quant aux auberges d'Italie, il serait exagéré, selon lui, de dire que toutes soient détestables. Il est entendu qu'elles ne valent rien à la campagne ; mais dans les grandes villes on peut se loger très convenablement. Très chèrement aussi,

il est vrai, car, « pour la plus petite chose, vous êtes ici entourés de gens qui vous demandent pour boire ; même un homme avec qui on fait un marché d'un louis trouverait fort singulier, après l'exécution, qu'on ne lui donnât qu'un écu de *buona mancia* ».

A Florence, il ne faut guère compter dormir « à cause de de certains petits cousins qui prennent à tâche de vous désoler ».

Arrivant un soir à Radicofani, méchant village des Apennins, entre Sienne et Rome, les quatre voyageurs trouvent tous les logements de l'auberge occupés par le prince de Saxe et sa suite, et, qui pis est, « tous les vivres dissipés par ces gens, sans en excepter une miette de pain ». Mais notre Dijonnais ne s'embarrasse pas de si peu. Rencontrant un laquais, il lui raconte qu'il est un pauvre gentilhomme savoyard qui n'a pas mangé depuis huit jours, et il lui glisse un demi-louis dans la main :

Mon homme partit comme un trait; je le suivis du coin de l'œil jusqu'auprès de la table. Vous n'avez jamais vu de laquais si agile à desservir les plats, ni si officieux pour le maître d'hôtel. Je le vis revenir chargé d'une entrée excellente et presque entière, de quatre pains et d'une grosse bouteille... Nous fîmes un souper de roi, et, pour surcroît de bonne fortune, on vint sur la fin nous avertir que les cuisiniers de monseigneur venaient de se lever et de partir, et que, si nous voulions leurs lits, la place était toute chaude. Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois...

A Rome, vers 1740, il n'y avait que peu d'hôtels. Le meilleur pour les étrangers était l'*Albergo del monte d'Oro* place d'Espagne. Encore ne pouvait-on y demeurer que peu de jours — « par entrepôt » — en attendant qu'on eût loué un « palais », c'est-à-dire un appartement garni. Les voyageurs y furent chèrement écorchés ; mais de Brosses n'en garda pas rancune à l'hôtelier, pour l'amour de certains « poudings » dont le commerce lui sembla si charmant qu'il ne manqua pas, avant de payer son écot, de s'en faire copier la recette.

La Bourgogne fut de tout temps un pays de bonne chère et Dijon passe de nos jours pour la capitale gastronomique de la France. Si Charles de Brosses, Bourguignon et Dijonnais, rappelle de temps en temps, le long de ses Lettres, qu'il voyage pour retrouver Salluste, il n'oublie pas non plus de citer Martialot (1).

A vrai dire, il ne fait pas grand cas des mets proprement italiens, potages de pâtes filées, vermicelle ou macaroni, mais il prise beaucoup les *frutta*, figues, melons ou raisins :

Les raisins de Bologne ne peuvent se comparer à rien.

La nourriture des auberges italiennes est du reste fort inégale. A Venise, on ne soupe jamais. En Campanie, impossible de rien trouver qui se mange :

Les mots de *cuisine*, *victuailles*, *marmites*, etc., ne sont pas connus dans la langue du pays.

Les délices de Capoue se réduisent pour la caravane à « deux os de jambon rance qui furent avalés sans mâcher ». Par contre, à Naples, chez les grands seigneurs, qui tiennent une table à l'espagnole plutôt qu'à l'italienne, on fait très bonne chère :

De très bons vins et d'autant meilleurs que nulle part ailleurs ils ne sont supportables, pas même celui de Montepulciano, qui est âpre, plat et mat ; du bœuf excellent, des raisins comme vous le pouvez croire et des melons au milieu de l'hiver ; il est vrai qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être concombres. Et quelle langue assez éloquente pourrait dignement célébrer les louanges des pigeons et du veau de Sorrento !... Faites-moi l'honneur d'être persuadé que le veau Mongana, si vanté, si gras et si dur, n'est qu'un fat à côté de celui de Sorrento.

Cependant, nulle part en Italie, on ne dîne aussi bien qu'à Rome chez les prélats, qui tiennent l'état de grands seigneurs, et c'est dans les cuisines cardinalices que de Brosses envoie son valet de chambre apprendre les bonnes

(1) Auteur d'un *Cuisinier français* qui faisait autorité en ce temps-là.

recettes. Il y a, par exemple, aux *conversations* du cardinal Aquaviva d'Aragon « certains sorbets à la cannelle tout à fait délicieux » et l'on mange à sa table des esturgeons « dignes d'Apicius ». Mais où le cœur de notre voyageur bourguignon s'émeut le plus joyeusement, c'est encore à l'aspect d'une bouteille de sa province natale. « Le cardinal de Tencin en fait servir abondamment, et je l'en loue », les vins italiens, même ceux de Formie, « forts et foncés comme les gros vins de Nuits ou de Ponsac », étant peu propres « à une débauche légère et gentille »...

N'apercevons-nous pas, à travers ces lettres si vivantes et si fraîches — qui datent de près de deux cents ans — les mines tantôt plaisamment dégoûtées, tantôt charmées de ce gourmet gentilhomme du XVIII[e] siècle ?

Il peut paraître singulier que, dans deux tomes d'impressions, la description d'un menu ou d'un simple mets occupe plus de place que celle de n'importe quel paysage. C'est là une chose paradoxale, en effet, pour des lecteurs du XX[e] siècle, pour les fervents des « sensations » ou des « heures » d'Italie. Les amis de Charles de Brosses n'y prirent sûrement point garde. La curiosité des Français du XVIII[e] siècle, avant que vînt le Genevois Jean-Jacques, Helvète demi-sauvage, allait ailleurs qu'aux montagnes et aux forêts, aux rochers et aux lacs.

Le plus bel éloge que de Brosses puisse faire d'un pays, c'est de dire qu'il ressemble aux bas cantons de Bourgogne. Les vignes ou les « plantes de froment » sont à ses yeux le plus grand charme d'une campagne. Et si les ceps bien soignés et soutenus par des arbrisseaux forment des festons chargés de feuilles et de fruits — comme dans le Milanais — ou si le chemin est garni d'arbres en échiquier ou en quinconce — comme en Toscane —, alors son admiration se hausse jusqu'à l'émerveillement : ne dirait-on pas une « décoration d'opéra » ?..

Par contre, il a passé « à tire d'aile » dans la vallée du Rhône, sans un regard pour la majesté des Alpes lointai-

nes, saisi plutôt de frayeur à l'aspect de la « vilaine montagne » qui menace le fleuve, et des « rochers horribles » parmi lesquels celui-ci se démène.

« Par bienséance » il consent à rendre visite aux îles Borromées. Ne croyez pas toutefois que le Lac Majeur impose à ses yeux :

Oh ! de grâce, faites-moi justice d'un petit faquin de lac qui, n'ayant pas vingt lieues de long, et d'ailleurs fort étroit, s'avise de singer l'Océan et d'avoir des vagues et des tempêtes... Nous passâmes la nuit à nous impatienter et à jurer contre notre sottise de faire cinquante mille pour aller et autant pour revenir, le tout en faveur de deux méchants bouts d'îles...

S'il pardonne à *Isola Bella*, c'est à cause de ses terrasses savamment ordonnées, de ses balustrades chargées de pots de fleurs, de ses berceaux de limoniers et de cédrats, de ses grottes artificielles, de son château aux plafonds de rocailles. *Isola Madre* est « une bagatelle bonne à peindre sur un écran ». Quant à la rustique et toute charmante *Isola dei Pescatori*, elle n'existe pas dans le souvenir du président de Brosses.

Notre voyageur a horreur des arbres qui ne portent pas de fruits. De la tour de Crémone, par exemple, la vue serait belle sans cette forêt qui recouvre tout le pays.

Les Apennins de l'Etat du pape sont « de bons petits diables d'Appennins, d'un commerce fort aisé. Ceux de Toscane sont plus difficiles à vivre. Ils sont rustiques et sauvages au possible » (ce qui n'est pas un compliment).

Et voilà qui est plus grave : la grandeur tragique de la Campagne romaine échappe totalement à ce voyageur cultivé. Bien loin de ressentir le moindre saisissement en pénétrant dans ce désert surchargé d'histoire et jalonné de ruines, il envoie à ses amis de Dijon ces cinq lignes goguenardes qui nous semblent un ricanement impie :

Savez-vous ce qu'est cette campagne romaine? C'est une quantité prodigieuse et continue de petites collines incultes, absolument désertes et stériles au dernier point. Il fallait que Romulus

fût ivre quand il songea à bâtir une ville dans un terrain aussi laid.

Mais alors ? De quoi donc est faite cette relation qui ne compte pas moins de 850 pages de lignes serrées?

D'innombrables observations.

Ce menu personnage, étonnamment remuant et intrépide, s'intéresse à tout. Il s'attarde à Lyon pour assister à une opération de cataracte ; il restera debout, à Rome, toute une nuit, pour suivre une partie de tarots ou de pharaon. Et il vous décrira ensuite minutieusement l'une et l'autre. Vous le rencontrez un jour au fond de la bibliothèque du Vatican, « reniflant » quelque « vieux rogaton de manuscrit » ; peut-être reconnaîtrez-vous le lendemain, avec une lunette, son tricorne et son habit galonné d'or au-dessus d'une corniche extérieure du dôme de Saint-Pierre, dont il fait le tour de l'air le plus aisé du monde. Il consacre dix lignes à la recette d'une fricassée de poulet à l'italienne; il en emploie cent à la distinction des variétés de porphyre. Il s'est fait porter en chaise à perroquet de Naples au pied du Vésuve, a escaladé dans la bise et les tourbillons de fumée les talus les plus rudes, s'est guindé à travers les amas d'éponges de fer jusqu'au sommet du cône, est descendu dans le gouffre :

L'orifice du volcan peut avoir cinquante toises dans son plus grand diamètre, et sa hauteur perpendiculaire n'est que de quatre-vingt-quatre toises...

Sur aucun sujet vous ne le prendrez sans vert.

Mais ce qui attache le plus sa curiosité — si près encore du XVIIe siècle, comment en serait-il autrement ? — c'est l'*homme*, ce sont les monuments de l'art humain, c'est la société, c'est le monde : l'art italien, la société italienne, le monde italien.

Dans toutes les villes qu'il visite, il consacre des heures et des jours aux galeries de tableaux et de statues et à l'intérieur des églises, des baptistères et des couvents. Ses lettres à Quintin sont parfois de minutieux inventaires.

Qu'a-t-il vu avec le plus d'intensité ? Parmi les maîtres et les chefs-d'œuvre de la Renaissance, quels sont ses peintres et ses tableaux préférés ?

Il est frappé, à Milan, par la *Cène* de Léonard, mais ne s'y arrête pas longuement ; sans doute il n'a fait qu'entrevoir combien cette fresque, dans sa ruine, demeure empreinte d'humanité douloureuse. Il passe aussi un peu vite devant les maîtres de l'école vénitienne, sauf devant Paul Véronèse. A Rome, dans la chapelle Sixtine, le *Jugement dernier* lui révèle toute la puissance d'un « terrible dessinateur », « furieux d'anatomie ». « Les figures de cette frise emportent l'imagination hors d'elle-même comme le sublime du grand Corneille : on n'a rien de plus beau en ce genre». Mais si Michel-Ange l'étonne, Raphaël l'émerveille et l'enchante. *Raphaël ubi es* ? s'écrie-t-il en pénétrant pour la première fois dans les Chambres du Vatican. Et s'il découvre déjà dans l'*Ecole d'Athènes*, malgré la perte du coloris, « le plus grand Raphaël qui se puisse », la *Bataille du Pont Milvius* lui révèle, sous les couleurs de Jules Romain, l'inspiration la plus vigoureuse du maître.

Qu'il y ait dans ces notes d'art du conseiller de Brosses, écrites au courant de la plume, mainte affirmation discutable, c'est chose naturelle. Son goût s'affinant de jour en jour à cette école merveilleuse qu'est tout voyage en Italie, il sera amené, dans ses dernières lettres, à renier lui-même plus d'une de ses vieilles admirations. Raphaël restera pour lui jusqu'au bout le prince des peintres :

> Mettez ensuite qui vous voudrez au premier rang de la première classe. Nos historiens français vous ont proposé Rubens et le Poussin ; quant à moi, si j'en crois mon esprit ce sera Louis Carrache ; si je laisse faire mon cœur, ce sera le Guide.

Ce n'est pas ici le lieu de reviser ces jugements, ni de se demander si notre voyageur a bien vu les splendeurs triomphantes d'un Titien, les grâces lumineuses d'un Paul Véronèse, les fauves beautés et les élégances d'un Tintoret, toute la grande volupté des couleurs vénitiennes.

En architecture, son goût est aussi très exclusif :

Je suis si fort accoutumé aux colonnes, écrit-il, que je ne puis m'en passer, ou tout au moins me faut-il des pilastres.

Il n'a remarqué, à Avignon, dans le Palais des papes, que l'incommodité des appartements. Les palais de Florence ne lui plaisent pas davantage : « ils sont presque tous d'une architecture rustique et tout d'une venue »... (Lorsque de Brosses a prononcé le mot *rustique*, il a tout dit : *rustique* ou *gothique*, quasi synonymes, sont, dans son esprit, bien proches de *barbare*.)

Le Vieux Palais — *Palazzo Vecchio* — n'est autre chose par lui-même qu'une vieille bastille surmontée d'un grand vilain donjon. Il est aussi massif et obscur au dedans qu'au dehors.

On ne peut s'empêcher de rapprocher ces appréciations de Charles de Brosses de son jugement sur Dante. Il s'étonne que de bons connaisseurs mettent au-dessus du Tasse et de l'Arioste — surtout de l'Arioste — ce poète « obscur et triste » qui « ne lui plaît qu'en peu d'endroits et le fatigue partout ». C'est que, pour comprendre les palais-forteresses de Toscane, cette « architecture de guerre civile inventée par les Florentins » (1), aussi bien que pour entendre la *Divine Comédie*, œuvre d'un partisan farouche, il faut connaître l'histoire des communes italiennes. Pour visiter le *Palazzo Vecchio* et pour lire Dante, il n'est point de meilleurs introducteurs que Giovanni Villani et Dino Compagni, de même que pour sentir la grandeur du Vatican avignonnais, rien ne vaut deux ou trois chapitres de Froissart.

De Brosses connaît très bien l'histoire romaine, beaucoup moins les chroniques du moyen âge.

Sa curiosité du présent est d'ailleurs plus vive que celle du passé. Son imagination — si tant est qu'il ait de l'imagination — manque de perspective et n'est nullement évo-

(1) Selon le mot de Thiers rapporté par Tabarrini (*Vita italiana nel Trecento*, Treves, Milan).

catrice. Les grands monuments de l'art restent devant lui hautainement enfermés dans leur histoire, les ruines dans leur silence tragique. Les vieilles pierres ne lui parlent pas.

Il arrive un soir à Vérone et ne trouve rien de mieux à faire que d'aller à la comédie ; or, le spectacle se donne dans l'amphithéâtre romain ; il décrira donc celui-ci, mais en quelques lignes seulement : son esprit est vite emporté ailleurs : ce qui l'étonne, c'est de voir sur les degrés, autour de lui, « au moins autant de moines qu'à la procession »,et ce sera tout à l'heure de rencontrer une danseuse plus légère que la Camargo.

Plus tard, le voilà pour la première fois, à Rome, devant le Colisée. Il lui est difficile de ne pas « ressentir dans l'âme quelque petit saisissement » ; mais ce premier choc est vite passé. Il racontera cette visite de son ordinaire ton guilleret, avec un sautillement de petits vers à la manière de Chapelle et Bachaumont :

Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante...

Puis, sérieusement, il exposera à ses amis un projet pour le moins étrange : il voudrait qu'on *réparât le Colisée* ! On le réduirait de moitié... Et on ferait de l'arène « une belle place publique »... « Ne vaut-il pas mieux avoir un demi-Colisée en bon état que de l'avoir tout en guenille? » (L'horreur du *rustique* est bien près,cette fois, de transformer notre gentilhomme en un barbare aussi redoutable à sa façon que les nobles romains du xiv$^{e}$ siècle.)

Ce n'est pas lui, en attendant, qui songera à vaguer la nuit dans ces « augustes solitudes ». Les *conversazioni* de la princesse Borghese ou du cardinal Aquaviva ont à ses yeux d'autres charmes

Nous touchons ici à l'intérêt principal des *Lettres* de Charles de Brosses. Elles nous offrent un tableau à peu près complet, et d'un détail souvent très amusant, de la société italienne de 1740.

Toutes les portes s'ouvrent en effet devant ce petit per-

sonnage qui se trouve être un grand seigneur français. Il assiste, à Venise, à une séance du Grand Conseil. A Bologne, il est traité paternellement par le bon cardinal Lambertini (1), lequel sera bientôt Benoît XIV. Il obtient à Naples une invitation de Charles III, à Rome une audience de Clément XIII. A Modène, le duc le prie à dîner et la duchesse danse avec lui le menuet. Il est reçu, à Turin, par Charles-Emmanuel. Entre temps, il a été, à Rome, l'hôte assidu des princes de l'Eglise... des cardinaux Aquaviva, Albani, Spinelli, de Tencin. Il a vu de ses yeux, au Vatican, l'aménagement d'un conclave et démêlé toutes les brigues de la *rabbia papale*.

Si vous voulez respirer l'air d'un salon de Rome en 1740, lisez la lettre de Charles de Brosses à M^me^ Cortois de Quincey sur les femmes, les assemblées et les *conversations* (2). Vous vous croirez vous-même parmi les invités de M^me^ de Borghese. Vous verrez entrer dans la maison les familiers de la princesse, comme autant de « pariades de pigeons ». Vous y ferez une partie de *minchiate* (ce qui est une comédie avec ce tas de cartes, grosses comme des in-octavo, que l'on mêle contre son ventre). Vous apprendrez, en soupant aux chandelles, toute la gazette scandaleuse de Rome. Et vous ne manquerez pas de remarquer sur quel ton les gens de qualité « baguenaudent avec les petites dames » et, par surcroît, les histoires saugrenues qu'un jeune gentilhomme pouvait, sous Louis XV, conter à une honnête femme de Dijon.

Sans doute, Charles de Brosses pousse parfois, dans ses lettres, la gaillardise un peu loin, — à vrai dire, jusqu'à la polissonnerie. Il aime assez l'expression grivoise et ne recule pas, à l'occasion, devant le mot scabreux. Ne vous en effarouchez pas. Songez qu'il a trente ans, et prenez garde

(1) Un auteur dramatique italien estimé, *Alfredo Tessoni*, a mis en scène le conseiller de Brosses dans une comédie intitulée *Il Cardinale Lambertini* (Acte II, scènes x, XIII; acte V, scène IV).

(2) La quarante-quatrième du recueil.

qu'il écrit, à l'ordinaire, à des condisciples de son âge, que ces jeunes gens ont grandi sous la Régence et qu'ils pratiquent le *Dictionnaire* de Bayle ; certaine fanfaronnade de libertinage et d'irréligion n'est pas pour leur déplaire.

Retenez que voilà un voyageur intelligent, doué d'un esprit clair et lucide, exempt de préjugés, nullement impressionné par les honneurs du monde, très aristocrate, point du tout sentimental, voire un peu sec, — bien XVIIIe siècle, c'est-à-dire, en somme, bien français. Ne cherchez pas dans ses lettres — qui, encore une fois, ne furent pas écrites pour vous — des *désordres d'âme* ou des *rêveries douloureuses*, ni aucune sorte d'excitations pour votre sensibilité. Il est trop sain (et trop jeune dans notre littérature) pour que les fièvres de Venise, dont il a très réellement souffert, lui aient donné des délires intéressants. Contentez-vous de ce que ses yeux grands ouverts ont vu d'une amusante Italie qui n'est plus. En satisfaisant dans ce voyage toutes ses curiosités, il satisfera sans doute, bien agréablement, quelques-unes des vôtres.

§

Sur ces mêmes routes de France où le conseiller de Brosses courait en chaise au mois de juin 1739, cent ans plus tard, dans la même saison — exactement, à la fin de juin 1844, — une voiture anglaise, sorte de berline, traversait la Bourgogne et le Lyonnais pour gagner Avignon, Aix et Marseille. Un postillon aux bottes énormes et au fouet démesurément long montait un des quatre chevaux de l'attelage. Sur le siège de devant, à l'ombre de la personne corpulente d'un domestique, était assis un homme fluet, distingué — visiblement un *gentleman* —, dont le sourire continuel et les yeux extrêmement mobiles, pétillants de malice, de curiosité et de plaisir, contrastaient singulièrement avec des traits fatigués et un peu souffreteux. L'intérieur de la voiture était plein de rires et de cris d'enfants.

Cette famille anglaise en voyage, c'était celle de Charles Dickens.

Le romancier anglais n'avait alors que trente-deux ans ; mais les *Papers of the Pickwick Club*, *Oliver Twist*, *Nicholas Nickleby*, *l'Old Curiosity Shop*, une série de *sketsches* publiés par des journaux en vogue et une récente tournée de conférences aux Etats-Unis avaient déjà rendu son nom célèbre et sympathique dans les deux mondes. Qu'il devait lui sembler loin, en ces jours rayonnants d'été, le soir brumeux de Londres où il avait glissé d'une main furtive sa première copie dans la boîte aux lettres du *Monthly Magazine* ! Et pourtant il n'y avait guère que neuf ans de cela. Dans l'intervalle, d'avantageux traités, en bonne et due forme, avaient remplacé les premières et désastreuses conventions de l'éditeur Chapman. Le compagnon de misère de Bob Fagin, le petit apprenti du marchand de cirage, était devenu riche. Cette voiture flambant neuve, qui portait la marque du *Pantechnicon*, la meilleure de Londres, était à lui. Cette jeune femme et ces enfants, dont les visages clairs, encadrés de boucles en tire-bouchon, se montraient par instants à la portière, c'était sa « chère *Kate* », c'était « *Mamie* » sa fille aînée, c'étaient tous ses enfants — cinq en huit ans de mariage, — ses « meilleures œuvres », comme il disait.

Et toute cette charretée de jeunesse et de bonheur roulait vers l'Italie.

De son séjour de deux ans dans la péninsule, coupé par un voyage d'affaires à Londres au bout de la première année, Dickens publia une relation dans les *Daily News* de 1846, sous le titre de *Pictures from Italy* (1). C'est — beaucoup plus que le *Voyage en Italie* de Taine — un journal « auquel il manque des pages », et tout personnel. Dans sa préface, *Le passeport du lecteur*, l'auteur compare ses

(1) *Hard Times and Pictures from Italy* by Charles Dickens (London, Chapman and Hall). (L'ouvrage a-t-il été traduit ? Il m'a été impossible d'en découvrir une version française.)

descriptions à des « ombres sur l'eau ». « J'espère bien, ajoute-t-il, n'avoir en aucun lieu troublé l'eau jusqu'à brouiller ces ombres. » Le mot est heureusement choisi pour caractériser la fraîcheur de l'ouvrage. Mais celui-ci est-il vraiment un miroir dans lequel — pour reprendre une expression de Henri Heine sur Gœthe — le Créateur eût pu contempler son œuvre ? C'est là une autre question, à laquelle nôtre examen répondra tout à l'heure.

Voyons d'abord comment voyage Charles Dickens.

En 1844, la locomotive est inventée depuis quinze ans ; mais les quelques voies ferrées du continent sont de faible parcours et les réseaux n'existent encore que sur les plans des ingénieurs soumis aux délibérations des parlements. Dans son voyage de deux ans en Italie, Dickens n'utilise pas le train plus de deux fois, que nous sachions : la première de Livourne à Pise, la seconde de Naples à Castellamare. Il voyage, de Paris à Lyon, dans sa propre voiture, le luisant *travelling-carriage* de Belgrave Square que nous venons de voir. Il descend le Rhône, de Lyon à Avignon, à bord d'un bateau à vapeur très malpropre, avec trois ou quatre autres passagers, dans un amoncellement de marchandises du pays. D'Avignon à Aix et à Marseille, il reprend sa voiture. Dans le vieux port malodorant de Marseille il trouve un grand et brillant steamer, la *Marie-Antoinette*, qui transporte à Gênes en deux jours, dans une traversée superbe, toute la famille enchantée, avec la « bagatelle du *Pantechnicon* » amarrée sur le pont. En Italie, il use de toutes les formes de véhicules et de toutes les races de voituriers.

On connaît la sympathie de l'auteur de *Pickwick* pour les postillons. Elle ne s'est pas démentie en Italie. Il leur accorde une large place dans ses souvenirs de voyages et nous décrit les types les plus divers d'automédons, depuis le cocher sentimental qui, entre Nice et Gênes, chante à pleine gorge des airs de la *Somnambule* et caresse de la mèche de son fouet toutes les belles filles du chemin, jus-

qu'au conducteur demi-brigand, loqueteux et bariolé, qui, entre Ferrare et Venise, fait de l'acrobatie sur le marchepied de son étonnante guimbarde, et néglige obstinément de pousser son attelage. Charles Dickens est le touriste décidé à ne jamais perdre sa belle humeur. Combien de fois, dans les mêmes circonstances, notre gentilhomme français de tout à l'heure eût-il parlé de rouer de coups de canne quelqu'un de ces impertinents marouffes !

Le romancier anglais s'étend beaucoup aussi sur la description des auberges. Les hôtelleries de France semblent l'avoir plus satisfait que celles d'Italie. Il y a, dans les premières pages de sa relation, une peinture de certain *Ecu d'Or* bourguignon qui mériterait les honneurs de l'anthologie. D'abord l'arrivée de la voiture sur le pavé inégal de la bourgade, avec des craquements de roues, des grincements de frein, des heurts, des invectives, des aboiements, des appels. Encore un choc, un arrêt, un juron, un dernier claquement de fouet, et c'est l'entrée triomphale dans la cour de l'*Ecu d'Or*. Le patron de l'*Ecu d'Or*, la patronne de l'*Ecu d'Or* se pressent à la portière de la voiture. Dans la cour, M. le Curé qui se promène gravement de long en large, le nez dans son bréviaire, suit toute la scène du coin de l'œil. Les voyageurs descendent tour à tour : l'hôtesse de l'*Ecu d'Or* et la servante de l'*Ecu d'Or* passent d'émerveillement en émerveillement à mesure qu'apparaissent les enfants. Leur admiration devient de l'extase lorsqu'on dépose dans leurs bras le baby au maillot. Puis, tandis que les galopins du village entourent la belle voiture neuve, regardent dedans, regardent dessous, se mirent dans le coffre verni, palpent les coussins, toute la famille, en procession, pénètre dans l'hôtel : un corridor sombre, deux marches à descendre, quatre à monter, une pompe dans un recoin, un balcon qu'il faut traverser, et voici enfin les grandes chambres au carrelage de brique, les lits à baldaquin, les lourds bahuts, les longs rideaux blancs et rouges des fenêtres... Cependant, la table est mise. Le menu est varié et copieux :

Une soupe très liquide, des morceaux de pain très gros, un poisson ; après cela quatre plats ; après cela du poulet ; après cela du dessert, et le vin à discrétion.

A la fin du repas, quand les appétits sont tombés et que la salle commence de s'assombrir, le domestique français de Monsieur, « le brave courrier », surgit de la cuisine et vient s'enquérir de ses maîtres. Il est chez lui dans cette maison où il met le pied pour la première fois et où tout le monde, de la patronne au marmiton, sans oublier la servante, déjà l'admire et le chérit...

Voilà pour une auberge de Bourgogne.

L'hôtel d'Aix-en-Provence, avec ses persiennes et ses volets clos pour maintenir une fraîche pénombre, paraît à notre voyageur très « comfortable ». Il trouve à Marseille un logement passable à l'hôtel du *Paradis*.

La famille Dickens, devant séjourner un an à Gênes, avait loué, dans le faubourg d'Albaro, une grande maison de campagne, la villa Bagnarello. La description que donne le charmant conteur de cette « Prison rose », délabrée et peuplée de souris, fait un peu songer au moulin de Daudet et à sa famille de lapins. C'était d'ailleurs une prison très aérée, puisque les onze fenêtres de la façade donnaient sur la mer. « Je suis ici comme le lépas sur son rocher, plongé dans le vert et le bleu », écrivait-il dans une lettre datée du 22 juillet 1844. Plus tard, la famille alla habiter la *Villa delle Peschiere*, une de ces demeures de la Renaissance italienne, nobles et élégantes, qui ont servi de modèles aux architectes français du XVIIe et du XVIIIe siècle (1). On conçoit que le jeune romancier anglais en ait été enchanté.

De Gênes, il fit d'abord un voyage circulaire dans le nord de la péninsule, visita Parme, Modène, Bologne, Ferrare, Venise, Vérone et Milan ; puis, prenant la route du Simplon par le Lac Majeur et Domodossola, il passa en Suisse et regagna rapidement l'Angleterre. A son retour en Italie

(1) Dans le style de Galeazzo Alessi, élève de Michel-Ange. Une de ces imitations françaises est le Petit Trianon.

au bout de quelques semaines, il partit de Gènes pour Rome et Naples, visita chemin faisant Pise et Sienne et revint par Florence.

En sa qualité d'Anglais et d'homme du XIX[e] siècle, il a le sens du confort plus développé que le président de Brosses. Aussi décrit il, avec beaucoup d'humour, de nombreuses auberges italiennes de son temps.

La première particularité de l'architecture hôtelière italienne, c'est à ses yeux la disposition des cheminées, lesquelles sont agencées de manière à chasser vers le ciel toute la chaleur, en répandant intégralement la fumée dans les pièces. En outre, par leurs longs corridors obscurs, leurs portes apparemment superflues et leurs petites fenêtres rondes, inaccessibles et toujours battantes « comme des yeux qui clignotent, inquiets et soupçonneux », ces constructions expriment uniformément la méfiance. L'auberge de la Scala, par exemple, entre Sienne et Rome, a quelque chose « de lugubre et d'homicide » :

Dans un coin obscur, il y a une petite armoire d'aspect équivoque qui semble faire des efforts pour dissimuler sa présence.

Celle de Radicofani, dans les Apennins (là même, sans doute, où le conseiller de Brosses trouva des lits réchauffés par les cuisiniers du prince de Saxe) pourrait fournir la scène de n'importe quel mélodrame. On y entend, au milieu de la nuit, des pas furtifs dans les escaliers, des craquements de portes, des frôlements, des trots menus et intermittents sur le pavé, un sourd travail dans les vieux meubles. Dickens, dont on connaît le goût pour l'étrange et le fantastique, trouve d'ailleurs ces habitations « de revenants et de lutins » infiniment plus curieuses et plus divertissantes que les meilleurs hôtels de Paris.

Il est aussi plein d'indulgence pour les hôteliers italiens.

Pourvu que je me voie accueilli par une face souriante, avec des manières courtoises dans lesquelles je reconnaisse le désir de satisfaire et d'être satisfait, avec un air simple, aimable et gai

— lesquelles choses m'apparaissent comme autant de joyaux sertis dans la crasse (*so many jewels sert in the dirt*), — je suis prêt à supporter demain les mêmes inconvénients qu'aujourd'hui.

Au surplus, « une bouteille d'Orvieto ou de Montepulciano fait passer sur bien des choses ».

Cet écrivain anglais, dont on sait l'humble origine, est naturellement loin d'être un gourmet comme le gentilhomme bourguignon. Il n'a pas été prié à dîner chez les princes de l'Eglise. Les menus qu'il donne dans son journal sont plus remarquables par l'abondance des plats que par leur finesse. Voici, à titre de curiosité, celui d'un repas à l'auberge de la Scala : 1° un bouillon de légumes et de riz, copieusement assaisonné de fromage râpé, de sel et de poivre; 2° la moitié du poulet qui a servi à la confection de ce pot-au feu ; 3° un pigeon cuit à l'étuvée, garni de ses ventricules et de son foie, et des viscères d'autres volatiles ; 4° un morceau de rostbeaf de la grandeur d'un petit pain ; 5° un peu de fromage et cinq pommes ridées, « serrées sur un petit plat les unes contre les autres comme si chacune d'elles s'efforçait d'échapper au péril d'être mangée ».

Telles étaient, très succinctement, les conditions matérielles d'un voyage en Italie vers 1840.

Demandons maintenant à Charles Dickens ce qui l'intéresse le plus dans ses promenades.

D'abord, il est très attentif à tous les spectacles de la route et aussi sensible aux grâces d'un paysage qu'à la grandeur d'un site. C'est chose curieuse de voir comment la « vilaine montagne » et les « horribles rochers » du président de Brosses jettent ce touriste du XIXe siècle dans le ravissement et s'ordonnent sous son crayon, avec leurs villages et leurs petites villes étagés à mi-côte, leurs châteaux en ruine juchés sur les sommets, leurs *mas* tout blancs semés parmi les oliviers, en une série de petits tableaux amènes.

Et si Dickens est séduit par le charme des paysages pro-

vençaux et méditerranéens, il est subjugué par la grandeur de la Campagne romaine. Vue des monts Albains par une matinée d'automne, avec l'enjambement lointain de ses aqueducs, la vaste plaine onduleuse lui semble un Léthé pourpre, immense et paresseux, qui retranche l'*Urbe fatale* du reste du monde en venant frapper ses vieux murs. Puis son imagination s'émeut. Voici que, dans le poudroiement infini, un défilé s'ébauche, se précise ; ce sont les légions romaines qui retournent à la Ville, traînant dans leur triomphe les longues colonnes d'esclaves...

Car cette faculté d'évocation qui manquait absolument au président de Brosses, Dickens la possède au plus haut degré.

A Ferrare, par exemple, lorsqu'il passe, aux premiers feux du jour, près du vieux château dont les murailles semblent teintes de sang, il frémit au souvenir des tristes amants, Ugo et Parisina, qui périrent là, dans cette tour devenue muette

*Beyond the blow that to the block*
*Pierced through with forced and sullen shock*.. (1).

De même à Venise et à Vérone, où sa tête est toute bourdonnante des souvenirs de Shakespeare.

Il arrive que cette imagination visionnaire du romancier donne à certains paysages auxquels aucun souvenir historique ou légendaire n'est attaché, un sens obscur et fantastique. Ainsi dans ce curieux passage (il s'agit de la campagne de Ferrare) :

Au coucher du soleil, tandis que je faisais à pied un bout de chemin pour permettre aux chevaux de se reposer, j'arrivai dans un endroit qui me parut tout à fait familier et que je revois encore aujourd'hui distinctement devant moi. Sous une lumière rouge de sang, un étang mélancolique étalait ses eaux que ridait à peine la brise du soir. Sur la berge croissaient quelques arbres. Au premier plan, il y avait un groupe de jeunes villageoises qui, les

(1) « Après le coup qui traversa le billot, dans un grand heurt sourd... » (Byron, *Parisina*, XVIII, 10-11).

coudes appuyés sur le parapet d'une passerelle, regardaient en silence tantôt le ciel au-dessus de leur tête, tantôt l'eau immobile à leurs pieds. De loin arrivait affaibli le tintement grave d'une cloche. Les premières ombres de la nuit descendaient peu à peu sur les choses. *Si j'avais été assassiné là, dans quelque vie antérieure, je n'aurais pas pu me rappeler avec plus de netteté que je ne le fis ce soir-là les détails de l'endroit, ni me sentir le sang plus glacé.* Et mon souvenir imaginaire s'appuyait si précisément sur la réalité qu'aujourd'hui encore il me semble impossible d'oublier et cette heure et ces lieux...

Taine remarque justement que l'imagination de Dickens, telle qu'elle se révèle dans ses romans, est si forte que le rêve prend chez lui la valeur de la vérité. Une opération inverse peut se produire dans son esprit : c'est la réalité qui se transforme en rêve. Un des chapitres les plus curieux des *Pictures from Italy* est intitulé *An Italian Dream* (Un songe en Italie).

Le touriste anglais a voyagé près d'une semaine sans interruption, se reposant très peu durant la nuit, jamais pendant le jour. Rassasié de visions, il a fini par s'assoupir ; mais le roulement inégal de la voiture sur les mauvais chemins ne permet pas à sa pensée de s'engourdir complètement ; chaque cahot déclanche dans son esprit quelque réminiscence des jours précédents ; des images passent et repassent devant ses yeux, se fixent un instant avec une netteté extraordinaire, puis, dans le même moment, se décomposent et se dissolvent, tandis que les lignes et les couleurs se rejoignent et s'ordonnent en d'autres apparitions fugaces : Modène et les colonnes de sa cathédrale dressées sur les dos des monstres de pierre ; les deux tours de Bologne, la *Torre degli Asinelli* et la *Garisenda* qui se font une révérence cérémonieuse (1); les murailles du château de Ferrare rougies par l'aurore... Mais voici que cessent tout à coup les aspérités du chemin. Le dormeur a la

(1) De Brosses avait écrit : « *La Tour Garisenda* s'avise de se donner *des petits airs penchés*. »

demi-conscience de prendre place, près d'une berge obscure, dans une barque noire de forme allongée, pourvue en son milieu d'une cabine de la même couleur lugubre. Et il vogue sur la mer vers une lueur lointaine. Cependant, les images de son rêve, tout à l'heure saccadées et incohérentes, glissent maintenant, comme les grandes ondes sous la barque silencieuse. On frôle, à fleur d'eau, une sorte de radeau, noir, qui est un cimetière. A mesure qu'on avance, la lueur, sur la mer, se fractionne en îlots de lumière de plus en plus nombreux; une ville étrange apparaît, qui semble amarrée au milieu de l'océan, avec des rues irréelles bordées de hauts palais et de longues files d'arceaux, pareilles à des guirlandes de givre...

On devine quel parti le poète (car ce romancier est un grand poète) peut tirer de ce mode de description. Le passage mériterait d'être cité en entier. L'imagination évocatrice de Dickens y exerce toute sa puissance.

Parfois, descendant à la porte d'un palais ou d'une église, j'errais d'appartement en appartement, de nef en nef, dans des labyrinthes d'autels somptueux, d'antiques monuments et de chambres abandonnées où le mobilier, tout à la fois solennel et grotesque, vieillissait lentement... Il y avait là des peintures si belles, par la vérité et la force des expressions, par l'évidence des passions, qu'elles semblaient des réalités actuelles au milieu d'une assemblée de spectres. Je me les figurais mêlées à la vie passée, de la république... Puis, descendant des degrés de marbre au pied desquels la vague clapotait faiblement, je remontais dans ma barque, et mon rêve s'en allait vers d'autres buts... Partout, à la base des trottoirs et des parvis, des palais et des prisons, l'eau s'insinuait, désagrégeait les murs, visitait les recoins les plus secrets ; silencieuse et attentive, elle enserrait la ville de ses innombrables spirales, comme un serpent millénaire, attendant le moment que les hommes — telle fut du moins ma pensée — devraient sonder les flots profonds pour chercher les restes de la vieille cité qui voulut être la reine de la mer...

« Enchaînés les uns aux autres, soumis aux mêmes réflexes, nous repassons dans les pas et dans les pensées de nos

prédécesseurs », a dit Maurice Barrès. Et, en vérité, n'y a-t-il pas dans ces lignes de Charles Dickens comme une ébauche ou, si l'on veut, comme un lointain pressentiment de la *Mort de Venise* ? Que nous sommes loin, en tout cas, du président de Brosses et du XVIII^e siècle !

L'écrivain anglais n'atteint pas toujours à ces hauteurs. Il arrive qu'une première impression malheureuse tue en lui toute émotion, qu'une image mesquine et étroite, et simplement cocasse, s'imposant d'abord à ses yeux, puis à son esprit, altère et gâte par son grossissement tout un tableau. C'est l'humoriste qui joue le plus souvent ce mauvais tour au poète. On trouve aussi dans les *Reisebilder* d'Henri Heine de ces déformations.

Il est déjà curieux de voir comment notre voyageur, dans ses visites de palais et de musées, d'églises ou de *campi santi*, est souvent plus intéressé par la personnalité du guide, par ses gestes, son accent, ses jeux de physionomie, que par les objets qu'il montre ou explique. Il intitule par exemple le récit de sa visite au Palais des papes, à Avignon, *The Goblin of Avignon*, « Le gnome d'Avignon ». C'est qu'il y avait, paraît-il, en 1844, au Palais apostolique, pour guider les touristes, une petite vieille au teint bistré et aux yeux excessivement noirs, brillants et mobiles, sorte de gnome en jupon, qui, tantôt marchant sur la pointe des pieds (dans la chapelle de l'Inquisition), tantôt se démenant comme une convulsionnaire (dans la chambre de torture), tantôt chuchotant, tantôt rugissant, *jouait* littéralement les drames dont ces formidables murailles furent jadis les impassibles témoins. On comprend qu'une telle fougue ait étonné cet homme du nord qui ignorait jusque là les ressources du tempérament méridional. Le talent de Dickens l'a saisie si exactement et rendue avec une verve si étourdissante que, pour les lecteurs des *Pictures* comme pour l'auteur lui-même, le Palais d'Avignon reste *The Goblin of Avignon*, le gnome d'Avignon. Evidemment, nous n'en sortons pas très renseignés sur les constructions

des papes Jean XXII et Benoît XII ; mais le narrateur, mêlant dans son récit, avec un art très personnel, le comique au pathétique, nous a empaumés et nous laisse satisfaits.

Voici un autre cas où le même procédé, simplifié et exagéré, produit cette fois sur nous l'effet d'une mystification.

Tous les voyageurs d'Italie qui ont fait le trajet de Naples à Rome connaissent l'abbaye du Mont Cassin. Du chemin de fer, on l'aperçoit au sommet d'une colline revêtue de chênes et d'yeuses. Après les trépidations, les éblouissements et tout le rompement de tête de Naples, l'aspect de cette oasis aérienne ne manque pas d'inspirer un nostalgique désir : *Beata solitudo, sola beatitudo*, murmure-t-on à part soi. Pour peu que l'on connaisse, avec cela, la Divine Comédie,

*Quel monte a cui Casino è nella costa* (1)

acquiert une force d'attraction à laquelle il est bien difficile de résister.

Charles Dickens, passant par là dans l'automne de 1845, fit à dos de mulet l'ascension du Mont Cassin. Le temps, à la vérité, n'était pas favorable ; les tours de l'abbaye étaient enveloppées de brume et l'on ne pouvait guère compter voir, de la *Loggia del Paradiso*, beaucoup plus loin que le jardin des moines.

Le voyageur arrive à l'entrée du cloître, dans lequel, parmi les marbres, traînent des vapeurs pâles. Laissons-le parler :

Il y a là deux ombres noires qui se promènent de long en large dans la cour carrée, près des statues du saint patron et de sa sœur. Derrière elles, entre les vieux arceaux, un corbeau sautille, répondant de son croassement au tintement d'une cloche et prononçant par intervalles des paroles du plus pur toscan... Jamais être rusé et fourbe ne s'est trouvé tant à son aise que ce corbeau, perché maintenant sur le seuil du réfectoire, la tête inclinée d'un côté, feignant de regarder de l'autre, examinant

(1) « Ce mont, sur le versant duquel se trouve *Cassin* » (*Par.* XXII, v. 37).

d'un œil aigu les visiteurs et écoutant avec attention toutes leurs paroles... Quelle dure caboche de moine est, en comparaison de lui, le frère portier !...

Suit une description minutieuse de ce corbeau et de ses manières sournoises, entrecoupée de croassements quémandeurs ou satisfaits, par laquelle l'écrivain protestant entend évidemment critiquer les ordres contemplatifs qui, entretenus par les dons des croyants, font profession de pauvreté et habitent de somptueuses demeures.

Et c'est tout ce que nous saurons de la visite de Charles Dickens à l'abbaye du Mont-Cassin ..

La basilique et son chœur ? Les archives et leurs trésors ? Le Dante du XIVe siècle, la *charte capouane* (le plus ancien monument de la langue italienne, égal en valeur à notre Serment de Strasbourg) et toute la collection inestimable de diplômes qui va de Lothaire à Ferdinand le Catholique, en passant par la comtesse Mathilde, Charles d'Anjou, Manfred ? De tout cela, il semble que ce voyageur n'ait rien vu, rien remarqué, rien retenu.

Une première image, un mince détail, ce corbeau sautillant dans un cloître, a offusqué pour lui le reste du tableau.

Dickens nous prévient d'ailleurs qu'il a une « disposition perverse » à fuir les curiosités cataloguées. Nous ne voyons pas, en effet, qu'il consulte jamais le *Misson* ni aucun autre guide. Son érudition est visiblement très mince, sa curiosité plus étendue que pénétrante. Ce qui l'intéresse, ce sont les spectacles qui ébranlent sa sensibilité plutôt que ceux qui enrichissent son intelligence, plutôt même que les visions apaisantes de l'art. Il est remarquable que le récit d'une exécution capitale à laquelle il assista pendant son séjour à Rome, occupe plus de place dans ses *Pictures* que la description des chambres du Vatican et de n'importe quelle collection artistique.

Le tableau qui lui a le mieux plu est le portrait de Béatrix Cenci, œuvre du Guide, au Palais Barberini. Et cette prédilection est encore très caractéristique :

On raconte, explique-t-il, que le Guide peignit ce portrait dans la nuit qui précéda la mort de la jeune femme; d'autres affirment qu'il l'exécuta de mémoire, après avoir vu ses bourreaux la conduire au supplice. Pour ma part, j'incline à croire que, telle qu'elle apparaît sur la toile, elle se tourne vers lui dans la foule, détachant ses yeux de la hache sur laquelle ils s'étaient fixés dans un premier mouvement. Et ce regard douloureux qu'elle a imprimé dans l'esprit de l'artiste, ce dernier l'a à son tour, par la vérité de son œuvre, gravé dans le mien avec une telle force qu'il me semble m'être trouvé à ses côtés parmi les spectateurs du drame affreux...

Sur cette terre ensoleillée d'Italie — chose curieuse — c'est vers les endroits les plus sombres que l'auteur de *Pickwick*, le jeune écrivain dont la gloire va grandissant de jour en jour, est attiré le plus fortement : vers les prisons, les instruments de torture, les catacombes, les cimetières, — vers les fosses communes de Naples, par exemple, dont les 365 dalles se lèvent trois cent soixante-cinq fois l'an, pour recevoir chaque jour, pêle-mêle, les corps défaits des pauvres naufragés de la vie.

Les raisons de ce contraste résident sans doute dans des phénomènes de subconscience. Charles Dickens a eu une enfance désolée et une jeunesse besogneuse dont il n'est guère séparé, au temps de son voyage d'Italie, que par dix années de travail fructueux. Une enfance triste est chose si anormale qu'elle peut peser comme un cauchemar sur toute une vie, lui donner une direction et un sens définitifs. On trouve, dans une lettre qu'écrit le romancier vers cette époque, ces lignes révélatrices :

Tout mon être était tellement pénétré par la douleur et l'humiliation de ces pensées qu'aujourd'hui encore, devenu célèbre et fêté de toutes parts, j'oublie souvent, dans mes rêves, que j'ai une épouse chérie et des enfants et même simplement que je suis homme, pour retourner, inconsolé, vers cette période de ma vie...

C'est précisément par leur subjectivité que valent ces

notes de voyage, ces *Pictures from Italy* injustement oubliées. Sans doute, elles nous donnent sur l'Italie de 1840 mille détails curieux que l'on chercherait vainement ailleurs. Mais cette Italie est vue par un Anglais, par un protestant, par un romancier, par l'auteur du *Pickwick Club* et d'*Oliver Twist*. Et plus que l'Italie, c'est Dickens lui-même que nous découvrons ou reconnaissons dans ces pages, — l'homme et l'artiste.

§

Un nouveau bond d'un siècle nous transporterait en 1945. Nous n'y sommes pas encore. Cependant je trouve dans un journal amusant une illustration qui n'est peut-être point tellement prématurée : un paysan au labour se redresse sur les mancherons de sa charrue pour suivre des yeux, dans le ciel d'automne, un vol d'aéroplanes ; au-dessous, cette légende : « L'hiver sera précoce, cette année... Voilà déjà les riches qui partent pour l'Egypte. » Le temps où le conseiller Charles de Brosses *courait en chaise* est en tout cas bien loin derrière nous. Les chaises sont devenues objets de musée. Les diligences que Charles Dickens rencontrait encore en juin de l'année 1844, dans la vallée du Rhône, « avec les voyageurs poudreux de l'extérieur, vêtus, comme les bouchers, de petites blouses bleues, et avec ceux de l'intérieur coiffés de bonnets de coton; avec le soufflet de l'impériale qui vacillait sans cesse et semblait faire des signes comme la tête d'un idiot », — ces diligences-là ont aussi disparu depuis longtemps, déportées, paraît-il, en Afrique dès l'apparition des premières locomotives. Mais si quelque nouveau Tartarin partait aujourd'hui d'Alger pour la chasse aux lions, c'est sans doute en *car* automobile qu'il prendrait le chemin du désert. L'automobile domine désormais toutes les routes, celles de la plaine et celles de la montagne.

Et, après la chaise de poste et la diligence, après les grands express internationaux et les *dining* et *sleeping cars*,

l'automobile domine aussi, de plus en plus, la littérature des voyages. M. Guido de Verona chantait naguère les louanges de sa *Fiat*. M. Maurice Maeterlinck vient de raconter une randonnée qu'il fit ce printemps à travers la Sicile et la Calabre, dans la 20 HP d'un de ses amis (1).

A la vérité, il n'est guère possible d'inférer de cette dernière et brève relation de voyage que l'auto soit un bon instrument de tourisme. Sur les détestables routes de Sicile et de Calabre, M. Maurice Maeterlinck a connu toute sorte de déboires dont il nous instruit minutieusement avec un sombre humour. La 20 HP, si elle n'alla pas jusqu'à la *versade*, pensa *capoter* plus de vingt fois dans les fondrières et eut toute sorte d'avaries : carter brisé, chaîne de magnéto rompue, *crevaisons* multiples.

Durant les pannes ou haltes, les indigènes entouraient la voiture, assaillaient les voyageurs de leurs curiosités indiscrètes, tandis que des nuées de gamins se perchaient sur les marchepieds et jusque sur les ailes ou tripotaient sans façons les bagages. M. Maeterlinck, qui ne semble pas avoir pour les humbles la sympathie indulgente d'un Dickens, n'était aucunement amusé par ce spectacle. Il dut un jour distribuer force coups de trique à l'entreprenante et pouilleuse marmaille de la « perle des îles ». Dans les mêmes conjonctures, Charles de Brosses eût remarqué sans doute : « Il faudrait à tout moment rouer cette canaille de coups de canne — et c'est une fatigue. »

Les hôtels siciliens et calabrais — sauf quelques *palaces* — seraient, si nous en croyions l'écrivain belge, aussi pitoyables que les routes. En lisant la description de telle « nauséabonde masure » ou de telle « bâtisse délabrée » dont les chambres « sordides » et « frangées de toiles d'araignées » offrent en guise de lits « de vieilles caisses démantibulées », c'est cette fois Dickens et les auberges italien-

(1) Dans la revue *Demain* (Paris, Ferenzci), n° 1, avril 1924 : *Promenade en Sicile et en Calabre*, par Maurice Maeterlinck.

nes de 1840 que nous nous rappelons ; mais M Maeterlinck s'est trop grippé de mauvaise humeur contre les *osterie* pour découvrir en elles, comme son confrère anglais, le moindre intérêt romantique. Il trouve en outre la nourriture sicilienne franchement exécrable : partout les mêmes « fatales *spaghetti* » et l'inévitable tranche de veau bouilli, sans même un vin convenable qui facilite la déglutition. Car les vins les plus fameux, ceux de l'Etna et de l'Isola de Syracuse, sont « corsés, mais plats, sans bouquet, sans finesse ».

Seul, le Moscato de Syracuse, proprement servi dans un verre lavé au citron, peut-être parce qu'il faisait très chaud et que j'avais grand soif, m'a paru frais, généreux, naturel, moelleux, presque digne, en un mot, du soleil et des vignes que chante Théocrite.

Après ces désagréments variés — subtilisation d'un complet tout neuf et d'un smoking dès les premiers jours du voyage, entre Naples et Pompéi (Charles de Brosses ne fut soulagé, en deux années de voyage, que de deux mouchoirs de poche et d'une tabatière), nuits inquiètes parmi des émanations de *ritirate*, chère maigre ou détestable, innombrables éclatements de pneus, — M. Maeterlinck était évidemment aussi mal disposé que possible pour jouir des beautés de la « seconde Grèce ».

L'itinéraire adopté par la petite compagnie n'aurait pu cependant être mieux conçu : partant de Palerme, l'auto passe par Alcamo, le temple de Ségeste, Castelvetrano, Sélinonte, Sciacca, Girgenti, Sicala, Palazzolo Acreïde et Syracuse, pour aboutir à Messine.

L'apparition du temple de Ségeste lui-même, dans son émouvante solitude, n'apaisa point la méchante humeur de l'illustre touriste. Bien plus, on perçoit dans les lignes qui le décrivent comme les accents d'une déception progressive :

Le temple est sensiblement plus lourd, plus massif, plus bas,

plus épais que ne le prévoyait notre rêve de grâce et de beauté. Il paraît têtu, borné et assez méchant. Il n'a pas du tout l'aspect heureux, souriant et serein, l'air en fête qu'on attendait. *On dirait plutôt un bouledogue prêt à mordre...*

Quant aux temples de Girgenti, ils ont encore moins satisfait le voyageur qui les accable d'autres boutades :

Il y en a trop. Ils n'ont pas l'air sérieux. Ils semblent figurer dans une exposition universelle... Ils sont très beaux, mais paraissent interchangeables... Ils ont l'air d'être fabriqués en série...

Et c'est finalement l'art grec tout entier que cet homme du nord accuse de monotonie et d'indigence. Combien lui semble préférable l'imagination parfois trop ardente de l'architecture gothique ! Pour s'échauffer un peu devant la nudité des sanctuaires païens, en présence du solitaire de Segeste par exemple, il lui faut consulter Thucydide et se souvenir que ce monument intact a deux mille trois cent quarante-huit ans d'existence et qu' « autour de ces colonnes a tourné un moment tout le destin d'Athènes ». Son enthousiasme est d'origine savante.

Déçu, mélancolique, il clôt le récit de son voyage par cette invocation vaine :

*Sicelides Musae !* O Muses de Sicile ! idylles de Théocrite et rêves de Virgile, antres, forêts opaques, pâtres au front bouclé, sources claires, chèvres, brebis, pipeaux et bords mallarméens de calmes marécages, où êtes-vous ?..

Près de cinquante ans avant M. Maeterlinck, un autre voyageur illustre avait fait exactement la même promenade en Sicile. A l'occasion d'un congrès d'archéologie qui se tenait à Palerme au mois de septembre 1875, Ernest Renan visita lui aussi Ségeste, Sélinonte, Girgenti, Syracuse. Avec deux jeunes amis qui s'appelaient Gaston Paris et Joseph de Laborde, il suivit intrépidement, en voiture, en bateau, en chemin de fer, voire à cheval, une caravane de savants que dirigeait un ministre italien. Il faisait très chaud. On ne dormait guère. La course dura vingt jours, avec vingt

haltes qui furent vingt banquets. Dans les villes, dans les villages, les populations accouraient à la rencontre des visiteurs, acclamaient le ministre, acclamaient les *scienziati* (1), voulaient toucher, palper les *scienziati*... C'était charmant M. Renan s'épongeait le front et souriait. Et lorsqu'il vit un jour une *banda* musicale poursuivre le ministre de son harmonie déchaînée, l'ophicléide traversant les roues des voitures sans perdre une seule note et le *maestro*, rouge, cramoisi, la crinière en coup de vent, brandissant sa baguette pour entraîner ses hommes, — le bon M. Renan, cette fois, rit de tout cœur.

Lui aussi invoqua les *Muses sicélides*. C'était un soir, après un excellent dîner, dans une des Latomies de Syracuse. S'étant promené en barque sur les eaux limpides de la fontaine Cyanée, dans la vallée de l'Anapus chère à Théocrite, il regagnait la berge avec ses compagnons, au frais déclin du jour, parmi les prairies flottantes des herbes aquatiques. Ecoutez le :

Un son de flûte venait à nous à travers les roseaux et les papyrus. Le son se rapprochait peu à peu. Nous nous trouvâmes bientôt en face d'un paysan étendu dans les herbes au bord même du ruisseau, et jouant d'inspiration. Il y avait des heures qu'il était là ; le passage de nos barques ne lui fit ni lever la tête, ni interrompre son jeu un seul instant. Il chantait à Cyanée, à une nature verte et fraîche, sous un beau ciel (2)...

M. Renan invoqua les Muses bucoliques, près de la fontaine Cyanée, et, à son appel, les sons de la flûte pastorale répondirent.

M. Maeterlinck n'a vu, dans son voyage en Sicile, que peu d'eau et « de l'eau sans gentillesse ». Il n'a nulle part rencontré de pâtres « au front bouclé ». Faut-il croire, que, dans ces cinquante années, les sources claires de la grande île aient définitivement tari et que la race aimable des che-

(1) Les savants.
(2) *Vingt jours en Sicile*, par Ernest Renan (*Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1875)

vriers, des pasteurs et des bouviers de Théocrite se soit éteinte ? Ou bien les Thyrsis et les Menalkas, doux sonneurs de syrinx, auraient-ils fui devant l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, frappés de terreur par la trompe injurieuse de son automobile ?..

De tout ce qui précède, on conclura simplement qu'un voyage, comme un paysage, est un état d'âme — et un état de digestion — et que la promenade en Sicile et en Calabre de M. Maurice Maeterlinck fut proprement un voyage raté.

HENRY MASSOUL.

# GUINOISEAU

OU

# LE MOYEN DE NE PAS PARVENIR[1]

—

## CHAPITRE VI

GUINOISEAU, PAR PARESSE DE DISCUTER, CONSENT, SEUL HOMME AU MONDE, A CAMPER SOUS LA MÊME TENTE QUE ROUCLET, LE PLUS DISCUTEUR DES HOMMES. — IL EST PROMU PAR LUI, ET POUR DES RAISONS QU'ON VA COMPRENDRE, CONSEILLER DES FINANCES, INTENDANT ET BANQUIER, C'EST-A-DIRE A TOUTES LES FONCTIONS POUR LESQUELLES IL N'A PAS LA MOINDRE APTITUDE. — MAIS IL A LA CONSOLATION DE JOUIR SANS PARTAGE DE SA PERPÉTUELLE MAUVAISE HUMEUR. — LOUISE, DITE LOLO, EST HEUREUSEMENT APPARUE DANS SA VIE ET EN ATTÉNUE LES AMERTUMES. — ROUCLET EXERCE SON DÉTESTABLE CARACTÈRE AU BAR DE L'OPÉRA QU'IL TRANSFORME EN CHAMP DE CARNAGE.

Le règne de Louise, qui deviendra dans l'existence d'Abscoc « la fille Lolo », est commencé. Elle est entrée dans sa vie — pour n'en plus sortir — par la grande porte, si l'on peut dire, comme favorite affichée, maîtresse en titre. Elle y est entrée pendant une absence de Landeria, grande vedette des théâtres fantaisistes, amante par profession d'un nabab de l'industrie, amoureuse par plaisir de l'ironiste qui l'a découverte et lancée.

Landeria croisait sur le yacht de son ami dans la Méditerranée tandis qu'Abscoc croisait également, mais sur

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 623 et 624.

un trottoir de la rue Caulaincourt, une gosse de dix-sept ans ; elle se signala de suite à son attention, par son âge et surtout par des chaussettes d'où émergeaient, comme une tige de fleur monte d'un cristal fumé, des jambes suivant sa formule, par une poitrine aussi dont un léger crépon mordoré ne laissait ignorer aucune perfection, par une frimousse enfin hardie et délurée. Louise devait — après trois ans d'étreintes — passer du lit dans le cœur de Guinoiseau et lui constituer une famille morganatique. Il finira par prendre au sérieux ce titre de « fille » qu'il lui a décerné au crépuscule de sa passion charnelle.

L'amante s'évanouira un jour au point que, informé très exactement de chacun de ses successeurs dans les faveurs de Lolo, Abscoc n'en éprouvera jamais aucune espèce de jalousie même rétrospective ; ces successeurs eux-mêmes, le considérant comme un beau-père surnaturel, lui confieront en toute sécurité leurs bonheurs, leurs déboires et jusqu'à leur gracieuse maîtresse. Ils auront raison, car, en fait, il arrivera parfois que Lolo et Abscoc refassent de compagnie quelques provinciales escapades sans que l'ironiste pense à autre chose qu'à se laisser dorloter et sans que la jeune femme ait d'autre idée que de profiter de ce tête-à-tête voyageur pour recoudre les boutons des pantalons, repasser les cravates et repriser les gilets de flanelle de son père supposé. Louise et Lolo sont donc une seule et même personne et pourtant Guinoiseau aura souvent l'impression que Lolo est une fille qu'il a eue avec Louise. Ils sont unis par l'affection, mais aussi par cet instinct des pauvres à se défendre mutuellement contre les embuscades de la vie. Il est certain qu'Abscoc éprouvera une sorte de joie rageuse, comme une revanche de sa misère, quand Lolo, encore qu'elle soit stupidement désintéressée et malhabile au jeu de la finance, gaspillera, sans y faire attention, par mépris de la galette, l'argent de quelque jeune richard. En honnête fille, elle ne se livrera d'ailleurs jamais à

ce sport sans que son cœur ne soit en quelque façon engagé dans le match. Elle ne se vendra jamais et exigera toujours d'elle-même que ses sentiments soient en harmonie avec ses intérêts.

En cette matinée de mai, Louise circule dans le triste appartement de la rue Saint-Guillaume. Elle est la seule personne qui soit levée de la maisonnée. Elle vient d'arriver et avec sa serviabilité et sa bonne humeur s'efforce de suppléer la femme de ménage démissionnaire. Les deux habitants de ce médiocre logis lisent dans leur lit les feuilles du matin qu'elle leur a apportées. Les deux ! Oui, car, depuis quelques mois Abscoc et Rouclet font ménage commun.

Comment Abscoc a-t-il quitté sa charmante solitude de la rue Vauquelin pour cohabiter avec Rouclet qui, à l'usage, s'est décidément révélé le plus odieux caractère de sa génération — mais si égal, comme dira bientôt de lui un Chinois psychologue ? C'est une question sans réponse que se pose le monde des lettres. Il faut qu'il soit sûr de ses nerfs et qu'il aime à les mettre à l'épreuve. Le respect qu'il a pour le talent original de son nouvel ami ne suffit pas à expliquer l'indifférence, la résignation avec lesquelles il a subi l'invasion. Elle s'est effectuée peu à peu. Elle a commencé par des emprunts de livres, de brosses, de parapluie, de bouteilles de Pernod ; par des journées entières où Rouclet s'est établi à fumer sur le vieux canapé familial. Puis le protégé de Millenast a pensé qu'il serait plus commode d'avoir tout cela sous la main, sans se déranger. Les avantages qu'il tire personnellement de cette combinaison sont immédiatement perceptibles : il a toujours à sa disposition quelqu'un qu'il peut embêter, encore qu'à son goût la placidité d'Abscoc lui oppose trop peu de ces réactions aigres auxquelles il prend une certaine volupté ; il profite des relations étendues de l'ironiste, les accapare et les utilise : il n'hésite pas à se glisser, de sa propre autorité,

dans la chambre de Guinoiseau quand celui-ci y reçoit ses amis, il les adopte, il les enlève. Autre avantage inappréciable : il ne s'occupe, bien entendu, que tout à fait accidentellement du loyer ; il plane dans l'érudition, la fantaisie et la littérature et abandonne le soin des contingences à Abscoc : il a, contre toute apparence, découvert en lui — et pour cause — un homme pratique, un homme d'affaire qui s'ignore. Ce nouveau génie du Panthéon de la Finance a beau donner quarante sous de pourboire pour une consommation de cinquante centimes, signer tout ce qu'on lui présente, les yeux fermés, mais, en revanche, ne jamais rien faire signer pour ses garanties personnelles, il peut se révéler chaque jour le plus inapte des humains à conduire d'une façon précise et raisonnable les choses de sa vie et de ses intérêts, Rouclet ne s'arrête pas à ces détails révélateurs qu'il persiste à trouver négligeables. Quelle envergure d'économiste lucide Guinoiseau n'a-t-il pas à ses yeux quand il allonge, au nom des deux locataires, le terme à la concierge ! Pas plus que le loyer, Rouclet ne paye la femme de ménage ni le blanchissage. Il consent à verser quelques francs à l'encaisseur du gaz, au boulanger, au laitier ; mais s'il accordait une part plus considérable au ménage commun, que lui resterait-il pour les alcools, pour les restaurants ?

D'ailleurs le 10 ou le 12 de chaque mois, il a régulièrement liquidé pour ses plaisirs personnels les sommes respectables qu'il gagne dans la maison Cramlott, à la *Vie en rose*, au *Faublas* où il est entré grâce aux pressantes démarches d'Abscoc. Il ne faut pas lui demander de contribuer en plus à solder le prix de ses besoins essentiels. Il faut choisir entre le superflu et le nécessaire.

A la vérité, en lui-même, il n'est pas extrêmement satisfait de son caissier trop souvent embarrassé par sa trésorerie. Mais, dans les conditions que nous venons de dire, le moyen d'en changer ?

Le 15 janvier, la concierge présente une quittance de loyer à Abscoc. La bourse de celui-ci s'est épuisée dans les libéralités qu'il a dû faire à diverses personnes — au nom du ménage — à l'occasion de la nouvelle année. Le pauvre jeune homme est obligé d'implorer la grave et ronde représentante du propriétaire pour qu'elle remette au 1er février la célébration de cette trimestrielle formalité :

— Je ne vous comprends pas, observe sèchement Rouclet, qui, bien entendu, n'apporte pas un sol au terme de leur commun logement, je ne vous comprends pas, mon ami. Vous devriez prendre des mesures à l'avance... Comment se fait-il que vous n'ayez pas mieux ménagé ce qui vous est resté de votre héritage ? C'est fort désagréable... de quoi avons-nous l'air aux yeux de cette femme ?

Abscoc était homme à s'émerveiller, en esthéticien, devant un « culot » aussi formidable, devant un « culot » qui était comme l'entité, l'idée pure du « culot ». Son large esprit était capable d'admirer une inconscience aussi puissamment constituée, même quand il était le malheureux bénéficiaire de ses effets. Il resta un instant interloqué. Quoi ! sans rien réclamer à l'autre il payait pour eux deux sur les derniers billets de mille qui lui restaient et... Il leva sur son co-locataire des yeux lourds d'une sorte d'enthousiasme rageur.

D'ailleurs Rouclet, indulgent, n'insistait pas. Mais, la concierge partie, sans demander à Abscoc s'il avait une obligation de sortir ou quelqu'autre occupation, il lui intima l'ordre de le suivre dans sa chambre et se remit au lit. Estimant qu'Abscoc, gratifié de sa présence, lui devait bien en échange quelques services, il avait pris l'habitude d'essayer sur lui l'effet de ses chapitres au fur et à mesure qu'il les écrivait. Il se mit donc à lire à son caissier-martyr des pages du roman qu'il fournissait à la *Vie en rose* « Monsieur Badaboum ». Bien qu'il

fût tourmenté par l'obsession du rendez-vous où il était attendu, par l'idée qu'il arriverait au *Boulevard* quand les caisses de ce journal seraient fermées, Guinoiseau prenait un plaisir littéraire à écouter cette prose nerveuse, rageuse souvent, méchante, orgueilleuse, pédante, mais pleine de formules brèves, de raccourcis puissants, d'observations aiguës, de morsures qui entraient profond, d'originalité, quand elle ne se perdait pas dans des obscurités insondables et voulues. En somme, il aimait assez qu'on violentât ses velléités d'action.

Le lendemain, Louise arriva comme de coutume, vers midi. Bravement, avec son instinct petit-bourgois de l'ordre, elle commença à rassembler les vêtements épars et à chercher à reconstituer les paires de bottines semées à travers l'appartement. Puis, ayant mis l'eau de la toilette à chauffer sur le gaz, elle pénétra dans la chambre d'Abscoc. Rouclet lui avait naturellement assigné la pièce du fond de l'appartement, obscure, petite, dont la fenêtre s'ouvrait, à un mètre cinquante, sur un pan de mur. Il est vrai que le délicat propriétaire, mu par un sentiment de pitié, avait fait peindre sur ce mur une vue générale des Pyrénées... Rouclet recroquevillait son corps parcheminé dans la chambre du devant, mieux éclairée, mieux aérée, plus agréable. Afin d'imposer, sans révolte possible, cette répartition de logement, il avait eu soin de participer — exceptionnellement et une fois pour toutes — au premier terme d'entrée.

Louise réveilla ou plutôt acheva de réveiller Abscoc en se glissant contre lui, demi-déshabillée. Elle eut une minute, tant son amant était ce matin-là aveuli et passif, la sensation de posséder un corps qui avait manqué son rendez-vous avec son âme.

Puis, ayant satisfait son cœur ardent et sa jeune chair dans l'élan de sa belle santé, ayant accordé à l'alanguissement des caresses reconnaissantes le temps nécessaire, elle reprit son rôle bénévole de bonne ménagère fraîche

émoulue de l'active éducation maternelle et entra dans la chambre de Rouclet. Elle se plaisait à rendre service et à jouer à la maîtresse de maison.

La figure émaciée de l'homme de lettres dans la pénombre, émergeait d'un drap vieux et jaunâtre que ses mains squelettiques ramenaient sans cesse comme s'il allait mourir. Il toussait. Il regarda Louise agile et empressée dans la pièce. Il savait que la jeune fille, malgré qu'elle lui rendît de nombreux services, ne l'aimait guère. Son hostilité avait quelque fondement.

Il la connaissait encore à peine quand il la trouva un soir qui attendait Abscoc. Elle était la proie d'une atroce migraine.

— Prenez donc deux de ces pilules, lui conseilla Rouclet en lui tendant une boîte ouverte.

C'était de l'opium et qui mit immédiatement la pauvre fille dans un état nerveux et trépidant voisin de la crise.

Et Rouclet ricanait :

— Avec ces deux pilules, ni Abscoc ni vous ne fermerez l'œil de la nuit.

Il est vrai que ce soir-là il dut se passer de sa drogue, la boîte entière ayant été envoyée au feu par la main vengeresse de Louise.

Rouclet, à moitié réveillé, cherchait un salut qui fût bien désagréable à sa visiteuse :

—Vous avez, Louise, une des blouses les plus ridicules que j'aie vues depuis longtemps. Il n'y a qu'Abscoc pour oser vous sortir dans cet accoutrement.

— C'est ce qu'on fait de mieux à trente sous, rétorqua rapidement l'enfant. Avec la galette qu'il vous a prêtée ou qu'il a alignée pour vous, Abscoc aurait pu m'offrir quelque chose de mieux.

— Vous me faites penser qu'il me doit cent francs, rectifia Rouclet de son ton tranchant. Il devait me les verser hier matin. Il m'a fait attendre jusqu'à aujourd'hui. C'est fort désagréable. Il abuse parce qu'il possède

un capital... Voulez-vous aller lui réclamer pour moi ces cinq louis, Lolo ? Dites-lui que j'en ai besoin immédiatement.

Louise trouva Abscoc réinstallé sous ses couvertures, car, sauf cas urgent, il ne se levait jamais en une seule fois. Elle l'entreprit de cette voix affectueuse que prenait son amour, de cette voix de reproche sérieux aussi, avec laquelle le petit commerce ancestral qui persistait en elle exprimait qu'en matière d'argent il est parfaitement regrettable de ne pas se montrer de la plus scrupuleuse exactitude. Au fond, en dépit de son sale caractère, en cette circonstance, elle donnait raison au pauvre Rouclet.

— Tu dois cent francs à Rouclet, rends-les lui. Il comptait sur cette somme hier matin. Je n'aurais jamais cru que tu ferais attendre un ami.

— Oui, je dois cent francs à Rouclet, sourit Abscoc, mais uniquement parce que je lui ai promis de les lui prêter. Et j'ai pris cet engagement imprudent dans le seul but de faire un compte rond : Voici les cent francs, va les lui porter. Inutile de lui rappeler — Abscoc avait de ces pudeurs qu'il trouvait lui-même ridicules — qu'avec ces cinq louis il me doit tout juste dix-sept mille francs, argent de poche donné de la main à la main, avance de loyer et divers. Dix-sept mille francs ! C'est une somme qu'il est plus facile de se rappeler que seize mille neuf cents.

Louise, dont l'esprit moins souple que celui d'Abscoc se modelait moins aisément aux aspérités des caractères, n'était pas revenue de sa stupéfaction que déjà Rouclet en chemise était là. Ses jambes, tordues comme de vieux ceps, mais moins robustes qu'eux, étaient hérissées de plaques chevelues, celles qui manquaient sur la figure pour qu'il eût une barbe d'un seul tenant. La rondeur des genoux était remplacée par une sorte de saillie cahotique qui donnait assez bien l'idée des meules de silex préhistoriques.

— Lolo vous a dit que j'ai absolument besoin des cinq louis que vous me devez, et, de plus, je manque de mouchoirs...

Il ouvrit l'armoire d'Abscoc et choisit trois mouchoirs...

— Seulement le coton m'irrite le nez. Vous devriez vous procurer du linge de toile.

— La soie est plus douce encore, repartit timidement Abscoc. Je demanderai le prix chez Charvet.

Et, empruntant, en outre, l'encre et le porte-plume d'Abscoc, Rouclet retourna se coucher.

Guinoiseau le retrouva le soir au bar de l'Opéra. Le squelettique et diabolique littérateur était installé, accoté, incrusté dans un angle du divan, ses tentacules de jambes enroulées l'une autour de l'autre, le genou tiré, acéré, pointant, au-dessus du marbre de la table. Il absorbait sans arrêt des grogs très forts, boisson qui lui ménageait une saoulerie à retardement et dont il pouvait déguster la marche lente. Ce mélange où l'eau n'entrait pour presque rien, mais où dominait un vieux rhum, était le seul qui pût opérer encore une réaction en son corps mariné dans des stupéfiants. Placé comme il était à l'insertion de deux banquettes, il semblait commander tout le bar. Sa voix presque basse, mais pourtant aiguë, répandait en pluie des rosseries, des aphorismes, des méchancetés, des remarques, des trésors d'érudition, des flots de pensées pleines, curieuses, suggestives, des phrases courtes et profondes ; elle fouaillait, cinglait, déchirait, tapait, soulignait, indiquait. Il s'ingéniait à ruiner les espérances et les enthousiasmes, à arroser de cendres les feux sacrés, à tendre des fils de fer devant les élans. Son ivresse était terrible parce qu'elle se manifestait par une sorte d'exaltation froide de sa rosserie naturelle jusqu'au moment, au matin, où il se levait et quittait le bar. Même alors, maître de lui, son trouble ne se manifestait que dans son ricanement aigre et dans ses yeux.

Un brave petit Bordelais qui, lui, au moins, se saoulait

comme tout le monde, naturellement, en s'emballant dans des chevauchées en Espagne, entreprenait de démontrer à l'assemblée que le commerce des vins était le premier du monde et que, dans cette branche suprême de l'Economie française, il occupait une situation exceptionnellement importante. Visiblement il avait déjà débarqué en ce paradis des hommes ivres où toutes les proportions sont démesurément boursouflées. Il entassait les milliards sur les milliards, construisait des caves qui faisaient de la Gironde et de la Dordogne d'immenses souterrains, armait une flotte de navires, touchait une fortune énorme...

— Ce que la plupart des hommes savent le moins, tranchait Rouclet de sa voix sifflante, c'est discerner l'importance réelle de leurs occupations et l'importance véritable de leur personnalité dans cette occupation.

Et le jeune économiste-marchand de vins, brusquement tiré par les pieds hors des courants parfumés et frais des édens supérieurs, percevait tout à coup l'horrible chaleur de ce bar surpeuplé, l'irritation de ses yeux enfumés, l'amertume de sa bouche empâtée et les angoisses d'un estomac surmené.

Henry Trobac racontait les épisodes du roman qu'il imaginait dans l'atmosphère de sa nostalgie dauphinoise — suprême imprudence dans ce monde de littérateurs où l'on se chipe les idées comme les gosses des billes. Immédiatement Rouclet inventait un conteur du XVIII[e] siècle qui sortait de sa cervelle chargé de génie et de gloire, qu'il présentait comme un grand et célèbre écrivain dont il s'étonnait avec une admirable sincérité feinte qu'on ne connût pas le nom. Et, devant sa cour un peu confuse de son ignorance, et Trobac atterré, il ajoutait, jouissant de démolir un rêve :

— Il y a longtemps qu'il a écrit votre roman, mon cher Trobac.

Il n'employait le mot « cher » que quand il était sûr

d'avoir bien planté sa banderille dans les flancs de sa victime.

Peu à peu, il poussait, sans qu'on le remarquât, comme avec ses paumes décharnées, la conversation sur des terrains où il aurait l'occasion de placer des mots extraordinaires, scientifiques ou techniques, des noms oubliés qu'il avait, avant de sortir, appris dans un dictionnaire. Il les affirmait tranquillement d'un usage courant et de notoriété universelle. Il entreprenait Deyros, féru de géologie, sur le « lépidodendron » ; il parlait à un amateur de chasses aux palombes de l'iragon, de Madwig à un historien. Et il laissait ses malheureux amis pantelants et désespérés dans leur conviction soudaine qu'ils ne savaient rien des matières auxquelles ils avaient consacré de longues études.

Mais sa grande joie consistait à jeter les gens les uns contre les autres. Quand il réussissait à provoquer un conflit entre deux de ces jeunes gens à la tête chaude, la vie lui semblait belle et amusante. Parmi tant de choses et tant d'êtres qu'il méprisait ou haïssait, il avait deux répulsions spéciales et souveraines : les protestants et les nègres. On n'a jamais compris la cause réelle de la première de ces ridicules et injustes aversions. Intellectuel dans les moelles, cérébral jusque dans sa sensibilité, d'ailleurs limitée, il ne devait pas être choqué outre mesure par ce que la Régence a d'un peu sec, d'un peu dépouillé. Son intelligence réelle et vaste était de cette essence, servie, elle aussi, ou desservie par une imagination rudimentaire et par un même goût de l'argumentation. Il détestait plutôt ce que le protestantisme comporte d'austère et — partisan convaincu du principe d'autorité — sa vertu affranchissante. Il puisait au fond de son hostilité une inspiration de sadisme moral appliqué à une huguenote à laquelle il livrait assaut. Les initiés à sa haine s'étonnaient de ce choix. Il répondait, en entr'ouvrant à la fumée de sa cigarette le coin tordu de sa bouche :

— J'aurai double plaisir à la faire pécher car elle ne pourra pas se faire absoudre.

Quant à son horreur des nègres... quelques-uns de ses meilleurs admirateurs l'expliquaient mystérieusement par des raisons de psychologie générale.

Quoi qu'il en soit, Rouclet projetait ses dégoûts sur la bande apéritive du Weber et sur la cohorte tumultueuse et altérée qui se réunissait au Bar de l'Opéra. Son esprit satanique parvenait à y ressusciter des querelles de religions et des heurts de races. Quand il avait réussi à déchaîner une tempête, il laissait les hostilités se développer en toute violence, se contentant de les ranimer d'un mot quand elles s'assoupissaient.

Il se délectait surtout à exploiter pour son plaisir intime les emballements magnifiques et généreux de Césario. Soulevé par toutes les hautes idées, le pétulant jeune homme ne s'était encore décidé à opter pour aucune. Au fond, ce qu'il aimait, c'était la générosité, l'idéal, quelles qu'en fussent les incarnations.

Aussi oscillait-il entre un humanitarisme intransigeant et un nationalisme intégral, mettant la même passion à défendre successivement l'un et l'autre point de vue, et, allègrement, suivant sa nature, à dégaîner pour chacun d'eux.

Quand Rouclet l'apercevait sur son haut tabouret, au comptoir, suçant au bout d'une paille une boisson qu'il ne dégustait que par snobisme juvénile, l'homme aigre et maigre le happait, pour ainsi dire, de sa voix à la fois mourante et puissante :

— Dites donc, Césario, avez-vous lu l'article de la *Petite République* ?

Il avait grand soin d'indiquer un numéro assez lointain du journal pour qu'il demeurât introuvable et que sa victime ne pût pas contrôler le texte qu'il improvisait à son intention. D'ailleurs Césario lui refusait la satisfac-

tion qu'il escomptait de s'inquiéter de précisions. Il éclatait aussitôt :

— Les chameaux, les brutes, j'irai un de ces soirs à la rédaction casser la gueule à trois ou quatre de ces veaux.

La rage lui faisait perdre jusqu'au souvenir des plus élémentaires notions de zoologie.

— Vous ne pensez pas qu'il y ait quelques vérités dans ce qu'ils disent de l'armée ?

Il entretenait la fureur de Césario en passant de cet article spécial à l'allure générale du journal.

— Des vérités ! Bande d'anarchistes ! qu'ils se couvrent de m... entre eux, entre politiciens s'ils le veulent, mais qu'ils ne touchent pas à l'armée !

— Ils ont eu bien soin d'imprimer la définition d'Abscoc : « L'armée permanente est une réunion de gens qui voudraient bien s'en aller. »

— Abscoc a dit cette ânerie ! La canaille ! hurlait Césario. Il fournit des mots à nos ennemis. Je vais lui passer quelque chose.

Tout englué dans le machiavélisme de Rouclet, il se mettait à la recherche de l'ironiste. Son excitateur le suivait de ses yeux ravis. Mais, à l'ordinaire, lancé en pleine furie dans la cohue, Césario écrasait un pied, bousculait une femme et avant d'avoir rejoint Guinoiseau qu'il oubliait, se trouvait pris dans une rixe, engagé dans une rencontre. Guinoiseau observait de loin les intrigues de ce dieu de la discorde. Il savourait secrètement une certaine joie amère à le voir asperger les autres de ce fiel dont leur cohabitation lui réservait trop souvent un monopole presque exclusif. Peut-être espérait-il qu'il en épuiserait la poche.

Il fallait tout son détachement sceptique pour supporter le contact permanent de Rouclet qui s'agrippait à lui, pénétrait à sa suite, souvent presque de vive force, dans les rédactions et dans les salons. Son talent réel, quoique trop précieux, trop compliqué, trop tarabiscoté, l'acuité

de son observation, la concision pleine de ses formules, sa maîtrise de la langue lui conféraient une sorte d'immunité et lui valaient bien des indulgences. Le bon Guinoiseau savait toujours l'imposer ou l'excuser d'un mot drôle, adoucir d'un trait de son ironie indulgente ses plus acides incartades, corriger son don surprenant de jeter la gêne et la glace dans les assemblées les plus cordiales. D'ailleurs Rouclet exaspéré de voir ses plus fâcheux effets atténués par la bonhomie de son ami, ne manquait jamais de soupirer :

— Faut-il que j'aie bon caractère pour vivre avec ce Guinoiseau !

Quand Abscoc comprenait qu'une querelle déchaînée par le buveur de grogs allait devenir tragique, il se décidait à lever la séance :

— Si on allait à Montparnasse ! proposait-il.

Huit ou neuf fidèles prenaient un vieux fiacre d'assaut et, sans pitié pour la rosse poussive, s'entassaient dans la guimbarde, dans la capote, sur le strapontin. Un soir, un authentique cousin germain de l'empereur d'Autriche grimpa à côté du cocher rubicond et dépenaillé. Fortement ému par des alcools chers, le prince entreprit immédiatement son compagnon de siège et, sortant des parchemins de sa poche tenta de lui expliquer, pièces en mains, son illustre parenté et qu'il avait le droit d'entrer à cheval et couvert jusqu'au chœur de Saint-Etienne.Le vieil automédon se retourna péniblement vers les clients de l'intérieur qui, à première vue, lui avaient paru un peu moins saouls et il les interrogea d'un air angoissé en montrant de la tête l'impérial ivrogne et ses papiers :

— Y m'pay'ra quand même, dites ?

## CHAPITRE VII

ABSCOC, POUR SAUVER LES ULTIMES DÉBRIS DE SA FORTUNE, SE DÉCIDE A LES ALLER LIQUIDER EN CHINE. — IL FAIT TROIS MILLE TROIS CENT SOIXANTE LIEUES POUR VOIR LES PLANTATIONS DE ROUCLET, DONT LES REVENUS DOIVENT SERVIR A LE REMBOURSER, ET NE LES VOIT PAS. — MAIS EN REVANCHE, IL RÉSOUT LA QUESTION CONTROVERSÉE DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Abscoc s'en est allé en Extrême-Orient, traînant après lui Rouclet, qui l'a, dès la gare de Lyon, constitué son courrier personnel : inapte pour lui-même à tout le pratique de la vie en général et des voyages en particulier, il est forcé pourtant de secourir plus inapte que lui. Nous ne raconterons pas ce voyage. Il faudrait, on s'en doute, consacrer un volume spécial au récit détaillé de cette épopée exotique. Qu'on se représente ces ironistes parisiens ou naturalisés parisiens pour qui tout à coup les platanes des boulevards sont mués en cocotiers, le pavé de Montmartre en dalles de la voie sacrée d'Angkor, les music-halls en maisons de thé, le Pernod en sam-chou et le métro en bateaux-louches de la Rivière des perles.

Nous n'avons entrepris que de pénéter dans l'âme d'Abscoc — l'enfant du siècle. Ses pérégrinations sur notre machine terraquée ne nous intéressent qu'autant qu'elles nous révèlent mieux — et qu'elles révèlent mieux à lui-même — son essence. Bornons-nous à notre objet et ayons le courage de négliger un facile et superficiel récit où nous ne découvririons qu'un Abscoc déformé ou plutôt transformé dans l'enlisement oriental, échappant, pour ainsi dire, à sa propre personnalité et vêtant son âme pour la circonstance d'une tunique mandarinale.

Sans doute y aurait-il grâce et charme à le montrer dans son rôle d'heureux époux de Ti-Ka, jeune Annamite

de treize étés à laquelle il enseigna, et par son intermédiaire à tout l'Annam, les pratiques les plus spéciales de l'amour, inconnues jusqu'à sa venue dans ce bienheureux royaume. C'est là un chapitre de l'histoire de la civilisation.

Sans doute lirait-on avec plaisir comment Guinoiseau, pour son honneur, ne put se résoudre à sacrifier aux mœurs coutumières du pays, ni, même en s'imaginant qu'il appartenait à un autre sexe que le sien, se faire à l'idée de mésuser des services de son boy, affirmant par là, une fois pour toutes, qu'il était décidément vieux jeu, bourgeois, « pour femmes ».

Mais sachons nous enfermer dans notre dessein.

Diverses circonstances et trois ou quatre motifs, — tous et toutes très avouables — ont poussé Abscoc à appareiller pour l'Indo-Chine : sa nomination brusque et imprévue au grade de délégué de presse à l'exposition d'Hanoï n'a été que le prétexte à réaliser un projet qu'il caressait, parmi tant d'autres agréables formes, depuis longtemps. L'idée de consacrer ses derniers billets — décidément les derniers — à son attrait pour les Chinois qu'il devine, sans les connaître, fraternels, lui est venue en réglant pour Rouclet une grosse note — de tailleur croyons-nous — et en consentant des prêts à fonds perdus à quelques autres. Curieux par tempérament, les hommes, les civilisations, les œuvres, la nature l'intéressent et l'émeuvent. Fixé depuis longtemps entre les Alpes et l'Océan, la Belgique et les Pyrénées, il a su bien regarder. Mais les convoitises qui rôdent autour du reliquat de son compte-courant lui suggèrent cette réflexion qu'après tout il l'emploierait mieux qu'au service infécond des tapeurs, au plaisir supérieur d'aller voir ce qui se passe autre part. Il a assez soutenu de ses deniers les aspirations apéritives de ses contemporains pour leur ravir, au profit de sa joie intellectuelle, les quelques louis qui restent dans la poche de son gilet. Et puis, — comme au

fond de toutes ses actions, — il y a derrière ce voyage la raison suprême du vieux bourgeois angevin : Rouclet lui doit maintenant vingt-trois mille francs. Il lui affirme qu'il les lui rendra sur les revenus prochains de ses concessions indo-chinoises. Abscoc n'est pas fâché de « voir » le sol qui va le rembourser. C'est son instinct terrien de stabilité qui le pousse à faire le tour du monde. Cette satisfaction lui sera d'ailleurs refusée. Rouclet,qui vient de faire trois mille trois cent soixante lieues pour aller inspecter ses plantations, refusera obstinément de quitter une partie de poker commencée à Marseille et poursuivie en Indo-Chine pour parcourir les trente dernières. Personne ne connaîtra jamais les terres fécondes dont il attend la fortune.

Abscoc s'est donc décidé à entreprendre cette expédition en compagnie des autres délégués parisiens, sans trop d'inquiétude. Il s'est renseigné : on trouve en Indo-Chine de l'absinthe excellente, du caporal bleu, des tables de jeu et les journaux de la Métropole — vieux d'un mois. Mais s'il tient aux nouvelles, il n'est pas exigeant sur leur fraîcheur. Il rencontre, par surcroît, l'opium dans cet empire asiatique. Il s'y adonna, comme jadis à la morphine, plus par curiosité que par passion, avec son cerveau plus qu'avec ses nerfs, médiocrement actifs. Ce qui fit qu'il se guérit aisément de la drogue, quand il le voulut, et, cas unique, par manque de volonté.

Ce qu'il trouva surtout — et sans s'y attendre — en Extrême-Orient, c'est l'origine de son âme. Jusqu'à son voyage en Chine, — car c'est en Chine qu'il aborda d'abord — Abscoc est nationaliste convaincu et égoïste, par culte de la tradition et quand il compare sa patrie et lui-même avec les autres nations et avec les autres hommes. En principe, il aime ses contemporains ; mais en confrontant leur hâblerie avec sa sincérité, — la sincérité de Guinoiseau vis-à-vis d'Abscoc, s'entend, —

leur richesse avec sa pauvreté, leur ignorance avec sa culture, leur rosserie avec son indulgence, leur dogmatisme avec son doute, il éprouve l'invincible besoin de s'intéresser surtout à lui-même, comme à une personne étrangère, mais meilleure.

En théorie il est l'ami de nombre de peuples. Il en est qu'il admire même — sans les aimer — parce qu'ils possèdent tout ce qui lui manque : ainsi, il y a une nuance d'envie de leur sens pratique dans les amères facéties qu'il décoche aux Anglais. Encore que, comme tout civilisé supérieur, il abhorre les Allemands, son goût de l'ordre, de la discipline, — pour les autres — de l'autorité, l'incline à quelque respect pour leurs solides formes sociales et politiques. Même les Espagnols, dont il craint la cuisine et les water-closets, ont pour lui des attraits à cause des courses de taureaux. Il s'imbibe de leur âme au spectacle de ce jeu réglé, au point d'insulter comme un Sévillan un matador maladroit : « Laisse cet animal mourir de vieillesse », crie-t-il au belluaire maladroit après la troisième et inutile estocade. Et, les rôles étant renversés, le malheureux ayant été encorné entre les jambes, Abscoc implacable murmure : « Il n'y a plus de périnée. » On ne mêle pas mieux la Castille à Montmartre. Oui, il est théoriquement l'ami du genre humain : mais quand il compare les cerveaux brumeux, puérils ou légers des autres nations à la clarté et à la raison françaises, leur soumission résignée à l'initiative alerte et débrouillarde de sa race, leur réalisme plat et froid au culte des idées généreuses de ses compatriotes, leur ridicule congénital au sens du goût et du tact de ses frères de sang, il se prend à préférer les Français à tous les autres, à n'aimer que les Français, non parce qu'il en est, mais parce que, dans le monde des entités, leur entité a, pour ainsi dire, une plus grande allure. Il a beau — et parce qu'un ironiste est un ironiste — vitupérer à la blague les grandes utopies fran-

çaises qui finissent toujours par mener le monde, reprocher à son pays d'avoir « inventé » l'humanité et de se laisser conduire par une colonne de fumée et de fariboles, il est rudement fier au fond que la France soit autre chose qu'une épicière derrière son comptoir ou un feldwebel devant son peloton, et que M. Descartes qui est de chez lui — ou presque — (de La Haye en Touraine) ait ouvert la carrière au libre esprit universel.

Mais, le jour même où il débarqua en Chine, il eut la perception, imprécise encore, mais déjà impérieuse, que ses conceptions s'élargissaient. Enfin, il découvrait une race proche de la sienne, par cent traits communs : le tact, la mesure, le sens du ridicule, la politesse, l'épicurisme, la tradition, la cuisine. Sans doute les Chinois étaient-ils moins braves, moins vivants, moins énergiques que les Français. En revanche, ils avaient plus qu'eux la notion exacte du bonheur immédiat ou du moins avaient-ils mieux qu'eux libéré le bonheur du joug pesant de l'intérêt. En tout cas, ils n'avaient enveloppé leur cœur ni dans le tablier des bouchers de Chicago, ni dans la jaquette des marchands de coton, ni dans la redingote des « Herren Professoren ». Ils n'avaient pas coiffé leur âme de la casquette sportive des échappés de Wall street, ni du sombrero des gardeurs de vaches ; ils ne la faisaient pas non plus grincer aux cordes d'une mandoline au rabais. Décidément ces Chinois gais, sceptiques, lents, racés et nés, lui plaisaient !

A constater d'abord que dans les rues de leurs villes ils se promenaient avec une sage nonchalance et sans paraître se douter que de tristes hommes ont inventé les automobiles, les chemins de fer, les téléphones, la valeur du temps et diverses autres balivernes qui font désormais ressembler la vie à un moulin à café ou à une cage d'écureuil, Guinoiseau éprouva un bien-être, à la vérité, sans étonnement. Il lui sembla que tout à coup son âme exilée retrouvait sa patrie et s'épanouissait dans un

monde réglé au rythme de ses plus profonds désirs. A rebours des figures crispées, nerveuses, hostiles des affolés des cités américo-européennes, les visages des flâneurs traînants et gras étaient gais, détendus, heureux. Il marcha à leur allure dans des effluves amènes, fraternels, cordiaux ; Abscoc retrouvait un Guinoiseau qui se cherchait, un Guinoiseau inconnu qui brisait sans effort la gangue d'une mentalité artificielle. Il se sentait tout à coup très loin de Piètre, de Lignelot qui s'énervaient près de lui, et tout près de ces beaux gars aux larges figures rasées, aux bouches rieuses, aux gestes pondérés, aux ventres qui tendaient leurs robes bleues. Tandis que ses compagnons examinaient comme un spectacle du Châtelet les maisons bariolées, cornues, clochetées avec leurs enseignes d'or et d'ocre qui se balançaient au vent, les boutiques grouillantes, il lui semblait, à lui, qu'il en connaissait depuis longtemps les intérieurs, l'intimité, l'existence journalière, les gens, les choses. Il coulait en lui un malaise délicieux : l'émotion de revenir, en étranger, dans une patrie perdue. Même l'odeur, un peu spéciale, des viandes tapées, des poissons séchés, des racines d'iris, des pipes à eau, du gingembre, des ordures exotiques, s'installait dans ses narines sans qu'elle lui répugnât ou qu'il eût grand mal à s'y accoutumer. Les larges et froides avenues européennes, les maisons hautes en pierres tristes, la fuite des autos, l'air sans goût, tout cela lui paraissait lointain, irréel, fade.

Tout à coup, il s'arrêta. Sur une place minuscule, fermée au fond par un temple biscornu en laques contournées et retroussées aux angles comme un nez qui se moque, mille pépiements s'entrecroisaient en coups d'épingles, roulaient, s'enroulaient, se caressaient, se répondaient. C'était une réunion de bons bourgeois célestes dont l'unique occupation consistait à dresser des oiseaux chanteurs que, préalablement, ils avaient aveuglés. Ils les présentaient ensuite sur cette place où se

tenaient les concours hebdomadaires. Du geste de Rébecca à la fontaine ils portaient sur leur épaule de petites cages en bambous qu'ils promenaient avec un orgueil d'empereur victorieux. Leurs oreilles exercées percevaient les moindres nuances de roulades, disséquaient les sons, saisissaient les notes les plus fugitives. Leur existence tout entière était consacrée à éduquer et à soigner ces bestioles mélodieuses dont ils se constituaient les impresarii ; la victoire de leur minuscule élève emplissait leur cœur d'une allégresse dont aucun boursier qui vient de réussir un gros mauvais coup, aucun dramaturge tiré triomphalement sur la scène, aucun Président du Conseil qui vient d'obtenir un vote de confiance, n'a jamais eu et n'aura jamais la plus mince idée.

Soudain, les yeux d'Abscoc s'étaient, en contemplant cet harmonieux congrès, embués d'une humidité béate. D'un geste imperceptible il retournait entre ses lèvres sa cigarette mâchée, ce qui était toujours chez lui un signe de grand trouble. Après avoir maintes fois constaté au cours de sa vie qu'il n'avait été réellement créé ni pour le commerce, ni pour l'industrie, ni pour le fonctionnarisme, ni tout à fait pour les lettres mêmes, après s'être demandé bien souvent, non sans angoisse, dans la sincérité brutale de sa conscience, si sa venue au monde n'était pas une terrible erreur de la Providence puisqu'il paraissait n'y être destiné à aucun emploi, il venait brusquement de découvrir la seule, l'unique fonction qui eût correspondu aux exigences impérieuses de sa nature, qui eût satisfait indubitablement l'essence même de son être : il était né pour être professeur d'oiseau chantant, impresario de canaris mélodieux !

Il se sentit tout à coup la proie d'un étrange phénomène : son complet magnifique de gabardine beige, dont il était si fier, tombait en loques autour de son corps et, du ciel, descendait raide et droite, pour le vêtir, une magnifique tunique chinoise. Un magicien capillaire non

seulement retenait sur son curieux crâne arrière, coupé abrupt, ses derniers et fuyants cheveux, mais encore, il y tressait une belle natte soyeuse et fournie. Autour de lui, autour de ses chaussures cornues et bourrelées d'étoffe miroitante gisait, avec ses vêtements d'Europe, défroque flasque, tout le vieil homme, quarante ans, cent ans, trois mille ans de son âme ; car, par delà son être propre, par delà son père, par delà cent générations angevines, il venait, en un éclair, de rejoindre une de ses vies antérieures et de « comprendre ».

Il fut si troublé par cette brusque lumière projetée dans les fonds obscurs de sa conscience qu'il but coup sur coup trois whiskys-sodas « bien tassés » à défaut d'absinthe dont était dépourvue cette colonie britannique. Puis, assez échauffé, il monta en palanquin comme un mandarin. Ses amis, dans leurs complets vestons étriqués, avec leurs faces tirées et tristes, leurs gestes fébriles, lui paraissaient si odieux et si ridicules qu'il manœuvra pour les perdre et se fit conduire chez les Américaines. Rouclet d'ailleurs avait disparu de son existence. Ses partenaires ayant momentanément suspendu un poker déjà vieux de six semaines, il avait mis la main, dans la pension de famille où logeait la bande, sur une ancienne collection du *Magasin pittoresque* et rien ni personne, pendant tout le séjour dans le Céleste Empire, ne put le décider à quitter sa chambre ni sa lecture.

Quelques mois plus tard, alors qu'une plus large prise de contact eut fortifié en lui cet amour surnaturel qu'il éprouvait pour l'Extrême-Orient jaune et qu'un sentiment accru de fraternité chinoise le guidait à pas moins incertains vers le mystère de sa vie antérieure, il éprouva, d'une façon éclatante, qu'il avait, au fond des siècles et dans un de ces corps de mandarin, hanté déjà cette patrie bénie. Ceci se passait à Annam. Ayant renoncé à arracher Rouclet au poker qui avait commencé pour entre-

prendre en sa compagnie la visite des fameuses plantations, il voyageait presque seul. La route le conduisait à travers les tendres rizières frissonnantes et les bois de bambous dressés drus comme les lances enguirlandées de chevaliers victorieux, vers le Col des Nuages. A mesure qu'elle montait, elle s'accrochait à un sol rugueux et plus aride, paresseuse quand même dans ses méandres allongés, nonchalante et construite pour la vie ralentie de ce pays placide. De beaux oiseaux cinglaient dans l'allégresse silencieuse de ce matin clair, bleus et roses comme des morceaux de ciel ou des fleurs devenues soudain vivantes. Abscoc et Ti-Kah, son épouse, cheminaient dans leurs palanquins, côte à côte, au pas cadencé des porteurs, le long des grands vallonnements qui strient les flancs ambrés de toutes les montagnes de la côte. L'âme de Ti-Kah était passive et endormie, fondue dans cette nature muette ; l'âme d'Abscoc limpide comme ce jour de lumière. Il voyait loin dans les horizons de ce pays herbeux, pelé de plaques rocheuses, et en lui-même. Les porteurs firent halte dans un bois, vers des ruines d'arcs de triomphe mandarins. Ils s'appuyèrent à leurs pierres dorées pour souffler et pour essuyer la sueur de leurs torses bronzés. Filard, un des seuls compagnons de cette expédition, opina qu'on approchait du col.

— Pas du tout, répliqua soudain Abscoc qui avait jusque là peu parlé.

Ses yeux étaient devenus étranges et comme intérieurs. Sa voix était pressée et haletante :

— A trois quarts d'heure d'ici, nous allons traverser la plaine des Tombes, puis la route passe près d'une source et d'une plantation de chênes-lièges. Dans une heure et demie nous serons au milieu d'immenses rochers éboulés à formes animales et qui sont des dieux foudroyés ; alors seulement, au sortir de ce chaos, nous verrons le temple élevé sur le col lui-même. Il est en

pierres sculptées et clos à l'est par une grille forgée à travers laquelle on aperçoit un génie rouge et noir dont une canine d'ivoire pointe sur la lèvre inférieure, celle de droite étant cassée. Son front est incrusté d'une algue marine...

Il se tut soudain, terrifié : c'était la première fois qu'il visitait ce pays, il n'en avait jamais lu de descriptions et pourtant le mandarin annamite qui accompagnait la caravane confirmait l'exactitude minutieuse de tous ces détails. Il ajoutait que le petit temple que voyaient ses yeux du passé, un des plus anciens de l'Annam, était dressé là depuis plus de quinze siècles. Comment Abscoc avait-il lu la route en lui-même ? Comment l'avait-il vue ? Il est hors de doute qu'il connaissait ce pays à fond. Il y était donc déjà venu, il avait déjà suivi cette vieille, très vieille route mandarine en un siècle lointain, dans une autre existence, alors qu'il était le bienheureux sujet d'un empereur mongol. A la lumière de cette certitude, désormais acquise, il comprenait mieux le scepticisme, le traditionalisme, la nonchalance, les contradictions de son âme et de son cerveau, baignés encore des souvenirs de cette incarnation bénie, modelés encore par sa lointaine empreinte.

Ce fut la seule apparition du surnaturel dans le cours de ses heureux jours. Elle suffit à déterminer en lui la foi en des existences successives, et, comme il était pessimiste, à lui faire attendre les pires ennuis de ses existences à venir.

— J'arriverai sur Mars le jour de la mobilisation, eut-il, depuis lors, coutume de dire.

Il demeura rêveur et muet tout le reste du jour.

Au sommet du col sans regarder au Nord ni au Sud fuir la côte, silhouette frangée d'écume, ni la mer que la hauteur faisait plate et presque solide, ses yeux cherchèrent au loin, très au loin, au delà des ombres vagues que dressaient dans la brume l'île Triton et les Amphi-

trites, les vérités de sa destinée qui se découvraient maintenant et cette immortalité dont il se sentait gonflé.

Bien souvent dans la suite de sa vie, il raconta les épisodes choisis de son voyage extrême-oriental. Dans une bonne conversation bourgeoise, il avait une manière sans pose, mais malicieuse, de jeter tout à coup : « Quand j'étais en Chine... Quand je traversais aux Philippines... J'ai vu à Bénarès... ». Il était heureux lorsque ses amis s'étonnaient que l'être placide, paisible, parisien (en apparence) qu'il était, eût visité le globe, connu tant de dangers et tant d'étranges choses. C'était une de ses rares manières d'épater de ce modeste. Il lui arrivait même, quand il voulait étonner une dame un peu prude, de fournir des détails précis et scabreux sur sa vie amoureuse au pays des dragons et des bateaux de fleurs. Mais ce ne fut que rarement, et seulement devant des amis intimes, qu'il fit allusion à cette émouvante matinée où il découvrit en lui les derniers vestiges d'un lointain et heureux mandarin. Il entourait son être profond d'une farouche pudeur.

## CHAPITRE VIII

DEUX MIRACLES INTERVIENNENT DANS LA VIE DE GUINOISEAU ET, EN OUTRE, IL DEVIENT PÈRE SANS AVOIR D'ENFANT. — D'ABSCOC, D'UN PRINCE, DES DOSSIERS DE LA PRÉFECTURE ET DU TOURNIQUET DU PARADIS. — NOTRE HÉROS MET KNOCKED-OUT UN AMÉRICAIN SANS SE SERVIR DE SES POINGS. — ORGANISATION D'EXISTENCE.

Quand Abscoc eut mené à bien la tâche qu'il s'était assignée, c'est-à-dire la liquidation de ses derniers fonds, il songea, mais un peu trop tard, à rentrer en Europe. Aussi bien fut-il pris tout à coup de la nostalgie des bords de la Loire qu'il préférait au fond à tous les paysages d'Asie, et du souci d'entreprendre une carrière suivie qui lui assurât le droit, à soixante ans, d'abandonner

enfin la littérature pour se consacrer aux lettres. Des pensées mélancoliques commençaient à se presser plus nombreuses et plus fréquentes dans sa cervelle. Il s'inquiétait de sa vieillesse ; il songeait à se ménager une calme et paisible retraite dans la conservation d'une petite bibliothèque provinciale et, au fond de l'Inde, il était pris de la terreur d'y mourir et de n'être pas enterré dans son caveau d'Angers, au milieu de morts qu'il connaissait. Et puis... et puis son portefeuille était remarquablement plat. Il se trouva, un vilain jour de mars, sur un quai pluvieux de Bombay, avec soixante-douze francs en poche, produit de quelques dernières roupies qu'il venait de changer. De hautes protections le firent autoriser à ne solder qu'à son arrivée à Marseille le prix de son passage et du passage de son ami. Mais en dépit de cette faveur, la vie ne lui semblait guère belle. Rouclet, qui terminait le voyage avec lui, assis sur sa malle en attendant la vedette du paquebot, griffonnait paisiblement des notes pour son prochain roman, convaincu que la grave situation ne regardait que le seul Abscoc. Il s'interrompait seulement de temps à autre pour l'apostropher :

— Je ne comprends pas que vous n'ayez pas eu une idée, que vous n'ayez pas songé à emprunter de l'argent ! C'est insupportable de voyager avec vous.

— Si vous preniez une hypothèque sur vos plantations, insinuait malicieusement Guinoiseau.

— Mes plantations n'ont rien à faire avec une traversée en paquebot pour laquelle vous auriez dû prévoir au moins vingt-cinq louis par personne de frais de bar !

A Port-Saïd, Abscoc employa ses derniers centimes à télégraphier à un camarade du quartier latin qu'il avait, au temps de leur commune jeunesse, obligé pour cinq mille francs. Rouclet et lui devaient alors une somme énorme rien qu'en cocktails, cigares, whiskys et champagne. Abscoc n'avait dans cette démarche désespérée que

peu d'espoir étant donné qu'il ne se rappelait même pas l'adresse de Lucien Lemur. Il savait seulement que ce fils de gros soyeux habitait Lyon. Et, même si sa dépêche sans adresse atteignait son ancien ami perdu dans l'énorme ville, il se disait avec angoisse et une sûre connaissance du cœur des débiteurs que Lemur était bien parti dans la vie, en tant qu'enfant de la haute bourgeoisie, pour ne jamais rembourser ce qu'il devait.

Or, il se produisit deux miracles : la dépêche fut remise et Lucien Lemur, agitant dans sa dextre bénie un paquet de banknotes, se trouvait à Marseille sur l'appontement contre lequel se rangeait lentement l'énorme malle d'Australie.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. On ne retrouve jamais avec plus d'émotion un camarade d'études que quand il vous apporte les deux cent cinquante louis qui vous sauvent. D'ailleurs Abscoc refusa obstinément d'accepter le moindre intérêt. Rouclet, qui avait assisté à la remise des fonds, commença, en montant la rue de la République, à insinuer que sa valise en peau de truie n'en pouvait plus et que, même pour n'aller que jusqu'à Paris, elle menaçait de susciter par une défaillance les catastrophes les plus désagréables.

— La mienne escape du fondement, répondit placidement Abscoc qui était bien décidé à séparer sa vie de celle de son coûteux ami, et je ne songe pas à la remplacer.

— Vous êtes d'un égoïsme incroyable ! éclatait Rouclet.

Mais Guinoiseau éclatait en même temps et d'une autre manière... en éternuements débridés et répétés qui firent dévier la conversation. Comme le régime du riz oriental avait considérablement augmenté son volume et qu'un bourrelet de graisse, caractéristique désormais de sa personnalité physique, avait pris possession de son arrière-cou, aucune force humaine ne pouvait déterminer

les boutonnières de son faux-col à résister à la pression du typhon qui se ruait hors de ses narines.

Rouclet et Lucien Lemur ébahis le virent se précipiter chez le proche chemisier en agitant sa liasse de billets, seule monnaie qu'il possédât alors. Il en ressortit d'ailleurs sans avoir trouvé de quoi ceindre sa formidable encolure :

— Quel désastre intime ! murmurait-il, tandis que les deux pointes de son faux-col montaient le long de ses deux joues grasses comme un lever d'auréole...

Depuis lors, ce désastre intime, Abscoc le subit mille fois, le volume de son cou, le tonnerre de ses éternuements et le blanchissage chimique, élimeur de boutonnières, ayant suivi un développement parallèle et continu. Que de fois verra-t-on désormais dans la vie Guinoiseau, corné des deux pointes de son faux-col sinistré, courir, les jambes écartées et le fond de culotte avachi, vers d'introuvables chemisiers !

Cet « accident », ainsi nommait-il la rencontre d'un ami qui paye ses dettes, ne décida nullement Abscoc à renier sa théorie favorite et, disait-il, d'expérience : « J'attends toujours le pire dans la vie. » C'est de cette conviction désespérée que sa bonne humeur était faite.

A leur arrivée à Paris les deux voyageurs logèrent dans une pension de famille, en un petit hôtel, au fond d'une cité-jardin de l'avenue Malakoff. Décidé à rompre la cohabitation, Guinoiseau ne voulait rien brusquer. Dès le premier soir, les deux nouveaux arrivants s'aperçurent qu'on recevait en cet endroit quelques hôtes nocturnes et, afin que ces visiteurs fussent égayés, deux directrices, abondamment poudrées, noircies, carminées et, par surcroît, blondes contre toute vraisemblance, présidaient aimablement, dans l'intimité, quelques parties de baccarat ou de poker. Pour que leurs amis se sentissent mieux à l'aise et plus libres, les aimables amphitryonnes prélevaient quelques contributions sur

ces distractions. De plus, en bonnes maîtresses de maison qui savent que, selon Brillat-Savarin, quiconque reçoit est responsable du bonheur de ses hôtes, elles offraient également, au plus bas prix possible, des chambres confortables aux femmes revenues sans illusions des amours masculines et qui avaient fait de leur hôtel un de leurs centres d'élection.

Abscoc retrouva dans ce milieu des amis de l'un et de l'autre sexe et, entre autres, le délicieux Roubial, poète et dramaturge qui, jadis, avait paru quelquefois aux Jeudis de la rue Vauquelin.

Un jour, à trois heures du matin, devant un grand Mousseux, Guinoiseau conta à ce camarade de jeunesse un sujet de pièce auquel il avait longuement rêvé une nuit où il ne dormait pas, entre Hayderabad et Madras.

— C'est un prodigieux scénario ! s'écria Roubial. Il faut que nous écrivions cette comédie ensemble. Mais tu sais comment va la vie à Paris ; si nous n'habitons pas près l'un de l'autre, nous ne collaborerons jamais. Sur le même palier que le mien, en face de ma porte, rue de Stockholm, il y a précisément un petit appartement à louer. Huit cents francs... Trois pièces et une cuisine.

Un mois plus tard, Abscoc, qui entrevoyait dans cette collaboration avec un auteur dramatique déjà coté et joué une rentrée dans la littérature par le grand escalier, était installé porte à porte avec son éventuel complice. Il habite toujours l'appartement de la rue de Stockholm, — depuis vingt-et-un ans — mais n'a jamais écrit la pièce pour la bonne raison que depuis cette soirée, il n'a jamais revu Roubial, son voisin.

Mais, et le lendemain de son retour, il a revu Louise. Il n'a cessé pendant les deux années d'absence de lui écrire presque journellement, de penser à elle. Elle ne l'a pas oublié. Ses lettres, simples, faubouriennes, fraîches et sincères, l'ont rejoint à travers le monde. Ils se

sont retrouvés avec une gaîté émue, et s'ils ne se sont pas tout de suite parlé, c'est qu'ils étaient trop occupés à rentrer quelques larmes. Mais maintenant, il la chérit plus qu'il ne l'aime ; déjà la fille Lolo perce sous Louise Lartigal. Leurs nuits, côte à côte, plus rares, sont aussi plus calmes, très calmes même. Il l'écoute avec intérêt raconter ses aventures pendant qu'il était absent. Elle ne souffre pas trop quand il lui parle de ses maîtresses. Sa paternité putative et surnaturelle est en partie faite de l'admiration qu'il conçoit à cette époque pour le désintéressement de cette brave enfant qui partage presque chastement son lit et tout à fait allègrement sa misère. Oui, sa misère, puisque son compte en banque n'est plus qu'un beau souvenir, que Cramlott l'a naturellement remplacé dans ses ateliers et qu'il a tout à refaire de la petite situation qu'il occupait avant son voyage dans le mouvement littéraire de sa patrie. Ce ne sont pas les *Lettres anodines* qu'il fournit chaque semaine à la *Vie Parisienne* qui vont reconstituer sa fortune évanouie.

C'est avec Lolo qu'il était couché le matin où le Prince d'Eurasie, qui ne se nomma pas,vint heurter à sa modeste porte et fut accueilli, à travers l'huis, comme tout être qui s'avisait de troubler son sommeil avant quatorze heures, par une mitraillade d'injures auxquelles se mêlaient des invectives d'une grande richesse rapportées d'Extrême-Orient. Le soir de ce même jour, sur le conseil de Lolo qui flairait la bonne affaire. Abscoc parvint à rétablir le contact avec cette Altesse le matin inconnue et qui, spirituellement ne faisait que rire d'une réception à laquelle Elle n'était pas habituée. Quelques répliques qu'ils échangèrent confirmèrent définitivement l'ironiste dans l'idée que le Destin l'avait choisi pour essayer sa fantaisie :

— Elle : — Je désire trouver un secrétaire capable d'écrire avec moi un roman javanais ; moi je suis un

homme d'action, je n'ai pas pu écrire. On m'a parlé de vous aux îles de la Sonde, Monsieur Abscoc.

Abscoc fut flatté d'être aussi universellement connu et s'inclina.

— Elle — continuant : — Je ne vous cacherai pourtant pas que mes amis parisiens m'ont déconseillé d'employer à cette besogne un étranger... vous êtes Anglais, je crois, et m'ont indiqué un certain Guinoiseau, d'Angers...

L'éclat de rire d'Abscoc déconcerta un peu le prince.

— Lui : — Si vous voulez, Altesse, mais ça reviendra absolument au même (1).

Le Prince lui-même fut saisi, quand il comprit, d'une joie orphique ; il aurait donné à ce moment son futur trône pour la bordée qu'il avait essuyée le matin sur le palier et qui faisait de lui une personnalité bien parisienne. Guinoiseau éprouva, en travaillant à ses côtés, la fine qualité de sa bonhomie, le charme de son abandon et la valeur de sa cave. C'est en dégustant avec lui un verre de grande Fine Champagne et comme Son Altesse se plaignait d'un de ses cousins de Cerdagne qui avait pris ce nectar pour de l'Armagnac, qu'Elle formula cet aphorisme profond à plus d'un titre : « Voyez-vous, Abscoc, il y a les ducs, les grands ducs, les archiducs... et les trouducs. »

Quand Abscoc partageait avec Lolo les billets dont l'Altesse étrangère rémunérait avec largesse son travail, il glorifiait en lui-même ses sentiments monarchistes. il pensait à l'agrément d'être gouverné par un tel prince qui eût pu, reprenant la tradition de la royauté, lui continuer sa pension en supprimant le travail, et il maudissait aimablement — à sa manière — la République indifférente sinon aux lettres, du moins aux gens de lettres.

Ses relations avec le Prince d'Eurasie furent assez pu-

(1) Cette anecdote est très connue. Nous ne la rappelons que pour mémoire. Maurice Sailland en a donné une version un peu différente.

bliques et intimes pour attirer l'attention de la police politique qui « à toutes fins utiles » rédigea une fiche: Guinoiseau royaliste militant, à surveiller. Quand il s'agit de classer cette fiche on s'aperçut, aux bureaux de la Préfecture, qu'Abscoc y possédait déjà un dossier : Abscoc, anarchiste dangereux, à surveiller. Il avait, au temps du procès Vénion, donné asile à un des inculpés. Toute l'histoire intellectuelle de ce bourgeois angevin est écrite dans les dix mots de ces deux pièces administratives. Le destin continuait avec lui son match d'ironie.

Ce goût d'appartenir aux partis les plus opposés et les plus extrêmes — sans d'ailleurs partager les opinions d'aucun d'eux — Abscoc l'a puisé dans les imprévus de son ascendance et dans les leçons de ses ancêtres : il a comme arrière-tantes de pieuses femmes fusillées par la Révolution et dont l'une est en passe d'être proclamée « bienheureuse »... et il est d'autre part petit-fils et petit-neveu de vénérables maçons. Ainsi, s'il est certain d'être pendu, quel que soit le régime qui triomphe, il est non moins sûr d'être accueilli au tourniquet du paradis, quel que soit le saint ou le laïque qui y rende la monnaie. Les recommandations ni le royaume d'Abscoc ne sont de ce monde.

Le régime des deux extrêmes dans lequel il vit a d'ailleurs l'avantage de lui assurer une grande sécurité et l'occasion d'élever des vœux ardents et alternatifs à droite comme à gauche.

Abscoc était revenu d'Extrême-Orient avec la conscience très nette qu'il prenait de l'âge. C'est de son retour que date sa curieuse manie — si contraire à l'habitude des autres hommes — de poser au vieillard. Dès lors, sa bienveillance naturelle se teinte d'une nuance d'indulgence sénile. Pourtant, s'il se plaît à afficher la sérénité de ceux qui arrivent au crépuscule de la vie, il pense à part lui que son corps se met un peu trop complaisamment à l'unisson de cette attitude et

la prend un peu trop au sérieux. Il s'en inquiète. Aussi finit-il par céder aux instances d'un vieux docteur en qui il a pris confiance en goûtant sa cave de vins d'Anjou et la somptuosité de la chère qu'il offre à ses intimes. Il intervient donc dans la vie d'Abscoc une période dite « de culture physique ». Elle dure un peu moins d'un mois. Pendant ces quatre semaines, en gros deux fois chaque semaine, l'ironiste se fournit à lui-même d'irréfutables raisons de manquer la séance, et deux autres fois, il se dévêt lentement dans le vestiaire d'une salle de la rue Mogador. Tandis que les clients s'enferment pudiquement dans leurs cabines, il étale son anatomie en public, dans la salle d'attente. La nudité est une des tenues courantes d'Abscoc. Il n'en éprouve aucune gêne. Si quelques-uns de nos contemporains n'ont pas vu Abscoc nu, soit chez lui, soit à l'hôtel, soit en villégiature bourgeoise, c'est qu'ils ont fermé les yeux. Il est donc nu, entouré de prévôts ébahis et la glace lui renvoie l'image de son ventre imposant qui descend vers ses cuisses avec une courbe qu'on ne saurait comparer qu'au nez célèbre des Bourbons. Mais la jambe est encore agréable ! Il s'attendrit à sa propre vue :

— Ce n'est pas sans émotion que je découvre des formes aussi pures, affirme-t-il à Pâquis qui ne l'a pas abandonné dans l'épreuve.

Cette déclaration fait sortir de sa cabine un grand escogriffe d'Américain qui, au su et vu de son nom, désormais illustre, happe l'écrivain. Pour se donner l'air d'avoir le pied parisien, il l'accable d'histoires et d'anecdotes rabâchées, transmises par la génération de 1840, vieilles comme toutes les ingénues de la Comédie-Française additionnées. Abscoc a la faculté de manger sans faim et le don d'écouter sans énervement les discours qui l'assomment le plus. Mais l'Américain ne s'arrête pas. Il entasse calembours sur jeux de mots, charades sur devinettes. D'ailleurs, la victime eût-elle voulu se dérober,

comment l'eût-elle pu ? A chaque pas de recul qu'elle esquisse, le Yankee la retient — non par le bouton de son veston, puisqu'il est tout nu — mais par quelques poils de sa poitrine, très touffue.

— Pourquoi, demande inlassablement le descendant de Washington, dit-on...

Guinoiseau lui coupe tout à coup la parole. L'autre est béat. Il va récolter de la bouche du maître de l'à-peu-près un mot qu'il révélera au Nouveau-Monde...

— Pourquoi dit-on le taxi locomoteur et l'ataxie locomotrice ? demande simplement Abscoc, car il sent que son cervelet se prend et qu'il faut abrutir son adversaire sous un rude coup.

Cet « indigène » assommant, l'ennui qu'il éprouve à se coucher sur le dos et à lever alternativement chacune de ses jambes, les yeux trop doux que roule vers lui une caissière de l'envergure de Litvinne et de l'âge de Sorel, le décident à renoncer à la perfection des formes :

— Ces plaisanteries ne sont plus de mon âge, comme disait le plésiosaure qu'on voulait conduire au cinéma, déclare-t-il.

Il retourne plutôt au café.

Abscoc eut quelque peine à retrouver tout à fait son aplomb sur l'asphalte de Paris : on ne vit pas impunément pendant deux ans au plein air et en pleine liberté sans que le poumon et le cerveau ne s'y habituent. Il étouffait dans son appartement sombre de la rue de Stockholm et dans les rues de pierre, sans ciel et sans feuilles. Mais quand une gêne quelconque intervenait dans son existence, il n'avait pas pour principe de la longtemps contrarier. Il n'aimait pas à discuter avec la fatalité. Il lui cédait la place et, plutôt que la braver, préférait fuir en rasant les murailles : Paris lui pesait, il était arrivé à l'âge où l'on a toujours quelques amis de jeunesse qui ont assez réussi pour pouvoir, en se com-

plétant, vous offrir de campagnardes combinaisons variées et agréables. Entre les autos des uns, gros négociants en chaussures ou en liqueurs, le cagibi d'un peintre en Bretagne, la villa d'un rentier à Bayonne, il réunit de charmantes occasions de se réinstaller progressivement en Europe. C'est à cette époque qu'il fixa définitivement ses villégiatures annuelles en Armorique et en pays basque, chez les deux propriétaires susnommés qui désormais constituèrent, pour ainsi dire, l'armature de ses vacances, avec un voyage annuel en compagnie de Pâquis.

C'est aussi dans cette période de sa vie qu'il contracta la funeste habitude dont il ne pût jamais se défaire d'oublier sa cuillère dans sa tasse à café, et, en buvant, de se la fourrer immanquablement dans l'œil.

## CHAPITRE IX

QUELQUES NOUVEAUX TRAITS DU CARACTÈRE DE GUINOISEAU QUI MONTRENT QUE S'IL N'EST PAS TOUT FIEL, IL N'EST PAS TOUT MIEL. — A LA SUITE D'UN DÉJEUNER OU IL EST ÉBLOUISSANT, RANA-ROURI SORT TOUT CHAUSSÉ DE SON CERVEAU ET FAIT LA FORTUNE DES USINES PIERROTTE ET C[ie].

Guinoiseau s'est maintenant tout à fait réinstallé dans la vie parisienne et, ayant fait couper la barbe qu'il a rapportée d'Indo-Chine, se présente désormais sous sa forme définitive et *ne varietur*. Autour de la cinquantaine, il retouchera à peine son portrait en réduisant sa moustache à un état embryonnaire, double pinceau perdu dans sa vaste et grasse figure. Il s'agit désormais tout simplement pour lui de refaire son existence pour la troisième fois. Ce bohème, en effet, ce besogneux, ce pauvre, qui vit dans un monde où le tapage est une seconde nature, où l'indépendance et l'affranchissement

de la pensée se confondent avec le désir de ne pas payer son tailleur ou de le faire payer par quelqu'un d'autre, ce négligent, qui a prêté de la main à la main sans reçus, — y compris les vingt-trois mille francs de Rouclet — au moins une quarantaine de billets, n'a pas plus de dettes qu'aux jours où nous l'avons vu débarquer à Paris. Son horreur de « devoir » est restée immuable. Il est beau de constater cette persistance du vieux fond de bourgeois angevin. Ce qu'il lui reste de plus clair de son passé, ce sont des relations — sept ou huit cents au moins — et des amis — deux ou trois au plus. Il faut vraiment que sa bonté s'impose et que le pittoresque de son langage soit bien attrayant pour qu'il ait été, après deux ans d'absence, accueilli dans tous les cafés et dans tous les bars de ce Paris qui oublie vite, avec des mains tendues et des airs d'enthousiasme. Les invitations à dîner ont recommencé à pleuvoir chez lui. Jusqu'à la fin de ses jours chacun de ses repas du soir sera assuré au moins deux fois. Il est vrai que cette exceptionnelle marque de constance amicale est due à la distraction que ses hôtes prétendent tirer de lui bien plutôt qu'à une véritable affection. Avec la fille Lolo, Pâquis est un des rares êtres qui aient pleuré en le retrouvant.

Abscoc sent le besoin d'organiser sa vie et de lui trouver des bases financières solides et fixes. Des articles de droite et de gauche, c'est bien. Deux ou trois mensualités assurées dans de bonnes maisons, ce serait mieux. Il ne pense pas une minute, naturellement, à utiliser ces huit cents relations qui pourraient lui ouvrir bien des portes et ces huit cents relations usent vis-à-vis de lui de la même discrétion. Un ou deux de ses vrais amis, de ses amis d'enfance, qui eussent pu l'aider, n'y songent même pas. Le hasard vient au secours de son indolence et la direction de *Paris-Boulevard* lui demande une chronique régulière chaque dimanche, à dix louis le papier. Mais comme évidemment il n'a pas l'idée de

passer un contrat en bonne et due forme, ses articles ne paraissent qu'irrégulièrement quand la publicité, bien plus intéressante pour les caisses du journal, ou un confrère plus dégourdi, lui laissent quelque place.

Guinoiseau n'a pas de grands besoins. Il ne déjeune jamais. Vu l'état de la littérature — ceci vaudrait une longue enquête — il porte des vêtements de sept ans qu'il a retrouvés dans une malle où ils ont attendu leur voyageur de propriétaire : point de frais de tailleur.

Mais il tient, vieux préjugé, à payer son loyer. D'ailleurs les taxis, dont il abuse, les cinémas, qui commencent à poindre et à l'accaparer, l'eau de Vichy, qui est devenue son apéritif, le tabac, les hebdomadaires illustrés, les dames enfin sont chers : il lui faut quand même une somme mensuelle assez ronde. On comprend que, dans ces conditions, ses réflexions aient été parfois, en cette période de réorganisation, assez grises. Malgré leur couleur, elles persistaient à ne s'exprimer le plus souvent qu'en formules plaisantes et paradoxales où, par exemple, il prenait à partie une divinité à laquelle il avait préalablement dénié toute existence réelle, mais qu'il accusait pourtant de méditer à son endroit de sombres desseins :

— Tu verras, disait-il à Pâquis, qu'après m'avoir manifesté sa bienveillance sur cette terre en me dotant du père que tu sais, en me prodiguant la pauvreté, quatorze accidents d'autos, en me laissant perdre mes lorgnons et toutes mes boîtes d'allumettes, en me privant de gaz et de quelques autres manières encore, Dieu m'enverra après ma mort sur une planète où le service militaire durera vingt-deux ans, où nous n'aurons plus d'estomac pour bouffer, où il n'y aura plus de salles de bain...

Quand ces craintes étaient exprimées à table, il les accompagnait d'un geste pour saisir un morceau de pain et, à ce moment précis, renversait généralement avec sa manche un verre plein, la salière, projetait

à terre une ou deux fourchettes et le moutardier. Nul ne s'entendait comme lui à ravager une nappe et à y remplacer par une légion de taches de toutes les couleurs les objets les plus indispensables.

Quelquefois pourtant, ses inquiétudes éclataient en accès violents, précédés d'un état d'acidité que Lolo et Pâquis connaissaient bien. Si, exceptionnellement, il avait accepté de déjeuner, par conséquent s'il s'était levé de bonne heure — à onze heures — la moindre discussion, même amicale, la plus petite contradiction l'amenait souvent à des déclarations véhémentes qu'il essayait de rendre blessantes :

— J'en ai assez des copains qui me font lever le matin pour que je les amuse en déjeunant ! C'est fini de ces petites fêtes-là. Je serai crevé cette nuit et je ne pourrai pas travailler. Ce n'est pas eux qui me feront des rentes et qui payeront mon loyer. Les riches ne pensent jamais à ces choses...

Une innocente plaisanterie qu'il n'eût pas relevée en temps normal, remuait sa bile.

— Je veux tout entendre, mais pas des idioties...

Lui proposait-on un rendez-vous pour un jour où il était déjà engagé, il chargeait :

— Je veux faire ce qu'il me plaît. Je ne permettrai à personne de disposer de moi...

On sentait le bouillonnement s'enfler, gronder... puis tomber tout à coup et sa tendresse s'inquiétait d'avoir blessé quelqu'un ou fait de la peine. Ces tempêtes se formaient probablement dans la région trouble où se combinent en nuages le souci du lendemain, des souvenirs devenus amers à force d'être vieux, une révolte contre l'injuste destinée, la conscience d'une vie manquée... Quand il était la proie d'une de ces crises, le bleu de ses yeux devenu dur, la volubilité de sa parole, le claironnement sourd de son ton attestaient qu'il y avait là comme la crevée brusque d'une poche de fiel formée longuement

dans quelque coin mystérieux de son âme dont il dissimulait jalousement les sursauts profonds et les aspects réels. C'était à se demander si, derrière, dessous ce doux ironiste accommodant, placide, décidé à se moquer de la vie, il n'y avait pas un Abscoc terrible ou tout au moins amer, aigre, révolté. Quand on tombait sur une de ces rares heures maussades et quand on le quittait trop tôt pour assister à la détente, on partait, du moins les amis qui l'aimaient vraiment, inquiet et gêné. Pâquis, très sensible, emportait de ces mouvements, rares d'ailleurs, un inexprimable malaise, l'impression de l'écroulement de toute sa vie tissée, en somme, avec l'amitié d'un Abscoc amène, conciliant et paradoxal. Au cas où cet Abscoc lui aurait toujours caché la vérité de lui-même, quel sens aurait encore son existence, y aurait-il encore des joies possibles dans l'avenir ? Quelques heures après cette pénible scène, il écrivait à l'ironiste démonté une lettre désolée, désemparée. Abscoc lui répondait par un de ces pneumatiques dont il faisait un si grand usage :

Vieille vache adulée (car la vache a du lait)

C'est bien la peine d'être mon ami depuis trente-deux ans pour me connaître aussi mal et pour me prendre ainsi au sérieux. Si tu ne m'avais pas quitté si brusquement, tu m'eusses entendu soutenir exactement le contraire de ce qui t'a stupidement frappé et tu aurais joui du spectacle d'un Abscoc s'abandonnant lâchement à tes caprices fraternels. Mais mon intelligence moyenne se refuse à comprendre comment notre amitié (qui a de la bouteille) est mise en jeu du fait que je préfère voyager — provisoirement du reste — en automobile plutôt qu'en aéroplane et parce que ma pauvreté choisit ce moyen de locomotion gratuit plutôt que les coûteuses deuxièmes classes.

Je te serre sur ma vaste poitrine et sur mon emphysème. Tout à toué

ABSCOC.

Pâquis se gourmandait lui-même d'avoir une fois de plus attaché quelque importance à la passagère fureur

de son ami. Si sa jalousie fraternelle n'était pas tout à fait calmée en songeant qu'avec Battifo ou tel autre Abscoc allait courir les routes et les bonnes auberges de France, — ce à quoi ses lignes faisaient allusion — s'il souffrait réellement à l'idée qu'il allait avec d'autres que lui goûter de belles sensations et se prodiguer à d'autres qu'à lui, il constatait pourtant avec soulagement le retour du beau temps et d'un beau temps exceptionnellement fixe, dans le jeu de mots du début de la carte. Le calembour était en effet infiniment rare dans la carrière d'Abscoc qui, maître de l'à-peu-près, détestait ce que Victor Hugo a appelé « la fiente de l'esprit ».

L'incident liquidé, Pâquis recommençait à penser avec angoisse au problème de la vie matérielle et de l'avenir de son ami. Car les directeurs et secrétaires ne se faisaient pas faute d'abuser de son imprévoyance, de sa négligence à exiger des engagements. Souvent le pauvre Abscoc, déçu et frustré, bouchait un trou comme il pouvait, reprenait son ancien métier de manœuvre de lettres, écrivait des mémoires pour le compte d'un cabot, des aventures de bagne pour la victime d'une erreur judiciaire, des histoires d'amour pour une grande vedette de caf'conc'. Et, malgré la légende scabreuse qu'il s'était créée à lui-même, il épurait, en prude censeur, les textes qu'on lui donnait à retoucher. Il y sabrait impitoyablement les obscénités que ces messieurs et ces demoiselles avaient cru devoir étaler devant leurs contemporains et livrait au public, sous des noms divers, des ouvrages parfaitement propres, corrects et, ce qui mieux est, d'un style qui faisait croire aux connaisseurs qu'on possédait à fond la langue française dans les loges de music-halls et sur les plages de la Guyane !

Mais toute cette besogne était irrégulière et peu lucrative.

Dans ces circonstances, Dieu, qui avait pourtant des raisons de lui en vouloir, résolut de lui prouver son infi-

nie miséricorde. La fortune qui s'en était allée sans qu'il y prît garde, s'en revint sans qu'il fit rien pour l'y inviter. Il n'avait accepté qu'en maugréant et pour faire plaisir à Pâquis le déjeuner du 15 novembre dans la salle du premier étage du Cercle des Lettres. La perspective de se lever à onze heures du matin empoisonnait pour lui, comme toujours, l'agrément de retrouver autour d'une chère, il est vrai quelconque, mais d'un champagne naturel, des amis qu'il aimait et qu'il fréquentait volontiers après quatre heures du soir.

Il ne se levait jamais, en principe, qu'à l'heure où il plaisait à sa femme de ménage de le réveiller. Même quand elle était ponctuelle, sa fidélité ne constituait pas une assurance définitive pour les amis qui attendaient son patron à déjeuner Il arriva plus d'une fois que Guinoiseau, presque habillé, éprouvant d'insurmontables difficultés à fixer son faux-col, se recouchât et dormît jusqù'au lendemain matin. Ce jour-là, pourtant, il parut et sans trop de retard.

Il s'annonça lui-même à la porte de la salle chaude, brillante d'électricité, par une *Marseillaise* enrouée, qui indiqua aussitôt qu'il était d'excellente humeur et atteint d'une légère extinction de voix. Il confirma immédiatement et son heureuse disposition d'esprit et sa minuscule affection en exagérant son enrouement et en annonçant :

— L'après-midi d'un aphone.

Il y avait là, dans cet étrange mélange d'écrivains, d'éditeurs et d'industriels, assez de lettrés pour comprendre.

Abscoc établit immédiatement, sans le vouloir, sans même y faire attention, sa royauté sur la tablée. Il fut ce jour-là éblouissant de fantaisie, il sema glorieusement le paradoxe, les anecdotes, les souvenirs, emplit la salle de sa verve, parfois salée, et qui arrachait des sourires aux serveurs même, dressés pourtant à ne rien entendre.

Les mots fusaient, partaient, pétillaient, pittoresques toujours, jamais cruels. Il se livrait, pour la joie des convives, à un travail prodigieux d'accouplements imprévus de termes, d'oppositions, de comparaisons, de définitions savoureuses, de formules laconiques et surprenantes, de jongleries gouailleuses, d'aperçus sceptiques ; le tout poudré d'impayables déformations et d'à-peu-près géniaux.

En une brillante théorie, il légitima l'aristocratie par le fait que le vice qui fait la beauté de la vie est l'apanage d'une élite. Il décrivit une messe noire à laquelle il avait assisté et où, tout athée qu'il fût, il attendait le tonnerre encore qu'il se rendît compte que sa venue n'eût relevé que du domaine de la météorologie. Il parla de la femme avec le brio cynique d'un homme qui a enfermé tout son idéal d'amour terrestre dans une mère qu'il n'a pas connue et qui méprise toutes les autres créatures féminines. Il souleva l'enthousiasme d'un obèse constructeur de ponts suspendus — comme les entrées de faveur, avait-il remarqué, — en déclarant que la distinction et l'intelligence d'une femme ne lui importaient pas plus que la poudre de riz à un nègre et que ce qui l'intéressait, c'était une poitrine haute, des fesses dures et des mollets ronds.

Les plats médiocres de ce repas et le physique de quelques-uns des convives alimentaient sinon son appétit, du moins sa verve. On offrit d'abord — et le maître d'hôtel la présenta comme un rare régal — une lamproie au vin rouge. Le museau à la fois allongé et aplati de la bête montrait, comme une flèche indicatrice, un des convives qui lui ressemblait comme un frère. Cette parenté n'avait pas échappé à quelques personnes qui regrettaient que, par réserve polie, un pareil sujet d'hilarité fût perdu. Mais comment l'utiliser avec assez de légèreté et de délicatesse pour ne provoquer ni peine ni froissement ? C'est au milieu de ces regrets silencieux que tomba la voix d'Abscoc :

— Le physique de lamproie !

Et chacun put se soulager de sa gaîté latente et refrénée.

Successivement, au poulet assaisonné à l'herbe béarnaise il lança encore « les gaîtés de l'estragon », aux haricots verts, il constata « sans beurre et sans reproche » ; la purée de marrons qui escortait le chevreuil réveilla en lui sa vieille inspiration du vers unique, mais bien frappé, forme en laquelle il s'était toujours plu à enfermer ses émotions. Dans un élan métaphysique, et en repoussant cette espèce de soupe jaunâtre et fade vers un bord de son assiette, il s'écria :

Dieu ! garde la purée et nous laisse l'espace !

Et il discuta en connaisseur d'un bordeaux blanc en le proclamant : « l'étoile des graves ».

Depuis les petits pois, Paul Pierrotte, un des deux industriels invités à ce déjeuner par un de ses membres fondateurs, ne souriait plus. D'abord follement amusé par la fantaisie guinoisesque, si nouvelle pour lui, si imprévue, si loin de ses propres préoccupations et du genre d'esprit de son monde, il s'était tout à coup évadé de cette atmosphère de gaîté qu'Abscoc répandait autour de lui. A quoi pensait-il ? Que regardaient ces yeux qui, par dessus les bouteilles, les carcasses de volaille et les croûtes de pain fixaient l'infini ? L'image de ses immenses usines charentaises où des milliers d'ouvriers travaillaient, pour son compte ? Les stocks de semelles en cuir spécial, brevet de son invention, et qui, quoique connues déjà dans certaines régions, ne s'étaient pas encore imposées à toute la France et ne s'implantaient que péniblement dans le reste du monde ? Il eût été assez naturel que le chef d'une aussi grosse entreprise fût tout à coup accaparé par quelque méditation technique.

Mais non ! Au café il devint évident que son silence, son air grave étaient en rapport direct avec la verve étourdissante de Guinoiseau, bien que cette relation de

cause à effet pût paraître paradoxale. On n'en put plus douter cependant quand on le vit transporter sa chaise et sa tasse de moka à côté de celle de l'ironiste.

— Cher Monsieur, il m'est venu une idée en vous écoutant avec ravissement.

— Tiens, moi c'est quand je ne m'écoute pas qu'il me vient des idées.

— Pourquoi la publicité est-elle toujours une chose ennuyeuse, compassée, sérieuse ?

— Je me le demande.

— Ne placerions-nous pas mieux notre marchandise si nous la recommandions avec le sourire ?

— Ça n'est pas moi qui vous contredirai.

— Voulez-vous que nous inaugurions ensemble la publicité humoristique ?

— Je n'attends qu'elle depuis vingt ans.

— Nous venons d'acquérir un brevet dont l'exploitation est destinée à bouleverser l'industrie de la chaussure. Il s'agit d'une matière composée pour la fabrication des semelles.

— Dieu vous comptera cette bonne action.

— Il s'agit de la lancer.

— Comme on lance une fausse nouvelle, au bout du monde.

— Inventez-nous une histoire et, comme nous avons passé avec le *Faublas* un contrat de publicité, chaque mardi vous débiterez votre affaire par tranches en introduisant toujours, cela va sans dire, dans cette espèce de feuilleton que nous abandonnons à votre inspiration, la semelle X... vous lui trouverez un nom.

— Ne pensez-vous pas qu'il conviendrait de la personnifier, de lui donner une forme humaine, de la montrer sous des traits à fixer, de promener son effigie...

— Parfait. Dix louis par article, chaque mardi.

— Je marche avec la semelle.

— Marchez.

Abscoc venait d'entrer dans la voie de la publicité amusante qui devait fournir à son âge mûr d'appréciables ressources et où il devait s'illustrer.

Chargé officiellement de faire connaître au monde cette semelle composée d'un mélange de caoutchouc, de cuir amalgamés à haute température et cloués à chaud, (on lui avait révélé en gros le secret, mais non, bien entendu, les méthodes pour l'appliquer), il débuta, comme toujours, par muser. Il reportait de soir en soir le commencement de son travail, s'assignant pour « s'y mettre » la fin de la lecture de la *Vie Parisienne* par exemple, s'accordant un quart d'heure de grâce et... commençant un roman qu'il ne quittait plus.

Les semaines passèrent ainsi. Quand il reçut avis qu'on attendait deux jours plus tard son premier papier au *Faublas*, force lui fut bien de s'enfermer chez lui, sans journaux ; il revêtit son tricot de marin, chaussa ses sabots, don d'une admiratrice bretonne, bourra sa pipe, indices d'un proche et d'un rude effort auquel il se préparait et... se mit pendant une heure à feuilleter sa magnifique collection de cartes postales qu'il avait imprudemment laissée à portée de sa main. Enfin, il secoua le joug de son plaisir personnel, bondit sur sa plume, enleva son lorgnon et se mit à écrire le début, mûri dans son inconscient, de la prodigieuse histoire de « Revelata » qui devait pendant trois années, chaque mardi, passionner des milliers de lecteurs et conduire autour du monde la semelle Pierrotte.

Comment a-t-elle été inventée cette semelle ? Comment a été découverte la merveilleuse matière dont elle est composée ? Comment est-on arrivé à amalgamer cuir et caoutchouc ? Inventé, découvert, amalgamé ! Peuh ! mots humains, trop humains ! Cette semelle a été révélée — d'où son nom « Revelata ». Elle est d'inspiration divine. C'est la « semelle religieuse », affirme le maître de l'à-peu-près. Le prince Rana-Rouri, jeune,

riche, puissant, aimé, décida un beau jour d'abandonner son palais, ses sujets, ses trésors, ses bayadères et son royaume et de consacrer son existence à la recherche de la Vérité d'abord, du Nirvâna, ensuite. Ce sont là, aux Indes, déterminations coutumières et sport princier. Il partit, pieds nus, bâton en main, à travers le monde, domptant son corps, fortifiant son âme par la souffrance et la méditation. Un soir, aux environs de Trichinopolis, il s'endormit à l'entrée d'une grotte. Et tout à coup, il aperçut une lumière. Vishnou, inondé de clarté, était devant lui : « Fou, lui dit-il, qui crois que ton indignité pourra atteindre un jour à la récompense suprême des bienheureux ! Déjà ta vie, quoiqu'à son aurore, est trop chargée de péchés et de crimes pour que tu puisses espérer entrer, au seuil de cette terrestre existence, dans le sublime Nirvâna. Lève-toi, prends ton bâton, mets-toi en route et quand tu auras usé ces semelles, peut-être, peut-être, entends-tu bien, t'accorderai-je la faveur de délivrer ton âme du fardeau de la conscience. » Rana-Rouri considéra ses pieds qu'il venait soudain de sentir enserrés dans des sandales... Et il se prit à sourire : les sandales, dont un miracle avait tout à coup ganté ses orteils, étaient faites de semelles si légères qu'il les sentait à peine. En voyant leur faible épaisseur il pensa en lui-même que le dieu, dans sa miséricorde divine, lui avait déjà pardonné et que ces fines semelles symboliques, qui ne devaient pas résister à trois jours de route, signifiaient qu'il touchait à la béatitude. Or il devait marcher des années et des siècles, gravir des montagnes de dur granit, traverser les pentes brûlantes de volcans en flammes, franchir des plages de galets, plonger ses sandales dans les torrents glacés, les semelles demeuraient intactes, neuves, inusables.

Chaque mardi, Abscoc racontait aux lecteurs du *Faublas* une nouvelle étape du pèlerin, une nouvelle et incroyable aventure. Chaque mardi, il célébrait la résis-

tance de la prodigieuse semelle ; vu l'éloignement de la date où l'on pouvait prévoir qu'elle serait entamée, il l'appelait la « semelle des Quatre-Jeudis ». Cette semelle, Abscoc, avec une sorte de génie étrange, l'incarnait dans une forme, l'humanisait, la faisait vivre ; elle lançait, le long de son interminable chemin, des défis gouailleurs et très parisiens aux cuirs de Russie, aux cuirs de Cordoue, aux vaches dans les champs, aux hippopotames africains, aux crocodiles d'Asie, à tout ce qui porte enfin un épiderme digne de ce nom. Il avait créé à son usage une figure, un esprit, une effronterie. Elle tirait sa langue de semelle aux cailloux qui voulaient l'entamer, à la chaleur qui tentait de la roussir, à l'eau qui essayait de la moisir. Et Paris, la France, bientôt la Terre se couvrirent de petites bonnes femmes en baudruche peinte, danseuses orientales avec un nez de Montmartre, des yeux de Belleville, une toque de la rue de la Paix sur l'oreille et des pantalons de bayadère, qui se dégonflaient au moindre attouchement et veules, flasques, vidées, prenaient en s'aplatissant la forme d'une migonne semelle. « Revelata » devint immédiatement une personnalité illustre, la femme à la mode, l'héroïne de toutes les revues. Les usines Pierrotte en vendaient six cent mille paires par mois. Et leur fortune alla en grandissant. La « Revelata » était désormais une chose ou mieux une personne admise, classée, accueillie pour toujours dans le patrimoine des humains. Il n'y avait plus au monde une paire de chaussures montée sur une autre semelle.

Seul Guinoiseau n'en portait pas, Paul Pierrotte et C[ie] ayant négligé de lui offrir un spécimen du produit.

## CHAPITRE X

GUINOISEAU ABORDE LA CRISE DE 1914 AVEC TRENTE-DEUX FRANCS QUARANTE. — SON NOCTAMBULISME BIEN CONNU ET QU'ON LUI A TANT REPROCHÉ LE DÉSIGNE HEUREUSEMENT

A UN EMPLOI AUQUEL IL N'EST PAS IMPROPRE, MAIS SON ALCOOLISME INDUBITABLE LE FAIT VERSER DANS LE LAIT. — SUR SA CHAISE DE ROND-DE-CUIR, IL CONTRIBUE A GAGNER LA GUERRE.

Comme l'avait prévu le profond Pierrotte, derrière les inusables semelles de Rana-Rouri, Abscoc entra dans la voie nouvelle de la réclame gaie. Ce grand lettré, ce bon manieur des mots français, ce littérateur de race consacra désormais une partie de son talent à vanter les laissés-pour-compte de tailleurs populaires et les appareils de bandagistes. Les futurs historiens des lettres auront-ils l'idée d'aller chercher dans des catalogues de conserves alimentaires un des meilleurs échantillons de la prose de notre époque et la preuve manifeste que les vrais écrivains de notre temps n'employaient ni le mot « solutionner » ni le mot « ovationner » ?

De Rana-Rouri, de ses chroniques au *Faublas* devenues plus régulières, d'une critique des films à *l'Ecran*, de ses « papiers » hebdomadaires à la feuille humoristique *le Nez en l'air*, d'articles semés à droite et à gauche, Guinoiseau tire un revenu modeste mais suffisant, qu'il dépense consciencieusement au jour le jour. Ses fins de mois — à partir du 15 — sont toujours équilibrées sur cinq louis qui lui restent à toucher, ce qui le confirme dans la grande vérité que le mois est haïssable — surtout dans sa seconde moitié. Son linge, son vêtement, se ressentent de ce tour de force régulier. C'est toujours le mois suivant qu'il doit acquérir le complet de ses rêves et se remonter en chemises. Sur ses gilets, sur ses vestons, les taches anciennes et récentes — planètes et étoiles — donnent assez l'idée d'une carte céleste. Parfois l'usure apparaît en gros bourrelets de reprises. Mais bast ! Tout cela est voilé et unifié sous les cendres de cigarettes écrasées. D'ailleurs il a depuis longtemps renoncé au dandysme, encore qu'il soit pourvu d'une ai-

sance naturelle et qu'il soit vêtu avec distinction, même de pantalons déformés ; ses vestons rafistolés et pollués, ses cravates qui voyagent autour de son col sans se jamais fixer au milieu, ses pardessus passés et tirebouchonnés laissent tout de même entrevoir qu'il fut jadis élégant. La race ! Il n'a plus ce qu'on porte, il a toujours la manière de porter.

Enfin ! Il vit. La destinée s'est chargée, sans qu'il l'aidât le moins du monde, de lui rebâtir une troisième fois une petite situation.

Août 1914 ! La guerre est déchaînée. Une fois de plus tout ce qui s'était édifié autour de lui s'écroule !

Il aborde cette période trouble qui conduira le pain à vingt-deux sous, les pardessus à trente louis, les loyers au double de leur valeur, le paquet de caporal à un franc vingt centimes, avec dans son gousset deux pièces d'or et deux francs quarante de monnaie, derniers produits de son ironie qui, désormais, n'est plus de saison et dont il ne trouvera plus le placement. Si la partie bourgeoise, ordonnée, prévoyante de son âme s'inquiète de cette situation, elle est vite submergée par le grand souffle d'exaltation patriotique qui le secoue. Le vieil Angevin des temps héroïques se sent soulevé hors de son apathie et de son scepticisme. Il passe sur lui une Marseillaise de gloire. Il coule dans son cerveau un enthousiasme sacré. Dans sa misère il se sent riche tout à coup de tout le trésor français auquel il ne permet pas qu'on touche et responsable de Balzac et des sillons des plaines d'Anjou, de Racine et des sombres rochers bretons, de Debussy et des romantiques côtes basques. L'homme de la terre et l'homme des livres se dressent devant la glèbe et devant la pensée qui ont pétri l'homme tout court, enragés par un vieil instinct soldat et une vieille haine.

Le vent de la Patrie le jeta immédiatement au bureau d'enrôlement. Il était trop vieux pour se fondre dans

l'âme de son ancien régiment. Il s'offrit pour aller n'importe où, faire n'importe quoi. En dépit des apparences il se sentait svelte, robuste, alerte. Il ne pensait plus ni à son gros ventre ni à son souffle court, ni à sa vue mauvaise. Ce furent eux pourtant qui le privèrent de la modeste part d'héroïsme qu'il était venu réclamer ; on gardait les fusils disponibles pour ceux qui pouvaient y emmancher une baïonnette et charger d'une haleine. Alors commença pour le pauvre Abscoc qui aimait tant la vie réglée à l'avance une existence incertaine d'auxiliaire en disponibilité, ballotté de la centrale des benzines au secrétariat d'une association de propagande, privé de tous ses moyens de gagner son pain, menacé par trente conseils de récupération dont il n'espérait même pas un envoi au front, mais qui lui laissaient entrevoir, pour consoler son désespoir et son inaction, quelque cabane humide et éminemment rhumatismale, le long d'une ligne de chemin de fer, à trois sous par jour !

Heureusement son noctambulisme le désigna un temps pour une situation où il prit quelque intérêt et puisa quelque réconfort. « Quelques phrases lapidaires, mon vieux Pâquis, qui t'étonneront sans doute au comble de l'étonnement, comme dit J. C. (de la rue Mardrus). Apprends donc que le chef du contrôle des télégrammes de presse au Ministère des Postes, s'étant avisé que tous les employés s'endormaient régulièrement durant le service de nuit, triste conséquence d'habitudes anormales et diurnes, a déclaré à son secrétaire que cet état de choses ne pouvait durer et qu'il fallait découvrir à Paris quelque vieil R. A. T. qui, essentiellement noctambule, pût assurer sans défaillance ledit service entre quatre heures et huit heures du matin. Le secrétaire qui me connaissait de réputation a songé naturellement à moi. Et voilà comment, grâce à la vie nocturne que tu m'as tant reprochée, je suis mobilisé dans un poste (et télégraphe) qui me permettra peut-être de ne pas quitter

Paris, au cas où, après la légendaire visite des R. A. T., je serais reversé dans les G. V. C. Je n'y gagne pas un sou, mais j'y gagnerai peut-être de ne pas partir sans le sou vers un dépôt de province. Quant au contrôle des dépêches, je sais à peu près tout ce qui se passe et je ne te cacherai pas que mon optimisme s'en est fortement accru. Les nouvelles réservées ou retardées sont le plus souvent de très bonnes nouvelles... »

C'est en ces termes qu'il informait de sa nouvelle situation son ami, infirmier au XIII[e] corps. Son optimisme, si contraire à son caractère, était d'autant plus méritoire que la misère le guettait : « La misère rôde autour de moi, ajoutait-il, je me suis réduit aux plus strictes privations et j'existe avec quelques sous par jour. L'effrayant chômage... Plus de *Faublas*, plus *d'Ecran*, plus de Rana-Rouri... Et de quoi vivrai-je après tout cela ? C'est une question que je me pose à chaque minute, sans pouvoir la résoudre. Tout sera à refaire. Et sera-ce encore possible ? Depuis un mois, je ne subsiste que de grippe, de rhumatismes et d'économie. Ah ! rejoindre enfin les braves gars du front, ces tranquilles héros qui travaillent et bien ! »

Et il terminait : « La fille Lolo s'est enfin fait ouvrir le ventre il y a quinze jours et elle a fait une congestion pulmonaire pour se rétablir. Mais tout est remis en place. »

En attendant dans ces postes incertains et peu rémunérateurs, Abscoc accomplissait une mission dont personne ne l'avait chargé, qu'il s'était attribuée à lui-même : il entretenait le moral de ses contemporains, il galvanisait l'arrière. Non que son caractère naturellement inquiet ne lui fît entrevoir, sous les plus sombres aspects, la destinée de sa patrie et sa situation personnelle. Ni ses propres blagues, ni même les bonnes nouvelles n'arrivaient à le rassurer complètement. L'homme que de folles angoisses saisissaient parce qu'un courrier

était en retard, que l'idée d'une fermeture inopinée du kiosque à journaux où il se fournissait agitait de tourments démesurés, que hantait l'hallucination de tous les désagréments et de toutes les catastrophes possibles dans sa vie intime, cet homme ne pouvait pas s'abandonner à une crise insolite d'optimisme quand les Allemands étaient à Noyon, le pain et la littérature remplacés par les commentaires de guerre, les chaussures déjà à cent-vingt francs.

Mais il ne manifestait ses inquiétudes qu'à Pâquis et à un ou deux intimes dont il savait que le moral ne serait pas atteint. Cela suffisait à épuiser ses dispositions pessimistes et encore ne leur faisait-il part de ses craintes, en partie, que pour prendre le contre-pied de leur immuable confiance.

Hors ces quelques confidents, le reste de l'humanité sortait invariablement réconforté d'un repas pris en sa compagnie ou simplement d'un court contact avec sa personne. Les attaques d'avions — plus tard les obus de Berthas — avaient le don de fouetter sa verve et de lui inspirer des mots gouailleurs et drôles qui, répétés le lendemain dans tout Paris, illuminaient et fortifiaient de leur blague le cœur grave de la Capitale.

« Les visites des Gothas, écrivait-il en 1918, et le bombardement essoufflé de Bertha, n'ont encore atteint que les recettes des théâtres. C'est le pire dommage qu'ait causé cette nouvelle forme de guerre avec l'affreux massacre de Saint-Gervais où la neutralité divine en matière de religion s'est affirmée avec une ironie excessive. »

A la vérité, les raids le surprenaient quelquefois attablé devant un gigot et attendant la volaille, un jour sans viande. Il avait découvert un coin à confits d'oie qu'il ne quittait plus : « Le confit européen », avait-il dit. Mais il compensait ces infractions aux lois en collaborant à sa manière à la défense nationale. Les lettres à ses amis du front circulaient dans les tranchées. Son respect ému

des héros, l'envie sincère de leur destin dont elles étaient imprégnées, mettaient en valeur quelque goguenardise à la Raffet que les hommes ragaillardis jetaient aux Boches, avec un jet de crachat à la nicotine, par-dessus le parapet. « Dis à tes hommes, écrivait-il à un capitaine d'un régiment d'Angers, que hier une bombe de Gotha a, entre autres, arraché la jambe à un gavroche de Ménilmuche : « Chouette, a-t-il crié, les larmes aux yeux, au médecin qui constatait le dégât, je ne vais plus puer que d'un pied ! »

Ainsi, ô prodige, il remonta des bataillons. D'ailleurs son âme parfumée, au fond, de vieux relents militaires, ne pouvait s'empêcher de reconnaître la valeur guerrière de l'armée ennemie. « Les gas qui ont fait l'Yser des deux côtés, disait-il, ça n'est pas de la purée pour les chats. » C'était en même temps, dans sa pensée, une manière indirecte de rendre hommage au principe monarchique pour lequel combattait l'adversaire. Mais comme il abhorrait pourtant la culture, la mentalité boches ! Au point, quand il en parlait, de ne plus risquer un seul à-peu-près ! Alors ses yeux prenaient les teintes furieuses et dures des jours de réveil trop matinaux. L'émotion constante dans laquelle il vivait surexcitait en lui un sens de prophétisme curieux, qui ne se manifesta que rarement dans le reste de son existence : « Nous allons, disait-il à Pâquis, vers une paix boîteuse et mal assurée. » Et il ajoutait, se rappelant un court voyage en Suisse pendant lequel il avait éprouvé les tendances déjà désastreuses du change : « Tu verras que, quand nous serons victorieux, le prix de la vie battra tous les records et qu'il n'y aura que l'argent qui ne vaudra plus rien. »

C'est à ce moment que la Providence, qui pourtant avait alors bien autre chose à faire, résolut de donner à la mauvaise opinion que Guinoiseau avait toujours affichée à son égard un nouveau démenti. Elle le prit directement à partie et lui prouva qu'elle savait placer

l'homme droit dans la place droite, comme disent les Anglais dans une langue beaucoup moins belle.

Abscoc fut subitement appelé au ravitaillement. Cet homme de lettres fut soudain désigné pour l'inspection et les écritures des parcs et abattoirs ; ce carnivore fut chargé de la nourriture herbacée de ruminants. « Fils d'alcoolique, alcoolique moi-même... », comme il se plaisait à dire, il fut préposé à la fourniture du lait de la Capitale ! Lui qui n'avait même jamais soupçonné qu'on pût tenir des comptes de quoi que ce fût et qui regardait les lignes horizontales et verticales, bleues et rouges, d'un livre-journal ou d'un grand-livre comme un pêcheur de sardines peut regarder des inscriptions cunéiformes, il devait, dans cette carrière, par sa seule intelligence, s'élever jusqu'au grade envié d'aide-comptable de première classe.

Sa seule apparition, le jour même où il pénétra pour prendre séance dans le bureau qu'on lui avait désigné, bouleversa l'héroïque phalange des ravitailleurs, désormais ses collègues. Il entra dans les bâtiments obscurs et tristes qui tiraient une sorte de beauté métaphysique du fait qu'ils représentaient l'idée pure du bâtiment administratif. Abscoc, heureusement plus intellectuel que sensitif, échappait assez aisément à la tristesse immanente des choses. Un adjudant d'intendance, qui tenait à conserver quand même à ce service une allure vaguement militaire, s'empara du « récupéré » et le conduisit à vive allure le long de corridors caserniques peints en deux couleurs indéfinissables : la couleur officielle et la couleur bureaucratique. Abscoc trottinait à côté de lui de tout son petit ventre qui avait résisté aux privations et aux restrictions, les mains derrière le dos, serrées sur un vieux riflard, le manteau d'un vert passé ouvert en une vague allure de redingote à la Ledru-Rollin. Il soufflait et tentait vainement d'amadouer le supérieur par quelques plaisanteries proférées au milieu

d'une respiration haletante. On l'introduisit dans un bureau sans gaîté où deux braves gars bâillaient et, le cou au dossier de chaises réglementaires, les pieds désespérément étendus sous des tables selon le style, faisaient la planche sur les vagues d'un océan d'ennui. Une fille, fortement taillée, bien en couleur, costaude et géante, tapait sur une machine à écrire une romance langoureuse de Loïsa Puget. Une autre, longue, fluide et qui semblait grandir à vue d'œil, était surmontée d'une tête si vaporeuse qu'elle donnait l'impression de retomber en pluie.

— Un immeuble et un jet d'eau, murmura Abscoc en considérant le personnel féminin du bureau.

Il constata immédiatement qu'il ne correspondait guère à sa formule.

Lui-même étonna ces quatre êtres qui, enfermés chaque jour depuis de longs mois entre ces quatre murs, comme des naufragés sur un radeau, avaient fini par se faire une âme commune de ronchonnage, de mélancolie et de paresse. Ils regardaient entre les montants de la porte sa grosse bonne figure où le petit menton était noyé dans un vaste bourrelet graisseux qui se perdait à son tour dans l'ampleur des joues ; ils considéraient sa lippe gonflée en une moue rieuse, ses yeux amusés derrière son binocle, sa cravate disparue sous l'épaule droite du gilet (car elle tournait toujours, de son propre aveu, dans le sens des aiguilles d'une montre) son ventre arrondi sous le flottement du veston et du manteau, l'un et l'autre déboutonnés...

Il s'installa à la place qu'on lui avait désignée et... se mit à fumer. Maintenant les doléances des quatre voix, soudain déclanchées, montaient vers lui comme vers un dieu pitoyable : abrutissement... vaches échappées... sergent rageur... heures de présence... litres de lait... trop bonne heure le matin... chefs impossibles... six mille cochons... neurasthénie... prison... travail idiot...

Il les écoutait de son air à la fois indifférent et compatissant d'apôtre sécularisé. A la fin, il prit la parole :

— Je vois ce qui vous manque, mes enfants : Il vous manque une formule morale qui incarne votre devoir, vos souffrances, vos buts. La Marine se fait casser la gueule en hurlant son cri de guerre « Honneur et Patrie ». Tous les autres corps ont leur drapeau, leur marche, leur sonnerie. Le Ravitaillement n'a rien, rien qui le symbolise et le soutienne. Il lui faut une devise qu'on se répète en tapant des rapports odieux, en alignant des chiffres em...ants ; la devise qui vous donne le triste courage de rester assis, enfermé dix heures de suite dans un local-bocal. Votre devise, la voici : Honneur au fourrage malheureux !

Un souffle d'hilarité sembla passer sur la poussière de ces âmes et les nettoyer. Ce soir-là, en famille et au café, ravitailleurs et ravitailleuses commentèrent le communiqué avec plus de confiance. Ils éprouvaient même une sorte de frénésie d'être au lendemain. Ils en attendaient des heures joyeuses.

Le lendemain, Guinoiseau arriva à son bureau avec deux heures de retard, soit sur le coup de onze heures ; mais par une sorte de convention tacite, personne, même parmi les chefs revêches, n'eut l'air de s'en apercevoir. Il s'installa, manipula, classa des papiers, puis sortit du bureau pour remettre un dossier au comptable en chef. Que se passa-t-il durant sa courte absence ? Il est difficile de le préciser. Ce qui est certain, c'est que, réinstallé sur sa chaise, il mâchonnait tranquillement sa cigarette en additionnant des litres de lait, quand les premiers rires étouffés coururent le long des murs luisants du couloir. Puis il y eut un bruit de portes, on entendit cette espèce de silence murmurant que font des hommes assemblés dans un lieu clos et qui ont des raisons de dissimuler leur hilarité. Puis, quelques-uns s'enhardirent à rire tout haut. La dactylo —

immeuble — se risqua à ouvrir la porte et les trois autres habitants du bureau — Abscoc restant tranquillement à sa table — débouchèrent hors de leur sombre cachot, au milieu d'une tempête déchaînée de gaîté. La porte en face était celle du service des reçus. A côté du mot *Récépissés* inscrit en grosses capitales sur un carton blanc accroché par quatre punaises, une main mystérieuse avait simplement ajouté au crayon rouge : *le mérinos.*

Ainsi les jours passèrent, apportant chacun un nouvel à-peu-près. Car le bon Abscoc s'était bien aperçu qu'un mot, un seul mot par jour, suffisait à rendre le travail gai et les espoirs plus assurés. Cachant ses dépressions intimes et sa gêne pécuniaire, car il plaçait le peu qu'il gagnait en bons de la dépense nationale, comme il disait, il s'efforçait, dans ce milieu bureaucratique naturellement porté à écouter les mauvais conseils de l'ennui, de semer l'optimisme générateur de foi. Mélange de tâches ingrates, de bonne gaîté et de camaraderie, il écrivait, affirmait-il, les éphémorroïdes de la guerre.

Sa fonction n'était pas exclusivement sédentaire. Il eut l'occasion d'accompagner près du front des camions de fourrages et surtout d'inspecter les parcs du camp retranché de Paris. Le brillant chroniqueur, tenant en mains le paquet de leurs états civils, appelait et comptait les vaches et les bœufs d'une voix attendrie et affectueuse :

— Andromaque, Epaminondas ! Nestor ! Athalie !

Les bouviers et les bouchers lui désignaient du doigt l'individu broutant, paissant ou ruminant dans un coin d'herbage. Alors, d'un air gonflé et satisfait, avec un geste large, quand le recensement était terminé et qu'il ne manquait aucune bête à l'appel, il montrait le troupeau au colonel, au général qui présidait à l'inspection et il présentait ses pensionnaires comme Murat, au matin d'Eylau, présenta la cavalerie de la garde à l'Empereur.

Mais quand une bête sournoise se dissimulait dans un boqueteau !... Ah ! ce matin où on n'arrivait pas à dénicher une génisse, cette belle génisse noire et blanche ! Les sourcils officiels se fronçaient, des doigts nerveux tiraient des moustaches militaires et grognardes, les bouviers s'évertuaient, craignant d'augustes reproches, quand, tout à coup, dans le silence angoissé, tomba la voix salvatrice de Guinoiseau :

— Que voulez-vous, mon général, il faut bien que génisse se passe !

Ces matinées de gloire obscure étaient suivies pour Abscoc d'ineffables délices : les bouchers lui révélaient des restaurants-marchands-de-vin où on leur fricotait de pantagruéliques et savoureux gueuletons.

Le calme, le placide Guinoiseau répandait sur cette administration morose un entrain qui vivifiait le travail. Il remontait ses camarades de ravitaillement — qui remontaient à leur tour les civils de leurs relations — avec ces éclats de rires qui soutiennent et fortifient. Parmi ses deux cents relations restées à Paris, parmi les innombrables permissionnaires amis qu'il rencontrait, il semait des mots, de la philosophie usuelle et pratique du meilleur effet. Chacun d'eux les replaçait et les enseignait à quelques quarante personnes, à des secteurs, à des bataillons. Et l'esprit de Guinoiseau finissait par se répandre dans toute la France, sur tout le front, messager de courage moqueur, d'ironie apaisante. Ainsi, la verve de ce pessimiste, rongé de sombres pensées, endiguait à elle seule les flots défaitistes, relevait les découragements, étayait le moral. Abscoc valait à lui seul dix divisions de propagande. Avec lui, l'ironie française était devenue une arme offensive.

MARCEL ROUFF.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Lucien Corpechot : *L'esprit de France*, « Aux Editions du Monde nouveau ». — Alphonse Daudet : *Pages inédites de critique dramatique* (*1874-1880*), Flammarion. — Auguste Comte : *Pensées et Préceptes*, recueillis et commentés par G.Deherme, Grasset. — Ed. Spalikowski : *Etudes de littérature normande contemporaine*, Defontaire à Rouen. — Gaston Le Révérend: *Divertissements littéraires*, « Aux éditions de Belles-Lettres ». — Gaston Le Révérend : *Pages choisies inédites*, Chiberre. — Raymond Postal : *Feuilles d'observation*, « Editions de la Revue Normande ». — *Œuvres de Robert de La Villehervé, Poésie, 1874-1892*, Ollendorff.

M. Lucien Corpechot offre à nos méditations un ouvrage conçu et construit avec une passion raisonnée : **L'esprit de France**. Un mot de Claude Bernard : « Il n'y a de science que du général » caractériserait parfaitement cet esprit français, cette âme française que M. Corpechot nous montre ici dans l'architecture des jardins et des idées, dans les œuvres de nos écrivains, Paul Adam, Remy de Gourmont, Maurice Barrès. Et je songe encore, en lisant ce livre qui est comme une synthèse de notre vie actuelle, à cette faculté qui, selon la remarque de Quinton, caractérise l'esprit français de pouvoir dissocier l'intelligence de la sensibilité.

Il est arrivé plus d'une fois dans notre histoire, dit un des personnages français que fait parler M. Corpechot, que notre tradition ait été défigurée par des apports étrangers. Mais « une mauvaise école ne suffit pas à étouffer des caractères acquis au long des siècles ».

Il y aurait un beau livre à écrire sur le classicisme des romantiques et vous trouverez dans Chateaubriand, dans Lamartine, dans Hugo, dans Musset des pages du goût le plus pur et témoignant de cet effort sur l'intelligibilité qui atteste chez leurs auteurs une franchise et une liberté d'intelligence bien remarquable.

Analysant l'œuvre de Maurice Barrès, M. Corpechot pense

qu'en définissant le génie du Rhin, M. Barrès nous a donné la formule de son propre génie : « Cette aptitude à traiter le mystère en pleine lumière, c'est la caractéristique même de l'écrivain à qui nous devons : La *Mort de Venise*, *L'Impératrice de la solitude* et *la Colline inspirée.* » Il y a aussi chez Barrès une sorte de sadisme cérébral qui n'a jamais été étudié, et qui me semble la facette la plus curieuse de son talent.

Un autre chapitre de ce volume est consacré à Remy de Gourmont, dont M. Corpechot nous donne ici un résumé de l'œuvre et de la pensée. Né, écrit il dans le voisinage de Chateaubriand et de Renan, ne procède-t il pas de ces deux écrivains ? Et il ajoute :

Nous ne pouvons cependant songer à faire de lui un pur Normand. Ce n'était pas un homme simple et tout d'une pièce, qui se définit par une épithète ou un nom de lieu. Il était le descendant d'une famille ancienne, celle des grands imprimeurs lyonnais, dans laquelle la haute culture, le savoir, le jeu de la pensée s'exerçaient depuis des siècles avec finesse et liberté. C'était sa ligne maternelle qui était normande, et elle le rattachait à Malherbe !

Si je cite cette phrase, c'est peut-être surtout pour rectifier deux erreurs. Par sa lignée paternelle, aussi bien que maternelle, Remy de Gourmont était Normand et les Gourmont, imprimeurs parisiens du XVIe siècle (et non lyonnais), étaient originaires du Cotentin (de Saint-Germain-de-Varreville, dans la Manche).

Et voici encore « Le Tombeau de Paul Adam », qui succomba comme Remy de Gourmont à 57 ans. Descartes est mort à 54 ans, Spinoza à 45, Balzac à 51. Notre esprit se refuse, écrit M. Corpechot, à admettre « que des mécanismes cérébraux de cette perfection puissent se briser avant d'avoir réalisé tout ce qui demeurait en puissance chez eux ». Et M. Corpechot évoque ces livres chargés d'expériences qu'un Chateaubriand, un Renan, un Taine écrivent à la fin de leurs jours et où ils mettent « tout ce que la douleur de vivre leur a révélé », et peut-être aussi la joie de survivre.

§

Ces **Pages inédites de critique dramatique** (1874-1880) contiennent une partie de la critique dramatique faite régulièrement par Alphonse Daudet au *Journal Officiel*. Ce sont des

comptes rendus agréables de pièces oubliées et qui n'ont guère qu'un intérêt rétrospectif. Il est tout de même curieux de lire le jugement immédiat de Daudet sur des pièces comme *Le Candidat*, de Flaubert, *l'Ami des Femmes*, d'A. Dumas fils (cette pièce « au bout de dix ans, a paru aussi vivante qu'au premier jour, et c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire »), *La Haine*, de Sardou, *la Fille de Roland*, de H. de Bornier « nouvelle Chimène, héroïque et superbe comme l'autre..., etc ».

A ces pages de critique dramatique, je préfère les pages consacrées à Victor Hugo, Sainte-Beuve, Maupassant, Paul de Kock, A. de Vigny, Banville, etc. Celle-ci sur Victor Hugo :

Heureusement le terme est loin où peut atteindre sa verte vieillesse. Sans lui, sans sa fécondité prodigieuse et incessante, la France, toute à la prose, se serait depuis longtemps déshabituée du grand langage des vers. C'est qu'il faut bien le dire, à part quelques vers de théâtre d'autant mieux accueillis qu'ils ressemblent plus à de la prose, les vers de Victor Hugo sont les seuls que le public d'aujourd'hui écoute. Les dernières admiratrices de Lamartine, au front de lis sous des anglaises tombantes, ont depuis bien des années clos leur bel œil rêveur. La jeunesse a oublié Musset et ne croit plus à la folle orgie. On ignore Pierre Dupont, Béranger n'est plus chanté, même aux goguettes. Ces admirables artistes, Gautier, Baudelaire, Banville, Leconte de Lisle n'ont vraiment leur digne renommée que parmi le cercle restreint des lettrés et des délicats. Quant aux jeunes poètes contemporains, à l'exception peut-être de Coppée, ils savent bien que leurs précieux flacons remplis d'essences raffinées ne sont pas pour plaire à la foule. Dans cette défaite et cette débâcle, Hugo seul soutient sa retraite, sonnant dans le cor de Roncevaux, faisant le bruit et l'ouvrage d'une armée. Mais qui peut espérer se faire entendre après lui ? Il a cette fortune singulière d'être, quoique vivant, presque sorti de l'humanité.

Dès le collège, pour nous, Victor Hugo était plus qu'un homme. Poète et proscrit, dressé sur son île, à nos imaginations de quinze ans il apparaissait gigantesque. *Han d'Islande et les Feuilles d'Automne*, ses balbutiements et ses chefs-d'œuvre, nous dévorions tout du même appétit, trouvant tout également savoureux. Que de fois, la nuit, couché dans notre lit d'enfant, la bougie enveloppée d'un cornet en gros papier, de peur que la lumière ne nous trahît, n'avons-nous pas veillé jusqu'au blanc de l'aube pour lire Victor Hugo. De son côté, le peuple était pris par le côté humain et sensible de ses livres. La petite ouvrière brocheuse en sarrau, ou l'apprentie doreuse au chignon poudré de parcelles d'or, prenaient deux sous sur leur maigre déjeuner, pour acheter la dernière livraison des *Misérables* parue.

Littérairement, continue Alphonse Daudet, l'influence d'Hugo est immense : « Il a inventé une langue et l'a imposée à son temps. »

Langue violente, audacieuse, toute de sonorité et de couleur ; la langue du XIXe siècle, en somme, la seule qui puisse exprimer la passion et rendre les aspects de notre société bouleversée, de notre civilisation complexe. On peut regretter la langue de Voltaire ; il faut, bon gré mal gré, dès que l'on tient un bout de plume, écrire celle de Victor Hugo. Poète ou prosateur, nul ne lui échappe, pas même Balzac, Balzac moins qu'un autre ; car le fin acier de ses outils est fondu aux forges du maître. C'est pourquoi nous devons tous ne parler de lui et de son œuvre qu'avec un profond sentiment de reconnaissance et d'admiration.

Un fils respectueux, si grand, si fort qu'il soit, ne va pas en guerre contre l'aïeul, surtout avec des armes décrochées à sa panoplie.

§

**Pensées et Préceptes** d'Auguste Comte, recueillis et commentés par Georges Deherme ,afin de « ravitailler d'idées et de citations plus fraîches, plus variées, nos politiciens, mandarins et publicistes ».M. Georges Deherme n'a pas cherché à reproduire ce qui exprime avec le plus de profondeur le positivisme :

La vaste synthèse élaborée par Comte, écrit-il dans sa préface, la plus complète que le génie humain ait conçue, ne saurait se résumer. On ne la pénètre vraiment que par une étude attentive, on ne la comprend que dans son ensemble. Une cathédrale ne se juge. point par le détail de ses gargouilles.

Il suffit, continue-t-il, que tous les préceptes publiés ici, abstraction faite de la synthèse totale à laquelle ils se relient toujours « soient d'une haute et subtile sagesse et qu'en animant l'esprit ils guident la conduite, disciplinent les instincts et emplissent le cœur. Même sous forme de pilules, le comtisme est un antidote efficace de toutes les idéologies délétères. »

Ce sont en effet, ici, des pilules de positivisme, de philosophie, de sociologie. de politique, de morale et de religion positives qui contiennent toute la substance de la doctrine d'Auguste Comte. Et ce petit livre de synthèse, nul ne pouvait le composer avec plus de respect et de compétence que M. Georges Deherme.

Je voudrais encore citer ce passage de la préface à ces *Pensées*

que M. Constant Bourquin pourrait ajouter à la prochaine réédition de son livre *Comment doivent écrire les Philosophes ?*

... Au seul point de vue strictement littéraire, c'est ce qui fait la supériorité des penseurs : ils dominent l'instrument qui est l'expression, ils le perfectionnent nécessairement. En forgeant les idées, ils doivent inventer les mots qui les signifient. « Sociologie », « altruisme », etc. sont définitivement acquis. Ce ne sont pas les mots rares, les épithètes précieuses, les sonorités, voire les images qui font une langue et perdurent, ce sont les idées, les sentiments, la sincérité émouvante de l'expression. Ce qui est vrai, vraiment senti et pensé.

Certes, mais il n'est d'expression immuable ni pour les idées ni pour les sentiments, car les mots s'usent comme les pierres du torrent, et se démodent comme les robes et les chapeaux des femmes. Pour être émouvante, la sincérité de l'expression a besoin d'un renouvellement perpétuel, si bien qu'au cours des siècles les mêmes mots n'expriment plus ni les mêmes idées ni les mêmes sentiments. C'est pour cette raison que la langue archaïque adoptée par tous les Abel Hermant de notre littérature ne correspond pas à notre sensibilité actuelle. Ces auteurs dont la langue ne reflète pas leur temps ne représentent rien qu'une vaine et encombrante érudition. Littérature de pastiche sans aucune sincérité. Il se trouve pourtant encore des critiques pour louer cette belle tenue d'un style d'un autre siècle et d'un autre monde. Pour moi, cela me semble aussi ridicule que de s'affubler d'une perruque Louis XIV ou des rubans verts d'Alceste.

§

Dans ces **Etudes de Littérature normande contemporaine**, M. Ed. Spalikowski consacre des pages de critique respectueuse et affectueuse à Guy de Maupassant, Eugène Noel, A. Vard, Jules Tellier. L'étude sur Remy de Gourmont est d'une belle ferveur, mais voici quelques notes sur Flaubert, d'après des document inédits : une lettre de Flaubert à un de ses anciens maîtres et qui renferme à elle seule, comme l'écrit M. Spalikowski, tout le programme de la vie de l'écrivain. Flaubert a 21 ans ; il se sent tenaillé par l'envie d'écrire, le moment est décisif, il lui faut avancer ou reculer : « C'est une question de vie ou de mort. Quand j'aurai pris mon parti, rien ne m'arrêtera, dussé-je être sifflé et conspué par tout le monde. »

Voici donc ce que j'ai résolu : j'ai dans la tête trois romans, trois contes de genres tout différents et demandant une manière toute particulière d'être écrits. C'est assez pour pouvoir me prouver à moi-même si j'ai du talent oui ou non.

Il s'appliquera d'ailleurs à y mettre tout ce qu'il peut « de style, de passion, d'esprit ». Et en avril, il compte montrer à son professeur « une ratatouille sentimentale et amoureuse », sans doute la première *Education sentimentale*, note M. Spalikowski, dont l'action est nulle et qui ne comporte « qu'analyses et dissections psychologiques ».

Ce volume de M. Spalikowski est une petite synthèse de la littérature normande contemporaine,dont il a su noter le caractère à la fois réaliste et mystique. C'est aussi un essai de décentralisation littéraire. Des poètes et des écrivains de la valeur d'un Ferret, d'un Jean Revel sont une preuve vivante que Lutèce n'a pas le monopole du talent ou du génie. D'autres noms encore affirment cette constatation : Ch. Boulen,, le très pur poète des *Sonnets pour la Servante* et qui mériterait d'être plus connu, Julien Guillemard, le directeur de la *Mouette* et l'auteur du *Yack sans nom*, roman de rêve et d'aventure, Camille Cé et Jean Gaument, romanciers dans la grande tradition de Flaubert, Gaston Le Révérend,essayiste de qualité et de sincérité dont les **Divertissements littéraires** et ces **Pages choisies inédites** nous révèlent un philosophe ironique, mais souvent envers lui-même.

En une suite de petites études critiques qu'il intitule **Feuilles d'observation**, M. Raymond Postal a ausculté le cœur de quelques poètes, presque tous normands, depuis Ch.-Th. Féret, le prince des poètes normands, dont la langue a une verdeur et en même temps une science et un style déjà classique, jusqu'à René Fauchois, d'un classicisme plus accusé encore.

A presque tous les poètes normands on pourrait appliquer cette épithète de « classique ». C'est qu'ils ont tous l'équilibre et le sens de la mesure que symbolise Malherbe. C'est surtout peut-être qu'ils mettent même dans leur poésie cet esprit de conservation, d'attachement à la tradition, qui fait à la fois leur force et leur faiblesse.

Ch.-Th. Féret dont les vers savamment ciselés se gonflent d'émotion comme le sein vivant d'une belle femme, écrivait lui-même à propos de Robert de la Villehervé :

La rime lui fut une vieille maîtresse impérieuse, un collage trop long impossible à secouer. Ainsi se croyait-il fidèle à la tradition... Toute son œuvre fut asservie aux *illustres exemples*, à la phrase banvillesque qui s'amuse aux sauts périlleux... Sa langue châtiée sur les plus nobles modèles n'a manqué que d'émotion...

Le jugement est sévère peut-être. En une fort belle édition, on vient de nous offrir le premier tome des *Œuvres de Robert de la Villehervé*, dont les recueils primitifs étaient épuisés. Voici **Poésie**, contenant *Ballades Galantes*, *La Chanson des Roses*, *Toute la Comédie*, *les Armes Fleuries*, et sous la pureté un peu froide de cette poésie on découvre une noble sensibilité et une sensualité refrénée. Le poème intitulé *La Nuit* et dédié à Théodore de Banville est d'une belle qualité et mériterait, ainsi que quelques pièces de *Toute la Comédie*, d'être retenu en une anthologie.

JEAN DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Maurice du Plessys : *Le Feu Sacré*, préface d'Ernest Raynaud, Garnier frères. — Ernest Raynaud : *A l'Ombre de mes Dieux*, Garnier. — A.-P. Garnier : *Le Soir marin*, Garnier frères. — Marquis de la Soudière : *L'Ile du Voyage*, préface de Mme la comtesse de Noailles, Lemerre. — Daniel Thaly : *L'Ile et le Voyage, petite odyssée d'un poète lointain*, « le Divan ». — Jean Laigle : *Odelettes*, Darantière, Dijon. — Marine Spadaro Pacha : *Des Tisons et des Cendres*, « les Gémeaux ». — José Severiano De Rezende : *Hymne à l'homme qui viendra*, H. Gaulon. — Hector Diaz Leguizamon : *Dafne*, Cristiania, Det Mallingske Bogtrykkeri.

« Les poèmes du présent recueil », — ainsi s'exprime M. Ernest Raynaud, dans sa préface, — sont la réimpression des poèmes publiés du vivant de l'auteur. C'est lui qui leur a imposé le titre : **le Feu Sacré**. On y retrouve la matière de la *Dédicace à Apollodore* (1891), du *Premier livre pastoral* (1892), des *Etudes lyriques* (1896), de *Pallas Occidentale* (1920), des *Odes Olympiques* (1922) et des *Tristes* (1923). Toute une partie de l'œuvre du poète reste encore inédite. »

Cette réimpression était décidée, le travail en avait été poussé assez loin, avant que Maurice du Plessys eût succombé aux maux de la maladie et de la misère que depuis longtemps il supportait en silence. Un second volume est en préparation. Sans doute y retrouverons-nous, comme en celui-ci, les grandes qualités d'inspiration, de maîtrise, de dédaigneuse et sereine audace mêlées

toujours à cette constante et inflexible affectation d'archaïsme qui forme à la fois de son œuvre le plus redoublable attrait et le sceau le plus étroitement volontaire.

Des poèmes peut-être non, mais certes de vibrants morceaux, des stances, des strophes, tels sonnets et des vers de merveille palpitent, classiques et suprêmes, dans la mémoire et sur les lèvres humaines, faisant partie de l'inaltérable trésor des âges.

On a trop répété de du Plessys qu'il se complaisait à ne hanter que le bocage des Muses romanes, et que tout son talent ne s'abreuvait, aux côtés du grand Moréas, d'Ernest Raynaud, de Raymond de la Tailhède, qu'aux ondes où avaient puisé diligemment les ancêtres révérés. N'est il surprenant, tout au rebours, de le découvrir épris de modernités, jusqu'à interrompre quelque églogue héroïque ou quelque sylve apologétique pour célébrer « la nuit qui tombe et le train qui passe » ou s'inquiéter du « beau coup » éclaté soudain d'un « Winchester » ? Mais il songe aux colombes que le « beau coup » a atteintes dans l'azur, et se désole :

> Dans le cœur du poète, ô sœurs !
> Le Silence creuse vos tombes :
> L'Amour, ennemi des chasseurs,
> Y viendra pleurer les colombes.

D'une succession de sonnets, de poèmes, d'épigrammes et d'odes, nourris du haut enseignement de Jean Moréas et de l'exemple des poètes d'autrefois, Ronsard aussi bien que Verlaine, Virgile aussi bien que le frémissant et pur John Keats, M. Ernest Raynaud a composé son nouveau recueil, joliment intitulé : **A l'Ombre de mes Dieux.**

Depuis longtemps déjà le poète ne s'embarrasse d'exprimer autre chose dans ses vers qu'une piété saine et robuste pour la beauté éparse dans les créations de l'homme et dans sa pensée. Il y emploie une ferveur contenue et discrète, qui ne cherche et qui n'aime aucun détour, aucune subtilité de virtuose pour le plaisir de la virtuosité. Ce qu'il sent il l'exprime avec une simplicité si dépourvue d'ornements qui brillent et attirent l'attention, si sûrement directe, sobre et chargée d'un intérieur, presque invisible frissonnement, qu'il s'en exhale une émotion de qualité fort spéciale, singulière et attachante. Peut-être ce que M. Raynaud a réussi n'est-il point très différent de ce dont François Coppée

avait la hantise. Une sorte de muse qui offre au premier regard l'apparence d'être toute pédestre, d'avancer à ras du sol, d'un pied qui appuie, mais dont l'allure mystérieuse, sous des dehors familiers et proches, n'en est que mieux rythmée et de cadence à la fois imperceptible et pénétrante, plus difficile à saisir, à expliquer, mais qui absorbe d'autant plus profondément et captive l'attention.

Les *poèmes*, principalement, sonores et pleins d'image et d'idée, où sont loués l'audace et la splendeur du corps humain (*Carpe diem*, *Demain*, *le Corps humain*) où sont célébrées la survivance de la vie dans la mort et la patience auguste et éternelle des forêts, couronnent avec majesté la beauté de l'œuvre de ce poète qui, d'autre part, en ses sonnets, en ses odes, en des rythmes plus brisés et plus prompts, exalte avec précision et diligence la gloire des dieux, des héros, des grands poètes et du monde.

Rien dans ce beau recueil ne détonne ou n'y offusque une parfaite harmonie.

« Plaise au lecteur prendre en gré ce poème écrit... au bord des flots de la Manche », énonce l'achevé d'imprimer au nouveau recueil de M. Auguste-Pierre Garnier, et, dans lequel, nous assure-t-il,

> D'une heure exquise et fugitive
> Pour qu'un peu de beauté revive
> Et soit le charme des hivers,
> J'ai, par cet art royal des vers
> Voulu, d'un temps au bord des grèves
> Dire l'enchantement...

Et il a, dans ce dessein, pleinement réussi. De rythmes alertes, concertés sans cesse et variés au gré des sentiments et des visions, il éveille l'esprit à la sensation exaltée ou réfléchie tour à tour des grands spectacles évoqués, des pensées de joie, d'amour, de pitié ou d'inquiétude que **le Soir marin**, qu'il chante, a fait se succéder et se prolonger doucement dans son cerveau et dans son cœur. Il ne suffit pas au poète d'être le chantre intime et familier du foyer qu'enrichissent la tendresse vaillante de la mère et les rires confiants des enfants ; il veut mieux même et plus que de susciter la splendeur calme et propice des bocages normands, des herbages et des champs ; une âme judicieuse et de vaste bonté se dégage de ses vers fluides, toujours purs non moins que discrets, et il nourrit l'ambition d'assouplir sa muse

aux cadences les plus diverses, avec autant de discrétion que d'art parfait.

Le talent de M. Garnier ne se prêterait peut-être pas aux larges audaces de découvertes rythmiques ou métaphoriques, qu'importe ? Il s'adapte à merveille aux buts qu'il se propose. Mais, ainsi que se le demandait Hugo :

Parce que tout est plein d'éclairs visionnaires,
Parce que le ciel gronde, est-il donc en marchant
Défendu de rêver, et d'écouter le chant
D'une flûte entre deux tonnerres ?

De gravité austère, sincèrement anxieux en la présence des problèmes éternels, les *Poèmes Philosophiques* formant la première partie du recueil posthume de M. le Marquis de la Soudière, **l'Ile du Voyage**, frissonnent mais ne désespèrent, et l'âme ardente d'un penseur et d'un poète véritable s'y décèle avec fermeté, avec constance. Peut-être moins rompu aux dogmes systématiques des philosophes qu'un Sully-Prudhomme, plus libre dans sa pensée, plus spontané, mais non moins profond, serait-ce plutôt même qu'à un Leconte de Lisle à un Vigny qu'il ferait songer. Il n'importe. On ne saurait lire, c'est l'essentiel, sans respect ou sans admiration, de tels poèmes de sonorité puissante, sûre, d'anxiété mâle au sujet des destinées humaines. L'ambition de M. de la Soudière compte parmi les plus nobles qui soient, et il n'a pas fallu moins que l'irruption soudaine de la faucheuse pour y mettre brutalement un terme. Ses *Poèmes de Guerre*, non plus, ne consentent ni à l'anecdote futile ni à l'étalage si sot d'un patriotisme conventionnel, non plus que de la banale et égoïste révolte du sentiment individuel. Ils s'affirment dans une foi austère, emplis de pitié virile et sans parade ni ostentation. Enfin, parmi les *Vers de Jeunesse*, il s'en trouve de charmants, parfois un peu puérils, mais si ingénûment alertes et gracieux qu'on y surprend en germe le poète que ce jeune homme fût sûrement devenu, car, en toutes ses parties, selon ce qu'en dit, d'une amitié attendrie, Mme la Comtesse de Noailles, « M. le marquis de la Soudière nous laisse une œuvre poétique d'un accent pur, d'un mouvement flexible et varié, d'une inspiration ailée ».

**L'Ile et le Voyage, petite Odyssée d'un Poète lointain** : M. Daniel Thaly, de sa Dominique rêveuse, fiévreuse

et apaisée, pleine d'oiseaux, d'arbres, de fleurs, de parfums magiques et de rêves odorants, se souvient, dans la jolie maison au bord des flots, où il vit seul avec les abeilles, « ses petites amies », en présence de la mer qui autour de lui « dresse sa prison bleue », des séjours d'autrefois en cette Europe dont la nostalgie le hante, et de Londres et de Paris, et du « beau lys de France », hélas ! qu'il n'a point revu depuis dix années. Il regrette, il dorlote sa peine et son émoi, il tend son désir au vent du large, il voudrait partir :

Et le vent me répond : « Reste au bord des grands bois
Et garde dans tes yeux l'image qui t'est chère.
Ne va pas soulever le voile du mystère.
Il ne faut plus songer aux beaux yeux d'autrefois. »

L'île lui apparaît pierreuse et déserte, le bonheur est au dehors; le souffle de l'espace l'appelle. Il court les Antilles d'Or, il s'en émerveille et s'enchante d'y songer aux beaux voyageurs d'autrefois, à Colomb aussi bien qu'à Heredia, et à ceux-là qu'il a connus et qui déjà ne sont plus, Lafcadio Hearn, John-Antoine Nau. Il ira plus loin ; il traversera encore l'Atlantique ; il abordera aux havres du continent où il a aimé et où les poètes lui ont été fraternels. Revenu à Paris, comme tout y a changé, les rues, les quartiers, le visage des gens ! Mais que de prestiges s'y entrecroisent, s'y emmêlent, y captivent son cœur, y hallucinent d'ivresse et de joie ses yeux et son esprit ! Et quand il lui faut regagner l'île, en traversant le sombre Océan, il songe que peut-être, si son séjour à Paris il l'eût pu prolonger à son gré, son amour ne fût point demeuré aussi intense, aussi exalté. Il retrouve son toit, ses sites familiers, ses abeilles, ses habitudes, que transfigure et enflamme le souvenir désormais et à jamais reconnaissant. Il accepte la vie qui s'offre, poète désormais de tendresse, de maturité docte et sage, poète sans regret, poète résolu ; — et nous, nous pensons à lui que nous ne connaîtrons sans doute jamais, qui, orgueilleusement ou plutôt avec piété fait vibrer, au milieu des belles îles anglaises, les sons mystérieux et profonds d'un luth de France, aux sonorités douces, enveloppantes.

Un joli livre, les **Odelettes** de M. Jean Laigle, épingle en petits quatrains généralement groupés par deux des impressions fugaces, charmantes, aisées. Le vers fluet évolue avec malice discrète et preste.

De Constantinople **Des Tisons et des Cendres** sont allumés, attisés par les soins ingénieux de Marine Spadaro Pacha. Vers délicats et ardents, de beauté et de grâce. De même M. José Severiano de Rezende, (avec l'aide de M. Philéas Lebesgue) présente en une langue nette, dans des rythmes libres, son bel **Hymne à l'Homme qui viendra**, et M. Hector Diaz Leguizamôn mêle aux cadences castillannes de sa **Dafne** quelques adroits et agréables poèmes écrits en français et édités en même temps à Christiania.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Marius-Ary Leblond : *Ulysse, Cafre*, Editions de France. — Alexandre Arnoux : *Le règne du bonheur*, Arthème Fayard. — Maurice Genevoix : *La joie*, Flammarion. — André Savignon : *Le secret des eaux*, Calmann-Lévy. — André Arnyvelde : *On demande un homme*, Flammarion. — Albert Malaurie : *La femme de Judas*, Bernard Grasset. — Mémento.

**Ulysse, Cafre,** par Marius-Ary Leblond. Quand le Britannique se déprend de cet intérêt pour lui-même qui l'absorbe, c'est pour se pencher de haut vers les bêtes. Non qu'il soit incapable de pitié pour les hommes de couleur de l'Empire. Mais il les méprise, si même il n'éprouve de l'irritation à voir en eux une caricature de l'espèce divine à laquelle il se glorifie d'appartenir. Aussi, est-ce chose rare, chez les *novelists* d'outre-mer que ce doux et patient effort de compréhension des primitifs que nos écrivains exotiques ou coloniaux accomplissent souvent, au contraire. Parmi ceux-ci, Marius-Ary Leblond occupent une place d'honneur qui, des tout premiers, ouvrirent le roman à l'étude des races et consacrèrent le meilleur de leur œuvre à noter les différences essentielles de ces Cafres, Indiens, Chinois, Malgaches qu'on trouve rassemblés à la Réunion, leur île natale. Jamais, peut-être, au surplus, comme dans « l'histoire dorée » qu'ils nous donnent aujourd'hui, ils ne poussèrent aussi profondément, je ne dirai pas l'analyse mais l'éclaircissement d'une âme obscure et ne nous firent mieux sentir ce qu'il entre de fidélité et de bonté chez les noirs rusés, têtus et superstitieux, sans doute, mais presque toujours capables de comprendre le langage du cœur. *Ulysse*, c'est la réplique ou le second volet d'un diptyque dont *Le Miracle de la race*, qui nous montrait un jeune créole

prenant peu à peu conscience du génie de sa patrie lointaine, formait le premier panneau. Marié à une Indienne errante, le cuisinier Ulysse a dû renier son fils indigne, et le chasser. Il se flatte longtemps d'en être détaché; mais à mesure que grandit au loin le chenapan, le désir croît en lui de savoir de qui il tient : de son père ou de sa mère. La peur que son fils ne retourne aux Malabares « en tombant dans la vie servile des camps » lui donne le courage de tout sacrifier pour partir à sa recherche. Et le voilà courant les routes comme le Grec, dont il porte le nom, les mers. Odyssée à la fois pathétique et lamentable, où, du moins, s'épure et se fortifie son âme dans l'épreuve. L'antique sorcellerie des ancêtres (que j'étais loin de soupçonner aussi vivace et militante à la Réunion) le dispute et tente de l'arracher au christianisme qui l'attire, et bientôt l'enveloppe et le retient, près de l'enfant prodigue retrouvé. La religion sublime qui, jadis, transfigura le monde barbare, finit donc par triompher des influences au milieu desquelles se débat Ulysse et par le conquérir à notre civilisation. L'amour d'un petit noir, auquel il se dévoue, l'a préparé à la grâce ; la charité d'un prêtre admirable a fait le reste. On a lu qu'il s'agissait, ici, d'une histoire *dorée*, comme les saintes légendes. Une naïveté voulue d'imagerie édifiante n'empêche point le réalisme des scènes où, dans le cadre de milieux étranges ou pittoresques, et parmi des paysages voluptueux, se révèle, en déroulant ses replis tortueux, l'esprit concentré d'Ulysse. Point de commentaires alourdissants. L'émotion même qui se dégage des faits et du sentiment continu qu'on éprouve de s'initier à une vie mystérieuse et subtile. Un très beau livre.

**Le règne du bonheur**, par Alexandre Arnoux. Ni une satire comme *Gulliver*, ni une parodie humoristique et attendrie comme *Erewhon*, ni un conte ironique comme *Candide*, le roman de M. Arnoux est une poème philosophique désenchanté. Il procède de ce nouveau romantisme, tout récemment éclos, et qui diffère du premier, ou plutôt du second (car le premier remonte au XVII$^{e}$ siècle), à peu près comme différait Vigny de Musset. M. Arnoux, qui n'a pas traversé les années 1914 à 1918 impunément, ne nourrit point, sans doute, une très haute opinion de ce que nous sommes convenus d'appeler notre civilisation. Il ne se fait guère d'illusion, non plus, sur l'efficacité des remèdes qu'on pourrait proposer aux hommes pour améliorer leur sort. Après

Rousseau, après Senancour, il a imaginé, lui aussi, le retour à l'âge d'or. Mais c'est sans se flatter qu'il nous séduise, sans qu'il le séduise beaucoup lui-même, qu'il en montre la seule image possible avec ce qu'on sait de la bête verticale, et qu'il évoque « le règne du bonheur ». Ce bonheur est tout négatif, et combien précaire ! Au terme d'une course de deux ans à travers l'espace, à une vitesse voisine de celle de la lumière, les individus que son héros retrouve sur la planète, de deux siècles plus vieille, ne sont guère que les égaux des ruminants. Ils ne connaissent plus la douleur, la haine, la jalousie, les pleurs, que parce qu'ils sont privés de la joie, de l'amour, du désir et du rire. La soif de savoir, l'incertitude, l'enthousiasme, l'extase, tout ce qui, naguère, illuminait les âmes en les consumant, a cessé d'exister pour eux. Cette cessation, au reste, ne saurait être définitive. Elle n'es qu'une trêve accordée à notre espèce, misérablement privilégiée, et qui, seule parmi les animaux, « regarde la vie comme un passage et non comme une fonction qui se suffit ». Une étincelle réveille l'incendie. Convaincu qu'il devance seulement l'heure fatale, le héros de M. Arnoux rallume lui-même, en effet, le foyer dévorant où, depuis des millénaires, tant de vices et de vertus, de beautés et de laideurs fondent comme la cire pour la réalisation d'on ne sait quelle œuvre vaine et sublime, et toujours différée... Sur les Meu simples et paisibles, il laisse Kergoho, chef des Freux, lancer la troupe des malades et des infirmes chez qui subsistent, sous une enveloppe d'inquiétude ou de mysticité, les germes des vieux délires humains, et les Meu sont exterminés. M. Arnoux n'ignore rien des religions et des philosophies, et comme les théories d'Einstein, les dernières données des psychologues lui sont familières. Le scepticisme qui constitue l'essence de son romantisme est celui d'un Faust qui douterait de la naissance possible d'Euphorion. Il est lucide, et connaît les tares de son héros, ou si vous voulez les siennes, mais il les aime en secret s'il ne s'en enorgueillit comme Manfred de son crime. Telle est la supériorité sur ses ancêtres de ce nouvel esprit, en proie au « mal du siècle ». Il est plus vrai. En s'exaltant, il fait vibrer en nous des cordes profondes, et sa perversité même se révèle avec un cynisme qui a quelque chose de la formulation d'un diagnostic. Il est aussi plus musicien. M. Arnoux a des dons lyriques magnifiques, le pouvoir souverain de rendre visibles les paysages et les actions

qu'il suscite. Je le tiens pour un des admirables écrivains romanesques de sa génération.

**La joie**, par Maurice Genevoix. En Pierre Andrianne, le héros de son roman, je pense que M. Genevoix a voulu montrer les inquiétudes et les hésitations d'une âme sensible et d'une vigoureuse intelligence qui, prisonnières d'un égoïsme étroit, peut être ébranlées par les cruelles épreuves de la guerre, risquent l'une et l'autre de se gâter dans des plaisirs et des travaux indignes d'elles et de leurs véritables aspirations. Frappé, d'abord, dans les sources vives de son être (il a un poumon atteint), Pierre qui s'était laissé élire député, un peu à contre-cœur, se démet bientôt de ses fonctions. Guéri, presque miraculeusement, il trouve dans l'amour d'une femme, dont il négligea de poursuivre autrefois la conquête, le principe de sa régénérescence. Mais la jalousie le torture, et ce n'est qu'au feu de cette passion qu'il achève de se purifier, la mort de sa mère lui révélant brusquement et l'horreur de sa solitude morale et l'inanité de son existence. Il vivra, désormais, pour vivre, pour la joie de comprendre et d'aimer... J'ai peut-être trahi les intentions de M. Genevoix en essayant de les préciser. A vrai dire, elles ne sont pas toujours très préhensibles. M. Genevoix sacrifie à de longs développements d'idées politico-sociales des pages qu'il eût mieux employées à noter les mouvements de l'âme de son héros, car il est observateur prompt et nerveux. La peur physique d'Andrianne quand il apprend qu'il est tuberculeux, sa jalousie rétrospective sont analysées ou traduites avec vigueur et subtilité. M. Genevoix est un bon réaliste et il a des dons descriptifs remarquables. Il écrit bien. Je crois qu'il gagnerait à se débarrasser d'une certaine rhétorique, qui sent les procédés d'école.

**Le secret des eaux**, par André Savignon. C'est l'île d'Ouessant que M. Savignon a prise, cette fois encore, pour théâtre de son nouveau roman où s'agite le monde louche des « Sauveteurs d'épaves », héritiers, sinon descendants de ces pilleurs qui, jadis, allumaient des feux aux cornes des vaches pour attirer traîtreusement sur nos côtes les bateaux en détresse. Œuvre d'imagination, sans doute, mais suffisamment documentée pour donner au lecteur l'illusion de la réalité. Autour de la pittoresque figure du « père Mengham », propriétaire du *Rageur*, et de ses acolytes qui, tout en ramenant du fond de l'océan des débris de

navires naufragés, projettent en secret de mettre le grappin sur une fortune sous-marine, un groupe de bandits conspire pour leur arracher leur proie. Un enfant, témoin du drame, en suit les péripéties, dans l'ignorance, d'abord, de sa signification, puis avec une curiosité passionnée et craintive, et sa narration tâtonnante y ajoute l'attrait du mystère. M. Savignon a lu Stevenson, et il ne l'a peut-être pas assez oublié. Son roman rappelle, il est vrai, *Treasure Island*. Mais son art de conteur ne me paraît pas inférieur à celui de son modèle, si ce n'est du chef-d'œuvre du romancier des *Arabian Nights* et de *The black arrow* qu'il s'inspire. M. Savignon a le sens de l'action, et il use d'une langue appropriée au sujet qu'il traite. La psychologie de ses personnages est rudimentaire, mais leur aspect extérieur observé par un artiste qui sait voir.

**On demande un homme**, par André Arnyvelde. Je le dis tout de suite, pas un instant je n'ai cru à l'existence des cinq sœurs pour qui « l'étrange tournoi d'amour » est institué, et auprès desquelles — dotées que censément elles sont chacune de 25 millions — les prétendants ambitieux doivent tenter l'aventure de plaire. J'ai aussitôt deviné, et je n'en tire pas malice (tant pis pour M. Arnyvelde), qu'il n'y avait qu'une seule et même demoiselle d'Aldezza-Fregoli ; mais je n'en ai pas moins pris plaisir aux aventures qui lui arrivent et qui arrivent dans son palais... et ailleurs à ses Lohengrin ou à ses Persée, ou à ses Princes plus ou moins charmants (et c'est cette fois tant mieux pour M. Arnyvelde). C'est que M. Arnyvelde a de l'imagination, de la verve, et semble le premier se passionner pour ce qu'il raconte. Un savant, un peintre, un boxeur, un anarchiste, un aviateur, un industriel, un maharadjah, un bandit, un poète, enfin, il y a de tout parmi ses prétendants, et il y a de tout dans son récit. Casuistique amoureuse, métaphysique, esthétique, sociologie, psychologie, que sais je encore ? les questions les plus différentes y sont débattues avec ingéniosité, et non sans force, y compris la doctrine de la simultanéité de « moi » différents dans un même individu. Que cet individu soit une femme, que celui à qui elle décerne la palme soit le poète, voilà qui plaira, je pense, au beau sexe, et atteste, une fois de plus, le caractère romantique de l'inspiration de M. Arnyvelde.

**La Femme de Judas**, par Albert Malaurie. Une femme

pour la plus grande part responsable de la trahison de l'Iscariote ! Le bon billet, mais qui ne surprendra guère les Chrétiens, lesquels savent que, depuis la faute, nous vivons sous la dépendance de notre inséparable compagne. L'originalité de la nouvelle de M. Malaurie, écrite d'un style sans surcharges et qui, assez heureusement, s'inspire de la douce gravité des Evangiles, réside en ceci, cependant, que c'est à cause de ce dont on fait généralement mérite à ses pareilles que Lia pousse au crime Judas, son époux. Cette ménagère avisée et pleine de bon sens est seulement coupable de croire avec trop de fermeté aux choses positives, d'être avec trop de force attachée aux réalités terrestres. Elle appartient à cette espèce pour qui Léon Bloy, qui s'y connaissait, assurait qu'il n'existe point de salut ; car le bien dont elle est capable n'est pas le contraire du mal, mais l'effet d'on ne sait quelle vertu médiocre et très étroitement liée à l'instinct de conservation.

Mémento. — J-H. Rosny aîné me fait l'honneur de m'adresser une lettre, fort affectueuse, d'ailleurs, pour déclarer qu'il n'est point vrai qu'il écrive, comme je l'ai avancé, à propos de sa dernière œuvre, deux ou trois romans par an. On est allé, s'émeut-il, jusqu'à affirmer qu'il en produisait quatre, chaque année, et un quidam lui a même demandé s'il n'en bâclait pas un tous les deux mois... Chiffres en main, le maître me démontre qu'il n'a publié que neuf romans, en dix ans, depuis 1915, et qu'il n'écrit guère plus de 30 lignes par jour, ce qui n'est pas excessif, en effet, ni même formidable puisque Voltaire produisait 2 pages, soit deux fois plus, environ, dans le même temps. J.-H. Rosny aîné a de la méthode et ne compose pas les livres en série. L'élaboration de *L'Appel du bonheur* a duré, assure t-il, trois ans ; celle du *Félin Géant*, trois ans aussi. Il a porté *Marthe Baraquin* quatre ans ; *La Vague rouge*, six ; *Dans la Nuit des cœurs*, dix. Voilà un document littéraire. Mais, pour admirable que soit la régularité de la production de ce grand laborieux, que j'ai fait plus laborieux encore qu'il n'est, j'aimerais qu'il eût le loisir de se reposer, et qu'interrompant son labeur quotidien il attendît que le démon d'écrire le contraignît... J'aimerais... Vœu subjectif, peut-être. Aussi bien, rappelons-nous les paroles de Baudelaire : « L'inspiration doit obéir comme le sommeil et l'appétit. »

JOHN CHARPENTIER.

## THÉATRE

A l'Atelier (Théâtre Montmartre). — *Petite Lumière et l'Oarse*, féerie d'Alexandre Arnoux. — *Le Veau Gras*, comédie satirique de Bernard Zimmer. — Aux soirées de Paris : *Mouchoir de nuages*, de Tristan Tzara. — *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, adaptation de Jean Cocteau.

Je ne me souviens pas sans plaisir d'une visite que je fis, l'été dernier, à M. Charles Dullin, dans le petit village de Seine-et-Marne, où le directeur de **l'Atelier** et les acteurs de sa compagnie passaient de studieuses vacances. Tout ce petit monde, joyeux et laborieux, vivait au sein d'une précarité qui n'effrayait personne. On n'était sûr de rien, l'avenir semblait morne et Dullin, tout en alignant la liste des pièces qu'il comptait jouer durant la saison, se demandait s'il lui serait même possible d'ouvrir à nouveau les portes de sa salle. Cependant on faisait bon visage, on travaillait, on était heureux et le maître de l'Atelier soupirait aux étoiles :

— Mon Dieu ! Avec 1.200 francs de moyenne chaque soir, on pourrait vivre...

Et cette prétention paraissait exorbitante à tous ces Parisiens accoutumés à voir les montreurs de femmes nues encaisser 10.000 francs par représentation.

Eh bien ! Le vœu de Dullin s'est trouvé dépassé. Avec cette soudaineté dans l'engouement qu'on ne voit qu'à Paris, le public a assuré à l'Atelier une prospérité matérielle, relative certes, mais qui, si on la compare à la misère de l'an dernier, semble un pactole. C'est que Dullin a joué cette saison deux pièces qui sont deux œuvres remarquables et qu'elles furent saluées dans la presse — cette presse dont on dit tant de mal — par un tel chœur de louanges que, du coup, le public le plus sourd a eu connaissance de l'existence de la vaillante compagnie. *Voulez-vous jouer avec moâ ?* lunaire et clownesque fantaisie de Marcel Achard a été célébrée ici comme il convient. Le *Veau Gras*, de M. Bernard Zimmer est la seconde trouvaille de Dullin

**Le Veau Gras** est cet animal symbolique qui fait les frais des retours d'enfants prodigues. Et, dans la circonstance, l'enfant prodigue est le fils de M. Blanchard, pharmacien quelque part dans les provinces. Ce fils inspire de graves inquiétudes à son père. Parti pour Paris aux fins d'y contribuer à la prospérité de nos compagnies d'assurance, il a quitté une situation trop mo-

deste à son gré et n'a pas depuis donné de ses nouvelles. On lui enjoint de regagner l'officine paternelle. Il obéit. Mais au lieu du jeune porte-haillons famélique et repentant, que son père attend avec une joie vraiment ugolinesque, c'est un admirable et élégant Céladon, possesseur de valises fauves et de cigarettes dorées. Cet état n'est pas pour nous surprendre, nous qui savons que ce précieux jeune homme est devenu le secrétaire — et autre chose itou — d'une princesse en titre *fix*, retirée de la galanterie, mais qu'une ogresse faim tourmente, touchant la chair fraîche des éphèbes bien peignés.

L'auteur nous a montré le jeune homme et la vieille dame au cours d'un premier acte où je vois une faute contre le «métier». En effet, nous aurions eu plus de joie à apprendre la transformation du fils Blanchard, par les mêmes voies que son bonhomme de père.

Le faste dont s'entoure l'héritier des Blanchard comble de joie la famille — à l'exception du frère, clairvoyant coquebin, du jeune greluchon. L'Eglise et les autorités civiles prennent part aux réjouissances générales. La joie redouble quand la princesse, inquiète du sort de son ami, vient le poursuivre au sein de la maison paternelle.

Sur ce thème, la verve féroce de l'auteur a distribué, comme autant de coups de boutoir, des mots qui vont loin et frappent dur. Ce fut la qualité de ceux-ci, je crois, qui décida du succès. La salle de la générale faisait à chacun d'eux un triomphe mêlé de ces : « Oh ! » scandalisés et satisfaits, par où la foule s'avère à jamais féminine et heureuse d'être violée.

J'ai le plaisir de connaître M. Zimmer, mais j'ignorais tout de ses productions. Ce jeune homme puissant et calme possède des yeux ingénus et un bon sourire. J'ai vu ce soir-là que cette débonnaireté cachait une outre de vitriol et un sac de fulmi coton. Allez donc, après cela, vous fier à ces gens placides !

La troupe de l'Atelier a donné avec un ensemble dont l'éloge n'est plus à faire. Elle était augmentée d'une nouvelle recrue, M. Camille Corney, qui a fait du père Blanchard une composition saisissante. On n'oubliera pas de sitôt cette hallucinante figure, statue de la veulerie bourgeoise, recuite dans son fiel et ivre de sa propre lâcheté. M. Dullin animait un bien plaisant illuminé. M. Allibert, fier, distant, hautain, semble créé pour déchaîner des

orages dans le cœur des femmes, et pour en tenir une soigneuse comptabilité, doit et avoir.

D'une toute autre veine est la féerie de M. Alexandre Arnoux, que le même théâtre, infatigablement au service des auteurs nouveaux, nous a donnée. **Petite Lumière et l'Ourse** est un conte moderne, d'une poésie, d'une résonance infinies. On a parlé à son sujet de l'*Oiseau Bleu*, de Maeterlinck. C'est s'attacher lourdement à des ressemblances superficielles. Entre la leçon de pataphysique de l'écrivain belge et la belle histoire d'Arnoux il y a plus de différence qu'entre le jour et la nuit. Lisez (la pièce est parue en librairie depuis deux ans) l'aventure des deux enfants qui, utilisant dans leurs rêves les éléments de la conversation qu'au cours de la soirée tinrent devant eux leur oncle, leur grand'mère et le farouche et doux jardinier Ellibu, voient le terrible roi Potentiel, son ministre Induit, sa fille Tétragonne, jouer un admirable et terrible conte de fée, auquel ils prennent une part poétique et sentimentale. Rien de ce que fait Alexandre Arnoux n'est indifférent. Mais *Petite Lumière*, dans l'ordre de la poésie, est une œuvre éminente.

Je vous dis : lisez... et je m'en explique. D'abord on ne joue plus la pièce, le théâtre est fermé, l'été règne... Puis Dullin n'a pas eu avec cette œuvre délicate son bonheur ordinaire. Improvisation, manque de mise au point, désir de trop bien faire ? Je ne sais. Mais il en a «trop mis ». Il a surchargé de décors, pas très heureux, cette fantaisie ailée, il l'a alourdie d'entr'actes trop longs, il n'a pas mis en évidence tels points capitaux pour la clarté et l'entente du sujet. Il a voulu avec de pauvres moyens faire trop riche. Lisez la pièce. Vous y perdrez moins qu'à l'entendre. Et pourtant.... Pourtant vous perdrez le jeu si intelligent de Dullin (Ellibu), d'Orane Demazis, de Michel Duran, d'Allibert, de Beauchamp. Vous y perdrez encore un décor cocasse du Michel Duran déjà cité, qui, acteur d'une grande fantaisie, est encore un décorateur ingénieux.

N'importe : lisez *Petite Lumière*.

§

Le comte Etienne de Beaumont a organisé à la Cigale, sous ce titre apollinairien : *les Soirées de Paris*, des spectacles d'art moderne, qui ont connu des fortunes diverses. Je n'ai rien

à dire ici de force ballets, joliment dansés par Léonide Massine et ses gens. Ce qui ressortit à ma rubrique se réduit à deux œuvres fort inégales, puisque l'une est de M. Tristan Tzara et l'autre de William Shakespeare.

M. Tzara, qui est Roumain, a sur la poésie et la dramaturgie des idées qui ne sont d'aucun pays. Sa pièce qui se nomme **Mouchoir de Nuages**, sans doute parce que le sort fit sortir ces deux substantifs du chapeau où M. Tzara mêle les deux cent treize mots de son vocabulaire, a saisi tout le monde par ce qu'elle offre de vieillot et de déjà périmé. L'auteur escomptait les sifflets — de ces sifflets qui vous égalent à Jarry, à Stravinsky, à Debussy — et il n'a récolté qu'un ennui poli. La soirée présenta pourtant quelque agrément, par la disposition de la scène où les acteurs, lorsqu'ils avaient cessé de jouer, ne disparaissaient pas à nos yeux : Ils vaquaient aux petites tâches de leur art : grimes, costume, etc... sur des tables disposées à cet effet par le metteur en scène. M. Tzara, je suppose, voulait ainsi nous faire entendre que le théâtre, qui n'est que conventions, pouvait fort bien en supporter une de plus. La moindre entrée de clowns nous l'avait déjà enseigné, avec plus de simplicité souriante.

**Roméo et Juliette**, qu'on nous montra par la suite, était, par les soins intelligents de Jean Cocteau, réduit à son expression linéaire. Ce que l'œuvre perdait en lyrisme, elle le gagnait en force dramatique, et l'adaptateur sut ainsi nous montrer l'armature du chef-d'œuvre. Bien que l'on s'en doutât, on n'a pas été fâché de vérifier la solidité de l'édifice. Cela même n'allait pas sans susciter chez les fervents de l'homme de Stratford une émotion véritable. Pour ma part j'ai eu l'impression que j'étais admis au secret du travail préparatoire du génie. Il faut, pour traiter ainsi les grandes œuvres, une audace bien intelligente et un goût sûr de lui même. Après Antigone, Roméo... Shakespeare après Sophocle... Jean Cocteau a montré qu'il n'avait pas peur des Dieux. Qui donc, en ce temps, se sentirait la taille de telles familiarités ? Quand « les grands Olympiens étaient si misérables, que les petits enfants touchaient leurs barbes d'or », leur défaite excusait l'irrespect. Mais les Olympiens auxquels se hausse Cocteau, qui n'est plus un enfant, ne sont déchus en aucune manière.

Puis le spectacle était fort beau. M. Jean Hugo y dévouait une

sorte de génie, par l'art avec lequel il réalisait décors et costumes. Jean Cocteau, qui décidément n'est pas à un miracle près, sut donner à une troupe faite d'éléments épars et profondément dissemblables une cohésion, une discipline extraordinaire. Il réalisa une mise en scène où les acteurs paraissaient, non point selon le rythme ordinaire de la vie, mais comme cinématographiés au ralenti, chacun prolongeant une attitude autant qu'elle pouvait s'accorder avec la situation. Il fallait en conséquence que cette attitude fût irréprochable et juste, et qu'elle se mariât à celle des acteurs voisins, selon une heureuse arabesque. L'œil qui sut combiner avec tant de bonheur mille tableaux à peu près parfaits mérite d'être exalté.

M. Marcel Herrand, Mlles Andrée Pascal et Yvonne George furent de très bons interprètes, ainsi que MM. Philippe Rolla, Jean Dupuis, Edouard Ferras, Valentin. Pour M. Cocteau, il avait tenu à mener ses troupes à la victoire ou à la défaite et portait avec une fine élégance le pourpoint de Mercutio. Il a de l'autorité, de l'assurance, et sut dire à merveille un comprimé de « Reine Mab » que — détail charmant dans son insolence — les amis de Roméo en scène écoutent sans dissimuler leurs bâillements.

Mémento. — M. Jacques Copeau a confirmé sa résolution de fermer le Vieux-Colombier. Peut-être pourra-t-on trouver quelqu'un qui prenne en son absence la direction du théâtre et de la troupe.

On a joué :

A la Comédie-Française : *La Dépositaire*, d'Edmond Sée ;

A l'Odéon : *Mlle Le Feu*, d'A. Orna ;

Au Gymnase : *Si je voulais*, de Paul Géraldy et Spitzer ;

Au Théâtre de l'Avenue : *La Grande Duchesse et le garçon d'étage*, d'Alfred Savoir.

On a repris au théâtre de la Renaissance : *La Captive*, de Charles Méré.

Enfin, au cours d'une même semaine, la Comédie-Française a accepté une pièce de M. Félix Gandéra et refusé une pièce de Pierre Corneille.

On s'accorde à trouver que c'est beaucoup en si peu de temps.

*Par intérim,*

PIERRE SCIZE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Jacques Loeb : *Les Protéines*, traduit de l'anglais par M. Mouton, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Eugenio Rignano : *La Mémoire biologique*, essais d'une conception philosophique nouvelle de la vie, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Alexis Carrel : *Les Cultures de tissus et la sénescence*, Société de Biologie, novembre 1923 à mars 1924. — Charles Richet : *La Viande crue et la durée de la vie*, Académie des sciences, mai 1924.

Quand on parcourt les recueils scientifiques allemands, on constate que le vitalisme et le finalisme continuent à régner de l'autre côté du Rhin. Depuis la publication en 1905 du retentissant ouvrage d'Auguste Pauly, *Darwinismus und Lamarckismus, Entwurf einer psycho-physischen Teleologie*, un mysticisme pananimiste a contaminé les esprits des biologistes : ils considèrent toujours que la « conformité au but » ou « Zweckmässigkeit » est une propriété générale des organismes, et ils rejettent encore les théories purement physico chimiques de la vie. On sera sans doute surpris qu'en un pays où la chimie est si florissante, on ne soit guère tenté de l'appliquer à la biologie. La raison est peut-être dans le fait que les chimistes allemands ont fait fausse route en ce qui concerne les propriétés de la matière vivante, comme on peut s'en rendre compte en lisant le nouveau livre de Jacques Loeb, **les Protéines**.

Ce livre révolutionne la chimie des « colloïdes ». On était parti de l'hypothèse que l'ultime élément constituant des solutions colloïdales, — forme sous laquelle se présente la matière vivante, — est, non pas une molécule chimique isolée ou un fragment de molécule (ion), mais bien un agrégat de molécules ou d'ions, une *micelle* suivant l'expression de Naegeli. On pensait que les réactions chimiques des particules colloïdales vis-à-vis des agents extérieurs se passent à la surface de ces particules : les électrolytes, acides, alcalis, sels, y seraient « adsorbés » suivant une formule purement empirique, celle de Freundlich, et les lois de la chimie classique ne sauraient être appliquées. Or, d'après Loeb, il n'en est rien : il n'y a pas une chimie spéciale des colloïdes différente de celle des cristalloïdes. *Il n'y a qu'une chimie*. Les substances organiques, telles que la gélatine, l'albumine, sont soumises aux lois de la chimie, tout comme les matières minérales, entre autres, à la loi des proportions définies, et aussi aux lois des équilibres chimiques ; il y a lieu de tenir compte

d'un point neutre, « isoélectrique » ; du côté acide de ce point critique, la gélatine, l'albumine se comportent comme des bases, du côté alcalin, comme des acides. C'est parce qu'il n'a pas tenu compte de ce fait important que le célèbre chimiste Hofmeister a commis pas mal d'erreurs.

§

A ceux qui s'intéressent au conflit des théories vitalistes et des théories physico-chimiques, je conseillerai la lecture du livre de M. Rignano, **la Mémoire biologique**. L'auteur, comme il le déclare lui-même dès le début de la Préface, n'est pas un biologiste. Il n'est jamais entré dans un laboratoire, il n'a jamais vu au microscope une seule cellule... il n'a jamais fait aucune expérience sur la contraction musculaire et sur la rapidité de transmission du courant nerveux ; il est simplement un « philosophe de la nature ».

M. Rignano reconnaît la position d'infériorité du théoricien par rapport à l'expérimentateur spécialiste, mais il pense que leurs œuvres, au lieu de s'exclure, doivent se compléter.

M. Rignano commence par montrer que les doctrines transformistes aboutissent aux « théories mnémoniques » du développement. « Les observations et les arguments, dit-il, se multiplient en faveur de la transmissibilité des caractères acquis. » Cette opinion est intéressante à relever, au moment où tant de biologistes éminents, évolutionnistes d'ailleurs, nient l'hérédité de tels caractères. Après toute une discussion sur la théorie de la préformation, Rignano expose son hypothèse d'une « irradiation plasmatique » ; elle est fort ingénieuse. On sait qu'au cours du développement de l'embryon, « des parties même éloignées l'une de l'autre semblent exercer l'une sur l'autre des influences réciproques » : l'auteur explique ces faits par une « circulation ou distribution d'énergie trophique nerveuse ». Par « énergie nerveuse », il entend une énergie qui est émise par toutes les cellules du corps, qui émane du noyau cellulaire. A partir du noyau de l'œuf fécondé, porteur des tendances du plasma germinal, les noyaux, à mesure de la formation de nouveaux tissus, se transmettraient les uns aux autres l'énergie initiale, avec ses manières d'être spécifiques. Les noyaux nouveaux formés conserveraient le souvenir des excitations reçues des noyaux préexistants. Un phé-

nomène de nature mnémonique serait à la base des processus du développement. M. Rignano rappelle la théorie de la mnême de Semon : il consacre aussi un chapitre à « un botaniste mnémoniste »,Francis Darwin : il développe enfin sa « théorie mnémonique du finalisme de la vie ». Ce sont les tendances affectives, unies aux autres phénomènes fondamentaux du monde organique, qui donneraient aux phénomènes de la vie leur « essentiel aspect finaliste. »

Ici je dois me séparer de M. Rignano. L'éminent directeur de la Revue *Scientia* est un esprit très cultivé ; on aime à suivre sa pensée ; il soutient ses idées avec conviction ; il ne craint pas la contradiction ; il va même jusqu'à intercaler dans son livre la critique que l'un des représentants les plus autorisés de la tendance physico-chimique, Bottazi, a faite de sa théorie mnémonique.

Je ne connais pas *l'énergie nerveuse,* dit Bottazi, et quand je lis qu'elle est à la base de la vie, j'avoue n'y plus rien comprendre. Peut-être Rignano veut-il parler de l'« énergie psychique », de l'Esprit, de l'âme ? Mais alors c'est une toute autre chose, et il ne me semble pas opportun d'appeler l'Esprit « énergie nerveuse ». Il peut se faire que l'Esprit soit la *base de la vie* ; mais alors il est aussi celle de tout événement naturel du monde inorganique, la *base* de la gravitation universelle et du plus simple équilibre chimique, comme de n'importe quelle tendance affective humaine ou animale.

Bottazzi proteste aussi contre l'habitude que nous avons de projeter sur les phénomènes naturels le finalisme.

Un temps viendra — bientôt, il le souhaite, — où un langage comme celui de M. Rignano et d'autres aura disparu de la physiologie, et où de pures expressions verbales, « causes finales », « tendances affictives», « accumulations mnémoniques », seront définitivement rejetées.

Il est fort possible que, si M. Rignano avait exposé son hypothèse d'une irradiation plasmatique dans un autre langage, celle-ci eût séduit certains physico-chimistes. L'être en voie de croissance est certainement le siège de mouvements vibratoires qui se transmettent suivant certaines directions.

§

Une théorie dynamique de la vie est encore prématurée. Avant

d'arriver à des hypothèses fécondes, il faudra encore beaucoup expérimenter.

Les expériences récentes du chirurgien Carrel, parues ces derniers mois dans les *Comptes rendus de la Société de Biologie*, et relatives au déterminisme chimique de **la sénescence** et de la mort, sont bien intéressantes. Alexis Carrel, et son collaborateur Ebeling, sont arrivés à cultiver *in vitro* diverses sortes d'éléments cellulaires : des fibroblastes (cellules du tissu conjonctif), des cellules épithéliales, des cellules du cartilage. En leur fournissant du suc de tissu embryonnaire, et en les changeant souvent de milieu, les cellules se multiplient indéfiniment, sans que la croissance subisse le moindre ralentissement. Depuis janvier 1912, une culture de fibroblastes provenant d'un cœur d'embryon de poulet a subi 2254 passages, et elle est toujours fort prospère. C'est là le cas le plus remarquable de cultures de tissus en dehors de l'organisme. Dans l'organisme, les mêmes cellules auraient subi la « loi inéluctable » de la sénescence.

Que devient dans ces conditions l'opposition, établie par le biologiste métaphysicien allemand Weissmann, entre le soma (corps) mortel et le germen (cellules reproductrices) immortel ? Le soma, après avoir nourri le germen transmis par l'œuf, a rempli son « devoir » vis-à-vis de l'espèce ; il meurt parce que son existence serait désormais « inutile ».

Laissons de côté ces considérations finalistes, et cherchons avec Carrel la cause chimique de la sénescence des tissus au cours de l'évolution individuelle. Dans du plasma, c'est-à-dire dans du sang débarrassé de ses globules, de poulets âgés de 6 semaines, 3 mois, 3 ans et 9 ans, la durée de la vie de cultures de fibroblastes est, respectivement en moyenne, 44 jours, 26 jours 17 jours, 5 jours. Que se passe-t il donc dans le sang des animaux âgés : disparition de substances activant la croissance, ou bien production de substances inhibant la multiplication des cellules ? D'après Carrel, les deux causes interviendraient. Les substances activantes seraient sensibles à la chaleur, détruites à 65° ; or, le chauffage augmente de 38 pour cent l'action inhibitrice du plasma des animaux jeunes et de 16 pour cent seulement celle du plasma des animaux vieux ; il est donc évident que le plasma dans la vieillesse contient moins de substances activantes que pendant la jeunesse. Ces substances activantes

proviennent surtout des globules blancs du sang et des glandes à sécrétion interne.

La cicatrisation des plaies est fonction de l'âge, et aussi de ces substances activantes. Les plaies stériles cicatrisent moins bien que les plaies légèrement infectées, car, dans ces dernières, les globules blancs, dont l'accumulation forme le pus, apportent leurs sécrétions activantes. Sous l'influence des idées pasteuriennes, on a peut-être trop abusé, en chirurgie, de l'antisepsie et de l'asepsie.

§

Il est probable aussi qu'il se trouve dans chaque tissu des substances qui en activent la croissance. Une communication récente de M. Charles Richet à l'Académie (19 mai 1924) est assez démonstrative en ce qui concerne le muscle.

En 1902, avec J. Héricourt, M. Richet a introduit en médecine la zomothérapie, ou traitement par le jus de **viande crue** ; d'heureux résultats ont été obtenus sur des chiens tuberculisés. Depuis 1913, MM. Grigaut, Guilbaud et Ch. Richet fils savent préparer un extrait sec du jus de viande crue ; en 1917, ils s'en sont servis pour soigner des soldats tuberculeux ; pendant les deux mois de séjour de ces malades à l'hôpital, l'ingestion de cet extrait augmentait rapidement et presque constamment leur poids de 23 grammes par jour, en moyenne ; chez des malades identiques, pris comme témoins, le poids, en moyenne, diminuait de 6 grammes par jour, soit une différence de 29 grammes. Ces expériences ont été reprises sur des sujets sains : il s'est produit également une augmentation de poids, et parallèlement une augmentation de la force musculaire ; en même temps, il y a eu fixation d'azote et de phosphore dans l'organisme ; or, le muscle est riche en phosphore.

L'ingestion du jus de viande provoque, chez les tuberculeux, une reconstruction du tissu musculaire, particulièrement atteint dans cette maladie, et chez les individus bien portants une hypertrophie des muscles.

La cuisson détruit les substances activantes du muscle. Voici à cet égard une curieuse expérience de M. Richet. Des chiens normaux nullement tuberculisés, nourris exclusivement avec de la viande cuite, meurent en 5 à 6 semaines, tandis que, avec la

viande crue exclusive, « ils augmentent de poids et montrent une santé admirable ».

Depuis des millions d'années, les êtres vivants se sont alimentés sans que la cuisson ait agi sur leurs aliments ; il y a quinze à vingt mille ans à peine, l'Homme a inventé le feu, et s'est mis à consommer des aliments cuits. Etait-ce pour son bien ? On peut en douter maintenant.

GEORGES BOHN.

*HYGIÈNE*

**Un programme d'Hygiène publique à la Chambre** — Au Parlement français, le doyen d'âge a ouvert la 13e législature par un discours sur l'hygiène. C'est une nouveauté. Il a commencé par rendre grâces à ses ascendants auxquels, dit-il, il était redevable du privilège d'avoir pu vivre assez longtemps pour occuper la tribune présidentielle. Il les a publiquement remerciés de lui avoir légué l'héritage le plus précieux, la fortune la plus appréciable, le capital biologique : la santé !

Ce préambule a été applaudi. Il en vaut un autre et n'était pas déplacé dans la bouche du vénérable docteur Pinard, l'apôtre, en France, de la puériculture et de l'eugennétique.

Après avoir effleuré la question politique et fait discrètement allusion au déficit financier, il s'est longuement appesanti sur les grands problèmes démographiques. « Il y a bien longtemps que des citoyens avertis et clairvoyants ont mis en relief la diminution implacablement progressive de la natalité française et ses funestes conséquences. Et malgré tous ces avertissements, les pouvoirs publics n'ont cessé de montrer, à cet égard, une indifférence que je n'ai pas à qualifier. »

Paroles sévères et qui ne sont, hélas ! que trop justifiées.

Il est certain que, depuis la guerre, nul relèvement de la natalité française n'a été enregistré. « La France marche ainsi vers la mort, fatalement. » C'est le député Pinard, de Paris, président éphémère, mais d'autant plus sincère en ses paroles, qui le proclame à la tribune même de la Chambre.

Ah ! les commissions, les congrès, les conseils plus ou moins supérieurs, plus ou moins généraux, plus ou moins spéciaux, les circulaires bourrées d'indications de détail, au préjudice de l'essen-

tiel, toutes ces choses n'ont point manqué. Les gouvernants et leur soutien, l'administration, ont montré là une belle activité verbale et épistolaire. Mais ce n'est point avec des paroles, ni avec des écrits, qu'on fait naître des enfants ni qu'on les conserve à la vie.

Si la natalité est insuffisante en France pendant qu'elle augmente, au contraire, dans les pays voisins, ce n'est pas parce que la Française est moins féconde que ses sœurs des nations étrangères. Non. La France se dépeuple parce que les Français limitent intentionnellement leur procréation et parce que, dans ce pays, les enfants meurent en trop grand nombre.

L'esprit de prévoyance individuelle s'est accru dans l'ensemble ; il s'est développé par le raisonnement et se trouve à la base même de toute civilisation. On ne veut plus qu'un enfant pour lui laisser, sans partage, la totalité d'une fortune qui accroîtra la somme de son bonheur.

Et puis, les charges des pères de famille sont allées sans cesse en augmentant, depuis un siècle. Du principe de 1789, d'après lequel la contribution devrait être directement proportionnelle aux ressources et inversement proportionnelle aux charges de chaque citoyen, la seconde partie a disparu de la pratique. Les impôts de consommation frappent les pères de famille proportionnellement aux bouches qu'ils ont à nourrir. Cela n'est-il pas contraire à toute justice distributive ? Sur les trois milliards perçus par l'Etat, deux milliards et demi sont infligés aux gens qui ont des enfants. Dès lors, le paysan, l'ouvrier, l'employé, le fonctionnaire, sachant les charges qu'entraîne une nombreuse famille, s'abstiennent volontairement de procréer.

La loi Engerand, de 1909, a garanti à l'ouvrière en couches son travail pendant son absence de l'atelier ; la loi Marin, de 1910, a accordé aux institutrices d'écoles primaires un congé payé d'un mois avant et d'un mois après les couches ; la loi Strauss, du 17 juin 1913, accorde à l'accouchée nécessiteuse, pendant quatre semaines après l'accouchement, une allocation journalière qui varie entre cinquante centimes, — je dis bien cinquante centimes — et un franc cinquante. Cette allocation, qui est absolument dérisoire, a été légèrement majorée par la loi de 1913, dite d'assistance aux familles nombreuses; elle accorde une allocation annuelle, — je dis bien annuelle, — de 60 fr. à 90 fr. par enfant

âgé de moins de treize ans, et encore faut-il que trois enfants au moins soient présents au foyer familial, et qu'il soit établi que la pauvreté s'y est installée ! Et c'est là toute notre législation protectrice de la maternité !

Il ne nous faut pas seulement beaucoup d'enfants ; il importe aussi qu'ils soient robustes. Or, lisez ceci : Dans le *Bulletin officiel* de la ville de Paris, la statistique du 1er au 10 mai 1924 porte 1.339 naissances, et sur ce total 106 enfants mort-nés. Plus de 8 pour 100. C'est effrayant.

D'autre part, une mortalité infantile considérable décime les enfants nés vivants. Pour l'une des dernières décades, à Paris, cette mortalité a été de 584 sur 3.842. Sur ces 584 cas, on compte ;

de 0 jour à 2 mois : 221 décès ;
de 2 mois à 11 mois : 222 décès ;
de 12 mois à 23 mois : 141 décès.

Ainsi le danger de mort décroît à mesure que l'enfant grandit.

Voici enfin des chiffres officiels extraits d'un rapport annuel fait par M. Roger, inspecteur général de l'Instruction publique. Il a été publié au *Journal officiel* et nous montre ce que deviennent plus tard nos enfants.

| | |
|---|---|
| Garçons nés en 1894.......... | 436.000 |
| Décédés avant 1914.......... | 118.000 |
| Bons pour le service.......... | 222.000 |

Inaptes 96.000, dont 77.000 ajournés et 19.000 réformés définitivement.

Tous ces chiffres ont été donnés à la Chambre par le Dr Pinard. Ils nous font toucher du doigt la gravité de la situation.

Le salut est dans l'organisation intelligente des services d'hygiène et l'application rigoureuse de toutes les connaissances que nous possédons.

Il faut, sinon guérir, du moins prévenir les maladies de l'enfance. Seule l'hygiène possède ce pouvoir.

Voici ce que le Dr Roux, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, disait le 24 juin 1920 :

Après la défense de la patrie, le premier devoir d'un gouvernement est la protection de la santé publique. En France, les gouvernements

qui se sont succédé ont laissé subsister une organisation des services d'hygiène si incohérente que l'on peut dire qu'elle a puissamment entravé le progrès hygiénique...

Son principal moyen d'action consiste dans l'emploi des circulaires... Un directeur d'Hygiène a très bien caractérisé la situation en disant : « Je défends la France contre les épidémies avec mon porte-plume. »

Nous avons déjà eu trois ministres de l'Hygiène, mais il ne semble pas, d'après le Dr Pinard, que nous dussions être satisfaits de l'œuvre accomplie.

D'ailleurs, d'un trait de plume, M. Poincaré a supprimé purement et simplement le ministère de l'hygiène, lors du remaniement ministériel auquel il présida, peu de temps avant les élections.

Or, tous les pays civilisés ont leur ministre de l'hygiène. Depuis mars 1917, la Russie elle-même en a un. La Tchécoslovaquie a une organisation parfaite des services d'hygiène. La jeune république turque, à peine constituée à Angora, a nommé un ministre de l'hygiène. Dans tous les pays civilisés, les questions d'hygiène sont au premier rang des préoccupations des dirigeants. Mais chez nous, il s'est trouvé un gouvernement pour supprimer le ministère de la Santé nationale!

Et le Gouvernement qui supprime ce ministère, le plus importan de tous, s'écrie le Dr Pinard, qui le supprime, oh! ironie! pour raison d'économies, comme un vulgaire bureau de poste auxiliaire, a passé son existence à affirmer ses visées hautement patriotiques! Et la majorité qui approuva sa décision osait hier encore clamer au peuple, qui ne voulait plus l'écouter, que seule sa politique était celle du salut national!

On ne peut sérieusement objecter l'insuffisance de nos ressources financières pour une œuvre de salut, pour une œuvre de vie, quand on dépense des milliards pour les armements, œuvre de salut bien plus aléatoire et en tout cas, œuvre de mort.

Les dernières paroles du Dr Pinard méritent d'être rapportées. Elles couronnent sa harangue toute dominée par la pensée que la France, meurtrie par les innombrables pertes qu'elle a subies, peut se relever en adoptant résolument une charte de la maternité et de l'enfance.

J'ai tenu à vous indiquer, dit-il, les moyens nécessaires pour réaliser une grande révolution dans nos mœurs, révolution destinée à faire franchir une nouvelle étape dans la voie infinie du progrès. Et en agissant

ainsi, c'est bien plus qu'un acte de moralité, si haute fût-elle, que j'ai accompli. C'est un acte religieux. Oui, parvenu tout au soir de ma vie, je reste fidèle à une religion qui a toujours été mon guide et mon flambeau. Cette religion qui ne veut et qui ne cherche à s'imposer, ni par le bûcher, ni par l'échafaud, qui n'a jamais fait souffrir, qui n'a jamais fait couler ni sang, ni larmes — sauf celles de joie — et qui, par contre, veut procurer à ses fidèles une vie plus longue et plus belle, n'est autre que la religion de l'humanité.

Un pays peut avoir la plus belle des terres, les citoyens les plus intelligents et les plus laborieux, des manufactures prospères, une agriculture productive; les arts peuvent y fleurir, l'armée peut y être forte et pourvue d'armes redoutables; si la population reste stationnaire, si chaque année elle diminue en stature et en vigueur, la nation doit périr.

C'est pourquoi le souci de la santé publique apparaît bien comme le premier devoir des hommes d'Etat.

Il faut que la France vive et continue à semer les grandes idées qui inspirent le monde moderne. Pour mener à bien sa tâche, il importe qu'elle jouisse d'une bonne santé : santé morale, se manifestant par l'accroissement de la natalité, santé intellectuelle s'extériorisant par l'épanouissement complet des facultés de l'esprit et santé physique, se traduisant par une diminution de la mortalité infantile qui décime les jeunes générations.

D[r] MAURICE BOIGEY.

## *QUESTIONS JURIDIQUES*

Légitimation des enfants naturels : enfants naturels simples ; enfants naturels adultérins. — Propriété littéraire et artistique ; ouvrages posthumes ; manuscrit ; objet incorporel ; don manuel. — Affaire Silvain-Jaubert-Doumic. Droit de réponse.

Quand un **enfant naturel** n'a pas été légitimé par le mariage de ses parents, il peut l'être par un jugement, rendu en audience publique après enquête et débat en chambre du conseil, lequel jugement constate que l'enfant a eu, depuis la célébration du mariage, la possession d'état d'enfant commun.

Cette disposition de l'art. 331 du Code civil ne s'appliquait qu'aux *enfants naturels simples*. La loi du 25 avril 1924 la rend applicable aux *enfants adultérins*.

§

En matière de **propriété littéraire et artistique**, le monopole de la publication des *ouvrages posthumes*, c'est-à-dire des ouvrages publiés pour la première fois après la mort de l'auteur, est garantie — outre les principes généraux — par le décret du 1er germinal an XIII.

Mais on peut être propriétaire du *manuscrit* d'un ouvrage, même si ce manuscrit est l'unique, sans avoir le droit de le publier. Pour pouvoir publier un ouvrage, il n'est pas nécessaire d'en posséder le corps matériel (j'entends : de nécessité juridique, car, pour la nécessité pratique, c'est évidemment autre chose). Mais il est nécessaire d'en posséder l'âme. En d'autres termes « la propriété d'un ouvrage est distincte de celle du manuscrit qui le contient et n'en forme pas un accessoire », — déclare un arrêt de Cassation en date du 26 février 1919, publié par un des derniers fascicules de Dalloz (1923-1 215).

Le lecteur d'un livre que j'achève et qui complète mon *Problème de Rimbaud* y trouvera un long poème inédit de l'auteur de « Bateau Ivre », poème d'une authenticité, vu les preuves que j'en fournis, indiscutable. Le propriétaire du manuscrit, vraisemblablement unique, de ce poème, M. Louis Barthou, si riche en documents rimbaudiens, et qui s'est montré toujours libéral envers les historiens du poète, a bien voulu m'accorder d'en prendre copie, afin que je l'insère dans mes gloses. Je lui en suis infiniment reconnaissant. Mais si, en fait, la possibilité matérielle de la publication de ce poème n'appartient qu'à lui (ou n'appartenait qu'à lui avant qu'il m'ait fait l'honneur de me la permettre), en droit strict il n'est pas plus fondé à publier ce poème que moi, ni que personne, et les héritiers du Poète maudit, seuls, y seraient fondés.

Mais voilà, le sont ils ? Etant donné l'horreur que Rimbaud a manifestée de son œuvre, la violence qu'il a mise à détruire toutes traces de son activité poétique, ses héritiers (s'il y en a) ont-ils sur son œuvre un droit de propriété littéraire, ce droit que la loi accorde aux héritiers d'un auteur parce qu'ils sont ses représentants naturels moraux, parce qu'ils continuent sa personne? — (*Hœres personam defuncti sustinet*, disaient, les Latins). Voilà une jolie question à débattre.

L'arrêt de la Cour de cassation susdit nous conduit loin de la

littérature rimbaudienne, puisqu'il s'agit des *Mémoires de la Comtesse de Boigne*, mais il n'en est pas moins intéressant.

La Comtesse de Boigne est décédée en 1866 et ses mémoires sont restés inédits jusqu'au 13 février 1907, où le 1er volume paraissait chez les éditeurs Plon et Nourrit par les soins de M. Charles Nicoullaud. Celui-ci en avait reçu le manuscrit, en 1882, des mains du sieur Osmond d'Osmond, petit-neveu et légataire universel de la Comtesse, lequel était décédé en 1904. Mais en août 1908, la dame Modot, légataire universelle d'Osmond, introduisait contre Nicoullaud et Plon-Nourrit une action en vue d'obtenir la cessation de la publication, la restitution du manuscrit et des dommages-intérêts.

Elle obtenait gain de cause du Tribunal de la Seine le 28 juillet 1909, de la Cour de Paris le 8 mars 1911, et l'arrêt de la Cour de cassation du 26 février 1919 met le dernier point à l'affirmation qu'être propriétaire d'un ouvrage et être propriétaire du manuscrit sont deux choses fort différentes.

Attendu que la propriété d'un ouvrage est distincte de celle du manuscrit qui le contient et n'en forme pas un accessoire ; et que cette propriété littéraire, objet incorporel, n'étant pas susceptible de possession matérielle, ne peut être transmise au moyen d'un don manuel ; qu'en conséquence, si le possesseur d'un manuscrit est, en général, présumé avoir le droit de le publier, cette présomption, d'ailleurs de pur fait, ne peut être invoquée par le détenteur qui prétend avoir reçu le manuscrit sous forme de don manuel, qu'il demeure tenu de justifier de la donation qui lui aurait été faite de la propriété de l'œuvre, par l'un des modes de preuve admis par la loi.

§

Voici donc la troisième manche du match Silvain-Jaubert, auteurs d'une traduction des *Perses* d'Eschyle, jouée à la Comédie-Française, contre Doumic, chroniqueur dramatique à la *Revue des Deux Mondes* et critique de la dite pièce, gagnée par les premiers de ces messieurs. Ce n'est pas là ce qu'on appelle « la belle ». Une quatrième rencontre est inévitable. Elle se déroulera devant la cour d'appel désignée par l'arrêt qui casse la décision de la Cour de Paris, laquelle donnait tort aux dramaturges. Que cette seconde cour juge comme la première : à savoir que la *Revue des Deux Mondes* était en droit de refuser à MM. Silvain et Jaubert la réponse au compte rendu de leur pièce par M. Dou-

mic, les adversaires (à moins que Silvain-Jaubert s'inclinent) s'iront rebattre devant la Cour de cassation, toutes chambres réunies. Si celle-ci maintient sa manière de voir, une nouvelle cour d'appel interviendra. Mais dès ce moment, le match est « couru », puisque la dite cour d'appel est tenue de se conformer, sur le point de droit, à la décision de la Cour suprême ; et *la Revue des Deux Mondes* devra insérer.

La Cour de cassation a jugé semblablement au Tribunal de la Seine le 12 février 1921. Dans *le Mercure* du 15 mars 1921, j'avais dit pourquoi ce jugement de première instance me paraissait bien rendu. Et ma chronique du 15 mars 1923 n'approuvait guère l'arrêt de Paris, en date du 24 novembre 1922, qui donnait gain de cause à la *Revue des Deux Mondes*. J'observais cependant que cet arrêt, loin d'être directement contraire au principe que le **droit de réponse** ne peut être refusé, reconnaissait implicitement ce principe. La décision de la Cour (disais-je), si elle ne reste pas tout à fait en harmonie avec la jurisprudence antérieure, la trouble à peine — contrairement à ce que tout le monde s'imagine. En effet les juges d'appel disaient à MM. Silvain et Jaubert non pas qu'ils n'avaient pas le droit de répondre, mais qu'ils avaient eu le tort de répondre à côté de la question et de prétendre, au lieu de rectifier des points de fait, entamer une « discussion d'ordre théorique ».

La décision — qui avait su écarter l'ingénieuse, mais dangereuse théorie de *l'abus du droit*, invoqué en faveur de la *Revue des Deux Mondes* par le ministère public, — était donc prudente et adroite. Elle eût pu passer. Le fait qu'elle.. ne passe pas montre que la Cour de cassation continue avec d'ailleurs toute la jurisprudence antérieure et, je crois, toute la doctrine, d'attacher au droit de réponse un caractère général et absolu. Je ne connais pas les considérants de son arrêt. Mais ils ne peuvent pas dire autre chose que ceci : un texte est un texte et un texte aussi clair et net que l'art. 13 de la loi du 29 juillet 1881 n'a pas besoin d'être interprété !

*Le gérant sera tenu d'insérer les réponses de toute personne nommée ou désignée dans le journal ou écrit périodique...*

Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Il y a des cas où le juge peut être incité à faire la besogne du législateur, mais encore faut-il que la loi lui en donne le prétexte. Ici, pas du tout. Si le

législateur estime que l'art. 13 met en péril les droits de la Critique, qu'il modifie cet article ; il n'en est certes pas à une loi près !... Qu'il insère, par exemple, entre les mots « toute personne » et les mots « nommée ou désignée », ceux-ci : *indûment ou injustement*. Avec ces deux adverbes, MM. Silvain et Jaubert (dont je suis loin de trouver la querelle sage, si je la trouve *juridique*) n'auraient pas conçu une minute l'idée que le compte rendu de M. Doumic leur permettait rectification.

Mais en réalité, aujourd'hui comme il y a trois ans et deux ans, je ne crois pas qu'il faille toucher à cet article et je tiens que ce serait maladresse. Jamais jusqu'ici (quoi qu'on ait dit de tant de côtés) les droits de la Critique n'ont été menacés le moins du monde par lui. Et quand on voit les flots d'encre dont on l'a si gratuitement noirci, on admire combien nous avons tendance, même sur les questions les plus simples, à perdre vite de vue la notion des choses ! A ce propos, les quelques lignes consacrées à l'arrêt de Cassation par M. André Billy, dans *Les Nouvelles Littéraires* du 31 mai, sont, ou je n'y connais goutte, marquées au coin du bon sens. J'espère qu'il en est de même de celles qui suivent.

§

D'une manière générale, nous raisonnons mal parce que, nos yeux dirigés sur les inconvénients d'une chose, nous perdons de vue ses avantages, alors que tout est une question de plus ou de moins. La perfection n'existe pas, et la mesure législative la plus sage lèsera toujours certains intérêts. On ne fait pas une omelette sans casser des œufs, en droit comme ailleurs. De même que dans l'ordre des sciences physiques et naturelles les lois ne sont jamais vraies qu'approximativement, de même, dans le domaine juridique, les lois ne sont jamais complètement sages, utiles, commodes ; un texte de loi est bon quand il règle de façon satisfaisante la moitié des cas + un. L'article 13, lui, est bon, au bas mot, 90 fois sur 100. Ceux qui sont partis en guerre contre cet excellent serviteur ont vu les dix fois où il peut pécher, ils sont restés aveugles aux quatre-vingt-dix autres.

Et même, ces dix cas, regardons-les d'un peu près. Si — comme je le crois, et comme je le souhaite — la *Revue des Deux Mondes* se trouve finalement condamnée, jamais victoire aura-t-elle

été plus à la Pyrrhus que celle des bons Sylvain et Jaubert? Rien qu'à voir le tolle, d'ailleur excessif (car s'ils eurent tort, il ne s'ensuit pas que l'adversaire ait eu raison) soulevé par leur initiative sans parler des frais, du temps perdu... — qui est-ce qui ne pensera pas qu'ils eussent mieux fait de rester tranquilles ? Qui est-ce qui voudra les imiter, dans un cas analogue au leur ?

D'un côté, le pot de fer : c'est le périodique qui parle de vous ou de moi. De l'autre, le pot de terre, et c'est vous ou moi. L'article 13 nous munit d'une cuirasse : gardons-la, si vous m'en croyez.

Mémento. — Alexandre Zévaès : *Les Procès littéraires au XIXe siècle* (Perrin). Compte rendu des querelles du parquet et de la littérature depuis Béranger jusque Ponchon, en passant par Flaubert, Baudelaire et autres inculpés moins notoires. Tous ces cas, jugés pendables à l'époque, apparaissent moins que peccadilles au prix de ce qui s'imprime impunément aujourd'hui. Autres temps, autres mœurs; et autres mœurs, autres outrages aux mœurs ! — Henri Robert : *Les Grands Procès de l'Histoire*, 3e série (Payot). Il s'agit de la grande Catherine, de Marie-Antoinette, de la mort du duc d'Enghien, de la Reine Hortense, et le livre se laisse lire avec autant de facilité que les conférences qu'il rassemble se firent entendre. — Jean Lorédan : *La Machine Infernale de la rue Nicaise* (Perrin). A quoi a-t-il tenu que le 3 nivôse an IX écrasât dans l'œuf l'Aigle impériale ! M. G. Lenôtre cependant peut mourir (le plus tard possible pour notre agrément) tranquille. Il laisse quelques bons disciples, et en voici un. — Gaston Delayen : *Les deux affaires du capitaine Doineau* (Ed. Juris-Classeurs, 18, rue Séguier). Ledit capitaine a participé à l'évasion de Bazaine, il serait puéril de le nier (malgré qu'il l'ait fait à l'audience) mais le mercredi 2 septembre 1856, était-il à l'attaque de la diligence de Tlemcen, où se vit assassiné Ben 'Abdallah, Agha des Beni Snouss ? — Voilà une question que M. Delayen, quelque envie qu'il en ait, n'ose pas résoudre par la négative. Mais dans quel bain de conquête d'Algérie les documents qu'il met en état nous plongent ! Quel ouvrage ressuscitant et évocateur !

MARCEL COULON.

## LES REVUES

*La Revue de Paris* : d'une conférence de M. Francis Jammes sur Ronsard. — *Revue des Deux Mondes* : Mme Marcelle Tinayre à Haarlem et à Amsterdam. — *Bulletin de la vie artistique* : des vers de M. Maurice Utrillo. — *Sélection* : deux échantillons curieux des idées de M. P. G. van Hecke. — Mémento.

Il avait une robe d'hermine et, tandis que les vieilles averses frap-

paient les coudriers du Loir, il tenait un gros bouquin, au coin du feu, dans son château. Il était trois heures après midi. Une grenouille coassait dans la douve où les lances de la pluie éclaboussaient la lumière. Marie, ou Hélène, ou une autre, entrait, s'asseyait auprès de lui. Alors, sans refermer le livre, il posait calmement sa main libre sur le genou de son amie. Et il souriait. Et il pensait à Ulysse errant sur les mers grises, à Hélène, au jugement de Pâris, à Troie, à des archers agenouillés sur le rempart qui, nus et casqués, tendaient l'arc d'une façon classique.

C'est ainsi que M. Francis Jammes se représente Ronsard. Toute sa conférence, qu'il intitule « Ronsard poète de la nature », est de la qualité rare de ce portrait. **La Revue de Paris** (1er juin) a été bien inspirée d'offrir à ses lecteurs cette image d'un poète qui fut aussi un humaniste consommé, faite par un poète plus nourri de la nature que des livres, mais enivré d'elle et qui peut dire, après une lecture, avec la grâce d'un naïf enlumineur des âges de foi : « Ce n'était pas Ronsard, c'était l'alouette elle-même que j'entendais pour la première fois. »

M. Jammes n'est pas un critique. Il parle en poète, d'un poète. Il ne force sa voix ni son talent. Il cite l'auteur qu'il a accepté de louer et son choix est partout heureux, et il finit par réciter de ses propres vers — de ceux qui sont fort beaux, — mais voici comme il a pris congé d'un auditoire qui devait être bien tenté de le retenir :

Tant que le ciel et la terre raconteront la gloire du Créateur ;
Tant que rira la jeune aurore dans ses voiles émus par la brise ;
Tant que, soucieux, le crépuscule étendra sa grande ligne ;
Tant que le soleil fera luire les blés, crier les grillons, étinceler les poissons d'argent, palpiter l'azur sur les galets des rivières ;
Tant que la lune versera sa tremblante sérénité sur le front de Roméo qui craint qu'aux sanglots du rossignol ne succède le chant de l'alouette ;
Tant que les feux des pâtres s'allumeront dans la mélancolie de la vallée ;
Tant que la pâleur de la nuit nous fera songer à l'apaisement de la mort ;
Tant que les rosées recouvriront de leurs brillantes poussières les lourds raisins noirs ;
Tant que les lièvres bondiront dans la neige en éparpillant des flocons autour d'eux ;
Tant que la foudre retentira dans les combes parfumées du buis ;

Tant que l'arc en-ciel rira aux pommiers éblouissants sous la grêle de mars ;

Tant que l'océan basculera ;

Tant que le fleuve mirera les châteaux, et la rivière la cabane ;

Tant que le gui offrira ses perles aux fiancés dont les baisers feront éclore l'espérance ;

Tant que les troupeaux de mon pays feront bouger doucement la montagne ;

Tant que la rose sera française ;

Tant que le laurier verdira :

Ronsard vivra !

§

Mme Marcelle Tinayre publie à la **Revue des Deux Mondes** (1er juin) sous ce titre : « Jours de printemps en Hollande », des impressions de voyage particulièrement heureuses. Les anthologies futures pourraient leur emprunter cette page digne des meilleurs écrivains en prose.

Mais il y a les fleuristes de Haarlem !

Leurs boutiques si nombreuses, si jolies, sont de véritables salons où mesdames les Tulipes de serre tiennent une élégante assemblée. Murs de cristal, paravents de verdure : les jacinthes doubles, bibelots de porcelaine tendre, rose ou bleu mat ; dans les hautes touffes de feuillage, quelques tulipes perroquet, jaunes et rouges, ébouriffées comme sur des perchoirs ; une atmosphère tiède, moite, engourdissante ; et là, les magnifiques Dames aux jupes de soie découpées, aussi larges parfois, aussi bouffantes que la crinoline des pivoines, blanc laiteux ou blanc safrané, rose argenté ou rose clair, rouge de sang, rouge de flamme, rouge de radis ouvert, violet de deuil royal, pourpre sanglante. Les tons les plus riches, purs et crus, dignes de la palette de Van Gogh, habillent ces dames-fleurs qui, malgré ce luxe étalé, ne seront jamais, jamais que de splendides bourgeoises. La rose est une reine et la giroflée brune est une humble religieuse ; la violette est une jeune fille sentimentale, et l'œillet une dame de volupté ; mais, madame la Tulipe est une fille de riches marchands qui étale son luxe et sa fortune. Il lui manque l'âme des fleurs : le parfum ; on l'admire comme une très belle personne sans esprit, à qui l'on ne dit rien et qui n'a rien à dire...

Et voici ce qu'une visite à la maison de Rembrandt inspire à Mme Marcelle Tinayre, et qui nous apparaît dans la lumière du Peintre :

Tout près du pont du Zwanenburgal, dans la Joden-Breestraat, la

maison élève ses trois étages sous un fronton triangulaire. Quatre fenêtres, à chaque étage, une jolie porte, un petit perron. A cette heure tardive, elle est fermée. Les visiteurs sont partis. Le gardien est absent. Cependant la porte s'entr'ouvre pour le maître de jadis. Dans les salles sans rideaux, sans meubles, éclairées par un vague reflet qui n'est pas de ce monde, — comme si une lumière émanait des mains ressuscitées de Rembrandt, — quelle solitude, quel silence !

C'est ici que le jeune mari de Saskia vint s'établir en 1639, avec sa bien-aimée et son bel enfant, Titus, aux boucles châtaines. Qu'elle était charmante, alors, la petite épouse que Rembrandt ne se lassa jamais de peindre, comme pour prolonger, dans l'avenir, sa brève jeunesse et sa floraison sitôt fanée ! Sur les épaules délicates, il déroulait des velours chatoyants et des fourrures royales. Il piquait des étoiles de pierreries dans les cheveux relevés, découvrant le petit front bombé qu'un rayon amoureux caresse ; il mettait une fleur entre les jolis doigts, une chaîne de rubis autour du col nu, et sur le modèle adoré, fastueusement il jetait le voile d'or de la lumière et le voile brun de la pénombre. Tantôt, après un repas d'amoureux dont il veut garder le souvenir, il se représente lui-même, tenant Saskia assise sur son genou ; tantôt, il la dessine, en quelques traits, assise ou couchée, fatiguée par la maternité prochaine, ou portant, dans ses bras, un nourrisson. Il multiplie cette chère image, comme il fait pour son père, pour sa mère, pour ses amis, et même pour la servante au grand cœur, cette Hendrickje qui sera la compagne des jours de misère, la dernière amie, l'humble Agar soignant le fils de Sara, Hendrickje, une des plus touchantes figures du dévouement féminin...

Que de souvenirs se lèvent encore ! Voici l'atelier où il peignit la *Ronde de nuit*; voici la salle où il entassait ses collections, meubles, curiosités, marbres antiques, estampes, tableaux de Palma et de Giorgione, qui furent vendus aux enchères pour apaiser une meute de créanciers. Maintenant, il n'y a plus que des gravures, — des reproductions de gravures, — sur les murailles et dans les vitrines. Et le fantôme s'attarde devant le petit dessin où sourit une très jeune femme coiffée d'un chapeau fleuri. Trois lignes d'écriture au bas du feuillet : « Portrait de Saskia fait par moi, quatre jours après notre mariage. »

§

Du **Bulletin de la vie artistique** (15 mai) :

DES VERS D'UTRILLO

Maurice Utrillo se plaît à tracer de ces lignes mesurées qui sont des vers. Bien des fois, laissant le pinceau, il lui est arrivé d'exprimer ainsi sa pensée, de fixer par la cadence et la rime telle impression pas-

sagère, et c'est alors une invocation mystique, une diatribe à l'adresse des « dandys rasés de frais », un aveu dolent à quelque demoiselle. Le plus souvent, il parle de lui même. Parfois, il madrigalise. Une autre fois il remercie par un poème le peintre ami qui plaça bien ses tableaux aux Indépendants. Mais voici des vers empruntés à un manuscrit qu'il intitule l'*Art pictural*. Il y définit sa conception de la couleur :

Du clair au blanc, il faut un gris d'argent utile.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Il est fou, dira l'un, lors son arbre est pur vert,
Et renforcé de bleu. Or donc, il est gris clair,
Avec paillettes d'or...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Lors le bleu est divin, et l'ennemi du mal,
Le jaune est jalousie, et parfois fat, banal,
Le rouge est infernal, vivant et puis féroce,
Le vert est espérance, et rose est doulce noce.

§

D'un article signé P. G. van Hecke : « L'art et le Quotidien », que public **Sélection** (mai), nous détachons ces deux extraits à titre de curiosité, simplement :

La littérature, elle aussi, aurait besoin de se rajeunir par d'autres moyens que les moyens paradoxaux en vogue. Que viennent et parlent des hommes qui ne sachent ni lire, ni écrire ! « *L'art de ne pas savoir écrire !...* »

Il y a une façon, qui va jusqu'à donner l'écœurement du verbe, une façon de tout dire et de ne rien expliquer, dans cette *littérature* qui jongle avec les paradoxe, les sensitivismes, les mots à l'emporte-pièce, les traits impressionnistes, les phrases à double sens, les dualismes poétiques, les complexités euphoniques.

Cette virtuosité jointe à une vaste culture (l'autre horreur) suffit à *confondre* tout en tout et rien dans rien.

Quand pèse l'hypocrisie sociale sur un raffiné, un vicieux, un faible ou un inverti, il est capable de ne vouloir voir dans l'art qu'une expression harmonieuse de formes, de rythmes et de sons, ne reflétant rien des profondeurs mystiques ou ataviques des êtres.

Mais il est possible aussi qu'un homosexuel, par exemple, considère le *romantisme* comme une expression décadente, du fait qu'il se méprend sur la signification d'un « *art mâle* ». (Cette question ne se pose du reste pas toute seule. Elle touche, à cet égard, à des bouleversements des mœurs, inhérents à notre temps, particuliers à certains milieux artistiques et trouvant de plus en plus une place dans la littérature contemporaine, à tel point qu'elle nécessitera des études approfondies.) Etc., etc., etc.

Mémento.— *Philosophie* (15) : « Vénus dans la balance », poèmes de M. André Salmon. — « Pensées », de M. Max Jacob. — M. J. Gérard : « Chants d'enfants mortels. » — M. J. Caves : « Le nihilisme européen et les Appels de l'Orient. »

*Le Monde Nouveau* : numéro spécial sur la « Littérature sportive », composé par MM. Paul Souchon et Jacques May, qui constitue une sorte d'anthologie et un excellent résumé critique.

*La Revue de France* (1er juin) commence « La châtelaine du Liban », le nouveau roman de M. Pierre Benoît, qui promet de montrer aux prises l'*intelligence department* britannique et le service des renseignements de notre armée, en Asie Mineure. — Inédit, le scénario du « Robespierre », de V. Sardou, qui a été joué à Londres par le fameux Henry Irving.

*Revue Bleue* (17 mai) : « Carl Spitteler », par M. Charly Clerc. — M. L. Dumont-Wilden : « La France et son destin. »

*Fortunio* (15 mai) : « Bataille de Scaphandriers », par M. Maurice Pagnol. — « Poèmes », de M. G. Mouren.

*La Girouette* (mai) : M. Georges-Armand Masson : « Haïkaïs. »

*Vita* (mai) : « Incohérences », par M. Jacques Natanson. — « Poèmes », de M. Pierre Boissie.

*18° latitude sud* (n° 5) : « Films tananariviens », par M. Ivan Manhès. — « Vieux poèmes malgaches », traduits d'anonymes par M. J. Rabearivelo.

*L'ordre naturel* (20 mai) : « Enquête sur la littérature et la paix. » — Mme Renée Dunan : « La morale sexuelle et les morales de peuplement. »

*La Renaissance d'occident* (juin) : fin de « Quelques salons littéraires de jadis », par M. A. de Bersaucourt.

*Le Correspondant* (25 mai) : « La crise au sujet de l'immigration japonaise », par M. C. Lechartier. — « Les débuts du professeur Michael Pupin », par M. Marc Hélys.

*Belles-Lettres* (mai-juin) : « Classicisme et Romantisme », enquête à propos des deux tendances de la critique. — « Henri Becque », par M. G. Jamati.

*Les Idées françaises* (juin) : « La médecine de l'esprit », par M. le Dr M. de Fleury. — La fin du « Verlaine inédit », de M. E. Le Brun.

*La Revue Universelle* (1er juin) : « Guerre chimique », par M. le général de Cugnac.

*Revue de l'Amérique latine* (1er juin) : « Lord Byron et l'Amérique latine », par M. Ed. Pilon. — Alice Maya : « Paysages des pampas ».

*La Revue hebdomadaire* (24 mai) : M.A. Thérive : « Un rapport au Grammaire Club » — (31 mai) : « La société des missionnaires du Levant », par Maurice Barrès.

— « Poésies », de M. L. Roché. — « La leçon d'Olympie », par M. R. Métayer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## LES JOURNAUX

*Les souvenirs du symbolisme de Léo d'Orfer, à propos de « la Vogue »* (Montparnasse, 1er juin). — *Mallarmé et sa conception du livre* (l'Intransigeant, 4 juin). — *Un congrès des écrivains en 1898* (L'Eclaireur de Nice, 24 mai).

D'un volume encore inédit de Léo d'Orfer : *Souvenirs du symbolisme*, **Montparnasse** publie un curieux chapitre consacré à *la Vogue*, l'admirable petite Revue où parurent le *Phénomène futur*, *les Poètes maudits*, *les Premières Communions*, etc...

Pourquoi cet horrible titre ? m'interrogea Mallarmé, quand je lui demandai sa collaboration.

Je ne sus trop que répondre.

Le titre manquait évidemment de littérature, mais il avait cependant des qualités. Il était court, sonnait bien et ne voulait rien dire de désagréable en somme. Et puis, il signifiait presque succès.

Sans enthousiasme, Mallarmé accepta de collaborer à la *Vogue*.

Ce fut la même antienne chez Villiers de l'Isle-Adam.

*La Vogue* ? me dit-il. Mais dans quelque province, c'est une fête de village. De quel village prétendez-vous célébrer la fête ?

Il accepta cependant d'y figurer, à cette *Vogue*.

« C'est idiot ! me dit Huysmans. Cependant je suis des vôtres, peut-être pour cela. Mais vous courez à un four noir. Tenez-vous-le pour dit. »

Verlaine, amateur de chevaux de bois, trouva seul le titre très bien. Il s'extasia même. C'est un des rares jours où je lui aie vu une allure assez évidente de pince-sans-rire.

Sans avoir l'enthousiasme de Verlaine, Léon Cladel trouvait ça fort bien, mais aurait voulu sur la couverture une belle image avec le détail de quelque fête votive de Saint-Bartholomé porte-glaive. Notre format trop exigu ne nous permettait pas une telle débauche d'art. Cladel aimait beaucoup les images et se figurait que cela pouvait suffire pour assurer le succès d'un journal, d'une revue ou d'un livre. A cette époque, il publiait des ouvrages fort illustrés et ne comprenait pas qu'un écrivain pût se passer de dessinateurs.

Charles Henry découvrit les caractères de notre titre dans un rarissime volume italien de Sigismond de Fantis, de Ferrare, publié en 1515.

*Theorica et Practica perspicacissimi Sigismundi de Fantis, ferrariensis, de modo scribendi fabricandique omnes litterarum species.* Théorie et pratique de la manière de fabriquer toute espèce de caractères, par le très perspicace Sigismond de Fantis, de Ferrare.

Ce titre plut beaucoup à l'œil de nos lecteurs, écrit Léo d'Orfer ; il se détachait admirablement de celui de toutes les autres revues et ce dut être une des causes de notre succès.

Avant le titre, j'avais réuni les fonds nécessaires pour payer l'impression et même quelques collaborateurs qui avaient besoin de vivre de leur plume. J'avais fondé une société en participation avec des parts de 52 francs payables un franc par semaine. J'eus quatre cents souscriptions de parts. Et je dois avouer qu'à l'exception d'un certain nombre, personne ne paya régulièrement. Le succès à peu près immédiat de la Revue nous permit de ne pas faire d'appels de fonds désagréables, puisque c'était inutile.

Les collaborateurs étaient tous trouvés. C'étaient ceux du *Scapin*, dont j'étais toujours rédacteur en chef, ceux du *Capitan*, depuis longtemps dans les limbes, et de nouveaux arrivés d'hier.

Mallarmé nous donna pour ouvrir le premier numéro trois de ces pages oubliées aujourd'hui classiques : *Plainte d'automne et Frisson d'hiver* et *le Phénomène futur*. Il devait nous réserver des inédits en vers et en proses et une importante étude sur le *Rôle du poète*, qui ne fut, je crois, jamais écrite, mais que Mallarmé m'a *dite* à plusieurs reprises.

Verlaine nous donna d'abord ce délicat souvenir de la prison de Mons, *Ecrit en 1875*, que les bourgeois prirent pour une gageure et une haute fumisterie. Nous lui achetâmes les *Poètes maudits* et il fut stipulé aussi qu'il nous donnerait tout ce qu'il pourrait d'Arthur Rimbaud que l'on nous disait mort depuis longtemps.

Le premier numéro donnait les *Premières communions*. Villiers de l'Isle-Adam ajouta à cette anthologie ses *Souvenirs occultes*, d'une envergure si large.

Charles Henry adorna le numéro d'une vision, poème en prose, scientifique et musical. Je crois même qu'il se chargea du Courrier social, car *la Vogue* avait un Courrier social, et enfin, il nous amena un secrétaire de la Rédaction, le nôtre étant parti pour aller soigner ses vaches dans les Landes et ne devant plus revenir de sitôt.

Le nº 2 publia quelques pages oubliées de d'Alembert *Sur la Rime*, la 1re série des *Poètes maudits*, un sonnet de Charles Morice, des Fragments du *Thé chez Miranda* que Jean Moréas et Paul Adam allaient faire éditer chez Barbou, deux sonnets de René Ghil, *L'Esthétique du*

*Verre polychrome* de Gustave Kahn, et cette série de définitions de la poésie qui fit du bruit à ce moment et en a fait encore en 1914.

Le 25 avril, Jules Laforgue nous envoyait de Berlin, où il était lecteur de l'Impératrice Augusta, des *Menues Dragées au camphre*, qui annonçaient les premières complaintes que publia le numéro suivant, dont la seconde page se frontispiçait d'un fourré dessiné, *la Tache d'huile*, par Charles Henry. Ce Charles Henry a rempli de lui cette livraison, qui contient du Stendhal inédit et du Balthasar de Monconys qu'il avait découverts en furetant à travers les bibliothèques.

Le n° 5 donna dix-sept pages des *Illuminations*, un sonnet de Charles Vignier, un portrait de Moréas par David Estopey et un fragment de l'*Eve future* que Villiers de l'Isle-Adam allait publier peu après.

Le supplément de ce numéro contenait une nouvelle paysanne de Jules Renard, *La Meule*, des vers de Jean Lorrain, *Evangile selon J.-K. Huysmans*, tiré des *Griseries* qu'allait éditer Barbou, et un fragment de son roman *Très russe* que la librairie Girard allait mettre en vente.

Le succès de *la Vogue* fut immédiat et inouï dans les fastes de la jeunesse littéraire. Nous connûmes les gros tirages. Des numéros allèrent jusqu'à 15.000, et sans trop d'inglorieux bouillons. Ces bouillons se vendent aujourd'hui à prix d'or. Je connais une collection des six premiers numéros qui a été vendue 100 francs.

Le nom de Léo d'Orfer demeurera attaché à cette petite revue *la Vogue*, qui symbolise une des plus grandes époques de notre littérature.

§

**L'Intransigeant** publie ce passage d'une lettre inédite de Mallarmé, « dans lequel l'auteur exprime ses idées sur *le Livre* » :

... A part les morceaux de prose et les vers de ma jeunesse et la suite qui y faisait écho, publiée un peu partout chaque fois que paraissent les premiers numéros d'une revue littéraire, j'ai toujours rêvé et tenté autre chose, avec une patience d'alchimiste, prêt à y sacrifier toute vanité et toute satisfaction, comme on brûlait jadis son mobilier et les poutres de son toit pour alimenter le fourneau du Grand Œuvre. Quoi ? C'est difficile à dire : un livre, tout bonnement, en maints tomes, un livre qui fait livre architectural et prémédité et non un recueil des inspirations de hasard, fussent-elles merveilleuses...

J'irai plus loin : je dirai : le Livre, persuadé qu'au fond il n'y en a qu'un, tenté à son aise par quiconque a écrit, même les génies. L'explication orphique de la terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence : car le rythme même du livre, alors imperson-

nel et vivant jusque dans sa pagination, s'y juxtapose aux équations de ce rêve, ou Ode.

Voilà l'aveu de mon vice mis à nu, cher ami, que mille fois j'ai répété l'esprit meurtri ou las, mais cela me possède, et je réussirai peut-être, non pas à faire cet ouvrage dans son ensemble (il faudrait être je ne sais qui pour cela !), mais à en montrer un fragment exécuté, à en faire scintiller par une place l'authenticité glorieuse, en indiquant le reste tout entier auquel ne suffit pas une vie. Prouver par les portions faites que ce livre existe, et que j'ai connu ce que je n'ai pu accomplir.

Cette lettre nous est aussi une explication de l'œuvre que Mallarmé avait entreprise et dont les fragments qu'il en laissa auraient été détruits. Ces « portions faites » nous auraient sans doute prouvé que Mallarmé connut ce qu'il n'avait pu accomplir.

Mais aussi, ainsi que le remarque l'**Intransigeant**, quelle leçon d'honnêteté littéraire que devraient méditer les écrivains qui « pondent annuellement plusieurs bouquins qu'ils considèrent tous comme des chefs-d'œuvre » !

Et pour la propagande desquels ils empruntent les manchettes des grands journaux.

Il est choquant (écrivait récemment M. Gustave Geffroy, à propos d'une enquête sur la publicité) « de voir assimiler les manifestations de l'esprit aux produits industriels et commerciaux ». Et, s'écrie M. Frantz Jourdain : « Le résultat de telles manœuvres ? c'est l'avilissement et la mort de la critique. »

Non, je pense plutôt avec Henri Duvernois que « plus la publicité commerciale sera intense, plus les lecteurs demanderont à la critique littéraire de les renseigner sérieusement ».

Et, comme l'écrit un éditeur qui considère encore les Lettres comme un sacerdoce : « Quant au public, croyez bien que si, par aventure, il est dupe, ce n'est pour bien longtemps. »

On espère aussi que les quelques prix ironiques qui se sont fondés depuis quelque temps finiront bien par disqualifier ces couronnements de fausses gloires.

Dans un article de l'**Eclaireur de Nice**, M. Georges Maurevert se souvient :

qu'il y a environ un quart de siècle j'eus l'honneur d'être le promoteur d'une petite manifestation littéraire, en l'honneur de ce même Anatole

France, qui était comme la répétition génerale de la grande première d'aujourd'hui.

J'étais alors collaborateur, « chef d'échos » exactement, d'un journal, *La Volonté*, que venaient de fonder MM. Franklin-Bouillon et Jacques Daurelle. Nous avions de somptueux bureaux place de l'Opéra, au quatrième étage de la maison où est aujourd'hui installé *L'Echo de Paris*. La *Volonté* était une publication de haute tenue littéraire où collaboraient des écrivains de tendances les plus diverses, de Jean Moréas à Henry Becque.

J'eus, un jour de décembre 1893, l'idée d'y instaurer un « Congrès des Ecrivains », aux effets d'élire un Prince des Prosateurs. Emile Zola et Anatole France furent élus tous deux, le premier beaucoup pour des causes étrangères à la littérature — on était alors en pleine Affaire Dreyfus ! — et le second pour l'immense talent qui l'imposait déjà, maints écrivains antidreyfusards lui ayant enthousiastement, ce qui les honorait, donné leurs suffrages.

Charles Maurras répondit à cette enquête :

Comme on reconnaît le grand jour, je reconnais que M. Anatole France est, sans comparaison, le prince de nos écrivains ; si quelqu'un pouvait en douter, nous laisserions l'infortuné à sa disgrâce.

Cette vérité évidente se passe également de raisons et de témoignages. Rien ne peut l'altérer, ni la diminuer. Rien, vous dis-je. Le malheur voulut autrefois que les Vénitiens, maîtres de l'Acropole, y fissent une tour gothique, mais elle y parut comme absente. Elle fondit dans la lumière du pur et divin Parthénon. Au surplus, il n'en est pas resté un gravat. Ainsi de notre maître Anatole France, si quelque figure gothique est venue s'ajouter depuis peu à son monument : nous n'y prenons point garde, nous ne la voyons pas, et la postérité n'en aura aucun souvenir.

Réponse curieuse, par cette obstination pour un écrivain français à vouloir s'accrocher à l'Acropole et par cette incompréhension du véritable art français, qui caractérise les néo-classiques. Tout comme la tour gothique bâtie par les Vénitiens fondit dans la lumière du Parthénon, les faux temples grecs de notre littérature néo-classique s'effondreront sous la pluie lumineuse de notre ciel d'Occident.

Remy de Gourmont écrivait (et G. Maurevert, qui ne cite que la dernière phrase de cette réponse dans son article, a bien voulu me recopier, dans son intégrité, cet hommage à Anatole France) :

Il ne me semble pas qu'il y ait aujourd'hui un prosateur au-dessus

des prosateurs — pas plus, d'ailleurs, malgré un choix qui m'a été très agréable, qu'il n'y a un poète unique, maître de tous les autres. S'il s'agissait de l'Europe, la réponse serait des plus facile, puisqu'il faudrait juger entre Ibsen et Tolstoï ; il ne s'agit que de la France ; elle est impossible. J'attends donc avec curiosité le nom de l'élu du peuple ; cela sera une indication psychologique fort intéressante. Puis-je dire que j'ai moins d'impatience de l'opinion des littérateurs ? Si elle nous impose M. Zola, je me rangerai parmi les rebelles à cette royauté de théâtre ; si elle nous offre MM. Tel ou Tel, je reconnaîtrai là les effets d'une amitié indiscrète, quoique peut-être raisonnable ; si enfin elle nous offrait M. Anatole France, je me rallierais très volontiers à un prince dont l'avènement pourrait nous faire espérer le règne béni du scepticisme.

Et voici encore un billet de Maurice Maeterlinck qui n'était alors que l'auteur des « Petits drames pour marionnettes » et de *La Sagesse et la Destinée.*

Il y a quelques années, j'aurais peut-être hésité un instant. Anatole France n'était alors que le plus parfait artiste de ce temps. Il en est aujourd'hui, par surcroît, le penseur le plus profond, le plus humain et le plus noble.

Le règne du Prince des Prosateurs fut un long règne, mais fut-il le règne béni du scepticisme qu'espérait Remy de Gourmont ?

R. DE BURY.

## *MUSIQUE*

CONCERTS KOUSSEVITZKY : Arthur Honegger : *Pacific* (231) ; A. Tansman : *Légende* ; Roland-Manuel : *Tempo di Ballo* ; Francesco Malipiero : *Impressions d'après nature* : Florent Schmitt : *Mirages* ; Serge Prokofieff : *Deuxième Concerto* ; *Sept ! Ils sont sept !* Igor Stravinsky : *Concerto pour piano et orchestre d'harmonie*. — A. Honegger : *le Roi David*.

Les quatre concerts que M. Koussevitzky a donnés, selon sa coutume, en mai à l'Opéra ont été fort intéressants en ce qu'ils nous offraient toute une série de premières auditions. A vrai dire, la plupart des œuvres ainsi révélées étaient encore inédites, ce qui ne permet guère d'en avoir qu'une impression superficielle. La musique qu'on entend de la sorte est à peu près comme une collection de tableaux devant laquelle on passerait sans s'arrêter et j'admirerais fort, en m'en défiant beaucoup, l'expert le plus calé qui oserait de cette manière en prononcer une estimation

honnête et responsable. Sous le bénéfice de ces réserves, il faut bien en parler quand même, afin de ne point causer aux auteurs le tort d'un silence plus dommageable que même un jugement téméraire. Nos jeunes compositeurs ne connaissent pas leur veine d'arriver en un temps où la vie musicale est chez nous si intense, le désir du nouveau si vif et, le dissimuler serait vain, le snobisme si complaisant que, parfois à peine échappés de l'adolescence, ils peuvent le plus facilement du monde soumettre immédiatement leurs productions au public. Jadis il en était tout autrement, et il est excellent que les errements actuels aient remplacé les autres, car il n'est pas de plus précieux enseignement pour un musicien que de s'entendre exécuter. M. Arthur Honegger est assurément l'un des plus favorisés, puisqu'il ne se passe guère d'année sans que M. Koussevitzky joue de lui une œuvre nouvelle et qu'il obtint ailleurs, cette saison, trois auditions sensationnelles de son **Roi David**. M. Honegger est un artiste sympathique entre tous pour sa sincérité, sa modestie et le sérieux de son effort. Pourtant cet effort même n'est pas sans suggérer quelque inquiétude. Le musicien est évidemment handicapé pour la course à la gloire : il lui manque la personnalité d'inspiration et l'instinct de l'harmonie contemporaine. Ses tendances et ses aspirations généreuses l'entraînent néanmoins vers le clan novateur. Son œuvre, fort mêlé et disparate, trahit ses ambitions et son embarras. On y rencontre des compositions d'un néo-classicisme infus, telle la *Rapsodie* pour instruments à vent et piano, dédiée à M. Widor, dont elle ne saurait certes effaroucher le réactionnarisme impénitent. Depuis, M. Honegger semble avoir subi fortement l'ascendant, non seulement de M. Stravinsky, presque inévitable, mais aussi de M. Schœnberg, et *le Cahier romand* s'en divulgue le plus incohérent et décevant résultat. Entre temps, il n'avait point laissé de rendre occasionnellement hommage à M. Maurice Ravel. On éprouve que M. Honegger s'évertue de tous les côtés comme un peu à l'aventure et assez fréquemment dans des voies incompatibles avec ses facultés natives. Il en fournit la preuve avec *le Roi David* qu'il lui fallut composer dans un délai trop court pour qu'il eût latitude de ne pas s'abandonner tout uniment à sa nature. Cet ouvrage, des plus honorables, présente en ses vingt-huit morceaux une collection de spécimens de styles et d'influences fort

diverses, de Bach à Gabriel Fauré. Les pseudo-hardiesses, par quoi l'auteur y voulut corser son harmonie, se décèlent à l'examen des plus clémentes, ressortissant au genre facticement superficiel du glacis de quintes augmentées dont M. Paul Dukas badigeonna certaines pages d'*Ariane et Barbe-Bleue*. En dépit de quelques élans, la polyphonie coulante, impersonnelle et peu poussée, est d'un médiocre intérêt purement musical. Dans l'ensemble, on a irrésistiblement l'impression de ce qu'on dénomme outre-Rhin de la « musique de capellmeister », encore que talentueuse et, en cette espèce, assez rare. Dans son premier poème symphonique, *le Chant de Nigamon*, M. Honegger paraissait s'engager dans le sillage de M. Richard Strauss, qui sans doute serait pour lui l'issue la plus favorable. Car M. Strauss n'a jamais recherché des combinaisons singulières dans le domaine de l'harmonie. Il usa simplementde celles dont on se servait avant lui, tirant parfois des accents savoureux même des plus banales, et, s'il y évolua peu à peu, ce fut inconsciemment, d'instinct. C'est surtout par les conséquences rigoureusement logiques d'une polyphonie libérée jusqu'à la licence apparente qu'il aboutit souvent à des agglomérations sonores dépassant en audace les amalgames artificiels des plus échevelés avant-gardistes. Si Richard Strauss est l'artiste génial le plus puissant qui ait surgi depuis Wagner, ce n'est point pour les dimensions de ses ouvrages ni pour leur éventuel fracas, c'est pour la force de la conception, la cohésion de la pensée, le souffle. Il est puissant en profondeur et il le devint graduellement grâce à une polyphonie magistrale de plus en plus fouillée et substantielle, de plus en plus nourrie d'un inépuisable intérêt purement musical *intellectuel* sans lequel il n'est point de chef-d'œuvre complet. Il semblerait que ce fût dans cette direction que s'orienterait le plus avantageusement M. Honegger. Jusqu'ici, dans ses poèmes symphoniques qui rappellent, au demeurant, les *Tondichtungen* de la jeunesse de M. Strauss, cet intérêt intellectuel est absent ou succinct et le contenu sensoriel s'y résume en anciens accords altérés. Son dernier, **Pacific (231)**, que M. Koussevitzky nous fit entendre, paraît délibérément tourner à la musique descriptive. Le programme nous apprenait que les intentions de l'auteur y furent de « traduire, par une construction musicale, une impression visuelle et une jouissance physique » au spectacle « d'un train de 300 tonnes lancé en pleine

nuit à 120 à l'heure ». Le titre de l'ouvrage s'explique par le « sujet » choisi, à savoir « la locomotive type *Pacific*, symbole 231, pour trains lourds de grande vitesse » ; « sujet » à priori tout aussi légitime que ceux de *la Chasse infernale* ou du *Chasseur maudit* auxquels il est, d'ailleurs, au fond, très analogue, — en quoi on aperçoit combien, malgré la différence des « symboles », réalisme et romantisme se peuvent rejoindre aisément. Pour apprécier consciencieusement la « construction musicale » annoncée et la valeur spécifique de ce morceau, on doit attendre sa publication, mais il produit à l'audition un effet d'une puissance peu commune et même, à certains instants, formidable. Il témoigne chez M. Honegger de la plus remarquable maîtrise des moyens extérieurs de son art et, le reste dépendant pour beaucoup de la méditation et de l'effort, on a bien des raisons, en somme, d'espérer de la maturité du jeune musicien l'œuvre achevée qu'on aimerait tant saluer d'un si probe et véritable artiste. M. Tansman, lui, a l'instinct de l'harmonie nouvelle. Il s'y meut naturellement, quoique d'un essor peu varié. Une *Sonatine*, qu'il voulut bien m'envoyer en même temps que le manuscrit de sa **Légende**, décèle à cet égard entre les deux ouvrages une excessive conformité. D'autre part, son inspiration mélodique est assez imprécise et peu personnelle. Cette *Légende*, qui est, sauf erreur, sa première manifestation importante au concert, en apparaît une composition un peu floue, avec quelques reflets estompés du *Sacre*, et d'une forme vaguement morcelée. Cette œuvre, toutefois, promet mieux qu'elle ne réalise encore et la jeunesse du musicien a droit qu'on accorde crédit à son indéniable talent. Dans un aimable **Tempo di Ballo**, M. Roland-Manuel cherche toujours et très sincèrement sa personnalité. Mais, comme il la poursuit en marchant derrière Scarlatti, Chabrier et Rimsky-Korsakoff, et sans se pouvoir résoudre à s'arracher des bras de M. Ravel, dont il fut l'élève, on n'est qu'à moitié surpris qu'il ne réussisse point à l'attraper. Il n'est guère de plus dangereux modèles que précisément Scarlatti, Chabrier et Rimsky Korsakoff. Tous trois irrémédiablement superficiels, enlisés insciemment en des formules où aucun ne parvint à évoluer, on ne saurait apprendre d'eux que des procédés dorénavant désuets, quoique parfois spécieux. La liberté d'écriture d'un Scarlatti contemporain de Bach n'a plus à l'heure qu'il est

qu'un intérêt historique, tout autant et pas plus que la forme-sonate de Philip-Emanuel. Chabrier n'est qu'un épigone dégénéré et maniéré de Wagner. Le meilleur de Rimsky lui vient du folk-lore qu'il affadit souvent et ses petits chichis orchestraux évoquent désormais toujours mieux leurs cousins de coiffeurs pour dames. Chez tous trois, du brio, de l'élégance, du joli ; nulle pensée robuste, nulle intelligence spécifique féconde. Et il s'ensuit de tout cela que, malgré les promesses de ses débuts, M. Roland-Manuel se classe aujourd'hui parmi les plus timides de sa génération. Que ne s'adresse-t-il à Bach et à Mozart ? Les **Impressions d'après nature** de M. Francesco Malipiero étalent oiseusement la vacuité prétentieuse qui lui est habituelle et qui ne fait que croître et embellir. Les **Mirages** de M. Florent Schmitt, sont peut-être les compositions les plus séduisantes qui soient sorties de sa plume. Le premier, *Tristesse de Pan*, est une offrande à la mémoire de Debussy d'une musicalité harmonieuse et raffinée. L'autre, *la tragique Chevauchée*, reprend avec une verve vigoureuse le sujet traité d'après Victor Hugo par Liszt dans son *Mazeppa*, duquel on ne peut se tenir de préférer le dénouement allègre et triomphal, encore que celui de M. Florent Schmitt, inspiré de Byron, soit loin, musicalement, de perdre à la comparaison. On doit louer grandement M. Koussevitzky de n'omettre jamais M. Serge Prokofieff sur ses programmes. Ce jeune et génial compositeur est comblé des dons les plus rares. La musique jaillit de lui spontanément à flots, comme une eau vive. Son inspiration est d'une prodigieuse abondance et d'une originalité indemne de toute influence visible. Son écriture, d'une indéfectible maîtrise, enrichit une polyphonie désinvolte et solide des ressources d'une harmonie la plus réellement novatrice. Il est l'unique musicien russe, depuis et y compris « les Cinq », qui s'avère capable de construire et développer logiquement une œuvre de longue haleine. On déplore que si peu d'ouvrages de M. Prokofieff aient encore été publiés, car sa musique est de celles qui gagnent étrangement à l'analyse. On eût volontiers réentendu son **Deuxième Concerto** qu'il interpréta en personne avec une virtuosité prestigieuse. M. Koussevitzky crut devoir réserve la faveur d'une double audition dans la même séance à une « Incantation pour ténor, chœur et orchestre » intitulée **Sept ! Ils sont sept** ! C'était peut-être surérogatoire, car ce morceau su-

perbe agit plutôt par sa puissance dramatique qu'il ne peut dérouter par sa complexité musicale. Enfin il est bien regrettable que M. Koussevitzky n'ait point eu l'idée de nous faire ouïr au concert la partition de *Chout*, ce petit chef-d'œuvre que M. de Diaghileff, on se demande pourquoi, n'affiche plus, au lieu que de nous ressasser le suranné *Oiseau de Feu*, *Petrouchka*, qui devient une scie, et *le Sacre du Printemps*, qui de plus en plus indiffère. Mais M. Stravinsky est à la mode, le snobisme se pâme à ses genoux, et on lui consacra une soirée entière. Le clou, entre les susdites rengaines, en était un **Concerto** pour piano accompagné d'un orchestre de bois et de cuivres, qui me parut du style inauguré récemment par l'auteur dans son *Octuor* pour instruments à vent. Ces deux œuvres étant inédites, on n'en peut rapporter qu'une impression. Celle que j'en reçus fut à peu près de quelque chose d'un Max Reger qui aurait entendu un peu de Schœnberg. Je serais bien joyeux de devoir me contredire après lecture, mais j'avoue que j'en doute fort. A aucun des moments de sa carrière, sauf en quelques endroits du *Rossignol*, la polyphonie de M. Stravinsky ne fut intéressante. Il imita d'abord Rimsky et Moussorgsky, renifla quelque peu Debussy et peut-être M. Ravel, puis le choc de M. Schœnberg déclencha le coup de poing du *Sacre*. Son retour en arrière maintenant à un pseudo-classicisme verbeux et dur atteste l'artificiel de son évolution ou, mieux, son inexistence. Une évolution naturelle est spontanée, continue et logique ; le processus de M. Stravinsky procède à bâtons rompus. Son originalité est voulue et laborieuse. Son indigence mélodique est péremptoire. On peut admirer dans son art une extrême habileté ; on n'y trouve que fort peu de sensibilité, jamais d'intelligence. C'est un art, non certes primitif, loin de là, mais primaire, qui convient, au surplus, fort bien aux temps que nous traversons, mais passera sans laisser plus de traces qu'un météore brillant, brutal et éphémère. J'écris ceci pour dans huit ou dix ans, et je le signe en toute sécurité.

JEAN MARNOLD.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

L'Exposition de l'art suisse au Jeu de Paume. — Au Musée du Louvre : la vente des bijoux de Mme Thiers.

Poursuivant avec un zèle dont il faut lui être grandement

reconnaissant la réalisation de l'intéressant programme inauguré avec tant de succès par les belles expositions hollandaise et belge de 1921 et 1923 au Jeu de Paume et qui doit nous montrer successivement l'évolution de l'art au cours des siècles dans les différents pays, M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, aidé de ses dévoués adjoints, et avec la collaboration officielle du gouvernement helvétique représenté, entre autres, par MM. Daniel Baud-Bovy, l'érudit et délicat écrivain d'art, président de la Commission fédérale des Beaux-Arts, et M. Paul Ganz, le savant historien de Holbein, professeur à l'Université de Bâle, vient d'organiser en ce même **Jeu de Paume** une exposition de l'art suisse qui sera pour beaucoup une révélation, car elle réunit pour la première fois un choix d'œuvres caractéristiques racontant toute l'histoire de cet art non seulement depuis Holbein, comme dit l'affiche de l'exposition, mais depuis Conrad Witz, au xve siècle, jusqu'à Hodler, au début du xxe (1). Conçue sur le même modèle que l'exposition belge de l'an dernier, elle offre un caractère d'ensemble bien différent : au lieu de la tendresse des Primitifs flamands et de la savoureuse bonhomie de leurs successeurs, qui nous avaient tant charmés, domine ici un accent de robustesse et même d'âpreté qui reflète bien la nature de ces rudes montagnards.

Si l'on veut suivre chronologiquement le développement de cet art — dont un tableau d'ensemble, en connexion avec l'histoire politique du pays, est donné par M. G. de Reynold dans la préface du catalogue, — il faut se placer d'abord, dans la dernière salle, devant une *Adoration des Mages* et un *Martyre de saint Etienne* (nos 169 et 170) d'un maître bâlois des environs de 1420, d'un style tout germanique, puis, dans la salle précédente, devant les quatre panneaux de Conrad Witz envoyés par les Musées de Genève, de Strasbourg et de Dijon (nos 162 à 165). Fils d'un peintre de la cour de Bourgogne et né probablement à Constance vers 1395, Conrad Witz apparaît, dans son art, comme le produit de deux races et de deux cultures : la flamande et l'allemande. Arrivé à Bâle au moment du grand Concile, il y peint une série de panneaux (conservés aujourd'hui au musée de cette ville) où, sur des fonds d'or, se détachent, en somptueux costumes, des personnages de l'Ancien Testament qui préfigurent les évé-

(1) Inaugurée le 13 juin, cette exposition restera ouverte jusqu'au 31 juillet.

nements qui s'accompliront après la venue du Christ. A ce cycle appartient un tableau (nº 164) prêté par le Musée de Dijon (lequel a eu la bonne fortune d'en hériter dernièrement avec une vingtaine d'autres Primitifs suisses et allemands) qui représente l'empereur Auguste avec la Sibylle de Tibur qui lui annonce le Messie. Appelé à Genève par l'évêque François de Mies, il peint, sur sa commande, pour la cathédrale de cette ville un retable dont nous voyons ici deux panneaux : *La Pêche miraculeuse* et *La Délivrance de saint Pierre*. Le maître s'est engagé ici dans une voie toute nouvelle : celle de l'observation scrupuleuse de la nature ; la première de ces compositions met sous nos yeux le plus ancien paysage alpestre *réel* qui existe dans l'histoire de la peinture. C'est, en effet, sur le lac de Genève que se passe la Pêche miraculeuse ; on reconnaît les montagnes qui le dominent : au centre, le Môle, en arrière le Salève et les cimes du Mont Blanc, ainsi que les villages environnant la rade, et il faut admirer l'application touchante avec laquelle l'artiste s'est efforcé de rendre tous les détails qu'il avait sous les yeux : les petites habitations sur pilotis au bord de l'eau, les prairies où de minuscules personnages se livrent au tir à l'arc, les reflets dans l'eau, les bulles qui viennent crever à la surface, etc. Mêmes qualités d'observation dans le décor et les figures de la *Délivrance de saint Pierre* où le brave Apôtre, conduit par l'ange hors de sa prison, se montre si effaré de ce qui lui arrive... Le panneau appartenant au Musée de Strasbourg, où l'artiste a représenté sous les traits de sa femme et de sa fille *Sainte Madeleine et sainte Catherine* dans une église, mérite non moins d'être admiré pour sa science de la perspective et du rendu des étoffes, la suavité des figures et la beauté riche et profonde du coloris.

On s'arrêtera ensuite devant les œuvres d'un élève de Witz, mais bien inférieur à lui : le « Maître de 1449 », auteur d'un retable montrant *Le Portement de Croix et le Crucifiement* (nº 171) et d'un *Saint Georges tuant le dragon* (nº 172), puis devant la *Résurrection* (nº 181) du « Maître de 1480 », influencé, semble-t-il par Schongauer. Mais voici une œuvre plus importante : le grand retable en cinq panneaux (nºs 173 à 179) de l'église des

(1) Consulter sur ce retable l'étude détaillée que lui a consacrée dans la *Gazette des Beaux-Arts* en novembre 1907 un érudit suisse M. Conrad de Mandach, aujourd'hui conservateur du Musée de Berne.

Cordeliers de Fribourg, ouvrage capital et très peu connu d'un maître fribourgeois anonyme dit, à cause de la fleur qui lui sert de signature, le « Maître à l'œillet » et chez qui se décèlent, comme chez Witz, les influences bourguignonnes. Il aura comme élève un des artistes les plus originaux que nous montre l'exposition : Hans Fries, également de Fribourg, dont il fut le premier peintre officiel, curieux artiste, plein de ferveur mystique, traduisant l'ardeur de ses croyances catholiques dans des allégories toutes pénétrées de foi (n° 35), des visions (n° 40), des scènes de martyre (n° 37) ou de prédication (n° 39 : saint Antoine prêchant sur la mort de l'avare dont on retrouve le cœur desséché parmi ses pièces d'or). Il est le dernier des Primitifs d'inspiration moyenâgeuse, l'humanisme et l'esprit de la Renaissance vont susciter maintenant d'autres formules.

Un des premiers et des plus grands parmi ces nouveaux artistes est Nicolas Manuel, de Berne, à la fois peintre, dramaturge, capitaine (qui se mit au service du roi de France) et homme d'Etat. Autour du portrait qui nous montre son pâle et ardent visage (n° 114), on a groupé un ensemble remarquable de ses œuvres : tableaux d'autel (nos 115-117, 121-122) montrant le *Martyre des dix mille chrétiens sous Sapor*, la *Naissance de la Vierge*, *Saint Luc* (sous les traits de l'artiste) *peignant la Vierge*, *Salomé et la décollation de saint Jean-Baptiste* et une *Sainte Anne avec la Vierge* en gloire (n° 120) planant au-dessus d'un paysage observé avec l'œil d'un impressionniste tableau votif au bas duquel, à droite, l'artiste s'est représenté avec sa femme ; enfin, de portraits incisifs qui en font le précurseur de Holbein. A côté de lui il faut signaler deux autres peintres-soldats très représentatifs de cette rude époque : Urs Graf, de Soleure, dessinateur, peintre, graveur et orfèvre, représenté ici par des dessins inspirés par la vie des lansquenets ; et Hans Leu le jeune, de Zurich, dont un *Orphée* chantant dans l'ombre mystérieuse d'une forêt (n° 102) témoigne de curieuses recherches dans la composition et le paysage.

Mais voici Holbein. Originaire d'Augsbourg où vivaient son père et son frère (on nous montre deux portraits qui leur sont attribués, nos 85 et 82), il arrive en 1515, à l'âge de dix-sept ans, à Bâle, alors centre important de peinture, d'imprimerie et de gravure. Il y peint le charmant portrait en diptyque du bourgmestre Meyer et de sa femme (n° 87), puis cette saisissante image du *Christ mort*

(exécutée d'après le cadavre d'un noyé avec une telle fidélité que les médecins ont pu déterminer combien de jours le corps avait séjourné dans l'eau); il voyage ensuite en Italie, puis en France (où il exécute, en passant à Bourges, deux admirables dessins (n° 95) d'après les statues tombales du duc et de la duchesse de Berry, puis grave pour les imprimeurs de Lyon sa *Danse macabre*) enfin, à deux reprises en Angleterre où il meurt. Il n'est pas besoin d'insister sur les qualités de ce maître hors ligne; tout ce qu'on nous montre ici de lui est admirable et souvent incomparable : telles les œuvres que nous avons déjà citées, le portrait en miniature du peintre Lucas Horebout (n° 91), le sien propre, si pénétrant, où il se montre vieilli avant l'âge (n° 97), les dessins prêtés par le Louvre (1), le merveilleux *Érasme* de notre grand musée (n° 89) et la petite effigie du même écrivain appartenant au baron Maurice de Rothschild (n° 82).

A côté et à la suite de ce maître, plus cosmopolite que vraiment suisse, se placent quelques bons peintres chez qui les qualités nationales subsistent et s'affirment avec bonheur, tels les excellents portraitistes zurichois Hans Funk (nos 41 et 42) et Hans Asper, auteur du beau portrait du *Capitaine Frœlich* placé dans le vestibule de l'exposition (n° 6 et n° 7), Hans Kugler, de Bâle, qui nous donne dans *La Famille Foesch* une peinture fidèle de la vie dans un intérieur bourgeois de l'époque; son élève Hans Bock (nos 15 et 16), Tobias Stimmer, de Schaffhouse, dont les deux grandes effigies du banneret Schwytzer et de sa femme (nos 153 et 154), si robustes et si sincères, comptent parmi les plus belles toiles de l'exposition, etc.

La crise de la Réforme, en arrêtant le développement de la peinture religieuse et en divisant le pays, contribua à la décadence de l'art suisse; au XVIIe siècle, il entre en sommeil pour ne se réveiller qu'au siècle suivant, mais ayant perdu à peu près tout son accent de terroir : le charmant dessinateur, aquarelliste et pastelliste Liotard, dont on nous montre un très bel ensemble d'œuvres parmi lesquelles on admirera surtout le célèbre *Portrait de Mme d'Épinay* (n° 104), la tête de sa *Belle Chocolatière*

(1) Il faut signaler aux amateurs de belles reproductions en fac-similé la superbe et monumentale publication entreprise par M. Paul Ganz, et publiée par l'éditeur F. Boissonnas des *Dessins de Holbein* : les planches qu'elle renferme sont la perfection même.

de Dresde (n° 103) et ses notations prises pendant son séjour à Constantinople ; le délicat miniaturiste Thouron, qu'avait précédé Jean Petitot ; Anton Graff, de Winterthur, le portraitiste le plus renommé de son temps (nos 53 à 59) et son émule Wyrsch (nos 166-167) qui fut directeur de l'Académie de Besançon, n'ont rien de spécifiquement suisse. Il y a plus de saveur locale dans les petits maîtres bernois Aberli, Freudenberger, König, Lory, etc., dont on nous montre dans un cabinet à part des dessins et des gravures coloriées qui évoquent avec une certaine poésie naïve la vie quotidienne locale et les sites du pays.

Au début du XIXe siècle, le romantisme s'annonce dans les tableaux de Henri Füssli, de Zurich, émigré à Londres et qui n'a, lui non plus, rien de suisse (nos 44 à 46), tandis qu'à Genève, sous la domination française, se forme une petite école de transition dont Agasse, avec de fines qualités qui l'apparentent à notre Drolling, est, avec Adam Töpffer, père du romancier, et Massot, le meilleur représentant. Mais voici un grand maître : Barthélemy Menn (1), élève d'Ingres, paysagiste digne d'être mis en parallèle avec Corot qui disait de lui : « C'est notre maître à tous » (nos 124 à 133) ; éducateur hors ligne, il a formé nombre d'artistes excellents, parmi lesquels Auguste Baud-Bovy, peintre sobre et ému de la haute montagne, que Puvis de Chavannes admirait profondément. Combien les œuvres de ces deux maîtres sont supérieures aux fades compositions épisodiques de Léopold Robert (nos 136 à 144), aux paysages conventionnels de Calame ! A côté d'eux citons encore Gleyre (nos 47 à 50), dont la jolie *Charmeuse* est la meilleure toile ; l'orientaliste Buchner (nos 28 à 32), les peintres de genre Albert de Meuron (n° 134), Giron (n° 52) et Anker (nos 3 à 5), le peintre religieux Eugène Burnand (n° 32a) bien connu chez nous, les paysagistes Stäbli (n° 148) et surtout Sandreuter (nos 146 et 147), le robuste portraitiste Stauffer (n° 4). Et terminons par les trois artistes les plus originaux de cette fin du XIXe siècle : le puissant et lourd Bœcklin (nos 17 à 27),

(1) M. Daniel Baud-Bovy a consacré à ce maître une excellente notice : *Barthélemy Menn, peintre et éducateur* (Genève, 1898), dont nous recommandons vivement la lecture, et édité également un très intéressant *Choix de lettres* de jeunesse de Menn, écrites de Paris et d'Italie, où se révèle déjà sa personnalité (publication de nouvel an 1904 de la Société artistique de Zurich).

(2) Lire la plaquette illustrée *A. Baud-Bovy, un peintre de la montagne* (avec articles de Charles Morice et de Roger Marx) (Paris, F. Boissonnas, éd.).

plus grand poète que bon peintre, dont l'esprit tout germanique, pénétré d'un romantisme où l'amour des vieilles mythologies et des légendes s'allie au souvenir des Danses macabres, produit des créations parfois saisissantes comme l'*Ile des Morts*, ou poétiques comme le *Bois sacré* et la *Fête romaine*, ou seulement pittoresques comme l'*Armée des Goths*, ou débordantes de verve et d'humour comme ces jeux de *Naïades*, bien germaniques, qui sont la plus « bœcklinienne » de toutes ces toiles, cependant que l'effigie de sa mère (n° 18) le montre portraitiste sobre et ému ; — puis cet autre fantaisiste Albert Welti (nos 157 à 161), auteur, à côté de robustes portraits comme ceux de ses parents et le sien propre avec sa famille, de compositions légendaires ou allégoriques pleines d'originalité, de détails pittoresques et aussi de poésie surtout dans le *Soir de noces*) et parées de colorations plus avenantes et plus fraîches que celles de Bœcklin ; — et, enfin, celui qui sans contredit est le plus robuste et le plus représentatif de l'école suisse moderne : Ferdinand Hodler, autre élève de Menn ; ses œuvres, qui remplissent à elles seules la première salle de l'exposition — compositions historiques, comme les cartons pour la *Bataille de Marignan*, allégories d'une invention neuve et saisissante comme *La Nuit* et *Le Jour*, portraits d'une acuité psychologique extrême, paysages de montagnes ou de lacs tour à tour pleins de puissance ou de fraîcheur poétique — le montrent avec tous les caractères de sa race : comme l'écrit excellemment M. G. de Reynold dans la préface du catalogue, né à Berne, en Suisse alémanique, et ayant vécu à Genève, en Suisse romande, « il a opéré la synthèse du génie germanique et du génie latin... En France il a pu, il pourra peut-être encore sembler Allemand ; vu d'Allemagne, on s'aperçoit qu'il ne l'est point : il est Suisse, il est le peintre suisse par excellence. Aussi son influence a-t-elle été rénovatrice, libératrice », et à ce titre il méritait la place d'honneur qu'on lui a donnée.

Quelques sculptures, çà et là, parmi lesquelles, dans la salle des Primitifs, une *Tête de saint Jean-Baptiste*, par Hans Geiler, sculpteur du début du XVIe siècle à qui sont dues la plupart des fontaines de Fribourg, puis, au XIXe siècle, des statuettes et des groupes néo-grecs de Pradier (nos 230 à 236) et des bustes vigoureux de Niederhäusern mort en 1913 (nos 237 à 242), enfin, dans la salle des petits maîtres bernois, une demi-douzaine de ces

vitraux à armoiries qui furent la gloire de l'école suisse au XVIe siècle, complètent ce tableau instructif de l'activité artistique de nos voisins pendant cinq siècles.

§

Conformément à la loi, promulguée le 29 décembre dernier, autorisant la **vente des bijoux légués par Mme Thiers au Musée du Louvre** et qui y figuraient depuis 1881, date où Mlle Dosne, usufruitière, permit à l'Etat d'en prendre possession, on a procédé le 16 juin, au Musée du Louvre, dans la salle Denon, par le ministère de trois commissaires-priseurs assistés de huit experts, à la vente aux enchères de ces parures. Elles se composaient, d'abord, du collier de perles dont on a tant parlé, comprenant 145 perles réparties sur trois rangs et remarquables par leur beauté exceptionnelle, puis d'un pendentif en forme de croix orné de onze perles et de brillants, d'une châtelaine comportant trois chaînes de joaillerie supportant une montre et un porte-mine, enfin d'un collier indien comprenant cinq rangs de petites perles séparés par des motifs en or sertis de turquoises et ornés, au revers, de motifs floraux émaillés rouge et vert sur fond blanc avec un pendentif. Cette vente, faite en présence d'un nombreux public, et dont les adjudicataires ont été deux mandataires de la maison Cartier, a produit, sans les frais (13 o/o), la somme de 11 millions 374.000 francs (dans lesquels le collier seul entre pour 11 millions 280.000 francs : il avait été payé par Mme Thiers, en 1843, 234.000 francs !) Cette somme, nette de tous droits, sera répartie par fractions égales entre les Musées nationaux, la Fondation Thiers et la maison de retraite créée par Mlle Dosne. Réjouissons-nous de cette heureuse opération qui va enrichir de façon notable la caisse de nos musées : les œuvres d'art qu'elle permettra d'acquérir seront infiniment plus utiles pour l'éducation et la jouissance du public que des bijoux sans intérêt artistique. Et, si l'on ne peut agir de même à l'égard du reste de la donation Thiers, souhaitons qu'on puisse un jour — peut-être en la transportant dans quelque palais national — débarrasser des copies ou objets d'art insignifiants qui la composent les salles du Louvre qu'elle encombre.

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *ART ANCIEN ET CURIOSITÉ*

Collection de Ridder : tableaux flamands et hollandais du XVII[e] siècle. — Bibliothèque Arthur Meyer : livres anciens et modernes avec autographes et dessins originaux. — La deuxième foire des antiquaires à Versailles.

Le 2 juin, M[e] Lair-Dubreuil, assisté des experts Henri Gervex et Jules Féral, mit aux enchères, à la Galerie Georges Petit, les 87 tableaux composant la **collection de feu M. A. de Ridder.**

M. de Ridder était Allemand. Il occupait à Francfort une importante situation dans les affaires. Il devait gagner beaucoup d'argent. En homme intelligent, il en plaça une partie en tableaux de maîtres. Il fit preuve de plus d'intelligence encore en prenant pour conseiller de ses achats M. Wilhelm Bode, le fameux Bode, Directeur des musées de Berlin, prophète dans son pays et dans d'autres, ce qui ne l'empêcha pas de se tromper parfois, — mais qui ne se trompe pas ?

Les héritiers de M. de Ridder, accordant à Paris le prestige de bon goût et de fine culture que mérite bien notre capitale, y envoyèrent, pour être vendue, la collection de leur parent. Sur ces entrefaites éclata la guerre de 1914. La collection de Ridder fut mise sous séquestre, et c'est au profit de l'Etat français qu'on vient de la disperser. Pas de veine pour les héritiers de M. de Ridder ! Mais, nous, avons-nous eu de la veine quand les Allemands pillèrent dans le nord de la France pour des milliards d'objets d'art ?

Donc, à l'Etat français reviendra le produit de la vente de Ridder, soit 11.698.350 fr., plus la taxe de 12 o/o.

Il est vrai qu'il en faudra déduire tous les frais de catalogue, de publicité, d'expertise et autres. Evidemment, ils doivent représenter quelque chose ! Espérons cependant qu'il restera au pauvre Etat français quelques bribes de ces millions.

Cette vente de Ridder sera sans nul doute la plus importante de l'année. Son résultat a agréablement surpris tout le monde. On escomptait une recette de cinq à six millions. Les plus optimistes allaient à huit millions. Personne n'aurait osé prévoir qu'on friserait le douzième million. Cela prouve que Paris est redevenu le grand marché mondial de la Curiosité, en dépit du fameux décret-cadenas de 1920, et malgré les embargos du régime actuel. Réjouissons-nous ! Et que la Renommée embouche sa trom-

pette la plus retentissante pour proclamer que les maladroites mesures de nos dirigeants ne sont pas parvenues à tuer le marché de Paris! A ce point de vue, la vente de Ridder fut précieusement instructive. Mais combien d'autres intérêts elle présenta !

A remarquer d'abord que la collection de Ridder ne se composait que d'œuvres flamandes et hollandaises, et d'œuvres exclusivement du XVIIe siècle, à part le numéro 39, un portrait de femme par le Maître des demi-figures, première moitié du XVIe siècle.

Nous nous sommes donc trouvés en présence d'un ensemble de 86 tableaux, qui démontrait de manière impressionnante que les Flamands et les Hollandais avec Rembrandt, Rubens, Hals, Hobbema, Hoogh, les Ruisdaël, Steen, Teniers, Terborg, sont les grands Maîtres de la Peinture au XVIIe siècle, comme les Français le seront au XVIIIe siècle avec Watteau, Fragonard, Boucher, Largillière, comme les Italiens le furent aux XIIIe, XIVe XVe et XVIe siècles, avec Cimabue, Giotto, Fra Angelico, Gozzoli, Botticelli, Vinci, Michel Ange, Raphaël.

Et chaque peuple s'est réfléchi dans sa peinture comme dans un miroir avec ses goûts, sa civilisation, son âme. L'art flamand, ou hollandais, traduit la vie, la nature, le plaisir de la table, de la danse, la satisfaction de porter de beaux habits de fête. Nous sommes dans la réalité, dans le concret.

L'art français ne craint ni le concret, ni la réalité. Volontiers il s'inspire de la vie, de la nature, de l'amour. Il y ajoute cependant quelque chose de plus, quelque chose fait de grâce, d'élégance, de raffinement, de sourires. Nous sommes dans la réalité, mais une réalité richement vêtue d'idéal.

Avec l'art italien nous sommes surtout dans l'idéal. La foi, la prière, la religion y sont reines, des reines magnifiques, somptueuses, auxquelles vont tous les hommages, toutes les admirations des générations successives.

Ceux qui comprennent l'art et l'aiment composent des élites. Mais ces élites sont certainement séparées par des espaces notables. La plus près du ciel dira toujours : « Allons en Italie. Quoi de plus beau que la Vierge de Cimabue dans l'église Santa Chiara, à Assise ? Quoi de plus splendide que le Cortège des Rois Mages du Palais Riccardi, à Florence ? » Celle qui pense au ciel sans

oublier la terre dira : « Quoi de plus ravissant qu'un « concert champêtre » par Watteau; de plus délicieux qu'une scène par Frago; de plus charmant qu'une nymphe par Boucher ? »

L'élite un peu plus vulgaire dira : « Quels agréables pays que la Flandre et la Hollande, pays de joyeuses kermesses où l'on boit, chante et danse ! » Le succès de la vente de Ridder prouve que cette dernière élite est peut-être la plus nombreuse, sinon la plus raffinée. A chacun son goût. En tous cas, les peintres flamands et hollandais font des prix en ce moment.

M. Edwards, le représentant à Paris de l'antiquaire anglais sir Joseph Duween, fit monter à 2.100.000 fr. le n° 23, *Portrait de jeune femme*, par Franz Hals, représentée debout et vue jusqu'aux genoux, avec une grande collerette autour du cou et des manchettes en dentelle relevées au-dessus des poignets. M. Féral demandait un million de cette œuvre, peinte avec vigueur et relief, certes, mais...

Le portrait de vieille femme, du même auteur, n'eut pas le même succès. M. Mensing, d'Amsterdan, en donna cependant 920.000 fr. sur estimation de 800.000.

M. Knœdler poussa jusqu'à 1.320.000 fr. le n° 26, la *Ferme au soleil*, par Hobbéma, mis à prix à 800.000 fr., ce qui est déjà un chiffre. Mais, à cette vente, on jonglait littéralement avec les centaines de mille francs ! Le n° 55, *Portrait présumé d'un membre de la famille Raman* par Rembrandt, estimé 800.000 fr., ne dépassa pas 710.000 fr. Cependant à mon avis, c'était peut-être le plus beau morceau de peinture de la collection de Ridder. Quelle noblesse dans cette tête d'homme, et quelle vie dans le regard et dans tout ce visage éclairé d'une belle lumière blonde ! Je félicite M. Lugt de son acquisition.

En revanche, je n'ai pas aimé du tout la *Jeune fille à la fenêtre*, du même peintre, vendue 500.000 fr. à M. Kleinberger. Je lui préférais de beaucoup la *Flore*, estimée 400.000 fr. et échue à M. Schoeller pour 300.000 fr. M. Knœdler paya 275.000 fr., sur estimation de 50.000, le n° 60, *Portrait présumé d'Isabelle Brant*. J'avoue que je n'aurais pas cru M. Knœdler capable d'un pareil emballement !

La *Leçon de dessin*, par Jan Steen, fit 210.000 fr. et la *Sieste* 322.000 fr., poussée par M. Catroux pour un marchand qui pourrait bien être l'acquéreur de la *Leçon de dessin*.

C'est M. Catroux qui a rédigé avec soin, conscience et compétence toutes les notices du magnifique catalogue de la collection de Ridder, dont on gardera certainement le souvenir.

La **vente de la bibliothèque de M. Arthur Meyer** marquera aussi dans les annales de la Curiosité. Elle produisit 1.860.300 fr. On assure que cette collection n'avait coûté que 600.000 fr. Pour ma part, je ne suis pas surpris de l'écart entre ces deux chiffres.

Les livres rassemblés par M. Arthur Meyer valaient surtout, au moins quant aux livres modernes, par les illustrations qui enrichissent ces livres. Or, ces illustrations n'avaient rien coûté à M. Arthur Meyer. Quand l'idée vint, sur le tard, au directeur du *Gaulois* de se former une collection de beaux livres, il demanda à tous les artistes vivants de les illustrer à titre gracieux. En échange, le *Gaulois* saisirait toutes occasions de parler du talent de ces artistes qui, en outre, reçurent le journal sans bourse délier. M. Meyer était un homme pratique et fort avisé, aux aspects très différents d'ailleurs, selon les milieux et les circonstances. J'ai donné autrefois quelques articles au *Gaulois*. Je me lassai vite. Dans l'intérieur de son journal, M. Meyer était un homme distant, même rogue. J'ai collaboré plus volontiers au *Figaro*. La rondeur de Francis Magnard me plaisait mieux, et l'eau bénite de Gaston Calmette n'était pas trop désagréable à ma petite vanité. Mais, hors de son journal, nul homme n'était plus aimable que M. Arthur Meyer. Je le rencontrai un jour à la gare de Fontainebleau. On échangea quelques mots. « Alors, quand allez-vous nous donner un autre roman ? » me demanda-t-il. Je fus franchement stupéfait d'apprendre que M. Arthur Meyer se souvînt que j'avais publié en librairie deux romans, *Psyché* et la *Troisième Héloïse*, alors que je l'avais à peu près oublié moi-même !

Quelque temps avant la mort du directeur du *Gaulois*, j'attendais un vulgaire autobus au coin de la rue Drouot et du boulevard. M. Arthur Meyer vint à passer, accompagné de son fameux caniche blanc, tous deux bien peignés, soigneusement frisés, odorant bon. Je saluai mon célèbre confrère. Il s'arrêta, sourit, me dit quelques mots, puis, précédé de son chien, franchit sa porte à tout petits pas, comme quelqu'un qui est bien près de la tombe. Il mourut, on peut le dire, en s'occupant de son journal,

la seule chose, je crois, qu'il aima vraiment parce qu'il en tirait de l'importance, des satisfactions de vanité et, aussi, de gros revenus. Car, toujours cet homme sut gagner de l'argent. Je crois que sa tardive bibliophilie fut surtout une spéculation. Il l'a réussie, comme il avait réussi toutes choses.

Les grands libraires et quelques amateurs se sont littéralement disputé ses livres. Il avait d'ailleurs su, avec le concours de nombreux rabatteurs, les bourrer d'autographes et de documents qui en font tout l'intérêt, ou à peu près.

L'adjudication la plus sensationnelle est celle qui est allée au nº 106 du catalogue, une édition de Molière de 1734, en 6 volumes in 4, avec illustrations de Fr. Boucher. L'exemplaire adjugé 200.000 fr. à M. Rahir contre de nombreux concurrents contient 5 dessins originaux à la sanguine par Boucher, une signature autographe de Molière et une autre d'Armande Béjart. M. Seymour de Ricci acquit pour 59.000 fr. une édition des Fables de la Fontaine en 4 vol. in-folio, avec illustrations de J.-B. Oudry, *Paris, Desaint et Saillant*, 1755-1759. Cet ouvrage, sur grand papier de Hollande, comprend en outre 4 dessins originaux de Oudry, à la pierre noire avec rehauts de blanc, une pièce de vers et une lettre autographes de La Fontaine.

M. Seymour de Ricci s'est également rendu acquéreur pour 25.000 fr. d'une édition de *Don Quichotte*, 2 vol. in-folio, avec illustrations de Gustave Doré. M. Arthur Meyer y avait ajouté 2 dessins originaux par Daumier, au crayon et à l'encre de Chine, un dessin en couleur par Zuloaga, un portrait à la plume de Chaliapine par lui-même, les portraits de Massenet et de Lucy Arbell, une lettre autographe de Cervantès, une lettre de Gustave Doré, une lettre de Zuloaga et un autographe musical de Massenet : « la Belle Dulcinée ».

L'heureux acquéreur, on le voit, en a eu pour son argent.

Je ne puis pas énumérer toutes les adjudications intéressantes. Cependant je ne passerai pas sous silence celle des *Œuvres de Ronsard*, puisque aussi bien les fêtes de Vendôme font à notre poète gentilhomme les honneurs de l'actualité !

L'édition est celle de G. Buon, 1623, 2 vol. in-fol., portr. mar. rouge (*rel. anc.*). L'exemplaire, vendu 20.000 fr. à Mme Belin, libraire, est aux armes de Ch. Ant. Salamon de Venise, Secrétaire d'Etat du Saint-Siège. Il comprend une lettre autographe

de Ronsard et un dessin original à la sanguine de Mlle Ch. Dufau. Je note aussi, spécialement pour les amis du *Mercure de France*, le prix de 750 fr. donné pour une édition originale sur papier de Chine du *Livre des masques* par Remy de Gourmont, illustrations de F. Vallotton, in-8, Paris, Mercure de France, 1896. L'exemplaire comprend le masque original de A.-Ferdinand Herold, par Vallotton, et une lettre autographe de Remy de Gourmont.

Un amateur obtient pour 320 fr. un exemplaire sur papier de Hollande des *Géorgiques chrétiennes,* de Francis Jammes, avec aquarelle originale de Lacoste, un poème et une lettre autographes de Francis Jammes.

Un autre amateur s'offre pour 650 fr. *Ubu Roi*, Paris, Mercure de France, 1897, in-12, avec aquarelle originale de Bonnard, envoi et lettre autographes d'Alfred Jarry (que nous appelons encore au *Mercure* le « Père Ubu »).

Les ventes de Ridder et Arthur Meyer prouvent combien les collections intelligemment faites sont un bon placement d'argent !

La deuxième **Foire annuelle des Antiquaires de France**, ouverte du 6 au 29 juin dans l'Orangerie du Château de Versailles, reçut des visiteurs plus nombrenx encore que celle de l'année dernière. Ce succès prouve l'excellence de l'idée.

JACQUES DAURELLE.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Quatre lettres inédites d'Emile Zola.**— Voici quatre lettres inédites d'Emile Zola ; elles sont datées de 1878, 1879, 1882, 1885, c'est-à-dire bien antérieures à *l'affaire*, alors que les haines politiques ne s'étaient pas mêlées aux simples discussions d'écoles.

Elles furent adressées à un jeune homme qui se destinait aux lettres après avoir été ouvrier ébéniste, Alexandre Boutique. C'est plus d'un an après qu'eut paru l'*Assommoir* qu'Alexandre Boutique en félicitait l'auteur. Emile Zola répondit :

Paris, 14 mai 1878.

Monsieur,

Votre lettre vient de me causer un bien grand plaisir. Vous êtes compétent en la matière et je tiens plus à une approbation comme la

vôtre qu'aux éloges des critiques, qui ne peuvent guère juger que l'artiste en moi.

Vous avez deviné, j'ai longtemps vécu parmi le peuple. J'étais très pauvre et je l'ai vu de près. C'est ce qui m'a permis de parler de lui sans mensonge. Maintenant, vous avez tort de vous émouvoir au sujet de certains jugements de mes confrères. Souvent ils ne savent ce qu'ils disent ; souvent aussi ils savent parfaitement ce qu'ils font.

Merci encore de votre excellente lettre. Elle m'a touché au milieu des attaques continuelles dont je suis l'objet.

Et croyez-moi votre bien dévoué et bien reconnaissant

ÉMILE ZOLA.

La seconde lettre est une réponse anticipée à une récente enquête : un homme de lettres doit-il avoir, au début, une autre profession ?

Médan, 19 septembre 1879.

Monsieur,

Je regrette bien vivement de n'être pas à Paris pour vous accorder l'entretien que vous demandez. Du fond de ma solitude, je ne puis guère que vous crier : Courage ! car je n'ai point, hélas ! l'influence que vous supposez, et je n'ai pu trouver des situations, à mon grand chagrin, pour des jeunes gens qui sont venus, comme vous, frapper à ma porte. Si vous voulez me croire, acceptez n'importe quoi, ayez confiance dans votre volonté, dites-vous que, le pain assuré par la plus infime occupation, on est ensuite son maître. Nous avons tous passé par ces exigences premières. Les forts se dégagent, et cela suffit. Voilà ce que je vous dirais si je vous voyais. Faites la part des nécessités de la vie, et travaillez, tout est là.

Je reste à votre disposition, mais à mon retour à Paris, qui n'aura pas lieu avant le milieu de l'hiver, car je suis ici cloué par le travail.

Bien à vous.

ÉMILE ZOLA.

Les deux autres lettres sont de petites critiques littéraires, agrémentées d'un peu d'amertume au sujet des attaques dont le chef de l'Ecole naturaliste était l'objet, qui allaient, deux ou trois ans après, donner lieu au célèbre manifeste des Cinq paru dans le *Figaro*, et dont plusieurs signataires devaient plus tard faire amende honorable.

Médan, 27 août 1882.

Mon cher Confrère,

J'ai été très heureux en voyant votre nom dans le *Gil Blas*, car je me souvenais parfaitement de vous, et il me plaisait d'apprendre que vos efforts étaient enfin récompensés.

Je ne suis pas votre *Xavier Testelin,* la lecture en feuilleton m'étant insupportable, mais les quelques passages que mes yeux ont rencontrés m'ont paru d'une bonne facture, à la fois simple et solide.

Certes, j'accepterai votre dédicace avec grand plaisir. Je crains seulement que mon nom ne soit une mauvaise recommandation. Vous avez déjà jugé par vous-même que j'ai peu d'amis. Enfin, puisque vous êtes un brave, laissez-moi vous serrer les deux mains et vous dire merci d'avance.

Cordialement à vous.

ÉMILE ZOLA.

Médan, 18 juillet 1883.

Mon cher Confrère,

Me pardonnez-vous le long retard que j'ai mis à vous remercier de l'aimable envoi de votre *Xavier Testelin*? Il faut aujourd'hui mon départ pour la Bretagne, qui me fait, comme disent les commerçants, liquider mes lectures et mes correspondances.

Il y a d'excellentes choses dans votre roman. Comme il arrive toujours, la partie vécue est de beaucoup supérieure à la partie inventée, autant j'aime vos ouvriers et vos petits bourgeois, autant j'aime peu votre monde théâtral. Ici, l'observation a manqué. N'importe, les qualités sont très grandes, marchez droit devant vous, le succès est aux longs efforts.

Soyez certain que pas un gramme de force n'est perdu en ce monde. Merci encore, et bien à vous.

ÉMILE ZOLA.

Ces lettres montrent en somme Zola accueillant les jeunes sans se préoccuper de leurs tendances d'Ecole, puisque celui à qui ces lettres étaient adressées se rapprochait bien plus de l'auteur sensualiste de *Zo-Har* que de l'auteur naturaliste de l'*Assommoir*.

LÉON ROUX.

## *LA CHRONIQUE DE PARIS*

**Les formes de minuit.** — Nuit de guerre pour l'avenir. Des signes s'accumulent dans le ciel, au-dessus des rues obscures qui servent de coulisses à la féerique Place Pigalle. Les nuages imitent la forme tourmentée des nuages célèbres qui, à la fin de juillet en 1914, gâtaient déjà les petites roueries de l'optimisme.

Toute l'Europe est autour de nous, sur ce beau terrain mouvant de la Place Pigalle où chacun peut vivre sa nuit et adapter l'inanité des efforts quotidiens pour sortir de la destinée à un air

de fox trott, dédié à une fille. Les types construits en série de belles filles du cinéma peuplent l'atmosphère d'attente où nous vivons de leur grâce mécanique, souriante, lisse et inhumaine.

Les filles faites pour vivre sur une toile tendue s'échappent et se mêlent aux reflets du miroir. On rencontre un peu partout des doubles qui ont bien l'air de vivre, mais sous un régime de studio perfectionné où le soleil se met au service d'un metteur en scène qui n'a rien de divin. Vaut-il mieux vivre sa vraie vie sur un écran, afin de se mouvoir dans l'existence à la manière d'une mystérieuse apparence? Le goût de l'élégance cinématographique confond la réalité et l'expression intellectuelle de la réalité. Certaines heures de la nuit, on ne sait plus très bien quelles sont les différences essentielles qui peuvent délimiter l'état de la vie où l'on mange, où l'on gagne de l'argent, et celui de la vie où l'on fait semblant de vivre dans un ensemble de gestes communs aux deux états. Cette confusion naît de la lumière artificielle qui donne à des groupes de maisons, décorées d'enseignes intellectuelles à force centrifuge, une autorité extraordinaire et à peu près tyrannique. Il est difficile d'évaluer le nombre de forces inquiètes et internationales que peut représenter l'enseigne alternativement vide et rouge d'un dancing.

La dynamique pure du jazz-band qui pourrait mettre en marche une aciérie, par exemple, met en mouvement, sans courroie de transmission, les cent moteurs de sexe masculin éparpillés dans la salle et qui appartiennent au monde de la Bourse, de l'Art et de l'Industrie. Il suffit de s'asseoir dans une de ces salles, où le spectateur participe au spectacle pour admettre qu'une telle puissance d'énergie et de personnalité correspond aux signes discrets qui engagent les initiés à la « vivre courte et bonne », comme on dit vulgairement. Les agréments décoratifs de l'instinct de conservation conduisent les hommes vers l'utilisation complète de toutes leurs resources physiques et morales.

Pour les hommes qui possèdent, en ce moment, des économies dans les deux sens, le moment est venu de s'en servir. Les champs de bataille, qui me parurent toujours la contre-partie la plus exacte d'un dancing vers deux heures du matin, prendront à tâche d'utiliser le reste. Mourir de chagrins délicats dans un dancing ou mourir d'un coup de force dans un cataclysme humain, c'est mourir dans une de ces apothéoses du désordre que l'homme

accepte servilement, par perversité, comme il accepte toutes les dérogations aux règles de la vie normale et, si l'on veut, paisible.

Le désordre finit toujours par l'emporter sur l'ordre et les plus belles économies des sociétés vertueuses finissent par se dilapider d'un seul coup, dans une sorte d'apothéose de la fantaisie la plus maligne. La place Pigalle, en ce moment, mobilise secrètement. Des forces venues de tous les pays du monde viennent s'user dans la fournaise. Ce sont celles des hommes qui, très instinctifs, préfèrent dépenser leur capital avant la liquidation commune. En d'autres temps, on boirait du lait tiède et l'on taquinerait bergères et moutons avec tout autant de plaisir. Mais voilà, nous ne sommes pas nés pour les divertissements champêtres et le goût du lait tiède et de la fille des champs laisse, en somme, le porte-monnaie à peu près intact.

L'argent, cette force que l'on sacrifia pendant la dernière guerre avec moins de désinvolture que le sang, pressent, par une sorte d'intelligence mystérieuse, le gouffre difficile à situer, où sa puissance ira momentanément s'abîmer. Il a pris les apparences fragiles du papier mal imprimé, parce que sa destinée était de retourner vite à ses origines luxueuses et flamboyantes. Acheter le ciel, la terre et l'eau, autant de mauvaises affaires pour quelques années. Les cabarets nocturnes assez bien standarisés alimentent leur puissance avec les pertes d'énergie de ceux qui les fréquentent. Les uns perdent, les autres gagnent, l'équilibre se maintient et l'argent court de main en main comme l'enseigne lumineuse qui serpente et joue à cache-cache dans la nuit de la rue.

§

A partir de minuit, l'atmosphère de Paris solidifie, en quelque sorte, et donne une forme aux pensées secrètes tenues en respect pendant la journée, grâce aux exigences de la profession. Elles ne peuvent guère s'épanouir dans les personnages diurnes et vulgaires qui servent à donner une haute idée artistique de la vie, considérée comme un sujet noble pour diplôme universitaire ou récompense de Comice Agricole. Une représentation d'idées nocturnes n'est jamais définitive, et le petit monde des formes secrètes grouille, vit, se modifie, meurt et renaît, comme une joyeuse so-

ciété de ballons en baudruche détachés de la grappe mère. A l'heure des confrontations littéraires, ces formes se modifient selon le romantisme de l'époque.

La plupart des vices et des vertus humaines se présentent comme des appareils bien réglés. Ils possèdent tous un petit moteur qui les anime et leurs déplacements affectent l'allure raide des jouets mécaniques éblouis dans la lumière qui rebondit sur l'asphalte. Une Lubricité en tôle découpée, avec un mouvement d'horlogerie à retardement, palpite dans un coin, comme une inquiétante création d'acier malade.

Le « Don de soi-même » est un petit vase en terre poreuse que l'on change de fleurs chaque jour. On accepte les fleurs en papier. L'espèce humaine est en ce moment d'une puissance cérébrale si parfaite qu'il ne faut pas désespérer de la voir se reproduire par la seule force de la pensée. Le goût des formes secrètes de la pensée concrétisée hante la lucidité nocturne des clients de tous les établissements de nuit qui naissent sur le trottoir des rues comme des cloques. C'est le triomphe des poupées : des poupées d'apparence intellectuelle, des poupées nées de l'accouplement d'une pensée tendre et enfantine avec le Bouc Mélampyge. Un établissement de la rue Pigalle expose à chaque fenêtre une poupée. Cela prête à la maison un désir secret de célébrer, encore une fois, l'image de la mort dans les effroyables à-côtés de la guerre. Si l'image de la guerre apparaît toujours aussi horrible dans ma mémoire, c'est que je me rappelle l'agonie anormale de tous les soldats fusillés par préjugé de justice. L'horreur atteint, en ce cas, sa cote la plus élevée et la peur de n'être qu'un homme parmi tant d'hommes incompréhensibles me serre la gorge d'une poigne d'assassin. Je me sens plus faible que ces cosaques de laine rembourrés de son dont l'attitude molle et toujours écroulée me fait songer aux corps désossés des victimes foudroyées devant le poteau traditionnel. La nuit montmartroise est pleine de réminiscences que la plupart des hommes acceptent toutes, mais réunies en paquet, sous le nom d'instinct. On ne fréquente pas de tels lieux pour s'amuser. On monte l'escalier d'or d'un cabaret lumineux pour faire sa nuit, chercher sa nuit, la vivre dans une sorte d'anesthésie limitée par l'instinct. Les uns, comme les fauves et les yeux striés de veinules rouges, vont « viander » parce qu'ils veulent manger, que leur instinct de famille les

pousse à manger en prévision de l'avenir ; d'autres cherchent une femme qui se rapproche d'une création littéraire assimilée dans la semaine, et d'autres vont à la rencontre du hasard qui se tient dans les détails abandonnés par toute cette humanité en activité nocturne, qui n'est que le contre-poids monstrueux de la tension nerveuse d'une journée de travail.

C'est l'heure, alors que les musiciens du jazz-band, fourbus, les manches de chemise relevées au-dessus des coudes, s'épongent le visage, pendant laquelle chacun observe avec lucidité la « forme » intellectuelle de son voisin de passage. Ce pantin qui devrait être fidèle, ne se tient pas toujours dans l'ombre de son maître ; il circule prétentieusement, ou sa grâce enfantine, de table en table, quémande du sucre. Des relations cordiales se nouent avec l'espoir que l'aube anéantira les effets, souvent imprévus, de ces compromis. C'est l'heure où tout le monde compte sur l'aube, qui, déjà, frappe aux vitres et montre son teint livide de pauvresse adolescente. L'aube, espoir des gens de fête et des soldats dans la nuit des avant-postes ! L'aube qui disperse les cadavres semés par la fantaisie, et les mille peurs nées d'une intelligence trop habile. La bienfaisante fatigue du petit jour assure les hommes contre les risques du cauchemar. Les petites formes monstrueuses perdent leur éphémère liberté dans un chuchotement de sacristie. Les yeux des filles s'élargissent lentement comme l'encre sur un buvard. La fête s'efface irrésistiblement dans un brouhaha de voix polyglottes. Chacun tâte dans sa poche la permission de jour qui l'affranchira d'un malaise trop compliqué pour être honnête.

Tout l'or du monde ne suffirait pas à payer un taxi, si les taxis étaient plus rares. Un homme dort, les mains au volant, et la voiture glisse dans le sommeil. Une femme blanche et parée, surprise par les insultes de l'aube, hésite à franchir la chaussée. Tout un peuple avec qui il faut désormais compter descend, encore mal réveillé, vers le travail aux mille visages. Les uns, déjà endormis, et les autres, mal réveillés, se mêlent et s'abandonnent sans que le sang soit répandu sur le trottoir. Dans une heure au plus, tout rentrera dans l'ordre jusqu'à la nouvelle nuit.

PIERRE MAC ORLAN.

## CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Les écrivains suisses fêtés à Paris. — Auteurs romands, éditeurs français. — Jacques Chenevière : *Innocences*, Paris, Grasset. — Robert de Traz : *Complices*, Paris, Grasset. — Gonzague de Reynold : *L'Age de Fer*, poèmes, Paris, Le Divan. — Mémento.

En mai dernier, la Société des Gens de Lettres de France avait organisé à Paris des **fêtes** grandioses **en l'honneur** des **écrivains suisses**. On y parla beaucoup de « littérature helvétique », mais nous ne savons pas encore au juste ce qu'il faut entendre par cette expression. Nos confrères français l'employèrent sans doute comme un raccourci commode, pour signifier qu'ils avaient dessein d'honorer toute la Suisse intellectuelle, sans distinction d'idiomes. Nous ne pouvons que les en remercier. Dans la belle harangue qu'il leur adressa, M. Gonzague de Reynold eut néanmoins raison de montrer que, littérairement, notre pays n'est pas un bloc de marbre (sera-t-il dieu, table ou cuvette ?), mais « un vitrail à quatre compartiments inégaux ».

M. Charly Clerc s'était chargé d'expliquer à M. Georges Lecomte et à ses administrés le compartiment de la langue française. Nous apprîmes par lui que les auteurs romands se divisent en deux groupes : ceux qui « cultivent leur jardin » et ceux qui « portent de l'eau à la Seine ». A vrai dire, je n'avais jamais songé à cette classification. Sans m'en douter, je la suivais pourtant ; je l'exploitais même avec une partialité révoltante, puisque cette chronique demeurait en principe réservée à ceux-là seuls qui publient leurs œuvres en Suisse.

L'injustice n'était qu'apparente. Ceux de mes camarades romands dont les livres paraissent en France n'avaient pas besoin de moi pour se faire présenter aux lecteurs du *Mercure* : ils concouraient à armes égales, chacun dans sa « classe », avec tous ces audacieux qui, parlant français, s'efforcent à dominer un instant les clameurs de Paris. Je me conformais donc aux lois de l'équité en accordant aux laboureurs du sol natal une place prépondérante, voire exclusive, puisque leur existence justifiait celle de ma rubrique.

Les fêtes de ce printemps ont confondu « jardiniers » et « porteurs d'eau » dans le même accueil fraternel. Il s'en faut réjouir. Convient-il, d'ailleurs, de traiter en « déracinés » le vigneron vaudois, le fromager gruyérien ou l'horloger de Genève parce qu'ils

réussissent à placer leurs produits sur le marché de la grand'-ville ? Assurément non. Celui d'entre nous dont l'art est le plus fortement assujetti à sa terre, C.-F. Ramuz, n'affirme-t-il pas la volonté de « ne mettre en œuvre que des sentiments qui peuvent être partagés par tous les hommes » (1) ? Il devait donc chercher à se faire entendre partout où résonne le langage français. Nous verrons bientôt dans quelle mesure il y parviendra. Déjà on annonce — et j'en éprouve un vif contentement — qu'il vient de traiter, pour toute une série d'ouvrages, avec un éditeur parisien. L'exemple ne saurait manquer d'être suivi et ce sera, je veux l'espérer, un des résultats positifs des agapes de mai que d'apporter à nos « régionalistes » — à ceux du moins qui le méritent — des chances nouvelles d'atteindre le « grand public ». A cette fin, le concours des éditeurs français leur deviendra d'autant plus nécessaire que la crise de l'édition n'a pas cessé de s'aggraver en Suisse, parallèlement à celle des changes, depuis le temps où j'en signalais ici même les périls (2). Le jour n'est peut-être pas très éloigné où cette industrie devra se cantonner dans le livre d'intérêt purement local ou dans le volume de luxe, tiré à petit nombre et pour lequel un outillage de premier ordre lui permet de défendre ses positions.

Toutes ces raisons tendront à augmenter le nombre des auteurs romands édités à Paris. Le *Mercure* devra donc ou supprimer cette chronique ou la leur ouvrir largement.

Pour aujourd'hui, par exemple, je me trouverais, sans eux, bien embarrassé de la nourrir : je ne pourrais vous parler ni de M. Jacques Chenevière, ni de M. Robert de Traz, ni de M. Gonzague de Reynold.

Les deux premiers sont des psychologues. Ils ont l'un et l'autre écrit des romans remarquables, M. Chenevière étant, par surcroît, poète et M. de Traz, moraliste. Cette fois, ils semblent s'être donné le mot pour publier en même temps deux recueils de nouvelles, que rapproche de singulière façon le pluriel de leurs deux titres. Celui-ci appelle son livre **Complices** ; celui-là baptise le sien **Innocences**.

Quand les auteurs s'appliquent à marquer leurs ouvrages d'un air de famille, comment ne serait-on pas tenté de les suivre et

(1) *Nouvelles littéraires* du 17 mai 1924.
(2) *Mercure de France* du 1er janvier 1922, page 224.

de procéder par comparaison ? En l'espèce, ce qui apparente les deux œuvres, c'est l'égale importance qu'elles donnent au mécanisme des sentiments humains, aux expériences individuelles comme aux réactions sociales.

Naguère encore, M. Robert de Traz trouvait dans la vie de tous les jours ses sujets de romans (*La Puritaine et l'Amour*, *Fiançailles*), tandis que M. Jacques Chenevière prenait volontiers comme point de départ une aventure exceptionnelle (*L'Ile déserte*) ou quelque improbable révolution scientifique (*Jouvence ou la Chimère*). On assiste aujourd'hui à une sorte de renversement dans leur attitude : le poète me paraît plus près que le moraliste de la réalité quotidienne. Chacun, cependant, reste fidèle à sa manière. Le premier s'empare d'un fait extérieur, rêve sur une parole entendue, développe une anecdote, en imagine les répercussions possibles ; le second découvre — ou du moins formule — une loi psychologique et l'illustre par un exemple. Ce mot de *Complices*, par lequel M. de Traz désigne collectivement ses personnages et résume leurs mutuels rapports, j'inclinerais à croire qu'il l'avait prononcé et retenu longtemps avant de l'écrire sur la couverture du volume. En revanche, M. Chenevière n'a peut-être trouvé le titre d'*Innocences* qu'en relisant ses épreuves, en voyant se former soudain sur tant de visages divers d'analogues sourires.

Dant les récits de M. de Traz, je goûte, avec l'élégante précision où atteignaient déjà ses ouvrages antérieurs, une allure plus décidée et plus rapide, qui tient sans doute à un désir toujours plus accusé de ne rien dire d'inutile. Presque toutes ces histoires s'ordonnent autour d'un homme, frère spirituel de l'auteur, qui, à la manière d'un juge d'instruction, crochète la conscience des autres pour en arracher l'aveu de leurs « complicités ». En fait d'instruments de torture, cet inquisiteur ne dispose que d'une curiosité aiguisée et d'une incisive logique : il n'en donne pas moins la question à ses victimes.

C'est dans *Le visage différent* que je crois voir le triomphe de cette méthode. Un homme, en voyage, apprend la mort de son ami d'enfance, quitté depuis plusieurs années et qu'il tenait pour une sorte de génie. Accouru dans la petite ville où se noua leur amitié, il interroge les témoins des derniers jours : la mère n'a connu qu'un fils respectueux et soumis ; une femme, qui fut

en secret la maîtresse du défunt, ne songe qu'à son amant ; elles se refusent l'une et l'autre à reconnaître celui dont leur parle le visiteur. Mais le mort a légué à son ami sa confession écrite : il se révélera lui-même, malgré qu'elles en aient, aux deux femmes liguées contre l'indiscret. Non, car, plutôt que d'entendre un aveu qui ne lui était pas destiné, la veuve morganatique brûle le journal intime : on ne saura jamais qui avait raison. L'enquête du psychologue-tortionnaire aboutit à un échec : il ne trouve pas le mot de l'énigme. En revanche, l'écrivain-moraliste réalise sa meilleure réussite, puisqu'il éclaire de façon saisissante et nouvelle l'axiome de Maupassant : « Personne ne comprend personne. »

Voulez-vous maintenant toucher du doigt les périls que l'abus de la logique déductive peut faire courir à la littérature? Lisez *Le personnage invisible*. Dans le train, au moment de pénétrer en Hongrie, un voyageur trouve le passeport d'un autre. Il regarde la photographie ; sur le visage de l'inconnu, il aperçoit ses propres traits. A l'arrivée, par inadvertance, il fait timbrer le papier de son sosie. Usurpation d'état-civil, involontaire d'abord, puis consciente. Toutes les péripéties qui en résultent, toutes les audaces, toutes les mufleries auxquelles se laisse entraîner un brave homme timide, assuré que tous ses actes seront portés au compte d'un autre, déroulent une série de syllogismes impeccables. Seulement, c'est aux torts de la vraisemblance, aux dépens de la crédibilité.

Le poète d'*Innocences* se tient, disions-nous, plus proche du réel. Vous ne le verrez pas fracturer à la pince-monseigneur les âmes de ses contemporains. N'attendez pas de lui qu'il énonce quelque théorème et, d'une craie fulgurante, en fasse au tableau noir la preuve et la contre-preuve. Quand il vous aura conté une aventure sentimentale, vous ne direz pas: C. Q. F. D. M. Jacques Chenevière vous conduira en divers lieux du vaste monde, plantera les décors en un tournemain, vous fera voir des hommes et surtout des femmes. Pour eux et surtout pour elles, il saura vous inspirer la commisération ironique et tendre qui l'anime lui-même. Tout cela discrètement, sans effusions et avec une adresse que pourrait envier plus d'un as du boulevard. Ce conteur-né n'enseigne pas, il suggère. Et il faudrait plaindre l'infortuné qui, ayant lu *Les principes de tante Aurore* ou *Deux hommes*

*pour une Marie*, ne se sentirait pas plus heureux et plus riche.

Avec M. Gonzague de Reynold, il faut passer à des préoccupations d'un autre ordre. A propos de *La Suisse une et diverse*, j'ai montré récemment quelques aspects de son « helvétisme ». Dans les poèmes de **l'Age de Fer**, ce n'est plus seulement le patriote, c'est le théologien qui s'exprime.

S'il était Français, M. de Reynold aimerait à s'entendre appeler nationaliste avec Barrès, réactionnaire avec Maurras. Théoricien catholique, la frontière du Jura ne l'empêche pas de fraterniser étroitement avec Massis et Maritain.

L'*Age de Fer*, c'est le nôtre,

> Temps de révolte où l'utopie égalitaire,
> feu follet frémissant qui fuse des tombeaux,
> dans la boue indivise, au commun ossuaire,
> pousse et traîne en la nuit la stupeur des troupeaux,
>
> jusqu'à l'heure où l'humanité lasse de vivre,
> ayant perdu la foi, le désir et l'espoir,
> se couchera, jetant l'outil avec le livre,
> sur une terre en friche et devant un ciel noir.

Le poète, cependant, ne désespère pas de cette sombre époque. Il prie, il commande l'ordre, la discipline, la maîtrise de soi. Dans une sorte d'extase messianique, il attend « celui qui doit venir ».

Noble par la pensée, ferme par le dessin des vers, sa nouvelle œuvre, je dois l'avouer, ne me semble pas devoir entrer dans le royaume de l'essentielle et nécessaire poésie. La religion y apparaît fondée sur la métaphysique et supportant à son tour la politique et la morale. N'est-ce point là une vue qui se devrait exposer en un traité ? N'est-il pas téméraire de la vouloir enfermer en quelques strophes ? Que l'inspiration en soit religieuse ou profane, la poésie, c'est, d'abord, le lyrisme. Or, je discerne ici plus d'intelligence et de volonté que d'exaltation de l'âme et des sens ; la flamme éclaire, mais ne brûle pas. Ce déficit est souvent masqué par d'adroits artifices de forme, parfois même comblé par la réelle beauté de la langue. Il y a du grammairien dans ce poète. Alors que Spiess, protestant, vousoie Dieu parce que Verlaine en usait ainsi, M. de Reynold, catholique, le tutoie ; son style,

remontant comme sa pensée le cours des siècles, ne se contente pas de retourner à Ronsard : il ne s'arrête qu'au latin d'Eglise.

MÉMENTO. — I. — A Genève, on a représenté avec un vif succès une tragédie en trois actes et en vers de M. Ami Chantre, *La Barbare*, qui évoque en la modernisant la légende grecque de Médée.

II. — M. Marcel Rouff publie chez Stock une édition nouvelle et « complète » de *La Vie et la Passion de Dodin-Bouffant*. Oserai-je lui dire que ce charmant petit ouvrage me plaisait mieux dans sa première forme, plus succinte ? Quel que soit l'intérêt des épisodes nouveaux, ils me font un peu l'effet de moutarde après dîner : M. Rouff n'aurait-il pas commis l'erreur de mesure que Dodin reprochait justement au Prince d'Eurasie ?

III. — La Suisse joue décidément cette année un rôle très en vue dans la saison de Paris. Après les fêtes données en l'honneur de ses écrivains, après les succès olympiques de ses footballeurs, voici que vient de s'ouvrir au Jeu de Paume une exposition rétrospective d'art suisse, allant de Holbein à Hodler.

RENÉ DE WECK.

## *LETTRES CANADIENNES*

Les tendances vers l'autonomie littéraire chez les Anglo-Canadiens. — The Canadian Bookman. — Gordon Hill Grahame : *The Bond Triumphant*, Hodder et Stougton, Toronto. — Arthur Stringer : *Empty Hands*, The Bobbs-Merrill C°, Indianapolis.

On avait déjà débattu ici (1) la question de la littérature canadienne et on avait conclu à la possibilité de son existence, distincte de celle de ses parents européens. Or, il appert qu'à Toronto aussi, capitale intellectuelle du Canada anglais, on s'intéresse aux mêmes problèmes. C'est un esprit assez nouveau dans cette ville impérialiste et qui paraît exister surtout depuis la guerre. Est-ce parce que le soldat d'outremer s'est aperçu, sur le front des batailles, des différences qu'il y avait dans le cœur de son frère d'armes insulaire habillé comme lui de l'uniforme britannique ? Je ne sais pas, mais on dit davantage dans les régions anglo saxonnes de ce pays : *Canada for the Canadians*. Autrefois, il n'y avait que les habitants français de la Province de Québec à aimer cette formule et on les traitait de rebelles.

Dans le **Canadian Bookman**, revue paraissant dans cette

(1) Voir les Lettres canadiennes dans le *Mercure* du 15 juillet 1923.

cité loyaliste, on se demande, depuis quelques mois, ce que doit être la littérature canadienne. M. Lionel Stevenson, dans le numéro de février 1924, lance un manifeste concernant les lettres nationales, auxquelles il croit, lui aussi. Mais il est troublé par les traditions, les attaches anglaises et la proximité américaine, et il cherche une note qui caractériserait notre littérature en dépit de ces inhibitions et de ces ressemblances. Il pense avoir trouvé une qualité originale dans l'inspiration provoquée par la nature vierge au Canada, qui chante sa jeunesse et sa force devant les vieilles civilisations fatiguées.

Mais toutes les jeunesses sont transitoires, et toutes les forces s'épuisent, car au pas dont nous allons, l'industrie aura bientôt défloré toute la candeur de nos bois et de nos fleuves. Et puis, ailleurs aussi, il y a des peuples qui vivent près des pôles et des forêts primitives, ou dans des contrées où les mécaniciens ne sont pas des prophètes. Nos frères en latitude et en neige, les Russes, ne semblent pas avoir donné toute leur mesure, et d'autres encore qui n'ont pas commencé ou qui ont fini depuis longtemps! Les Asiatiques ne se réveilleront-ils jamais pour nous raconter leurs rêves ?

Le véritable Canadien a une manière beaucoup plus permanente de différer d'un Anglais, d'un Américain ou d'un Français: c'est en étant bilingue ; deux cultures ont pris racine près de son berceau et embellissent son enfance. Evidemment, les âmes expriment leurs idées et leurs émotions dans un seul idiome, mais n'y a-t-il pas des infiltrations remarquables ? Ne sommes-nous pas une nation bicéphale? On fait semblant de l'ignorer en Ontario et ailleurs; cependant, M. Stevenson va chercher des arguments pour sa cause en Irlande, où la renaissance celtique a fourni les éléments de l'individualité artistique qui fait que Synge, Yeats, A. E. et Stephens sont des auteurs irlandais et non pas anglais. A part la situation géographique, en quoi est-ce que la Suisse et la Belgique diffèrent des états voisins ? En ce que ces peuples ont des personnalités complexes formées de groupements ethniques qui ne se sont pas fondus et qui réagissent les uns sur les autres, dans les sentiments et les modes d'expression. M. Bugnet dit très bien, dans un autre article de la même publication, sur le même sujet, que Maeterlinck, malgré sa langue et son éducation, ne pourrait jamais passer pour un écrivain

français. Et j'ajoute, de même Verhaeren ou Amiel, chez qui l'on retrouve des influences flamandes ou germaniques. Il y a quelque chose de subtilement spécial dans leur manière de penser et d'écrire.

Il est vrai que nous ne pouvons pas encore citer au monde d'aussi beaux noms, quoi qu'en pense M. Stevenson qui trouve que nous sommes aussi avancés que nos voisins du Sud, dans la création esthétique. Mais aucun Edgar Poe de chez nous, aucun Longfellow ou Whitman, aucun Lee Masters ou Sinclair Lewis de notre cru ne sont entrés dans les grands courants des lettres supérieures. Tant que régnera le colonialisme imitateur et servile, que ce soit dans les parlements, les salons ou les arts, nous aurons beau constituer des sociétés d'auteurs et d'artistes et distribuer des récompenses, les œuvres géniales attendront une évolution plus parfaite dans tous les domaines. Qu'on en juge par les produits du jour, deux ouvrages en anglais très annoncés et primés.

**The Bond Triumphant**, par Gordon Hill Grahame, a vu le jour dans la Mecque orangiste du Canada (Toronto), et ce volume s'en ressent : il a reçu des prix dans les cercles protestants et des rebuffades dans les milieux catholiques. Toutes les canailles y sont des dames de la Sainte Famille ou des prêtres qui ne pensent qu'à manger ou à contrecarrer les deux protagonistes, épris l'un de l'autre. La demoiselle est une postulante ou une sœur auxiliaire, on ne sait pas au juste, qui donne des rendez-vous d'amour dans les jardins du Couvent de l'Hôtel-Dieu, à Québec, et elle aurait été une nièce de Mgr de Laval, qui n'était pas un jésuite, quoi qu'en pense M. Grahame. Je ne crois pas que ces mœurs aient jamais suffisamment existé parmi notre clergé et nos communautés religieuses, généralement impeccables, pour qu'on en puisse tirer, sans calomnie, des personnages typiques. Les buveurs d'eaux, qui sont nombreux à l'ouest de la rivière Ottawa, devraient vénérer le premier évêque de la Nouvelle-France, car il lutta longtemps avec les gouverneurs de la colonie pour imposer la prohibition aux Peaux-Rouges que l'alcool rendait encore plus sauvages.

Ce livre nous présente, avec des erreurs contre l'histoire, la tolérance et l'orthographe, toutes les vieilles situations romanesques qu'on a voulu rajeunir en les transportant dans le Nouveau-

Monde. Ainsi, après les épreuves ordinaires de la séparation, malgré les persécutions cléricales et les Iroquois, les amants finissent par s'épouser et avoir de beaux enfants comme toujours.

M. Arthur Stringer voudrait nous intéresser avec une idylle sylvestre intitulée **Empty Hands**, pleine du cant habituel et du *ressassage* sentimental qui abondent dans la cinématographie et les romans du Far-West. L'héroïne est une *flapper* à la mode, c'est-à-dire la jeune fille moderne qui sait tout et qui est blasée à vingt ans. Pour la sauver d'elle-même et de ses mauvais amis, son père, un Américain, l'emmène dans les forêts immenses de l'Ungava, que ses machines sont en train de ravager avec l'aide des indigènes qui leur servent de guides ou d'ouvriers. Elle y rencontre le sombre héros sans reproche qu'affectionne, sans se lasser, le public qui, en français, admirerait le *Maître de Forges* et les *Deux Orphelines*. Cet austère personnage, ingénieur et vertueux comme Philippe Derblay, et la fille de New-York, se voient perdus tout à coup dans les solitudes du Nord. C'est là que le pionnier canadien éblouit et régénère la millionnaire américaine, car mon compatriote est réellement admirable : en quelques semaines, sans outils et sans feu, d'abord, il façonne des vêtements et toutes sortes d'ustensiles de ménages et de chasse. Il nous fait passer par tous les cycles de la civilisation, à partir de l'âge de pierre jusqu'à celui de l'acier. C'est juste s'il ne fabrique pas un téléphone et un piano mécanique. Je ne savais pas qu'on reçût une instruction si excellente dans nos écoles polytechniques! Les Robinson d'Angleterre et de Suisse, avec leurs nègres ou leurs familles, n'en ont pas fait davantage, en plusieurs années. Mais ils ont tous ceci de commun, que leur vie nous enseigne la morale et les arts et métiers. Ces nouveaux exilés habitent la même hutte et dorment séparés par une cloison fragile ; mais, malgré l'amour qui ne manque pas de surgir dans ces cas d'isolement poétique, il n'y a pas un seul manque de correction. La néophyte de la Fifth Avenue est un peu étonnée, car, au début du récit, on l'avait vue dansant, en habit de bain, avec des messieurs; mais elle se résigne jusqu'à l'arrivée des sauveurs qui surviennent en aéroplane. Jusqu'au pasteur, qu'on emmène pour les noces par ce mode de locomotion que ne connaissaient pas Defoe ni Wyss, les maîtres de la fiction des naufragés!

Pour celles qui s'intéressent aux toilettes des mariées, disons

que celle-ci portait un costume en fourrures confectionné avec les peaux de bête qu'elle-même avait tuées ou prises au piège. S'ils y étaient restés plus longtemps, sans doute que l'épousée aurait été vêtue de blanc avec voile, mais sans la fleur d'oranger qui ne pousse pas dans ces climats rigoureux.

JULES BEAUCAIRE.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie

Félix Brun : *Jeanne d'Arc à Soissons*, recherches sur Soissons et le Soissonnais au temps de la Pucelle ; Imp. Réty, Meulan. » »

E. Pautrel : *Notice historique sur le château de Fougères*. Nomb. illust. ; Imp. Oberthur, Rennes. » »

### Art

Florent Fels : *Les vieilles tapisseries françaises*, avec 51 illust. ; Crès. » »

Edmond de Goncourt : *Outamaro, le peintre des maisons vertes. L'art japonais au XVIII^e^ siècle* ; Flammarion et Fasquelle. 7 50

A. Ferdinand Herold : *Roll*. Avec de nombr. reproductions ; Alcan. 10 »

Jean-H. Meille : *L'image de Jésus dans l'histoire et dans l'art*. Préface du prof. S. Ricci. Agence gén. de librairie et de publications. 45 »

### Folklore

J. Mirc : *Les contes du martin-pêcheur, ou légendes merveilleuses du pays d'Agen, Condomois, Gascogne, Auch, Montauban, Moissageais et autres lieux* ; Occitania, Paris et Toulouse. 6 »

### Histoire

Frédéric Macler : *Chrétientés orientales* ; libr. Istra. » »

Rodolphe Reuss : *La grande fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799* : libr. Istra. 20 »

### Littérature

André Billy et Jean Piot : *Le monde des journaux*, tableau de la presse française contemporaine ; Crès. 7 50

Jacques Boulenger et André Thérive : *Les soirées du Grammaire-Club* ; Plon. 7 50

Cyrano de Bergerac : *Lettres d'amour et lettres satyriques*, suivies de *Les deux Cyrano*. Préface par Henry Frichet. Bois gravés de H. Armengol : France-Edition. 3 50

Marceline Desbordes : *Lettres à Prosper Valmore*, publiées avec une préface et des notes par Boyer d'Agen ; La Sirène (Crès), 2 vol. » »

Claude Ferval : *Ninon et son cortège*; Fayard. 7 50

Edmond Fleg : *Anthologie juive des origines à nos jours*, édition classique ; Crès. » »

Jean Fleurier : *Soirs d'étapes* ; Berger Levrault. 6 »

Abel Hermant : *La vie littéraire*, 1^re^ série ; Flammarion. 7 »

Jean Martellière : *Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois*. Préface de M. Gabriel Hanotaux. Illust. de

Marthe Fauchon ; Lemerre. 15 »

Maurice Paléologue : *Talleyrand, Metternich, Chateaubriand.* Avec des portraits ; Hachette » »

N. Serban : *Pierre Loti, sa vie, son œuvre.* Préface de M. Louis Barthou ; Presses françaises. 10 »

Comtesse E. de Tanneberg : *Elévations* ; Leymarie. » »

André Thérive : *J.-K. Huysmans, son œuvre.* Portrait et autographe; Nouv. Revue critique. » »

F. Vézinet : *Le XVII^e siècle jugé par le XVIII^e,* recueil de jugements littéraires choisis et annotés; Vuibert. » »

## Musique

Adolphe Boschot : *Chez les musiciens (du XVIII^e siècle à nos jours)* 2^e série; Plon. 7 50

## Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Comm. A. Grasset : *La guerre en action, le 22 août 1914 au 4^e corps d'armée,* I : *Ethe.* Avec 1 carte et 15 croquis ; Berger-Levrault. 7 50

Thierry Sandre: *Le purgatoire,* souvenirs d'Allemagne; Malfère, Amiens. 7 50

## Philosophie

Henri Delacroix : *Le langage et la pensée* ; Alcan. 30 »

## Poésie

Léon Foucrière : *Mes poésies* ; Libr. Lodde, Orléans. 4 75

Eugène Hollande : *Un rêveur* ; Perrin. 7 »

Willy Kata : *Mièvreries* , Messein. 6 »

Ferdinand Lovio : *Le bateau de fleurs*; Messein. 7 »

René Oppitz : *Chuchotements* ; Le Lionceau, Bruxelles. » »

Philippe Pardaillan : *Les grands mercantis,* satire politique, sociale, littéraire. Préface par Alphonse Séché ; Figuière. 5 »

Maurice Rosile : *Echos sur la route* ; Messein . 6 »

Véga : *A jamais* ; Fayard. 6 50

## Politique

*3^e Congrès national, parti communiste,* janvier 1924. *Adresses et résolutions* ; libr. de l'Humanité. 2 50

Edouard Jolly : *Le pouvoir législatif dans la république tchécoslovaque* Jouve. 10 ;

Maurice Vaussard : *Enquête sur la nationalisme* ; Edit. Spès. 12 »

## Questions coloniales

René Valet : *L'Afrique du Nord devant le Parlement au XIX^e siècle (1828-38, 1880-81)* ; Champion. » »

## Questions médicales

Dr M. Brelet : *La scarlatine* ; Flammarion. 7 50

Jauréguiberry : *Les blancs en pays chauds,* déchéance physique et morale ; Maloine. 6 »

## Questions religieuses

Eugène de Faye : *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée.* I : *Sa biographie et ses écrits* ; Leroux. » »

Maurice Goguel : *Introduction au nouveau testament.* Tome II : *Le quatrième évangile* ; Leroux. » »

## Roman

Paul Abram : *La faute de Psyché* ; littérature et art français, Baudinière. 6 50

V. Blasco Ibanez : *Mare Nostrum,* traduit de l'espagnol par Marcel Thiébaut ; Calmann Lévy. 6 75

René Boylesve : *Sainte-Marie des fleurs* ; Nelson. 4 50

Samuel Butler : *Nouveaux voyages en Erewhon,* traduit de l'anglais par Valéry Larbaud ; Nouv. Revue franç. 12 »

Albéric Cahuet : *Le masque aux yeux d'or* ; Fasquelle. 7 50

Suzanne de Callias : *Jerry* ; Malfère, Amiens. 7 50

Francis Carco : *Rien qu'une femme* Albin Michel. 7 50

Hélène Clairoy : *Le maître de la joie* ; Delpeuch. 7 »

Yves Gandou : *Julien ou l'évolution sentimentale* ; Renaissance du Livre 7 50

Victor Gautrez : *L'octavonne* ; Revue Mondiale. 7 »

René-Marie Hermant : *La femme aux hommes* ; Malfère, Amiens. 7 5.

Marius-Ary Leblond : *Ulysse, cafre ou l'histoire d'un noir* ; Edit. de France 7 50

Hélène Lémery : *Enchantements* ; Monde nouveau. » »

Raymond Léonard : *La révolte de l'instinct* ; Renaissance du livre. 7 50

Henry-K. Marks : *Lame de fond*, traduit de l'anglais par Aline Caro Delvaille. Préface de Henry Bordeaux ; Monde nouveau. » »

Marguerite Netter : *Quand l'heure sonne* ; Messein. 7 50

Charles Nicolle : *Les menus plaisirs de l'ennui* : Rieder. 7 50

Jacques Normand : *Les deux tendresses* ; Calmann Levy. 6 75

Emile Peyromaure : *Les veillées périgourdines* (version française) ; Occitania Paris et Toulouse. 5 »

Emile Peyromaure : *Les veillées périgourdines* (texte occitan) ; Occitania, Paris et Toulouse. 5 »

Gaston Picard et Francis Vareddes : *Des dames, des drames et des rames* ; Monde nouveau. » »

Raffi : *Samouël*, traduit de l'arménien moderne par Altiar et Kibarian ; la Vraie France 2 vol. 12 50

Georges Rostaing : *Sud 27 ouest* ; Messein. 6 »

Louis Roya : *La femme divine* ; Coll. Pro Humanitate. 7 »

Saint-Marcet : *Elodéa ou la roue de la fortune* ; Le Divan. » »

Sheridan : *La vie a commencé hier* ; Férenczi. 7 50

Jules de Vorys : *Georgette*. Idylle brennouse sous le premier empire. Illust. de F. Maillaud ; Figuière. » »

## Sciences

Georges Bouligand : *Leçons de géométrie vectorielle préliminaires à l'étude de la théorie d'Einstein*. Préface de M. Ed. Goursat ; Vuibert. 25 »

Yves Henry : *Agriculture coloniale : plantes à fibres*. Avec 58 fig. ; Colin. 6 »

Maurice Labonreur : *Chimie minérale. Leçons de chimie à l'image des ingénieurs*. Tome I : *Ce que signifie une formule. Comment prévoir les réactions*; Baranger. » »

Luc Picart : *Astronomie générale*. Avec 42 fig. ; Colin. 6 »

## Sociologie

Jacques Doriot : *L'armée et la défense du capitalisme* ; libr. de l'Humanité. 0 75

Jules Fontègne : *Avant d'entrer en apprentissage*, nouveaux entretiens sur l'orientation professionnelle ; Eyrolles. » »

R. Gaillard : *Les cellules d'usines* ; libr. de l'Humanité. 0 30

## Théâtre

Henri Ghéon : *Triomphe de Saint Thomas d'Aquin* ; La vie spirituelle Saint-Maximin (Var) » »

Jules Romains : *Knock ou le triomphe de la médecine*, comédie en 3 actes. *M. Le Trouhadec saisi par la débauche*, comédie en 5 actes ; Nouv. Revue franç. 7 50

## Varia

Marie Carmichel Stopes : *L'amour et le mariage*, contribution nouvelle à la solution des difficultés sexelles, traduit par Cecile Georges Bazile ; Attinger. 6 50

Antoine Mesclon : *Comment j'ai subi quinze ans de bagne* ; chez l'auteur, 79, rue de Gergovie, Paris. 7 50

Georges Vidal : *Comment mourut Philippe Daudet*. Préface de Han Ryner. Edit. de l'Epi. 5 »

**Voyages**

Edouard Helsey : *Au pays de la monnaie de singe,* voyages en Allemagne, 1913-1923 ; Albin Michel. 7 50

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Une lettre de M. Fernand Kolney, à propos du « Salon de Madame Truphot». — Prix littéraires. — Les théories du général Chapel. — Sur Lénine. — Lettre de Mme de Lamartine relative à Fatalla Sayeghir. — Avant le refus d'une pièce de Corneille à la Comédie Française : un faux Molière à l'Odéon. — Les saints mutins de Pitcaïrn. — Le gaz d'éclairage, Walter Scott et Nodier. — Le poème des « Nombres » d'Alfred de Vigny. — A propos de la bibliothèque Morgan. — L'Athenaeum Club. — Les chevaliers de l'Arc. — L'exposition Remy de Gourmont. — Le Théâtre du Peuple de Bussang. — Le palmarès du lycée de Nimes et le président de la République. — Une curieuse biographie d'Alexandre Dumas fils. — Erratum.

**Une lettre de M. Fernand Kolney, à propos du « Salon de Madame Truphot ».**

Mon cher Directeur,

Dans une étude sur Laurent Tailhade, parue dans le *Mercure* du 1er juin dernier et pleine de la plus substantifique érudition, MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay ont donné le texte de divers pastiches *avoués* du maître disparu. Mais, il existerait, d'après eux, un autre pastiche *inavoué* et réussi, celui-là, et ce serait : *Le Salon de Madame Truphot.*

Mes deux confrères ont rouvert ainsi une petite question littéraire qui fut pendante il y a quelque vingt ans et sur laquelle opina doctement l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, au lendemain du jour où Henri Rochefort, dans un leader de *l'Intransigeant*, insinua qu'une péripétie de ce roman avait dû fournir à la Sûreté générale le moyen de suicider Syveton sans courir aucun risque!...

Pastiche, le *Salon de Madame Truphot* ? Un pastiche est une imitation du style *en même temps que des idées* d'un maître. Hors le cas où il n'est qu'un simple jeu, le pastiche suppose toujours l'intention d'imposture, comme l'a écrit, le 14 de ce mois, le critique de *Comœdia* commentant l'essai de mes deux confrères.

Or, pour un lettré qui ne se laisse pas piper par la première impression, le style du *Salon* n'a qu'une parenté très éloignée avec celui de Tailhade. Le seul cousinage incertain qu'il puisse avoir avec la manière de ce dernier découle du fait d'appartenir, comme le procédé de Tybalt, à ce genre que l'on peut appeler « l'impressionnisme », lequel englobait alors nombre d'écrivains dont Léon Bloy, Huysmans et Paul Adam.

La prose de ce Pandemonium, moins pure que celle de l'auteur des *Lettres familières*, est privée des guillochages, des entrelacs, des involucres et des festons d'incidentes qui étaient dans l'art du maître. Moins

féline, elle est d'agression plus directe, plus brutale et plaquée de couleurs plus crues. Un souffle de barbare s'y joue volontairement pour exalter le rajeunissement du monde ; le sang rouge et bouillonnant du Mède ou du Scythe a remplacé celui de l'Athénien dans les veines de l'iconoclaste qui, cette fois, se réclame bien moins d'Aristophane que d'Alexandre Herzen pour tenter de faire apparaître la décevante nature des choses et d'arracher le masque à la face malfaisante des idoles.

Ceci dit pour le style, quiconque a lu le *Salon* a pu se rendre compte que les idées qui lui servent de tessiture sont tout l'opposé de celles de Tailhade.

Ce ne peut donc être un pastiche.

D'ailleurs, voici les faits. Dans le courant de l'année 1902, nous avions projeté, Tailhade et moi, de décrire certains milieux parisiens très poissonneux, dans lesquels, avec un éclat phosphorescent, frétille le *leno*, aux écailles frottées de lettres.

Le titre de ce roman devait être : *Le moderne Banquet de Trimalchion*. Après réflexion, Tailhade se proposant alors de faire paraître bientôt une traduction de Pétrone, nous décidâmes de transmuer ce titre en celui plus actuel que MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay ont signalé comme ayant été indiqué au verso du faux titre du *Satyricon*, paru chez Fasquelle.

Je me mis aussitôt à la besogne. Comme l'ouvrage devait porter la signature de mon beau-frère, la nécessité me commandait de me couler, si j'ose dire, dans sa peau littéraire. Je ne pus y parvenir.

Dès mon premier effort, je fis craquer les entournures. Et bientôt l'ébriété de l'encrier me poussa à déchirer la fine enveloppe de sa personnalité pour, de-ci de là, montrer mon visage incongru, passer mes bras à travers l'étoffe lacérée et gesticuler selon mon propre tempérament. Par ailleurs, le creuset où je tentais de couler sa précieuse matière éclatait souvent sous la flamme d'un lyrisme indiscipliné qu'eût répudié le maître. Finalement, je dus reconnaître que je poursuivais, sans m'en douter, un projet insensé : celui d'exprimer mon optique de la vie, des êtres et des choses — opposée à celle de Tailhade — dans un livre qui pût être signé en commun.

Sans m'en apercevoir, j'étais sorti de la droite voie que m'avait tracée mon beau-frère ; j'avais brûlé tous les signaux d'arrêt et maintenant ma mécanique de prose compliquée gisait pantelante et renversée sur le ballast...

A chacune des 503 pages de ce roman éclate une antinomie entre la pensée de Tailhade et la mienne. Les personnages, les situations, les caractères, les détails sont traités d'une manière absolument contraire à la sienne. Le livre tout entier est imprégné de romantisme, alors que Tailhade était strictement parnassien. Au surplus, bien d'autres argu-

ments critiques militent encore pour établir que le *Salon de Madame Truphot* ne peut être un pastiche. Extrêmement doué au point de vue sensuel, avantagé de filets nerveux d'une finesse incomparable, voluptueux comme Anacréon, Tailhade aimait et glorifiait la vie. Or, les dix-huit chapitres de cette satire sont, du premier au dernier, sursaturés de désespoir intellectuel, non point, il est vrai, d'un désespoir romantique ayant pour causes efficientes les déconvenues sentimentales, tel celui de René, mais d'un dégoût de vivre qui émane de la conscience qu'a l'analyste de l'atrocité de sa condition d'homme au regard de la nature despotique et du monde pourri, qui souffle sur les plus nobles rêves la fétidité de son haleine léthifère. Le personnage de Monsieur Eliphas, notamment, était pour révulser d'horreur Laurent Tailhade. Il consacra tout un article de la *Nouvelle Revue* à l'obsécrer.

A la lecture du manuscrit qui eut lieu chez lui, rue de l'Assomption, à la fin d'un dîner familial auquel assistait Louis Grandidier, son ex-compagnon de geôle à la Santé, — qui au besoin pourrait l'attester, — Tailhade fit la moue.

Il avait compris qu'il ne pouvait signer ce roman où un séditieux, en révolte contre tout ce qui est, « blasphème Dieu et ses parents, insulte aux lieux qui l'ont vu naître et maudit la semence dont il est issu ». Ce réfractaire avait pénétré dans son *lararium* et bafoué tous ses dieux dont les morceaux gisaient épars sur le sol, criant vengeance contre le sacrilège !

Comment aurait-il pu consentir à façonner, fût-ce d'une touche légère, une machine infernale qui s'efforçait de faire sauter « la claire Tour qui sur les flots domine » et tous les palais féeriques de l'esprit qu'édifiait d'habitude, avec amour, sa fastueuse imagination d'utopiste?

Car pour l'auteur du *Salon*, la croyance en quoi que ce fût, la foi en une quelconque des notions morales, des théories sociales ou des idées-fétiches, qui font le trottoir dans l'entendement humain, était une manifestation pathologique d'un esprit encore occupé à révérer les idoles des cavernes. Selon lui — il le trompettait à chaque ligne — l'homme civilisé commençait seulement à celui qui avait cureté son cerveau de toutes les impostures universitaires, religieuses, philosophiques, sentimentales ou sociologiques, à celui qui, au regard du phénomène de l'Univers, avait fait table rase à la manière de Condillac.

Sous cet angle spirituel, les dogmes de l'anarchie, dont Tailhade était alors le Grand Lama, devenaient aussi bouffons que les dogmes de cette superstition asiatique connue sous le nom de Christianisme.

Ce nihilisme n'était pas celui de Tolstoï, encore moins celui de Savonarole, comme l'allégua Tailhade par la suite. Ceux-ci étaient croyants et faisaient de leur Dieu l'idée critère de toutes choses. Si cette doctrine de négation devait s'affilier, elle ne pourrait le faire qu'à Alexan-

dre Herzen, qui disait : « La réaction est impuissante ; la révolution est impuissante : il n'y a que le chaos, la destruction, la mort... » Et les derniers événements ont prouvé que ce penseur, de Tailhade ignoré, avait raison.

Voilà tout le processus de la gestation du *Salon de Madame Truphot*, qui est, en somme, quelque chose comme une toile commandée par un grand peintre à un élève de son atelier, toile qu'il refuse finalement de signer, parce que ledit élève s'est laissé entraîner par son inspiration personnelle.

Quant à l'opinion de Léon Bloy exprimée dans l' *Invendable* (p. 65), à savoir que ce roman-brûlot « ne serait que la défiguration caricaturale du *Désespéré*, et lui aurait fait savoir où se trouvaient les latrines dans la maison des Lettres », il ne faut voir là qu'une manifestation nouvelle de son égocentrisme.

Caïn Marchenoir, parfait *latriniste*, lui aussi, croyait être le second Fils de Dieu-le-Père. Propre frère adultérin du Christ, il était venu dans ce monde pour racheter 3.000 ans de pourriture littéraire, et s'était mis en croix sur un Golgotha de bran durci. Tout devait, en conséquence, procéder de Lui.

Pour conclure, voici une lettre qui coupe court à toute controverse au sujet de la paternité du *Salon*, et qui fait la preuve définitive de tout ce que j'ai été contraint d'exposer si longuement.

Paris, 26 novembre 1904.

Mon cher Fernand,

A défaut de répondants illustres — malmenés par toi — un article de ma *façon*, dans l'*Aurore*, donnera la bienvenue à *Madame Truphot*. Mais il convient que je prenne « le temps d'être court ».

J'ai à cœur vraiment de collaborer avec toi et je regrette que nous n'ayons pas commencé par *Madame Truphot* ; mais nous la mettrons à la scène.

Signé : LAURENT TAILHADE.

Cette lettre, je me propose de la faire clicher et de l'insérer dans la préface de la réimpression du *Salon de Madame Truphot*, à laquelle je procéderai, dès que j'aurai pu échapper à la tribu de sauvages qui me tient captif depuis 25 ans et qui campe sur les rives du Merchacébé de la paperasse.

Veuillez trouver ici, mon cher Directeur, avec l'expression de tous mes remerciements, celle de mes sentiments les plus cordiaux.

FERNAND KOLNEY.

§

**Prix littéraires**. — Les trois bourses d'une valeur de 12.000 francs de la fondation franco-américaine Blumenthal ont été décernées à MM. Marcel Sauvage, Pierre Guéguen et Robert Coiplet.

L'Académie française a attribué son grand prix de littérature à M. Abel Bonnard pour l'ensemble de son œuvre.

§

**Les théories du Général Chapel.**

Paris, 15 juin 1924.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure* du 1er juin dernier, M. Charles-Henry Hirsch, rendant compte de mon article paru dans la *Renaissance Politique et Littéraire* « sur les théories du général Chapel » donne un bon coup de patte — ou plutôt un bon coup de plume — à la mentalité des officiers en retraite. Il les représente comme de doux maniaques qui « ont besoin, leur service actif terminé, d'une revanche tardive de leur cerveau » et s'attachent à des recherches plus ou moins ésotériques « où ils ne trouvent pas grand chose sinon des méthodes inattendues et un plaisir enviable à les appliquer ».

Je ne veux pas partir en guerre contre cette boutade. Il me suffira de citer les noms des Didion, des Morin, des Sebert, des Pegnier, des Poncelet, des Gosset, des Estienne, etc., etc., pour rappeler que de nombreux militaires se sont livrés, une fois la retraite venue, à des travaux d'une utilité incontestable. Sourions et passons...

Je ne veux retenir que le cas spécial qui m'intéresse : les études du général Chapel sur les incendies de forêts.

Ce n'est pas là l'élucubration d'un brave retraité à la recherche d'un passe-temps, car le Général a commencé à travailler cette question il y a près de trente ans, alors qu'il était en pleine activité de service. Si à cette théorie, comme le suppose M. Hirsch, les savants pouvaient trouver à redire, il y a beau temps qu'ils l'auraient fait.

Pour aider à combattre l'épidémie catastrophique d'incendies qui dévaste chaque année notre pays, le général Chapel, incriminant l'électricité atmosphérique, suggère une hypothèse plausible, étayée sur de nombreuses observations. Loin d'en proclamer l'infaillibilité, il demande seulement qu'on veuille bien se donner la peine de procéder à quelques expériences très simples et peu coûteuses.

Jusqu'à présent l'inertie bureaucratique s'y est opposée. Si maintenant celle-ci trouve comme allié le scepticisme des hommes d'esprit et des écrivains de talent, alors, en notre beau pays de France, il n'y a plus qu'à renoncer à tout progrès.

En vous remerciant d'avance de vouloir bien insérer ma réponse, je vous prie d'agréer, etc.

COLONEL ROMAIN.

§

**Sur Lénine.**

Paris, le 18 juin 1924.

Mon cher Monsieur Vallette,

Il me paraît impossible de laisser passer sans protestation certaines allégations de votre collaborateur M. Hirsch, dans sa dernière chronique du *Mercure* (numéro du 16 juin).

M. Hirsch cite et commente quelques extraits d'un article de Gorki consacré à Lénine et paru dans la *Revue Européenne*. Si l'on ne peut contester le très grand talent littéraire de Gorki, on ne peut guère contester non plus la faiblesse de son caractère et son goût pour les compromissions lâches et louches.

Lorsque M. Hirsch affirme, dans son commentaire, que les éloges décernés par Gorki à Lénine « méritent pour le moins autant de crédit que les innombrables appréciations des transfuges de l'ancienne cour du Tsar, de la Tsarine et de Raspoutine », il se moque outrageusement de ses lecteurs.

D'abord Gorki lui-même, qui n'en est pas à une palinodie près, n'a pas toujours loué Lénine ; il n'y a pas si longtemps qu'il traçait de lui un portrait grimaçant et terrible, l'accusant de se livrer cyniquement à des expériences de vivisection sur la chair du peuple russe. Dans ce temps-là Gorki était-il donc, lui aussi, un transfuge de l'ancienne cour du Tsar, de la Tsarine et de Raspoutine ?

Eh ! vraiment, transfuges de l'ancienne cour du Tsar, de la Tsarine et de Raspoutine tous les détracteurs de Lénine ?

Transfuges de l'ancienne cour du Tsar, de la Tsarine et de Raspoutine les grands et nobles écrivains Merejkowski, Kouprine, Bounine, Balmont, pour ne citer que les plus célèbres, qui vivent dans l'exil et dans la gêne, tandis que Gorki connaît une aisance que lui ont gagnée ses misérables complaisances à l'égard des assassins de sa patrie ?

Transfuges de l'ancienne cour du Tsar, de la Tsarine et de Raspoutine les vieux lutteurs révolutionnaires, les Plekhanow, les Tschaïkowski, les Bourzeff, les socialistes de toutes nuances, les Alexinski. les Avksentieff et mille autres ?

Transfuge de l'ancienne cour du Tsar, de la Tsarine et de Raspoutine Boris Savinkoff, écrivain notoire et terroriste au courage légendaire qui luttait les armes à la main, au péril de sa vie, en Russie, alors que le camarade Lénine exerçait la profession de révolutionnaire en chambre à l'étranger ?

Qui donc, je vous prie, a supprimé Raspoutine, agent de l'Allemagne, sinon les patriotes russes tsaristes, fidèles à l'alliance : Pourichkiévitch, le prince Youssoupoff et leurs amis ?

M. Hirsch feint encore d'oublier que Lénine et sa clique ont été « importés » en Russie dans les fourgons de l'Etat-Major allemand, après que la Révolution eut triomphé, et qu'ils avaient précisément pour mission de remplacer au service de l'espionnage et de la trahison boche feu Grigori Raspoutine lui-même.

M. Hirsch se réjouit hautement qu'on veuille faire passer le traitre Lénine, ce dément criminel et sanguinaire, pour le représentant le plus authentique de l'âme et de la nation russes. En vérité Lénine, fils intel-

lectuel du prophète Karl Marx, n'a de russe que le nom; c'est un Judas sinistre auquel sa trahison a rapporté beaucoup plus de trente deniers.

Et que pense donc M. Hirsch du *sanhédrin* qui entourait ce misérable et qui pourvoit aujourd'hui à la continuation de son œuvre : l'anéantissement du peuple russe (1), la crucifixion de la Sainte-Russie?

Votre collaborateur trouvera sans doute que je m'exprime, selon son élégante formule, « dans un esprit de péjoration » ; je ne puis cependant terminer ma lettre sans remarquer avec quel sourd contentement, avec quelle joie mauvaise M. Hirsch, apologiste du bourreau, insulte à la Russie exsangue et suppliciée, dont la terrible agonie se prolonge, tandis que guettent impatients, escortés de leurs prophètes et de leurs démagogues, les chacals à face humaine qui se repaissent de cadavres, les mercantis de tous poils de la finance internationale, éternels profiteurs des révolutions.

Agréez, je vous prie, mon cher Monsieur Vallette, l'expression de mes sentiments les plus cordialement dévoués.

GEORGES BATAULT.

§

**Lettre de M^me^ de Lamartine relative à Fatalla Sayeghir.** — Sans vouloir en quoi que ce soit contredire M. Auriant, quant à l'essentiel de son étude sur le chevalier de Lascaris, me serait-il permis d'exprimer mon sentiment, uniquement au sujet d'une expression qui me semble peu exacte? M. Auriant affirme, au début de son intéressant article (*Mercure de France*, 15 juin), que Lamartine fut *mystifié* par le Syrien Fatalla Sayeghir, lequel aurait été rétribué d'un royal backchiche. Qu'il y ait eu à l'origine du récit de Fatalla une sorte de mystification, la chose est fort possible. Mais si l'on garde à ce terme sa signification précise, c'est-à-dire : action par laquelle on abuse sciemment de la crédulité de quelqu'un, il ne me paraît pas que ce Fatalla ait été un mystificateur, par la bonne raison que lui-même fut le premier déçu d'avoir lié sa fortune aux entreprises de Lascaris. Evidemment, ce chevalier était, comme le prouve abondamment M. Auriant, une espèce d'aventurier, d'illuminé ; après avoir pris à son service

(1) Il n'y a nulle exagération à parler de l'anéantissement du peuple russe. Dans une étude démographique, un statisticien russe très compétent, le professeur Antzyferoff, utilisant les chiffres donnés par le gouvernement bolchéviste lui-même, a signalé qu'en l'année 1919, la population de la Russie s'était appauvrie de plus de 6 millions 1/2 d'individus. Le professeur Antzyferoff concluait son étude par les lignes suivantes : « Si le régime des Soviets devait durer et continuer de conduire le pays à la mort, au bout de cinq ans, plus de la moitié de la population totale aurait disparu ; au bout de dix ans, dans toute la Russie, il resterait moins de 20 millions d'habitants et, enfin, au bout de 17 ans, seulement quelques centaines de mille. »

Le bolchevisme est bien une tentative d'extermination du peuple *russe*.

Fatalla, il l'abandonna, privé de toutes ressources, et sans lui avoir payé ses gages. Il y aurait peut-être eu mystification de la part de Fatalla, s'il était vrai que son récit eût été composé dans le but de l'offrir à Lamartine. En l'écrivant, le compagnon de Lascaris ignorait que le poète viendrait en Orient, et c'est par Mazoyer, drogman de Lamartine, que celui-ci apprit qu'il existait une relation du voyage de Lascaris. Mazoyer servant d'intermédiaire, Lamartine fit la proposition d'achat, et le prix du manuscrit fut fixé à 2.000 piastres. Rien n'indique donc l'intention chez Fatalla de tromper Lamartine. Quant à celui-ci, il pouvait supposer que la bonne foi de Lascaris était entière. Les gouvernements ne sont pas toujours avisés dans le choix des personnes auxquelles ils confient les missions. C'est par conséquent Lascaris qui aurait induit en erreur le fidèle Fatalla, soit pour l'illusionner sur son importance, soit par forfanterie chimérique ou toute autre cause.

Quoi qu'il en soit, je le répète, l'essentiel de la véritable histoire du chevalier Lascaris subsiste, appuyée sur de solides documents, telle que l'a racontée M. Auriant. Je cherche, en exprimant un sentiment personnel, à donner sur un seul point une nuance plus exacte de ce qui me paraît avoir été la réalité. Les affirmations contenues dans le récit de Fatalla sont confirmées par la lettre de Mme de Lamartine, dont je possède l'original, et que je retranscris telle quelle intégralement :

— Vous m'avez permis, Monsieur, de vous parler d'un pauvre Arabe très intéressant, homme distingué tombé dans la misère, chargé d'une femme et huit enfans qu'il a laissé à Latakié pour venir solliciter auprès du gouvernement français, soit une faible pension alimentaire, soit un emploi dans les consulats des échelles du Levant quelque subalterne qu'il puisse être qui lui assurerait le pain de ses enfants — pour vivre en Syrie il faut peu — mais encore faut-i quelque chose, et il n'a rien.

Voici le récit de son voyage dans les Déserts dont je vous ai parlé. Il a été pendant neuf ans le drogman et le guide dévoué et intelligent de M. Lascaris envoyé par Napoléon pour reconnaître la route du désert et recevoir les Tribus en alliance entre elles et avec la France. La chute de l'Empire qui a coïncidé avec la fin de leur voyage périlleux a privé le malheureux Fatalla de la récompense de son dévouement.

Pendant notre séjour en Syrie M. de Lamartine acheta le manuscrit du récit de son voyage et à notre retour en France M. de Lamartine en fit don à la Bibliothèque Royale. Ce manuscrit, traduit verbalement en un espèce de Lingua franca par notre drogman, n'était pas susceptible d'être imprimé sous cette forme.

Je le retraduisis en français pour venir en aide à M. de Lamartine. C'est là mon titre pour solliciter des secours pour ce pauvre Fatalla Saheghir qui a emprunté quelques thalaris pour venir en France plein d'espoir d'obtenir un emploi ou une pension.

Je perds courage pour lui si vous ne le prenez sous votre protection, Monsieur et lorsque vous aurez tout fait pour lui auprès de M. le Ministre des Affaires

Etrangères. Je vous demanderai encore de vous rappeller que vous avez bien voulu me promettre que son retour en Syrie lui serait accordé sans frais sur un Bâtiment de l'Etat et que vous auriez l'extrême bonté d'examiner s'il n'y aurait pas moyen de faire élever son fils, enfant de 12 ans, dans quelque carrière qui assurerait son avenir. Pardon, Monsieur, de ces importunités, vous m'avez encouragé à vous transmettre tous ces détails, pardon si j'abuse de vos bontés, recevez tous mes remerciements et l'expression de mes sentiments les plus distingués. M. E. DE LAMARTINE.

Jeudi, 2 mai 1844.

En même temps que cette lettre apporte des précisions au sujet du guide de Lascaris, elle signale, comme on le voit, un fait qui intéresse l'histoire littéraire, et jusqu'ici inconnu. Ce n'est pas Lamartine, quoiqu'il le déclare dans son édition du manuscrit de Fatalla Sayeghir, qui traduisit le *Récit* de langue franque en français, ce fut Mme de Lamartine. — PAUL VULLIAUD.

§

**Avant le refus d'une pièce de Corneille à la Comédie-Française : Un faux Molière à l'Odéon.** — On sait l'amusante mystification dont vient d'être victime la Comédie-Française : l'*Agésilas* de Corneille lui fut adressé sous ce nouveau titre : *Les Amants loyaux*; elle enregistra ce manuscrit sous le nº 4.067, le lut (ou ne le lut point) et le retourna à l'expéditeur, M. G. M. Bourgeois, lequel donna à l'aventure toute la publicité qui convenait.

On peut déplorer seulement que la Comédie-Française n'ait pas accepté la pièce *sans la reconnaître*. Les suites de la représentation eussent été joyeuses. La plaisanterie est à refaire...

Plus heureux que M. G.-M. Bourgeois fut en 1845 Ernest de Calonne qui réussit à faire représenter, à l'Odéon, un faux inédit de Molière, ce *Docteur amoureux* joué jadis au cours de tournées en Bourgogne, dans le Languedoc et dans le Dauphiné et dont les molièristes les plus acharnés n'étaient point parvenus à retrouver la trace. Par un bienheureux hasard, Edouard de Calonne avait, disait-il, retrouvé, jauni par le temps, dans un grenier familial, le manuscrit ayant appartenu au comédien Lagrange. Toute fraîche encore d'humidité provinciale, il apportait sa trouvaille au directeur de l'Odéon, y ayant joint un prologue en vers où il racontait l'histoire de sa découverte.

Le 1er mars 1845, en une soirée tout entière consacrée à Molière, le *Docteur amoureux* était représenté devant une salle attentive et vibrante d'émotion, cependant que, au foyer, le manuscrit original, aux feuillets racornis et à l'encre pâlie par le temps, était exposé aux regards des fidèles.

Messieurs de la critique saluèrent en un touchant accord le génie inimitable de Molière, son robuste bon sens et sa saine gaieté.

Seul, Théophile Gautier sentit le pastiche et le dénonça quand il écrivit dans *la Presse* du 3 mars :

Ce prologue est de M. Ernest de Calonne, ainsi que la pièce de Molière qu'il aura reconstruite d'après les analyses laissées par des contemporains et qu'il a entremêlée de centons pris dans les différentes œuvres du maître. Ce pastiche est assez adroitement fait, quoique çà et là des phrases datées de 1845 et qui pourraient figurer dans le répertoire d'Arnal viennent détruire l'illusion.

Le jeune Ernest de Calonne n'eut plus qu'à se démasquer. Las de voir dormir dans les cartons directoriaux d'Auguste Lireux certaine pièce de début, il avait résolu de se venger de cette plaisante manière. — L. DX.

§

**Les Saints mutins de Pitcaïrn.**

Paris, 15 juin 1924.

Monsieur le directeur,

A propos de l'intéressant article de M. Dorsenne sur les *Saints mutins de Pitcaïrn*, voici quelques renseignements, non pour le contredire, mais pour le compléter :

1° L'amirauté britannique, désireuse de punir les révoltés de la *Bounty*, envoya dans le Pacifique, en 1793, le vaisseau de guerre *Pandora*, capitaine Edwards. Edwards n'alla point à Pitcaïrn, mais il captura à Tahiti les révoltés qui n'avaient pas voulu suivre Christian dans son exode. Au retour, la *Pandora* fit naufrage dans le détroit de Torrès. L'équipage fut sauvé, ainsi que la plupart des prisonniers, et ceux-ci subirent leur châtiment au retour en Angleterre.

2° Parmi les bâtiments qui visitèrent Pitcaïrn pendant le patriarcat d'Adams, il faut citer le vaisseau de guerre britannique *Blossom*, commandé par Beechey (1823 ou 24). Je crois que c'est sur ce bateau que se trouvait Buffet, qui joua à Pitcaïrn le personnage de Tartufe, comme le raconte M. Dorsenne.

Croyez, etc. CAMILLE VALLAUX.

§

**Le gaz d'éclairage, Walter Scott et Nodier.** — Il vient d'être fort question du gaz et de l'ingénieur Philippe Le Bon en qui certains ont voulu voir son inventeur.

Philippe Le Bon a rendu possible, pour l'éclairage et le chauffage, l'emploi du gaz en découvrant les moyens de le préparer, de l'épurer et de l'utiliser. Mais bien avant lui le principe était connu.

Sous le règne de saint Louis, il existait à Paris un rabbin du nom d'Ezechiel, grand liseur de grimoires, familier du diable et expert en toutes sorcelleries, disait-on, qui se servait d'une lampe sans mèche et sans huile. Il savait apparemment que le gaz d'hydrogène est inflammable et il n'ignorait pas non plus le moyen de s'en servir. Il y avait

alors des siècles que les Chinois utilisaient, tant pour le chauffage que pour l'éclairage, des gaz provenant de la terre. Sans remonter si loin, on sait qu'en 1659, Thomas Shirley, dans une communication à la Société royale de Londres, exposa les expériences qu'il avait effectuées dans le Lancashire sur du gaz provenant d'un puits, et qu'un siècle après lui un clergyman, John Clayton, avait obtenu du gaz en chauffant en vase clos du charbon. Toutefois, ce ne fut pas avant Philippe Le Bon que l'emploi du gaz put se généraliser. C'est lui qui, le premier, réalisa dans l'ancien hôtel de Seigneley, rue Saint-Dominique, l'éclairage par ce procédé nouveau. Ses expériences donnèrent lieu à un rapport où il était dit, notamment, que « les espérances des amis des sciences et des arts étaient dépassées ».

En dépit de ces résultats, bien des incrédules refusèrent encore à croire à la possibilité de s'éclairer par ce procédé. Quand il fut question d'installer le gaz à la Chambre des Communes, un membre de cette assemblée déclara : « Impossible d'obtenir de la lumière sans une mèche », alors que sir Humphry Davy ridiculisait les novateurs en leur demandant ironiquement s'ils ne comptaient pas transformer la coupole de Saint-Paul en gazomètre. Sir Walter Scott s'esclaffait à l'idée que Londres pût être éclairé avec de la fumée de charbon, — ce qui ne l'empêcha pas, bien des années après, d'éclairer et de chauffer sa demeure d'Abbotsford avec cette fumée.

Pareillement, en France, une vive opposition se manifesta. Charles Nodier se distingua par sa violence. Il accusait le gaz de faire mourir les arbres, de noircir les peintures des cafés, d'asphyxier les gens, de mettre le feu aux maisons et même de propager le choléra... Malgré ces anathèmes, dans la nuit du 31 décembre 1829, la rue de la Paix fut éclairée au gaz. C'était la première de Paris. Bientôt après, ce fut le tour de la rue Vivienne, puis de toutes les autres rues.

§

## Le poème des « Nombres » d'Alfred de Vigny.

Paris, 12 juin.

Mon cher Directeur,

Voulez-vous permettre à un de vos anciens collaborateurs de préciser un détail qui fait l'objet d'une communication insérée dans votre numéro du 1er juin, p. 570 ? Il s'agit de ce poème des *Nombres*, donné récemment comme inédit par une revue qui a eu, en tous cas, le mérite de reproduire en facsimile un bel autographe d'Alfred de Vigny.

Ecrit le 28 avril 1831, ce poème, qui s'efforçait de traduire l'espèce de « vision » qu'un jeune calculateur-prodige pouvait avoir du jeu abstrait des nombres, a été donné aussitôt après dans la *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du 1er mai 1841. Il est donc probable

que si c'est « au cours de l'année 1841 », comme le dit votre correspondant, que l'*Echo de la Littérature et des Beaux-Arts* l'a publié, ce dernier périodique se contentait d'en donner une réédition.

L'étrange reste évidemment que les auteurs de la publication de 1924 n'aient pas eu la précaution, avant d'annoncer avec quelque fracas un « inédit », de se reporter aux éditions récentes des *Poèmes* de Vigny : ils auraient trouvé la *Poésie des Nombres* aussi bien dans l'édition de la « Renaissance du Livre » que dans celle qui est en cours de publication chez l'éditeur L. Conard (p. 367, avec des indications sur les circonstances de fait et de date).

Veuillez agréer, etc. F. BALDENSPERGER.

§

**A propos de la bibliothèque Morgan.** — Je suis heureux de recevoir de l'érudit bibliothécaire de la Méjanes, à Aix-en-Provence, une lettre, qu'il adresse au *Mercure* et où il me dit :

Monsieur,

Dans le très intéressant article que vous publiez au *Mercure* (15 juin) : *Bibliothèques*, vous dites, p. 315, que la Bibliothèque Morgan possède les trois volumes de la *Nana* de Zola, « le seul des manuscrits d'œuvres de Zola qui manque à notre *Nationale* ». Mme Emile Zola nous a donné en 1904 les manuscrits, plans et notes des *Trois Villes*, *Lourdes*, *Rome* et *Paris*. J'ai décrit ces mss. au deuxième supplément des mss. de la Bibliothèque Méjanes (1).

Veuillez agréer, etc. E. AUDE.

Ceci nous permettra de nous rectifier nous-même. D'abord, un erratum que tous les lecteurs du *Mercure* auront corrigé d'eux-mêmes, p. 314, *note*. C'est évidemment en 1917 et non en 1927 que Wilson fit ce que l'on dit là. Puis une indication imprécise : la Bibliothèque Morgan est exactement dans la 36e rue et près de la *mansion* des Morgan, qui, elle, fait le coin entre la 36e rue et l'Avenue Madison. Ensuite, il n'est pas exact de prétendre qu'il n'y ait pas de catalogue de la Bibliothèque Morgan. Il en existe un, encore que tiré à 170 exemplaires, par A.-W. Rollard, du *British Museum* — c'est lui, du moins, qui en a signé la *Préface*, datée du 24 mai 1907 — et en 4 volumes in-fo, imprimés à Londres en 1906-1907 à la *Chiswik Presse* : *Catalogue of Manuscripts and Early Printed Books... of the Library of J. Pierpont Morgan*. C'est une belle publication, non mise dans le commerce et dont il a été offert un exmeplaire, dans un catalogue d'antiquaire, au prix de 120 dollars. — C. P.

(1) Voir les numéros 1585-1591, 1592-1600 et 1601-1608.

§

**L'Athenaeum Club.** — Le nouveau Premier britannique, M. Ramsay Mac Donald, vient d'être élu membre de l'Athenaeum Club. C'est conforme à la tradition. Il n'est guère de Premiers anglais qui n'aient fait partie de ce cercle qui vient de célébrer son centenaire. Il occupe à Londres un palais somptueux qu'orne une reproduction de la frise célèbre du Parthénon et que nul voyageur ne manque d'aller admirer. Il possède encore d'autres titres à la curiosité, — sa bibliothèque, par exemple, l'une des plus riches qui soient. Il constitue enfin un centre littéraire puissant, ce qui ne saurait surprendre puisqu'il naquit sous le parrainage de sir Walter Scott, de Thomas Moore, de John Wilson Croker, lesquels le fondèrent en vue « d'associer les personnes connues par leurs talents littéraires, les artistes éminents dans tous les arts et les hommes du monde distingués, ainsi que les protecteurs éclairés des sciences, de la littérature et des arts ».

Il n'a pas failli à cette mission. Il a groupé, en effet, tous les esprits distingués, non seulement de Grande-Bretagne, mais encore de l'étranger ; aussi son histoire se confond-elle souvent avec l'histoire même de la littérature anglaise. Il a été le témoin de bien des scènes curieuses, notamment celle de la réconciliation de Thackeray avec Dickens. Le hasard les fit se rencontrer sur les marches de l'Athenaeum. Thackeray, obéissant à une impulsion subite, s'avança vers l'auteur de *David Copperfield* à qui il tendit la main, lui demandant de lui rendre son amitié d'autrefois.

Quelques jours plus tard, Dickens assistait aux obsèques de Thackeray.

§

**Les chevaliers de l'Arc.** — On s'est étonné avec raison dans la presse de ne pas voir figurer le tir à l'arc dans le programme des Jeux Olympiques, alors que sont prévus des tirs aux fusils et des tirs au canon (à Reims et Chalons en juillet). On a rappelé que les compagnies de tir à l'arc sont nombreuses en France, à Paris même, et qu'elles participèrent avec honneur à de grandes épreuves organisées pendant l'Exposition de 1900, à Vincennes.

Il convient de rappeler également que le défilé qui précéda les épreuves internationales de 1900 fut un spectacle infiniment pittoresque dans son archaïsme.

Les archers étaient environ 1500. L'arc sur l'épaule, ils défilèrent de la place de la Nation jusqu'au stand de Vincennes. Les chefs de chaque confrérie, ceints d'écharpes multicolores, portaient les antiques registres où figurent, avec le nom des tireurs, les règlements en vertu desquels les chevaliers de l'arc s'engagent à défendre la veuve et l'or-

phelin et à obéir aux dignitaires : connétable, capitaine, lieutenant, etc.

Les vieilles bannières de certaines sociétés étaient faites de damas blanc ou bleu semé de fleurs de lys et de flèches entrecroisées; on y lisait les dates de 1698 (Société de Fontainebleau), de 1732 (Société de Nogent-sur-Marne). Sur cette dernière un Saint-Sébastien en fil d'or se voyait encore dans les plis coupés de la soie.

Les épreuves furent superbes : elles comportèrent des tirs à la cible exécutés à 40 ou 50 mètres et des tirs à la perche particulièrement difficiles, car le but à abattre y est élevé au sommet d'un mât, ce qui exige du tireur l'emploi d'un arc puissant que seul peut tendre le bras vigoureux d'un sportif entraîné.

D'où vient donc que le Comité Olympique ait négligé l'arme de jet la plus ancienne, celle dont les attributs se retrouvent sur les plus vieux monuments et dont le maniement constitue un sport plus élégant que beaucoup d'autres ?

§

**L'exposition Remy de Gourmont.** — Une exposition de souvenirs gourmontiens a été organisée par la librairie de « la Sirène », 30, rue de La Boëtie. On y voit des portraits de Remy de Gourmont par Henry de Groux, Hélène Dufau, O. de Bosnowska, une étude pour le buste de Coutances par Mme Suzanne de Gourmont, des bois d'André Rouveyre, des dessins de Dufy, des portraits d'ancêtres, le masque de Remy de Gourmont pris après sa mort, un buste de « Sixtine » par Clésinger, des photographies de Remy de Gourmont jeune, une série de manuscrits et d'éditions originales, un choix de livres établis par les Gourmont, maîtres imprimeurs du XVIe siècle, ainsi que la reconstitution d'un coin du cabinet du maître disparu, avec son fauteuil d'osier, ses meubles et ses objets familiers.

L'inauguration a eu lieu le vendredi 20 juin. Au milieu d'une assistance de choix, des paroles émues ont été prononcées et des souvenirs évoqués par Jean de Gourmont, la sœur de l' « Amazone » et A.-Ferdinand Herold. Chaque vendredi, durant cette exposition, quelques mots seront dits par des amis de Remy de Gourmont : L' « Amazone », Jules de Gaultier, René Quinton, Gustave Kahn, Lucien Corpechot, etc.

§

**Le Théâtre du Peuple de Bussang.** — Le théâtre du Peuple de Bussang donnera, cet été, une œuvre nouvelle de son fondateur, M. Maurice Pottecher : *Chacune à son tour*, comédie en 4 actes.

Cette pièce sera représentée une seule fois, le 17 août.

Le 3 et le 31 août, reprise du *Château de Hans*, pièce légendaire d'Alsace, du même auteur, musique de M. Lucien Michelot.

On sait que le Théâtre de Bussang, fondé en 1895, est la première en

date et la plus célèbre des entreprises de ce genre, suscitées par son succès. Son originalité tient à la valeur artistique de ses spectacles et de sa troupe, non moins qu'à la disposition, unique en France, de sa scène, où peuvent être utilisés à volonté le décor naturel et le décor peint.

§

**Le palmarès du Lycée de Nîmes et le Président de la République.** — L'examen des palmarès de lycées permet-il d'augurer, à travers les succès scolaires de l'enfant, le triomphe du grand homme à venir ? On sait, en tout cas, qu'il a parfois servi à rectifier des légendes, telle celle qui, si longtemps, fit de Zola le plus médiocre des écoliers — en dépit de ses nominations répétées et successives, au Collège d'Aix d'abord, de 1853 à 1857, au lycée Saint-Louis à Paris, ensuite. Pour ce qui est de M. Doumergue — dont le patronymique évoque une latine seigneurie, — il s'est trouvé des augures qui, au lendemain de sa nomination, ont découvert qu'une gitane lui avait, naguère, au pays natal prédit ses brillantes destinées. Tel le rédacteur de *Comœdia* reproduit par l'*Action Française*. Dans le Midi, on semble s'en être tenu à des prophéties moins lointaines, s'il faut croire ce que, dans un journal de Montpellier, l'on a conté touchant la vaticination de l'ex vice-président du Sénat, le défunt sénateur Desmons, qui, lors d'un banquet à Bagnols-sur-Cèze, aurait dit : *Gaston Doumergue, vous serez un jour président de notre République !* — Mais, pour en revenir aux palmarès du Lycée de Nîmes, voici ce qu'on y trouve de 1875 à 1881 :

1875, Gaston Doumergue est au tableau d'honneur des études et y restera les années suivantes ; 1877, accessit d'excellence, prix de version latine et d'histoire et géographie ; 1878, accessit de vers latins ; 1879, deuxième prix d'excellence, premier d'histoire et géographie, premier de mathématiques, accessits de composition française, vers latins et thème grec ; 1880, six accessits, en excellence, histoire et géographie, discours français, discours latin, version latine, version grecque ; 1881 — année du baccalauréat, — prix d'histoire et géographie, accessits d'excellence, dissertation française, mathématiques et dessin. C'est là, en somme, un excellent tableau de chasse, encore que les « forts en thème » d'alors eussent fait mieux, peut-être. Le lycée de Nîmes, encore installé dans l'ancien collège des Jésuites, qui abrite aujourd'hui la Bibliothèque municipale, les Musées et d'autres choses moins nobles, comptait, en ces temps-là, parmi ses élèves, les Darboux, les Boissier, les Aicard, les Bayet et aussi le futur général de division Ducros. Quant aux professeurs, qui s'en souvient ? M. Doumergue était en bonne compagnie et, lui, n'a certainement pas oublié les noms de ses anciens maîtres : les Souriau, les Monier, les Vézuy, les Michel, les Coustalet, les Dégremont... C. P.

§

**Une curieuse biographie d'Alexandre Dumas fils.** — Dans les premiers mois de l'année 1879, un professeur de français à l'Ecole royale d'Edimbourg, M. Charles Henri Schneider, décidait de rédiger, à l'usage de ses élèves et de ses confrères de l'enseignement, un nouvel ouvrage « de conversation » destiné, dans sa pensée, à mettre l'étudiant « anglais à même de converser de sujets plus élevés et moins arides que les détails de la vie de tous les jours ».

La connaissance de la littérature française fait maintenant partie de toute éducation soignée et est même indispensable à quiconque se prépare à passer des examens — [en Angleterre] : — aussi, écrivait M. Schneider, je crois répondre à un besoin vivement senti en mettant entre les mains des élèves un ouvrage qui, sans sortir des limites d'un livre de conversation, est, en même temps, un abrégé de l'histoire de notre littérature du seizième siècle jusqu'à nos jours.

L'ouvrage, intitulé *Biographie des Ecrivains français*, parut en octobre 1879 (Edimbourg : James Thin, *publisher to the University*. Londres : Simpkin, Marshall and C° ; in-16 de 262 pages).

On y trouve, chronologiquement classées d'après la date de naissance, 123 biographies d'écrivains français, de Rabelais (1495) à Edmond About (1828). Nous en donnons aujourd'hui un des plus curieux échantillons, la biographie d'Alexandre Dumas fils. Ce n'est là qu'un sacrifice à l'actualité, le centenaire de la naissance du dramaturge de la *Dame aux Camélias* nous ayant conduit à lire tout de suite ce qui lui est consacré dans ce manuel où Bouvard semble donner la réplique à Pécuchet pour l'enseignement de Victor et de Victorine.

Mais on jugera vraisemblablement qu'un tel ouvrage mérite une étude plus complète. Nous y reviendrons un jour prochain. — LÉON DEFFOUX.

ALEXANDRE DUMAS FILS, 1824.

1. *Dans quelle ville et à quelle époque naquit ce célèbre romancier ?*

Il naquit à Paris en 1824.

2. *Où fit-il ses études ?*

Dans diverses institutions de sa ville natale.

3. *Au sortir du collège dans quoi se lança-t-il ?*

Dans une vie prodigue et dissipée, et au bout de quelques années, le jeune Dumas se trouvait en face de cinquante mille francs de dettes.

4. *Quelle influence cette forte dette eut-elle sur le jeune homme ?*

Elle le fit sortir de son oisiveté et, comme il ne savait rien faire, il fit de la littérature.

5. *Quel fut son premier ouvrage ?*

Ce fut un petit recueil de poésies intimes qui fut peu remarqué.

6. *Quel genre aborda-t-il ensuite ?*

Il aborda le roman et, imitant la manière de son père, il écrivit les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet.*

7. *Quand écrivit-il ce roman ?*

Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique.

8. *De quoi Dumas ne tarda-t-il pas à s'apercevoir ?*

Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne possédait pas l'imagination vive de son père.

9. *Comment chercha-t il à remédier à l'imagination qui lui manquait ?*

Par l'observation, et il chercha le succès dans la peinture du monde parisien.

10. *Quels sont les romans les plus remarquables d'A. Dumas fils ?*

Ce sont la *Dame aux Camélias, Diane de Lys,* et *la Dame aux perles.*

11. *Encouragé par le grand succès de ses romans que fil A. Dumas fils ?*

Il transporta les deux premiers sur la scène. Bien que jugées immorales par le ministre de l'Intérieur, ces deux pièces finirent par être jouées et eurent un immense succès.

12. *Quel autre drame donna-t il onze mois après ?*

Il donna *le Demi-Monde* où le poète porte sur la scène ses propres aventures.

13. *Citez quelques autres pièces d'A. Dumas fils ?*

*La Question d'Argent* qui, a-t-on dit, est non seulement un chef-d'œuvre, mais une bonne action ; *le Fils naturel,* le *Père prodigue, les idées de Mme Aubray,* etc.

14. Par quoi sa pièce du *Fils naturel* est-elle remarquable ?

Par sa préface, car Dumas y a tracé le portrait de son père, au point de vue littéraire.

15. *De quel autre roman célèbre Dumas fils est-il encore l'auteur ?*

De l'*Affaire Clemenceau,* son chef-d'œuvre au point de vue de l'art.

16. *Que peut-on dire d'A. Dumas fils ?*

On peut dire de lui qu'il a vécu toutes ses œuvres.

17. *Jugez A. Dumas fils ?*

Cet écrivain a un rare talent pour le choix des sujets et la peinture des caractères, mais il a peut-être trop cherché sa réussite dans un réalisme qui offrait à la curiosité publique l'attrait que la peinture des mauvaises mœurs ne manque jamais d'exciter.

18. *Qu'a-t-on dit de Dumas fils ?*

On a dit qu'il est né sous une étoile fortunée comme les gens qui naissent millionnaires : il est né avec l'esprit de son père et l'instinct dramatique.

§

**Erratum.** — Dans l'écho *A propos du Centenaire de la naissance d'Alexandre Dumas fils* (*Mercure,* 15-VI-1924, p. 857) la dernière ligne doit être rétablie ainsi :

« ... l'engouement inconsidéré, la critique théâtrale — et même la critique tout court. »

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

## ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 7 50

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 7 50

Confession de Minuit. Vol. in-16............. 7 50

Les hommes abandonnés. Vol. in-16...... 7 50

Deux Hommes. Vol. in-16...................... 7 50

## LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.................................................. 6 50

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 7 50

Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16

## PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 7 50

Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine 1918-1919. Vol. in-16........................... 3 50

## POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.............................. 5 00

## THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.............. 7 00

La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 7 50

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* parait le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

*Les abonnements partent du premier numéro du mois*

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Un an | 60 fr. | Un an | 75 fr. |
| Six mois | 32 » | Six mois | 40 » |
| Trois mois | 17 » | Trois mois | 21 » |

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50: tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.